VILMA

I.

Il y avait environ dix ans qu'Angélique d'Anisy portait le nom du comte Bernard d'Argennes, et leur bonheur semblait inébranlable. Trop de motifs étrangers à l'amour président souvent à l'association de l'homme et de la femme, pour que parmi les mariages contractés dans le monde on en compte beaucoup qui aient une destinée favorable; mais celui dont nous parlons avait été le fruit d'une tendresse réciproque. C'est le secret du bonheur. Angélique et Bernard étaient donc heureux, heureux de s'aimer, heureux de se voir revivre dans deux enfans dont les caresses ajoutaient au charme de leur foyer. Bien que leur fortune leur assurât à Paris une existence large et brillante, ils habitaient le château d'Argennes dans l'Ardèche, pendant la plus grande partie de l'année. La surveillance d'une importante exploitation agricole et l'étude des questions qui s'imposent à toute intelligence élevée remplissaient la vie quotidienne de Bernard. Celle d'Angélique était consacrée tout entière à son mari, à ses enfans et aux pauvres. L'amour planait sur ces occupations et les embellissait.

Les deux époux chérissaient leur retraite. Quand l'entente et la confiance existent entre des âmes que l'amour a d'abord réunies, elles trouvent dans la solitude une félicité qui la leur rend précieuse et douce. C'est pour cela que le comte et la comtesse d'Argennes vivaient peu à Paris. Ils y arrivaient au commencement de janvier et en repartaient avec satisfaction à la fin de mars, n'y restant que le temps nécessaire pour se rappeler au souvenir de leurs amis. Cette existence était celle que Bernard avait toujours rêvée, elle suffisait à Angélique; ni l'un ni l'autre ne souhaitait rien au-delà. C'est pendant l'hiver de 1874 qu'un événement inattendu vint en troubler tout à coup la tranquillité. Un matin, Bernard d'Argennes

reçut la lettre suivante, qu'il lut à haute voix en présence de sa femme :

« Château de Schneeberg, cercle d'Olmütz, Moravie, 18 janvier.

« Mon cousin, j'ai le devoir de vous faire connaître l'affreux malheur qui me rend orpheline. Mon père vient de mourir en quelque sorte foudroyé, alors que sa jeunesse et la vigueur de sa santé me permettaient d'espérer que je le conserverais longtemps encore. Il a rendu le dernier soupir entre mes bras, le 12 de ce mois, à la suite d'une courte maladie qui n'a révélé toute sa gravité que lorsqu'il était trop tard pour la combattre efficacement. J'ai eu la douleur d'être impuissante à préserver des jours pour lesquels j'aurais voulu donner les miens, et me voici séparée à jamais du meilleur et du plus tendre des pères. Cette catastrophe m'a laissée anéantie. J'ai souhaité de mourir, et je ne sais ni comment ni pourquoi je vis. Vous pardonnerez donc le retard que j'ai mis à vous écrire : je n'ai d'autre excuse que l'excès de mon désespoir. Mais j'ose espérer que vous accepterez cette excuse, et que ma cousine d'Argennes et vous-même vous vous associerez à ma douleur. Le prince Malborg est mort comme il avait vécu, en chrétien. Priez pour lui!

« Je suis maintenant forcée de vous parler de moi, mon cousin. Seule au monde, libre et maîtresse de moi-même, mais disposée à ne jamais me marier, c'est vers vous qu'en ce cruel moment mon cœur a d'abord volé. Tout me manquant à la fois, c'est au doux souvenir de mon séjour à Paris, à celui de vos bontés, de la tendresse d'Angélique, ma chère petite maman du Sacré-Cœur, que je me suis attachée comme à l'unique espérance de mon avenir. Il m'a semblé qu'auprès de vous seulement je retrouverais quelque chose de ce j'ai perdu.

« Je viens donc vous demander un asile, au moins pour la durée de ce deuil funeste. Je vous le demande au nom d'un passé dont toutes les heures sont vivantes dans ma mémoire. J'ai tant besoin d'être aimée, et je vous aime tant! Que ne puis-je vous mieux exprimer, Bernard, combien en se développant ma raison a fortifié mon affection pour vous! Je vais avoir vingt-trois ans. C'est vous dire que je ne suis plus la petite fille capricieuse, sauvage, ingrate même, que vous avez connue. Ma cousine d'Argennes trouvera en moi une sœur reconnaissante et tendre; pour vous, je serai une fidèle amie, pour vos enfans une seconde mère. C'est à eux que je rendrai en caresses, en soins de toutes les heures, les bontés que vous aurez pour moi. Vous ne vous repentirez pas de m'avoir fait un peu de bien, de m'avoir aidée à porter ma douleur. Il me sera doux de vous chérir.

« J'attends avec impatience votre réponse pour partir, mon cousin. Ce vieux château où la mort vient d'entrer brutalement est devenu bien triste depuis que la chère voix de celui que je pleure ne s'y fait plus entendre. J'embrasse tendrement Angélique. Je la prie de me rappeler au souvenir de notre mère supérieure du Sacré-Cœur, que je n'ai pas oubliée, et de me recommander à ses prières. Je suis pour la vie votre cousine affectionnée. « VILMA MALBORG. »

Après avoir lu cette lettre, Bernard d'Argennes interrogea sa femme d'un regard. Accoutumée à lire dans sa pensée, elle devina ses préoccupations et son anxiété. Elle y répondit d'un mot : — Il faut qu'elle vienne.

— Ce sera une lourde tâche pour nous, répliqua-t-il, qu'une fille de vingt-trois ans, belle comme un ange ou comme un démon, si elle a tenu ce qu'elle promettait, à garder, à surveiller, à établir...

— A consoler seulement, objecta Mme d'Argennes; Vilma n'est plus une enfant, c'est une femme en état de diriger sa vie et de porter seule la responsabilité de ses actes. Sa fortune et sa beauté appelleront bien vite les prétendans autour d'elle. Notre unique devoir consistera alors, après l'avoir consolée, à trouver un époux qui lui convienne. Écris-lui qu'elle peut se mettre en route, que nous l'attendons, et qu'elle trouvera chez son cousin deux cœurs pour l'aimer. — Comme Bernard restait silencieux, elle ajouta : — Nous n'avons pas la liberté de répondre à sa lettre par un refus. D'ailleurs il serait extraordinaire que cette bonne action nous portât malheur.

Bernard se rangea à l'avis de sa femme et adressa à Mlle Malborg la lettre qu'elle souhaitait. En réponse à cette lettre, il reçut d'Olmütz, au commencement de la semaine suivante, une dépêche ainsi conçue : « Je serai à Paris dans trois jours. »

Pour permettre au lecteur de comprendre les préoccupations du comte d'Argennes et pour le préparer aux événemens qui vont suivre, il est nécessaire de le ramener vers le passé et de lui raconter brièvement l'histoire des personnages que nous venons de mettre en scène.

En 1852, les hautes fonctions de conseiller à l'ambassade d'Autriche à Paris étaient remplies par le prince Malborg. Issu d'une ancienne famille morave, le prince avait trente-cinq ans, une grande fortune, une heureuse physionomie, les qualités d'esprit et de cœur qui rendent un homme aimable et lui assurent partout où il passe des sympathies constantes et des amitiés fidèles. Très lancé dans le monde, il y rencontrait souvent Mlle Geneviève d'Éternay, seconde fille de feu le marquis d'Éternay et sœur cadette de la comtesse

d'Argennes, mère de Bernard. Depuis longtemps en âge d'être mariée, Geneviève, loin de se laisser séduire par le bonheur conjugal de son aînée et d'y puiser un encouragement et un exemple pour elle-même, s'était obstinée à repousser tour à tour les hommes qui, séduits par sa grâce ou attirés par les avantages de cette alliance, aspiraient à sa main. On ne comptait plus ceux dont elle avait découragé les tentatives, et, comme elle leur exprimait sa résolution sans prendre souci de la justifier, on s'était accoutumé à la considérer comme une personne capricieuse et fantasque, ou comme la touchante victime d'un amour contrarié dont le souvenir, disait-on, restait assez puissant dans son cœur pour la rendre à tout jamais ennemie du mariage. Presque oubliée par les prétendans lassés de ses refus, elle venait d'atteindre sa vingt-septième année, quand tout à coup le bruit se répandit qu'elle renonçait au célibat pour épouser le prince Malborg. Ce bruit était fondé. Épris de la délicate beauté de M[lle] d'Éternay, soutenu par l'espoir d'être plus heureux que d'autres, le prince avait eu la témérité de se présenter, de formuler sa demande, et, victorieux par la seule puissance de son charme, sans s'être donné la peine de combattre, la bonne fortune de se faire agréer. Les noces furent célébrées avec éclat à l'hôtel d'Argennes; puis le prince Malborg emmena sa femme dans ses terres de Moravie, abandonnant sans regret sa carrière pour mieux savourer un bonheur qu'il croyait éternel, mais qui malheureusement fut de courte durée.

L'année suivante, Geneviève mourut en couches, brisée par l'excès même de son amour, comme une fleur trop frêle pour résister aux ardentes caresses de l'air et du soleil. Précipité du haut de ses rêves, désespéré, une inguérissable plaie au cœur, Malborg aurait pu croire qu'il était désormais seul dans la vie, si les vagissemens qui s'élevaient d'un berceau, à quelques pas de la chambre dans laquelle sa femme avait expiré, n'étaient venus lui apprendre que des devoirs nouveaux et sacrés lui ordonnaient de vivre, et que l'avenir lui réservait comme une compensation les joies de la paternité. Il vécut donc en les attendant et ne tarda pas à en connaître la douceur. Un enfant qui grandit, une intelligence qui s'éveille, un cœur qui commence à rendre en joyeuses effusions la tendresse qu'il reçoit, est-il rien de plus suave et de meilleur? est-il contre les meurtrissures d'une âme sensible un remède plus efficace? Malborg goûta bientôt ces félicités ineffables. Sa petite Vilma lui versa dans ses baisers enfantins, dans ses divins sourires, des consolations plus puissantes que l'amertume des souvenirs. Elle poussait robuste et vaillante, emplissant de ses cris le château de Schneeberg, où dix générations ne semblaient avoir vécu que pour résu-

mer en elle tout ce qu'elles avaient possédé de beauté, d'intelligence et de force. Elle tenait de sa mère la délicatesse des traits, l'éclat du regard, la vivacité de l'esprit, — de son père, ces cheveux d'or, aux reflets fauves, qui, lorsqu'elle eut trois ans, couvrirent ses épaules de leur flot soyeux, la blancheur éblouissante du teint, la vigueur des membres. L'âge mit plus tard au fond de ses yeux noirs une expression d'ardeur indomptée, comme s'ils eussent réfléchi quelque chose du caractère âpre et sauvage de la nature au milieu de laquelle elle grandissait; mais il n'altéra pas la pureté du visage dont les lignes sévères, en se formant, révélèrent peu à peu, dans une beauté que seule l'alliance du sang gaulois et du sang slave avait pu produire, la volonté de fer, les emportemens farouches, les instincts passionnés, encore invisibles sous l'ingénuité de l'enfant, mais qui devaient éclater plus tard avec une violence fatale dans l'âme de la jeune fille.

Geneviève avait obtenu de son mari la promesse de faire élever leur fille en France. Quand Vilma eut dix ans, le prince Malborg, fidèle à cette promesse, la conduisit à Paris, où devait être continuée son éducation. En arrivant, il descendit chez son neveu Bernard d'Argennes, qui pleurait encore son père et sa mère morts l'année précédente, à une courte distance l'un de l'autre, et qui, majeur depuis quelques mois à peine, venait de prendre possession de leur opulent héritage. Aussitôt qu'il eut renoué connaissance avec ce jeune homme dont il ne se souvenait que comme d'un enfant entrevu à l'époque de son entrée dans la famille d'Éternay, Malborg s'attacha à lui. Quant à Vilma, dans les sentimens qu'elle éprouva pour son cousin elle mit dès la première heure toute la passion ingénue et ardente que peut contenir un cœur de dix ans. Emportée par la fougue d'une imagination qu'avaient développée outre mesure la tristesse et l'isolement de son enfance, cette petite fille poussa brusquement jusqu'à l'adoration son attachement pour ce fier jeune homme dont la mâle beauté la séduisit, et dont la bonté touchante, en descendant jusqu'à elle, la pénétra de toutes parts. Avec la ténacité qui domine et guide les jeunes intelligences, elle lui voua une tendresse ardente dont le caractère romanesque n'altéra ni la force ni la constance. Il lui semblait qu'elle l'avait toujours aimé et qu'elle l'aimerait toujours. Au bout d'une semaine, elle le considérait comme un dieu. S'il parlait, elle l'écoutait ravie, troublée, les yeux attachés à ses lèvres, l'admirant, s'enthousiasmant pour sa parole; si elle s'adressait à lui, c'était en tremblant. Bernard accueillit avec une gratitude mêlée d'un peu de surprise les témoignages du sentiment qui venait de naître dans cette âme précoce, mais sans en discerner l'extrême vivacité. L'enfant était

originale et charmante; il ne tarda pas à lui vouer une paternelle affection, bien éloigné toutefois de se douter qu'elle le chérissait au point de donner sa vie pour lui plaire s'il l'eût exigée.

Quinze jours après l'arrivée de Vilma à Paris, son père, un matin, la présenta à la supérieure du Sacré-Cœur. Toutes les filles de la maison d'Éternay avaient été élevées dans ce couvent : la place de Vilma s'y trouvait marquée. — Nous vous attendions, chère petite, lui dit la supérieure en l'embrassant.

Au lieu de répondre d'un mot ou d'un sourire à cette affectueuse caresse, Vilma garda le silence. Ses yeux noirs et profonds, brillans sous ses longs cils qui en voilaient l'éclat, conservèrent l'expression dure et triste qui leur était habituelle. — Daignez l'excuser et vous montrer indulgente, madame, repartit le prince : elle a grandi toute seule, au fond d'un vieux château.

— Oui, je comprends! c'est une petite sauvage : nous l'apprivoiserons; nous en avons apprivoisé bien d'autres.

Ce fut dit simplement, doucement, avec l'expression d'une maternelle bonté; mais Vilma ne comprit pas ou ne voulut pas comprendre.

— Mon cousin d'Argennes aura-t-il le droit de venir me voir? demanda-t-elle à la supérieure, sèchement, d'un accent où se devinaient la défiance et des révoltes prêtes à éclater, si la réponse qu'elle attendait était négative.

— Tous les jours, au parloir, mais avec l'agrément de votre père.

— Tu voudras bien? dis, fit-elle en s'adressant au prince.

Il donna son consentement, trop heureux de rendre à ce prix les amertumes d'une séparation moins cruelles à sa fille, que pour la première fois il allait livrer à des mains étrangères. — Et moi, ajouta-t-il en embrassant Vilma, tu ne demandes pas si je pourrai venir!

— Oh! toi, tu es le maître de ta Vilma, tu n'as besoin de la permission de personne, répondit-elle, tandis qu'un sourire s'épanouissait sur ses lèvres.

Redoutant d'être séparée pour longtemps de son cousin d'Argennes, c'est cette peur qui l'avait rendue morne pendant quelques instans; maintenant elle était heureuse, apaisée, rassérénée. Quand son père s'éloigna, après avoir promis de revenir le lendemain et d'amener Bernard avec lui, elle l'embrassa, promettant d'édifier tout le monde autour d'elle par sa docilité et son ardeur au travail. Elle resta seule avec la supérieure. Alors, celle-ci, la prenant par la main, passa de son cabinet dans un vaste jardin tout embaumé du parfum des fleurs et de la fraîcheur des ombrages, que deux cents jeunes filles de tout âge remplissaient de leurs jeux

et de leurs cris, sous la surveillance des sœurs. A l'aspect de la nouvelle, les petites et les moyennes accoururent pour la mieux voir. Elles formèrent la haie sur son passage, empressées, bruyantes, curieuses. — Retournez à vos jeux, mesdemoiselles, dit la supérieure avec une sévérité tempérée par beaucoup d'indulgence, la curiosité est un grave défaut.

Le groupe se dispersa, et la supérieure, entraînant toujours Vilma, continua son chemin, jetant à droite et à gauche son regard, comme si elle cherchait quelqu'un : — Avez-vous vu Mlle d'Anisy? demanda-t-elle à une novice qui passait à son côté, les yeux baissés.

— La voici, ma mère, répondit la novice, en désignant à quelques pas d'elle, parmi les grandes, une jeune fille qui se promenait sous les arbres avec une religieuse vieille et infirme.

La supérieure fit un signe à Mlle d'Anisy, qui accourut aussitôt : — Ma chère Angélique, lui dit-elle, je veux confier à vos soins et à votre sollicitude la charmante enfant que je vous présente, Mlle Vilma Malborg, fille du prince Malborg et de cette pauvre Geneviève d'Éternay, dont vous m'avez si souvent entendu parler. Jamais elle n'avait quitté son père, et je crois bien qu'elle garde un gros chagrin dans le cœur. Je vous charge de la consoler, de lui trouver des amies et de lui faire aimer le couvent.

— Oh! ma mère, combien je vous remercie! s'écria Mlle d'Anisy en recevant des mains de la supérieure Vilma, qu'elle embrassa à plusieurs reprises. Venez, venez, mignonne, ajouta-t-elle joyeusement, nous allons être bien heureuses ensemble.

Vilma suivit avec docilité sa protectrice, qu'elle regardait toute surprise, un peu défiante et sans parler; mais la glace ne tarda pas à se briser, sous l'effort de l'affectueuse tendresse de Mlle d'Anisy, qu'avant la fin du jour Vilma commençait à chérir passionnément avec l'enthousiasme et la vivacité d'impression qui formaient le fond de son caractère.

Angélique d'Anisy avait alors dix-sept ans; elle touchait au terme de ses études et devait quitter le couvent à la fin de l'année, afin d'aller vivre auprès de sa mère qui, depuis la mort du marquis d'Anisy, son mari, habitait la campagne aux environs de Poitiers. C'était une belle personne, brune, élégante et mince, avec un regard doux et bon, d'abondans cheveux noirs, une grâce aristocratique que l'âge développait peu à peu en la parant d'une séduction puissante. A une intelligence d'élite, Angélique joignait une âme droite et ferme, qui laissait pressentir qu'elle serait une femme supérieure, tout au devoir. Elle ne possédait peut-être pas le brillant éclat qui est le privilége de certaines créatures altières et fascine

les esprits faibles; mais elle possédait ce charme pénétrant qui enveloppe peu à peu, jusqu'à l'heure où il les domine victorieusement, les hommes sur lesquels il s'exerce. A un cœur avide d'un bonheur paisible et durable, elle aurait inspiré confiance, car il suffisait de la voir pour deviner en elle une âme qui ne devait se donner qu'une fois, et qui, quelle que fût la route suivie par sa destinée, resterait toujours fidèle au premier sentiment qu'elle aurait conçu. Vilma ne pouvait donc être confiée à de meilleures mains, et dès son entrée au couvent, elle ressentit les effets de la calme et douce influence d'Angélique.

Le lendemain, à l'heure de la récréation qui suivait le déjeuner, elle fut appelée au parloir. Agitée et anxieuse, elle y courut : son père l'attendait; mais il n'était pas seul, Bernard d'Argennes l'avait accompagné. En le voyant, l'âme de Vilma s'épanouit, et la joie éclaira son visage comme d'un chaud rayon de soleil. Elle embrassa son père d'abord, Bernard ensuite, satisfaite et radieuse, dévisageant orgueilleusement celles de ses compagnes qui se trouvaient là, toute fière de la présence de cet élégant jeune homme venu pour elle, et sur lequel les grandes jetaient à la dérobée des regards chercheurs. A la première question que lui adressa le prince, afin de connaître l'emploi des heures qu'elle venait de passer loin de lui, Vilma répondit en chantant les louanges d'Angélique d'Anisy. Elle vanta sa bonté, sa beauté, son esprit, avec un enthousiasme dont la vivacité mit aux lèvres de Malborg un sourire et cette question :

— Où peut-on admirer cette merveille?

— Je vais la chercher, s'écria Vilma, en s'élançant dans le jardin.

On la vit bientôt reparaître, entraînant vers son père Mlle d'Anisy, qui ne la suivait qu'à regret, presque confuse de subir son caprice, et dont la grâce impressionna vivement Bernard d'Argennes au point de le troubler d'abord. Il se remit bientôt cependant, et tandis que le prince remerciait Angélique pour les soins qu'elle prodiguait à Vilma, il admira les traits fins, le regard candide, la taille souple de cette jeune fille qui, la première parmi les femmes qu'il avait rencontrées jusque-là, venait de faire naître dans son cœur l'idée de l'amour. Cette courte entrevue décida de sa destinée.

La sollicitude dont Mlle d'Anisy entourait Vilma créa entre elle et la famille Malborg des relations étroites : le prince voulut connaître la mère d'Angélique. Au milieu de l'hiver, la marquise d'Anisy étant venue à Paris, il se fit présenter dans son salon. Peu à peu l'amitié qui unissait Angélique et Vilma resserra les liens qui s'étaient formés entre leurs parens. Lorsque vint l'époque des va-

cances, Malborg et sa fille furent invités à passer quelques jours au château d'Anisy. Bernard d'Argennes les accompagna. Il avait alors vingt-deux ans; virilement élevé, accoutumé de bonne heure à l'étude, frappé au cœur par la mort de son père et par celle de sa mère, il était plus vieux par la maturité de l'esprit que par l'âge. L'amour qu'il ressentit pour Angélique tombant sur le terrain fécond de son âme vierge y fructifia rapidement, prit bientôt la physionomie d'une de ces belles passions qui survivent à la jeunesse et suffisent à remplir une vie. Le prince Malborg, qui chérissait Bernard comme il aurait chéri son fils, fut le premier confident de ses aspirations et de ses soupirs. Il s'en ouvrit à la marquise d'Anisy.

— Si M. d'Argennes me fait l'honneur de me demander ma fille, et s'il lui plaît, je n'ai aucun motif pour la lui refuser, répondit la marquise. A tous les points de vue, cette alliance me convient. Il me semble seulement que ces enfans sont bien jeunes pour se mettre en ménage, M. d'Argennes surtout.

— Il ne refuse pas d'attendre, répondit Malborg. Fixez vous-même le temps de son épreuve.

— Dans deux ans, il en aura vingt-quatre, et ma fille vingt. Si l'amour de M. d'Argennes a résisté à cette longue attente, je croirai qu'il m'offre toutes les garanties de bonheur que je cherche pour Angélique.

— Mais elle-même aura peut-être disposé de son cœur.

— C'est déjà fait, répondit Mme d'Anisy en souriant : elle aime M. d'Argennes, je l'ai deviné, et ce n'est pas d'elle qu'il faut craindre un défaut de constance.

Ainsi fut engagé l'avenir de Bernard. La marquise et sa fille passèrent à Paris l'hiver qui suivit cet engagement. Angélique avait quitté le Sacré-Cœur et n'y allait plus que pour voir Vilma. Bernard s'y rendait aussi dans le même dessein et choisissait de préférence les jours où il était certain d'y rencontrer Mlle d'Anisy. Ces visites, dont Vilma s'attribuait tout l'honneur et dont elle se montrait heureuse autant que fière, permirent à Angélique et à Bernard de se mieux connaître, de s'aimer plus ardemment. Ils ne s'étaient encore rien dit que chacun d'eux connaissait le secret de l'autre. Leurs yeux avaient parlé; muets pour tout le monde, éloquens pour eux seuls. Un matin, dans le parloir du Sacré-Cœur, leurs mains se touchèrent plus fiévreusement que de coutume, et ils n'eurent plus aucun aveu à se faire. Vilma ne vit rien, et Mme d'Anisy, qui était présente, feignit de ne rien voir; mais le lendemain le prince Malborg demanda officiellement pour son neveu la main d'Angélique : elle lui fut accordée sur-le-champ, le mariage fixé à l'année suivante, et dès lors les fiancés purent se parler de leur amour.

Ce fut pour eux un temps fécond en joies douces et délicates. Il n'était pas de jour qu'on ne les réunît, tantôt au Sacré-Cœur, tantôt chez Mme d'Anisy, tantôt dans le monde ou au théâtre. Comme leurs accords devaient rester encore ignorés, ils étaient tenus à beaucoup de prudence et de réserve. Ce fut pour leur tendresse une excitation nouvelle qui la fortifia. Quand il résiste au temps et aux tentations que le monde place sur le chemin d'un homme jeune et beau, tel qu'était Bernard, l'amour devient indestructible. La marquise comprit qu'il serait trop cruel d'imposer à des soupirs si sincères une attente plus longue. Elle résolut d'abréger l'épreuve dont elle-même avait fixé la durée. Elle fit part de sa résolution à Angélique et à Bernard en leur annonçant que leur mariage serait célébré dans deux mois.

Le secret de leurs fiançailles avait été si bien gardé que personne autour d'eux ne le connaissait. Vilma elle-même l'ignorait. Malgré sa précocité, ce n'était qu'une enfant, et on la traitait comme une enfant. Quand la nouvelle du mariage fut devenue officielle, on ne se pressa même pas de la lui faire connaître. Elle l'apprit par une de ses compagnes. Ce fut pour son cœur un coup douloureux et inattendu. En quelques jours, les roses de ses joues s'évanouirent, le joyeux éclat de son regard s'éteignit; elle devint pâle, triste, et lorsqu'elle vit Angélique, elle lui dit d'un accent dans lequel il y avait autant de colère que de chagrin : — Est-il vrai que tu épouses mon cousin d'Argennes?

— Oui, mignonne, c'est vrai, répondit Angélique. Es-tu contente de me voir devenir sa femme?

— Non, car tu me le prends! murmura Vilma durement.

Puis elle s'arrêta, regrettant d'avoir parlé. Sa réponse et son regard troublèrent Angélique, qui resta silencieuse, observant anxieusement l'expression de haine qui assombrissait peu à peu les yeux fixés sur elle. De nouveau, elle interrogea Vilma, mais sans pouvoir lui arracher une parole. D'abord péniblement émue, elle se rassura cependant, se raillant elle-même d'avoir commencé par prendre au sérieux la déclaration d'une fillette, et convaincue qu'il suffirait de quelques jours pour emporter bien loin de Vilma cette jalousie mystérieuse et inexplicable dont elle ne voulut parler à personne. Elle se trompait. Vilma cessa peu à peu de lui témoigner la confiance et l'affection nées du passé. Elle s'enferma dans un mutisme absolu que la présence même de Bernard ne put briser. Plus confiante et plus tendre envers son père, elle évita néanmoins de faire devant lui aucune allusion au mariage de son cousin. Seulement, la veille des noces, à l'heure où elle devait sortir pour assister à un dîner de famille que donnait la marquise d'Anisy, elle se déclara

malade et se fit conduire à l'infirmerie. Elle y resta jusqu'au lendemain, malgré les alarmes du prince Malborg. Ce fut le seul nuage qui plana sur le bonheur d'Angélique; mais il se dissipa vite sous les baisers de son mari, dans les délices des premières tendresses, si douces à des cœurs amoureux.

Le comte et la comtesse d'Argennes partirent pour leurs terres du Vivarais dans la semaine qui suivit leur mariage. A dater de ce moment, six années s'écoulèrent, remplies pour eux d'une vie régulière, paisible, et d'une félicité non altérée. Chaque hiver les ramenait à Paris, et chaque printemps les trouvait pressés de partir, de retourner dans leur chère solitude, asile de paix et d'amour. Pendant ce temps, ils ne rencontrèrent Vilma qu'à de lointains intervalles. Elle continuait son éducation au Sacré-Cœur. Elle grandissait, devenait belle; mais une mystérieuse et fière mélancolie voilait sa jeunesse, et, surtout en présence de son cousin, glaçait les effusions de son cœur, en enlevant à ces rares entrevues le charme et la confiance d'autrefois. Le bonheur est égoïste et aveugle. Le comte et la comtesse d'Argennes n'attachaient aucune importance à ces traits d'une nature violente, indomptée, qui se dominait assez cependant pour cacher ses sentimens et ses ardeurs. Dans la jeune fille, ils ne voyaient encore que l'enfant; ils attribuaient ces tristesses à l'excentricité et aux caprices d'un caractère fantasque dont le temps seul pouvait corriger les défauts.

C'est sur ces entrefaites qu'éclatèrent les tragiques événemens de 1870. Le prince Malborg et Vilma quittèrent Paris au mois d'août, après les premiers revers de nos armes, sans pouvoir adresser leurs adieux à Angélique et à Bernard qui se trouvaient alors dans le Vivarais. Le comte d'Argennes, tant que dura la guerre, se conduisit en vaillant gentilhomme et en Français. Il fit noblement son devoir, et quand, revenu sain et sauf des champs de bataille, il retrouva sa femme, qui n'avait cessé de pleurer et de prier en l'attendant, il comprit que son amour sortait de cette cruelle épreuve fortifié, embelli, poétisé, en état d'affronter les orages et maître de l'avenir. Quant au prince Malborg, retiré en Moravie avec sa fille, il ne parlait pas de retourner à Paris. Aux relations qui existaient entre son neveu et lui, les lettres succédèrent; puis les lettres même devinrent rares. Vilma n'écrivait guère que deux fois par an, et le prince ne suppléait pas souvent à son silence. Il n'y a pas d'affection qui puisse résister à ce régime. Au bout de quatre ans, le souvenir de Malborg et de sa fille commençait à s'évanouir dans le cœur du comte et de la comtesse d'Argennes, quand ils reçurent la lettre qui leur annonçait la mort du prince et qui devait avoir pour conséquence immédiate d'associer de nouveau la vie de Vilma à leur propre vie.

Vilma Malborg arriva à Paris un soir d'hiver. Angélique et Bernard, venus à sa rencontre à la gare, la reçurent à la descente du wagon et l'emmenèrent à l'hôtel d'Argennes. C'est en voiture que furent échangées les premières effusions de trois cœurs heureux de se retrouver, et que Vilma exprima sa gratitude à ceux qui désormais allaient lui tenir lieu de famille. Elle fut à la fois éloquente et simple. Bernard ne put entendre sans émotion la voix harmonieuse qui lui adressait des remercîmens et lui racontait, un peu tremblante, la mort du prince Malborg; mais cette émotion s'accrut encore quand, de retour à l'hôtel, il eut le loisir d'admirer dans un salon, sous la lumière des lampes, la fière beauté de Vilma. La jeune fille tenait tout ce qu'avait promis l'enfant. Elle était dans la splendeur de ses vingt-trois ans. Sa taille, aux lignes pures, avait la vigueur, la souplesse, l'élégance. L'expression un peu farouche de son regard s'affirmait intelligente et hautaine. La sombre couleur de ses vêtemens de deuil accusait la blancheur de son teint, dans laquelle, comme deux flammes, brillaient ses yeux profonds, et éclatait en un trait de sang le vermillon des lèvres épaisses. La masse de ses cheveux mettait autour de son front une couronne d'or fauve qui achevait de rendre étrange et saisissante sa physionomie. Quant à son caractère, bien qu'il fût difficile de le juger en quelques heures, il semblait s'être transformé et assoupli, avoir perdu les aspérités d'autrefois. Du passé, du ressentiment que le mariage d'Angélique avec Bernard avait provoqué dans son cœur, elle ne conservait en apparence aucun souvenir; elle embrassait sa cousine sans trouble. Il leur parut qu'elle ressemblait à toutes les jeunes filles de son âge, et que ce qu'il pouvait y avoir d'extraordinaire et d'inquiétant en elle tenait uniquement à l'impression causée par sa beauté. Durant les jours qui suivirent son arrivée, elle s'efforça de les confirmer dans cette opinion. Dès le premier entretien sérieux qu'elle eut avec Bernard, et dans lequel il lui parla de l'avenir, elle se déclara prête à obéir, comme à des ordres, à ses conseils, disposée à accepter un mari de sa main. Elle le supplia cependant de ne pas la presser de se marier. Elle était encore tout ébranlée par le malheur qui venait de l'atteindre et elle souhaitait qu'une année au moins s'écoulât avant qu'on la poussât à prendre un parti et à choisir un époux. — Si vous estimez que je suis dans votre maison une cause d'embarras, dit-elle, je me retirerai au Sacré-Cœur, où l'on ne me refusera pas l'hospitalité pour quelques mois. Cela vaudrait mieux que de m'engager dans des liens éternels sans avoir la certitude qu'ils m'offrent les conditions du bonheur.

— On ne vous pressera pas de nous quitter, ma chère enfant, répondit Bernard. Tant que vous vous trouverez heureuse auprès de nous, vous pourrez y rester.

Cette promesse la rassura, et elle s'abandonna confiante au bonheur de vivre sous le même toit que le comte d'Argennes. Comme elle était en deuil, elle s'y tint fort retirée pendant tout l'hiver et ne voulut être présentée qu'aux amis les plus intimes d'Angélique. Elle aspirait au moment où Bernard et sa femme partiraient pour le Vivarais. Elle se réjouissait en pensant que, loin de Paris et dans la solitude des champs, elle vivrait plus près de son cousin, qu'en ce moment même les exigences sociales éloignaient souvent d'elle.

En attendant, elle mettait son honneur à se rendre utile dans cette maison devenue sienne. Elle s'occupait des enfans, présidait aux soins qu'exigeait leur âge, partageait leurs jeux, voulant à tout prix gagner l'affection de Bernard et reconquérir la confiance d'Angélique, qu'elle craignait d'avoir perdue lorsqu'au moment du mariage elle avait osé manifester son dépit. Sur ce point, elle se trompait, Mme d'Argennes était envers elle libre de toute rancune et ne se souvenait de sa colère que comme d'une colère d'enfant romanesque et capricieuse dont il n'y avait pas lieu de parler jamais, à moins que ce ne fût pour en rire. Elle n'eut donc aucune peine à se laisser toucher par les efforts que fit Vilma pour se faire aimer. Un mois après l'arrivée de Mlle Malborg à Paris, une étroite intimité régnait entre elle et Angélique. Autrefois au Sacré-Cœur, quand Mlle d'Anisy commençait à se parer des grâces et des attraits de la femme, Vilma n'étant encore qu'une enfant, elles avaient vécu comme une mère avec sa fille; maintenant elles vivaient comme deux sœurs. La différence d'âge ne s'accusait plus entre elles au même degré.

Il est vraisemblable que, parmi nos lectrices, plus d'une s'étonnera de l'ingénuité de Mme d'Argennes et inclinera à penser que, si cette créature, merveilleusement douée, mais innocente et pure, avait possédé une expérience égale à sa bonté, elle aurait mis un moindre empressement à ouvrir sa maison à la fille du prince Malborg. Nous croyons en effet qu'une femme moins sûre de son bonheur aurait hésité à l'exposer aux terribles flammes de deux beaux yeux manifestement créés pour brûler les cœurs à leur gré et réduire en cendres les félicités les plus solidement établies; mais l'expérience n'est que par exception l'apanage de la jeunesse. Pour la posséder, il faut vivre, il faut souffrir. Mme d'Argennes n'avait ni vécu ni souffert : elle ne possédait pas l'expérience, et puis elle aimait son mari; elle se savait aimée. Sa science des hommes et des choses se résumait en dix années dont toutes les heures ne revenaient à sa pensée que parées et embellies du souvenir de la plus exquise tendresse. Toutes ses espérances s'étaient réalisées, tous ses rêves avaient pris corps, et ses illusions, entretenues par la

plus douce réalité, dominaient sa vie, l'illuminaient, brillantes étoiles d'un ciel dont aucun nuage n'était encore venu ternir la pureté. Pourquoi aurait-elle douté de la fidélité de Bernard? Quelle crainte pouvait-elle concevoir? Elle ouvrit sa maison, ses bras, son cœur à sa pire ennemie, sublime de confiance et touchante de naïveté.

II.

Le printemps trouva Bernard, Angélique et Vilma réunis au château d'Argennes. Le château d'Argennes, situé près de Vallon, est le plus beau domaine du Vivarais. L'habitation date de deux siècles. Elle est suspendue aux flancs d'une colline boisée qui domine l'Ardèche. Cette rivière aux bords pittoresques a creusé en cet endroit son lit à travers une vallée resserrée entre de hautes montagnes. Autour du château s'étendent des forêts de châtaigniers, des champs de mûriers, des vignes, des terres cultivées, dont, à de fréquens intervalles, de longues coulées basaltiques coupent tout à coup l'étendue. Des pics neigeux se découpent sur le ciel et bornent l'horizon de toutes parts. Sur toute la surface de cette région, qui touche aux Cévennes d'un côté, de l'autre à l'Auvergne, le sol a subi d'effroyables convulsions dont il a conservé les traces comme l'impérissable souvenir des jeux violens de la nature. Les volcans se sont éteints, mais les cratères sont restés ouverts; la lave refroidie a laissé aux flancs des montagnes, incrustées dans le roc et pétrifiées, des couleurs grises et rougeâtres dont les tons variés font ressortir la nuance délicate et tendre des verdures printanières que viennent paître les troupeaux dès les premiers beaux jours.

Le comte et la comtesse d'Argennes s'étaient affectionnés à ce pays, dans lequel Bernard venait tous les ans depuis sa naissance et qui avait été le cadre charmant de leurs jeunes amours. Ils conçurent cependant la crainte que Vilma ne parvînt pas à s'y plaire; mais cette crainte était vaine : Vilma avait grandi dans une contrée montagneuse, elle retrouva dans le Vivarais les paysages de sa patrie, familiers à son âme et à ses yeux. Elle s'y habitua vite, surtout parce que le malheur de sa destinée voulait qu'elle s'estimât heureuse partout où elle se trouvait avec Bernard. Elle portait au cœur une inextinguible passion; elle aimait ardemment son cousin. Cela datait de l'heure même où pour la première fois elle se trouva en sa présence. Cet amour ne s'était pas imposé alors à son imagination et à son cœur sous la forme aiguë, fiévreuse et violente qu'il devait ultérieurement revêtir; à dix ans, le cœur ni l'imagination ne sont mûrs pour la passion. Ce fut d'abord un en-

thousiasme ardent, une tendresse exclusive et jalouse, un affolement inconscient. Puis, quand le corps de Vilma se fut développé, quand son âme se fut élargie, quand les grâces délicates et les curiosités inconscientes de la vierge eurent précocement pris la place des candeurs de l'enfant, ce sentiment se transforma, et, subissant les impulsions d'une nature passionnée, il devint l'amour, un amour qui s'ignora d'abord, éclata tout à coup et puisa ses premières ardeurs dans l'isolement auquel elle se trouva condamnée, et dans l'absence de Bernard! Du jour où elle fut brusquement séparée de lui, jusqu'au jour où elle revint en France, elle l'aima à travers ses souvenirs, vivant de l'espoir de se faire aimer, et, à l'aide d'une imagination romanesque et perverse, se forgeant un idéal complaisant, facile et conforme à ses désirs, qui lui tint lieu de tout, la rendit insensible aux hommages des prétendans attirés par sa beauté et lui inspira, contrairement aux vœux de son père, la résolution de ne pas se marier.

A côté de cet amour, un autre sentiment s'éveilla et grandit : la haine. En épousant Bernard, Angélique se fit de Vilma une implacable ennemie qui ne devait lui pardonner jamais de le lui avoir ravi. Il en fut de cette haine comme de l'amour : elle se développa en même temps que lui, s'aggravant, au fur et à mesure que dans l'enfant les années créaient la femme, de toutes les exaltations, de toutes les violences d'un cœur despotique et d'une âme farouche. Ces explications n'auraient aucune raison d'être, si elles ne faisaient comprendre avec quelle joie intime et cruelle Vilma entra dans la maison d'Argennes, et quelles dispositions elle y apporta, hypocritement dissimulées sous les effusions d'une tendresse profonde et d'une reconnaissance inaltérable, qui confondaient en apparence dans une même étreinte la femme dont le paisible bonheur lui était odieux et l'homme dont elle voulait conquérir l'amour.

Il n'est pas dans notre pensée de remettre en honneur la doctrine de la fatalité supérieure et immuable, que l'antiquité avait poussée jusqu'à l'absolu et qui courbe encore sous son joug les peuples orientaux, en les laissant sans force, même contre des maux qu'avec un peu d'énergie ils pourraient vaincre. Le christianisme a fait justice de cette doctrine en relevant la dignité de l'homme, en lui donnant de soi-même et de sa puissance une idée assez haute pour qu'il ait entrepris de combattre le destin et tenté de se soustraire à ses lois, avant de s'y résigner; mais que penser de la perversité naturelle de certaines âmes? Comment expliquer ces créatures qu'on croirait maudites dès le berceau? Sans qu'aucun signe apparent les distingue des autres et les marque pour une destinée exceptionnelle, elles viennent au monde portant en elles pour le

mal des forces ignorées que les circonstances de leur vie, loin de les détruire, concourent à développer. Qui les a pétries de mauvais instincts, sans leur fournir le moyen de les écraser? Qui les a parées de leurs séductions trompeuses, sans imprimer à leur front le stigmate des corruptions intérieures qui rend leur passage parmi les hommes aussi terrible que celui d'un torrent dévastateur? Malheur à qui se trouve sur leur route! Esclaves des passions contre lesquelles il semble qu'elles aient été insuffisamment armées, elles brisent et déchirent au gré de ces passions tout ce qui les sépare du but qu'elles veulent atteindre, à moins qu'elles ne soient elles-mêmes broyées dans leur course folle vers l'idéal dont leur imagination leur montre la réalisation environnée d'attraits délectables et de charmes malsains. Nous ne dirons rien de plus pour faire connaître l'héroïne de ce récit, dont la suite la révélera tout entière et mieux que nous ne pourrions.

Quant à Bernard d'Argennes, trois mois après l'arrivée de Vilma en France, troublé par la présence dans sa maison de cette séduisante fille, il essayait de réagir contre une influence à laquelle il n'abandonnait rien de soi, et qu'il subissait contre son gré, mais qui l'obsédait comme le signe avant-coureur d'un péril redoutable. Se marier à vingt-deux ans, sans avoir encore bu à la coupe amère de la passion, sans avoir demandé aux caprices des femmes la science de la vie, sans avoir interrogé l'amour qui passe, pour connaître le prix de l'amour qui dure, apporter dans le mariage une âme vierge et toutes ses illusions, voilà ce qui est rare et ce qui peut être considéré comme un gage de bonheur; à une condition cependant : c'est qu'aucune tentation ne viendra frapper à la porte de ce cœur qui n'a pas vécu et s'est jeté dans les délices de la tendresse légitime ignorant les tourmens et les fièvres de l'autre. Bernard chérissait sa femme; mais, homme à peine par l'âge, ce n'était qu'un enfant quant à la connaissance du cœur. Pour le préserver contre le danger, Bernard ne possédait rien que son amour, son amour et son honnêteté, armes puissantes pour fortifier et faire durer un bonheur qui n'est pas menacé, inefficaces pour le défendre s'il est attaqué. A Paris, le danger eût été moindre. La multiplicité des tentations auxquelles est exposé dans le tumulte d'une grande ville un homme jeune et inexpérimenté a pour effet de les amoindrir. Dans les entraînemens de la vie mondaine, Bernard aurait trouvé des diversions heureuses qui lui firent défaut quand, installé à la campagne, il se trouva rapproché par les conditions mêmes de l'existence commune de celle qui causait son trouble. L'isolement, le calme des champs, sont pour la passion des excitans redoutables. La nature se fait volontiers le complice de nos faiblesses; elle donne

aux désirs de l'âme et des sens une puissance infinie. Elle leur parle, les déchaîne et les fortifie par ses mille voix; elle leur offre le cadre le plus séduisant, l'attrait le plus trompeur, et en favorise le développement. Les perspectives magiques de l'horizon, les séves printanières, la beauté des cieux, les matins ensoleillés, les soirs mélancoliques, les nuits silencieuses, embellissent nos passions et leur tiennent le langage le plus propre à les rendre exigeantes et impérieuses. Ces élémens se conjurèrent contre Bernard et vinrent en aide à Vilma. Il la voyait tous les jours, à toute heure. Sans qu'elle eût besoin d'emprunter de nouveaux attraits aux artifices de la toilette et d'atténuer par l'éclat de sa parure la rigidité de ses habits de deuil, elle portait en elle un charme vainqueur dans lequel il fut en quelque sorte enveloppé. La coquetterie naturelle de la femme, complétée chez celle-là par le parfum virginal, par la fleur de sa jeunesse et les merveilles de sa beauté, fut suffisante pour vaincre Bernard.

On s'est demandé souvent si l'homme possède la faculté d'aimer deux femmes en même temps. En réponse à cette question, on peut affirmer que dans tout cœur ardent, à côté de l'amour le plus noble, le plus pur, le plus élevé, il y a place pour un sentiment qui lui ressemble en apparence et qui n'en diffère en réalité que par l'intensité plus forte du désir qu'avivent les obstacles, la terreur et les remords. Ce fut l'histoire du comte d'Argennes. Un moment vint où ce désir conçu pour Vilma fut plus puissant que sa tendresse pour Angélique, où la sécurité des caresses conjugales dans lesquelles, épouvanté, il se rejetait désespérément, la légitimité du bonheur, perdirent leur prix pour revêtir un caractère monotone, incapable d'apaiser les feux par lesquels il se sentait dévoré. Ces sensations furent involontaires et s'imposèrent à tout son être, malgré lui. Il voulut réagir; il appela à son aide les réflexions les plus sages, les résolutions les plus prudentes. Durant ses longues insomnies, il se décrivit à lui-même le cruel tableau de son repos troublé, de ses félicités ruinées, de sa probité vaincue, de son honneur compromis, de toutes les catastrophes qui seraient la conséquence d'un crime; mais il ne put empêcher que chaque jour Vilma lui versât dans l'éloquence irritante de son regard, dans l'harmonie séductrice de sa voix, un poison amer et doux, mille fois plus délicieux que le pur nectar de l'amour légitime, et dont sa fièvre le contraignit à s'abreuver.

Dès que quelques gouttes de ce poison eurent coulé dans ses veines et embrasé son sang, il tomba sous l'empire d'une faiblesse funeste. Les mille incidens de la vie quotidienne, les actions de Vilma, ses paroles, toutes les circonstances que chaque jour faisait

naître, il les vit à travers son amour, les rapporta à ses préoccupations. Peu à peu, sa physionomie s'assombrit, son caractère se transforma, il devint nerveux, inquiet, taciturne. Parfois il alléguait tout à coup la nécessité d'aller à Lyon ou à Marseille : il partait, demeurait absent trois jours, essayant de secouer son joug, traînant comme un boulet sa peine, et revenait ensuite plus accablé, plus préoccupé que lorsqu'il était parti. Angélique s'alarma de ce changement, dont elle était bien loin de soupçonner la cause. Elle essaya d'interroger son mari; mais elle ne sut rien, car il nia qu'il fût préoccupé ni malade, et pour dissiper ses craintes s'imposa le devoir de l'environner de tous les témoignages d'une ardente affection.

Vilma fut plus clairvoyante qu'Angélique. Elle ne tarda pas à découvrir les ravages causés par sa beauté, et s'en réjouit en y puisant des forces nouvelles pour continuer l'œuvre de destruction entreprise contre le bonheur dont elle était jalouse. Avec cette beauté, elle possédait tous les dons qui assurent la domination de la femme et la créent reine parmi les hommes, l'instruction et l'esprit. Elle parlait plusieurs langues. Ayant beaucoup lu, les littératures slaves lui étaient aussi familières que celles de l'Angleterre, de l'Allemagne et de la France. Elle aimait les arts, la musique surtout, pour laquelle elle professait un goût passionné, servie par une merveilleuse voix. Les exercices violens l'attiraient. En toutes choses elle apportait l'audace et la décision, sans prudence, mais aussi sans peur. Tant d'heureux et rares priviléges étaient mis en relief par sa jeunesse resplendissante comme un matin de printemps, par le caractère piquant de ses reparties, par des ignorances feintes, des ingénuités voulues, des candeurs jouées, et surtout par cette fraîcheur de sensations, cette suavité mystérieuse qui forment le sublime attrait des vierges. Voilà quelles armes elle aiguisa pour achever la défaite de Bernard, qu'avec une diabolique habileté elle affola tout à fait en lui laissant comprendre, par sa manière d'être devant lui, qu'elle serait sans énergie pour lui résister, si jamais il osait faire l'aveu de son tourment.

Malgré tout cependant, Bernard résistait, redoutant de se lier à Vilma par une parole imprudente ou une action irréparable. En dépit des entraînemens de son imagination, il était encore maître de soi; il ne lui était pas arrivé une seule fois de caresser complaisamment les caprices de sa pensée sans interrompre tout à coup sa rêverie, sans se reprocher de s'y être abandonné et sans prendre la ferme résolution de rester honnête homme. Il se débattait tant qu'il pouvait contre le flot des tentations enivrantes qui affluaient à son cerveau. C'est même cette lutte qui causait ses angoisses, car, en passant alternativement d'une extrême faiblesse à une extrême

énergie, il mesurait la profondeur de son mal et l'étendue du péril auquel il était exposé. Il est donc permis de penser qu'il aurait échappé à ce péril, si des incidens inattendus, survenant brusquement, n'avaient paralysé ses loyaux efforts et désarmé sa volonté. Il semble que ce soit dans la destinée de l'homme de voir à l'heure même où il aurait besoin d'être secouru des circonstances fatales se coaliser contre lui, et l'emporter inerte et vaincu aux fautes qu'il voulait s'épargner, aux abîmes qu'il voulait fuir.

On était alors vers le milieu de l'été. La vie au château s'écoulait uniforme et paisible, car les orages que nous avons décrits, ne grondant qu'au fond des cœurs, ne troublaient pas son apparente sérénité. Presque tous les matins, Bernard montait à cheval, parcourait son domaine, allait s'entretenir avec ses fermiers ou surprendre au travail les nombreux ouvriers qu'il employait. Fuyant les occasions de se trouver seul avec Vilma, il faisait ses excursions au lever du jour, quand elle dormait encore, avant même que le soleil eût dissipé les ombres de la nuit, et n'en reculait l'heure que lorsqu'Angélique, sa seule sauvegarde, promettait de se joindre à lui. C'est à ces promenades matinales qu'il demandait l'apaisement des agitations et des fièvres de son sommeil; c'est alors que, l'esprit libre, la pensée nette, le cœur calme, il envisageait froidement les résultats de toute imprudence qui trahirait son secret, prenait des résolutions énergiques et s'armait pour être fort en présence de Vilma. Il revenait vers onze heures, quand le déjeuner réunissait tous les habitans du château. Vilma l'attendait presque toujours avec les enfans sur le perron. Quand il descendait de cheval, elle venait à lui et, comme l'aurait fait une sœur, elle lui présentait son front, sur lequel en tremblant il posait ses lèvres. C'était un moment redoutable et délicieux, auquel il lui arrivait souvent de penser durant sa route quand l'imagination, plus éloquente que le devoir, éblouissait ses yeux de l'image de l'enchanteresse ou faisait monter tout à coup à son cerveau, comme un souvenir du baiser de la veille, une bouffée du parfum de ses cheveux. Puis ils rentraient tous ensemble, lui tenant par la main son fils, dont les sept ans s'embellissaient chaque jour d'une grâce nouvelle, Vilma souriant à la fillette, à peine âgée de quelques mois, qui gazouillait entre les bras de sa nourrice. Ils rejoignaient ainsi Angélique, qui, les voyant arriver unis, sourians et calmes, ne pouvait deviner le drame qui se jouait entre eux.

Une heure après le repas, tandis qu'Angélique et Vilma s'installaient dans le vaste salon d'été pour y passer l'après-midi, Bernard s'enfermait chez lui afin de chercher dans le travail le calme qu'il souhaitait avec ardeur. Il aimait l'étude; naguère elle était une de

ses meilleures joies, et c'est encore à elle qu'il revenait quand il tentait de secouer sa chaîne. Mais elle avait, hélas! perdu le don de le distraire. Il restait maintenant durant des heures immobile, le front courbé sur ses livres, mais l'esprit perdu dans des rêveries brûlantes. Parfois il se levait, irrité, s'avançait vers la croisée, appuyait son front contre la vitre froide, et restait là longtemps, regardant sans les voir les pelouses et les avenues du parc, les futaies de châtaigniers et l'horizon tout empourpré des feux du jour, qui se jouaient aux flancs nus des montagnes en longues alternances de lumière et d'ombre. Puis, quand la chaleur s'apaisait, quand les brises parfumées commençaient à courir à la cime des abres et descendaient rafraîchissantes sur les champs, il rejoignait Angélique et Vilma. C'était le moment des promenades en famille. Grands et petits prenaient place dans un break solide et léger, attelé de chevaux robustes, au pied sûr, et partaient pour des excursions dont les ruines d'un château-fort ou d'une chartreuse étaient ordinairement le but.

D'autres fois ils descendaient à pied jusqu'à l'Ardèche, montaient dans un bateau attaché à la rive et se dirigeaient au gré du courant vers le pont de l'Arc. Cette merveille naturelle, renommée dans tout le midi de la France, consiste en une vaste arcade creusée dans le roc à une hauteur énorme au-dessus des eaux. A droite et à gauche, le paysage de la vallée offre à l'œil des perspectives saisissantes : bois, grottes et rochers se succèdent. Le soleil, en se couchant, couvrait cette belle nature de paillettes d'or qui s'attachaient scintillantes, dans le demi-jour, aux branches des arbres, aux anfractuosités des pierres. Puis, peu à peu, elle se voilait de brume. La lune montait à l'horizon, lentement, se jouant dans les branches des châtaigniers massifs, apaisant des blancheurs de sa lumière les ardeurs empourprées qui rayaient le ciel. La majesté d'un soir divin s'embellissait de la majesté d'un solennel silence. L'ombre des hautes montagnes s'allongeait à travers la plaine toute claire, et, l'une après l'autre, les étoiles faisaient au firmament leur resplendissante trouée.

Pour des cœurs libres de s'aimer sans remords, ces promenades auraient eu un charme exquis; mais la passion de Bernard y puisait une agitation fiévreuse qui avivait son trouble. Assis au gouvernail, il voyait Vilma penchée sur les rames qu'elle aimait à tenir, imprimant à son corps un balancement gracieux et régulier, et fixant sur lui ses yeux éloquens, toutes les fois que, tirant à elle les avirons, elle renversait en arrière avec une lenteur savante son buste souple et sa tête adorable. A l'autre extrémité du bateau se tenaient Angélique et ses enfans; mais Bernard ne les voyait pas, son

regard s'arrêtait à Vilma. Quand elle était lassée, elle le priait de prendre sa place et de lui laisser la sienne. Il obéissait; mais en touchant les rames que pendant longtemps les mains de l'enchanteresse venaient de presser, il sentait sur sa chair une brûlure qui passait dans son sang et montait jusqu'à son cerveau pour troubler sa raison.

Ils revenaient ainsi en remontant le courant, sans parler. Tout à coup, dans le silence et la nuit naissante, la voix de Vilma s'élevait sonore et pure; elle chantait des chansons de son pays, élégies plaintives ou ballades passionnées, dans lesquelles Bernard reconnaissait les accens de son propre cœur. Alors il était tenté de se précipiter vers elle, de la saisir entre ses bras, de l'étouffer sous les caresses et de mettre un terme au mal dont il souffrait. En ces instans, la présence d'Angélique était son unique sauvegarde. Quand sa fièvre avait passé, brisé de ses terreurs et de ses désirs, il tentait de regarder en face les obsessions violentes qu'il venait de subir.

— A quoi tient ma vertu? se demandait-il épouvanté. A un accident vulgaire, à une circonstance banale qui tout à coup me désarmerait et me laisserait sans courage. Et il suffirait d'une minute pour arracher à mon cœur le secret qu'il a su contenir, et pour fouler aux pieds mes devoirs, pour briser ma vie, ruiner mon honneur et devenir infâme! Oh! non! non! jamais! je saurai résister. Je résisterai, je le dois, je le veux!

Au retour d'une de ces promenades, un soir, comme ils rentraient au château, Angélique se plaignit d'avoir pris froid et d'éprouver par tout le corps une violente lassitude. Ce n'était sans doute qu'un mal passager, sans gravité, mais qui la contraignit à se retirer dans sa chambre et à laisser Bernard et Vilma en tête-à-tête. Jamais pareille aventure n'était survenue. Celle-ci trouva Bernard démoralisé, énervé par les tentations qui hantaient son esprit, plus puissantes que sa volonté. Lorsque, rassuré sur la santé de sa femme qu'il avait ramenée chez elle, il revint auprès de Vilma, il fut saisi par une émotion, hélas! familière à son âme, et qu'aggravait à cette heure le péril de son isolement clairement entrevu.

Ils dînèrent face à face : Bernard, pâli, tordu par une angoisse délicieuse et déchirante à la fois; Vilma, paisible en apparence, parlant avec volubilité, toute joyeuse, s'efforçant de le distraire, devinant ses terreurs et s'attachant à les éloigner de lui. La présence des domestiques favorisa leur mutuelle dissimulation; mais quand, après le repas, ainsi qu'ils le faisaient tous les soirs avec Angélique, ils allèrent s'asseoir sur la terrasse qui s'étend devant le château et domine la vallée de l'Ardèche, seul avec Vilma, libre de l'écouter et de lui répondre, Bernard devina que l'heure était grave, et

que la crise allait éclater sans qu'il eût la possibilité de l'écarter. Il se résigna à l'affronter.

Vilma garda d'abord le silence. La tête renversée sur le dossier de sa chaise, les yeux au ciel, elle paraissait suivre attentivement le jeu brillant des étoiles; en réalité, elle ne perdait pas de vue Bernard, accoudé à la balustrade, morne et pensif. Tout à coup elle inclina le front vers lui, étendit le bras et, posant la main sur la sienne, elle demanda d'une voix tranquille : — Pourquoi êtes-vous triste, mon cousin? Quelle peine est entrée dans votre cœur? Voilà plusieurs jours que je vous observe. On dirait que vous n'êtes pas heureux.

Le contact de cette main, l'accent de cette voix, l'arrachèrent à sa rêverie. Son cœur provoqué, défait sans combat, envoya à ses lèvres fiévreuses une horrible réponse, aveu de sa défaite et de son coupable amour; mais, dans ce péril extrême, il reçut un secours imprévu. Le doux et pâle visage d'Angélique passa devant ses yeux, il la vit, la chère créature, inanimée, déchirée par sa trahison, et le cri qui devait le perdre fut étouffé. Il répondit : — Vous vous êtes trompée, Vilma, je n'éprouve ni peine ni tristesse.

Puis il se leva, se mit à marcher sur la terrasse, redevenu soudain maître de lui; mais comme il passait devant Vilma, elle l'arrêta doucement d'un geste timide et reprit : — Pourquoi me traiter comme une enfant? pourquoi vouloir me taire la vérité que j'ai surprise! Ne me jugez-vous pas digne de devenir votre confidente et votre amie?

— La vérité! vous avez surpris la vérité? s'écria-t-il éperdu.

— Je le crois, fit-elle en baissant les yeux.

— Mais alors, pourquoi m'interrogez-vous?

— Pour vous entendre me confier le secret que vous enfermez dans votre cœur.

— Que vous importe ce secret?

— C'est que je le crois frère du mien, oui, frère de celui qui m'oppresse moi-même.

Il chancela, ses mains s'agitèrent dans le vide, cherchant un appui, et rencontrèrent heureusement le marbre glacé de la balustrade, auquel il se cramponna tremblant, trouvant une énergie désespérée dans la peur de tuer Angélique, qui venait de s'emparer de lui et dominait sa faiblesse. Quant à Vilma, elle se tenait debout, le fixant avidement d'un regard où, dans la nuit, brûlaient les feux de sa passion, n'attendant qu'un signe, qu'une parole, pour se presser contre lui et se faire une chaîne de ces bras qui la fuyaient. — Je ne comprends pas; je ne veux pas, je ne dois pas comprendre, murmura-t-il; si je comprenais, je n'aurais pas le droit

de vous laisser vivre dans cette maison, et mon devoir m'obligerait à vous envoyer attendre au Sacré-Cœur le moment de votre mariage.

— Mon mariage! L'heure est vraiment bien choisie pour m'en parler, objecta Vilma d'un ton ironique et sombre; vous m'obligez à vous déclarer que je suis résolue à ne me marier jamais.

— Résolue à ne vous marier jamais! Vous avez promis cependant d'accepter un mari de ma main.

— Ne fallait-il pas en entrant dans votre maison dissimuler mes projets? C'est pour cela que j'ai promis, avec la ferme volonté de ne pas tenir : comment pourrai-je me marier, puisque c'est vous que j'aime?

Ce cri sortit de sa bouche audacieux, superbe, et remua Bernard jusqu'aux entrailles. A moitié fou, il voulut protester; mais Vilma ne lui en laissa pas le temps.

— Oui, je vous aime, dit-elle à demi-voix, je vous aime depuis que je vous connais : cela a commencé par la tendresse naïve, irréfléchie, mais enthousiaste d'une âme d'enfant; c'est aujourd'hui l'amour d'une femme, ardent, impérieux, fortifié par d'indestructibles souvenirs, par la douleur, par la haine même, oui, par la haine, car je la hais cette Angélique dont vous n'avez pu devenir l'époux qu'en me rendant malheureuse pour toute ma vie. Quand j'avais dix ans, je pensais à vous nuit et jour; je rêvais de ne vous quitter jamais; votre parole me bouleversait, un baiser de vous m'animait d'un indicible transport. Par ce qu'étaient alors mes sentimens, appréciez ce qu'ils sont devenus. Vous ne les avez pas vus grandir, puisque j'ai vécu longtemps loin de vous; mais apprenez qu'ils sont le prix de ma douleur et le fruit de mes larmes, car j'ai souffert, car j'ai pleuré, ne rêvant que de l'espérance de vous retrouver. Et maintenant que je suis auprès de vous, maintenant que je me sais aimée, car vous m'aimez, et je n'ai pas pu me tromper à vos tristesses, vous venez me parler de mariage! C'est trop tard, et je ne me marierai pas.

— C'est horrible! s'écria Bernard, que ces aveux prononcés d'un accent passionné remplissaient de terreur et laissaient sans courage.

— Est-ce notre faute si l'amour nous a pris pour victimes? répliqua Vilma. Qui m'a mis au cœur l'ardente passion qui me jette à vous? Si je suis impuissante à la combattre, c'est qu'une volonté supérieure me domine comme elle vous domine vous-même, et nous pousse fatalement l'un vers l'autre. A quoi bon se débattre, l'arrêt du destin est clair autant qu'inflexible, et ni vous ni moi ne pouvons plus secouer les chaînes qu'il a forgées.

Elle se transfigurait en parlant. Ce n'était plus la spirituelle et rieuse fille que Bernard connaissait, c'était une amoureuse aux ter-

ribles ardeurs, image vivante de la passion par laquelle les hommes sont entraînés jusqu'au crime. Pour la première fois, elle se révélait dans sa splendide et redoutable horreur, et si, durant cette soirée fiévreuse dont il ne convient pas de prolonger le récit, Bernard ne succomba pas, c'est que sa conscience et sa tendresse pour Angélique ne pouvaient être vaincues en un seul assaut; c'est aussi qu'en parlant de sa haine, Vilma l'épouvanta plus encore qu'elle ne le séduisit en parlant de son amour. Il y eut une minute où, dans le déchaînement de ses désirs, sa raison éclaira l'abîme ouvert sous ses pieds. Les mains de Vilma s'étaient appuyées sur ses épaules; elle dardait ses yeux sur ses yeux, il sentait le parfum de ses cheveux, il respirait son haleine. Elle croyait le tenir, quand tout à coup il se dégagea brutalement de ses étreintes, la repoussa loin de lui en disant :

— Non! ce serait infâme! partez, malheureuse enfant, partez, fuyez cette maison où désormais nous ne pouvons plus demeurer ensemble. Je veux vous sauver de vous-même en défendant contre vous mon honneur et le repos de mon foyer.

— Je ne partirai pas, répondit Vilma avec douceur, mais avec fermeté; vous n'oserez me chasser : ce serait m'envoyer à la mort. Comprenez donc, ajouta-t-elle en se rapprochant de lui, que je ne peux plus vivre sans vous.

— Et moi, je ne veux plus vivre avec vous. Si vous refusez de vous éloigner, je fuirai ces lieux.

— Faites donc, reprit-elle résignée; j'attendrai votre retour, car vous reviendrez bientôt. Oh! Bernard, c'est en vain que vous voulez vous soustraire à votre sort. Vous parlez d'infamie, d'honneur, de repos, pauvres raisons dont ma passion ne tient aucun compte, et que la vôtre foulera bientôt aux pieds. L'infamie ne commence que lorsque cesse le mystère; l'honneur et le repos ne sont compromis que si le secret est divulgué. On peut s'aimer en silence, dans l'ombre, sans danger.

— Assez! misérable créature! s'écria Bernard; je ne sais de qui vous tenez cette science fatale et précoce, mais elle me fait horreur.

A ces mots, Vilma tressaillit et releva fièrement la tête : — Depuis douze ans je vous aime, fit-elle, sans colère; depuis dix ans je vous pleure, depuis dix ans pas un jour n'a passé que je n'aie maudit celle à qui vous vous êtes donné, et que je n'aie caressé l'espérance de vous voir tout à moi. Ne cherchez pas ailleurs de qui je tiens ce que vous appelez ma science. Je n'ai eu d'autre maître que mon amour, mon ressentiment, mes larmes; et si je suis savante, c'est que la solitude rend les heures longues et fécondes. Maintenant, que je vous fasse heureux ou que je ne vous inspire que la pitié, peu importe, puisque dans votre cœur et malgré vos efforts

pour m'en cacher le trouble, j'ai discerné l'amour que vous ressentez pour moi. Allez! débattez-vous, tentez de fuir, luttez, révoltez-vous contre la passion qui vous obsède, vous serez mien, car le lien qui malgré vous nous unit est indissoluble.

Ses dernières paroles expirèrent dans un sanglot qui en rendit l'accent déchirant et navré. La douleur cachée sous cette prophétie menaçante toucha Bernard d'un trait nouveau, et, entre les sentimens contraires qui durant cette longue veille s'étaient disputé son cœur, le rendit docile au plus doux, au plus tendre, au plus humain d'entre eux. Il saisit dans ses mains les mains de Vilma et s'efforça de l'apaiser.

— Revenez à vous, supplia-t-il; parlez un autre langage : n'ayez pas ces accens impérieux qui me remplissent d'effroi. Si vous m'aimez, ayez pitié de nous! renoncez à nous rendre criminels; si vous souffrez, nous chercherons ensemble les moyens de vous guérir. Je ne saurais être votre amant, vous le savez bien, mais votre ami...

Elle secoua la tête en disant : — Ce ne peut être l'amitié, puisque c'est l'amour.

— Alors que Dieu nous protége! murmura Bernard.

Il écarta Vilma toujours debout devant lui et s'éloigna rapidement. Elle le regarda fuir et disparaître sous les futaies du parc que la nuit baignait de sa pure lumière. Puis, quand elle se vit seule, elle se laissa aller sur un siége et demeura rêveuse pendant quelques instans. Saisie tout à coup dans cette immobilité par la fraîcheur du soir, elle rentra; mais avant de regagner sa chambre, elle passa par celle d'Angélique afin de s'informer de son état. La comtesse d'Argennes ne dormait pas, et à la lueur de la veilleuse Vilma vit ses yeux ouverts, plus brillans que de coutume. Elle toucha ses mains posées sur la couverture : elles étaient brûlantes.

— Tu souffres? lui demanda-t-elle.

— Oui, d'un peu de fièvre, répondit Angélique; mais dans quelques heures il n'y paraîtra plus.

— Ne veux-tu pas que j'envoie à Vallon chercher le médecin?

— Non, certes; ce sera toujours assez tôt demain matin, si je ne vais pas mieux.

— Je vais alors passer la nuit dans un fauteuil, près de toi.

— Je te le défends, mignonne, va dormir. Je n'ai pas besoin de soins, et s'il en était autrement, ma femme de chambre suffirait.

Vilma l'embrassa et allait partir, quand Angélique reprit :

— Et Bernard, qu'en as-tu fait?

— Nous avons passé la soirée ensemble sur la terrasse, se hâta de répondre Vilma. Puis il est allé se promener dans le parc; la nuit est radieuse.

Elle sortit sur ces mots, un peu troublée, se demandant si la question de Mme d'Argennes était dictée par un premier soupçon. Puis, en pensant que le malaise d'Angélique annonçait peut-être une maladie grave, elle éprouva la plus violente agitation. — Si cette maladie allait avoir un dénoûment fatal, Bernard deviendrait libre, se dit-elle, et alors il ne considérerait plus son amour pour moi comme un crime! Mais, non! non! qu'elle vive! Et surtout qu'elle reste belle! c'est à armes égales que je veux lutter.

Ce fut sa dernière pensée avant que le sommeil s'emparât d'elle. A la même heure, le comte d'Argennes se promenait à grands pas sous les arbres de son parc endormi. Sans chercher à se dissimuler le péril qu'avait fait éclater cette longue et fiévreuse soirée, il se demandait par quels moyens il parviendrait à le conjurer. Sans doute il lui était permis de se féliciter. Sa loyauté sortait intacte de cette épreuve nouvelle. Sous le coup d'une salutaire épouvante, il imposait silence à son imagination pour n'écouter que sa raison. Elle lui donna successivement divers conseils qu'il soumit à un examen scrupuleux. Il en écarta plusieurs comme impraticables, notamment celui de faire connaître à Angélique la vérité et de recourir à elle pour obtenir de Vilma qu'elle allât passer quelques mois au Sacré-Cœur. Il ne se considérait pas comme libre de révéler, même à sa femme, le secret de cette funeste passion. Il s'arrêta plus volontiers à l'idée de partir, certain de trouver facilement un motif propre à justifier un voyage de deux ou trois mois. Pendant ce temps, hors de sa présence, Vilma s'apaiserait. Le traître charme que lui-même subissait, et qui le laissait encore si faible, se dissiperait en lui rendant toute l'honnête énergie qu'il entendait apporter désormais dans la lutte à laquelle il s'était condamné. Lorsqu'à une heure avancée de la soirée il s'achemina vers le château, il avait résolu de partir et d'éviter jusqu'au moment de son départ toute occasion de se trouver seul avec Vilma.

Une circonstance imprévue renversa ses projets et déjoua ses intentions loyales. Durant la nuit, le mal de la comtesse d'Argennes s'aggrava. Le médecin de Vallon fut mandé au château et déclara qu'à supposer même que ce mal ne dégénérât pas en une maladie aiguë, il exigerait durant quinze jours au moins des soins attentifs. Bernard se trouvait donc empêché de s'éloigner de Vilma. — Ah! la fatalité s'en mêle, pensa-t-il. Non-seulement me voilà cloué ici, mais encore je suis condamné à me rencontrer seul, tous les jours, à toute heure, avec celle que je voulais fuir.

Les préoccupations que lui causa d'abord la maladie d'Angélique le gardèrent contre les tentations qu'il redoutait. Vilma elle-même parut uniquement occupée de la santé de sa cousine, à laquelle,

avec un zèle ardent qui pénétra de reconnaissance l'âme de Bernard et la rendit plus faible, elle prodigua des témoignages de sollicitude et d'affection; mais lorsque, toute crainte de complication écartée, Angélique cessa d'être un objet d'inquiétude et commença à guérir, les malheureux se trouvèrent pendant plusieurs journées successives seuls, libres, livrés à eux-mêmes, à leurs désirs, à leur faiblesse. Le comte d'Argennes ne pouvait songer à partir encore, et Vilma, résolue à vaincre, mit ce temps à profit pour exercer de nouveau sur lui, avec une patiente ténacité, sa criminelle séduction. Il était à bout de forces, et en quelque sorte mûr pour la chute. Un soir, las de souffrir, las de résister aux prières de Vilma, il s'abandonna. Il mesura froidement la profondeur de l'abîme d'infamie et de honte dans lequel il allait descendre et n'en ressentit aucun effroi, déjà grisé par l'odeur capiteuse des fleurs qui en couvraient les bords. Une heure d'affolement emporta ses fermes résolutions. Son imagination fit en peu de temps un long voyage et le conduisit à une vision qu'il contempla sans horreur : l'adultère installé, organisé dans sa maison, souillant son foyer et le condamnant lui-même à une vie d'hypocrisie et de mensonge.

La nuit avait revêtu ses plus brillantes parures et fut la complice de l'amoureuse Vilma. Sur la terre et au fond du firmament tout était beau comme elle d'une beauté magique; comme elle tout rayonnait, comme elle tout parlait d'amour. — Aimez! — disaient les étoiles lumineuses; — Aimez! — chantaient les eaux de la rivière en roulant sur leur lit de cailloux et de sable fin; — Aimez! — murmurait la brise qui descendait odorante des hautes montagnes, en balançant les nids suspendus aux branches; — Aimez! aimez toujours! aimez partout! — répétaient les voix harmonieuses de la nuit en versant au cœur de Bernard leurs puissantes ivresses. Il ne luttait plus; il avait assez lutté, il s'était assez débattu. Le flot des voluptés ardentes l'entraînait maintenant inerte dans un tourbillon. Ce fut la sensation du naufragé aux mains duquel se brise l'épave sur laquelle il s'appuyait, et qui, se sentant perdu, se résigne à mourir, renonçant à lutter davantage afin d'en avoir plus vite fini avec un lambeau d'existence qui ne lui réserve plus que le martyre d'une horrible agonie.

A quoi bon s'attarder à des détails douloureux, et que pourrions-nous dire que l'on n'ait deviné déjà pour caractériser la faute de Bernard et en faire mesurer l'étendue! Pendant quinze jours, tandis que s'achevait la guérison d'Angélique, son malheureux mari vécut d'une vie de folie et de fièvre, à peine traversée par quelques heures lucides, trop rares et trop brèves pour qu'il y trouvât la force et le temps de briser sa chaîne. Les terreurs et les scrupules qui jusqu'à

ce moment l'avaient tenu en garde contre le péril s'étaient dissipés tout à coup dans l'emportement d'une passion qu'attisaient la séduisante beauté de Vilma, transfigurée par la joie de la victoire, et son instinctive perversité voilée de candeurs piquantes, propres à en accroître la fatale influence et l'éclat passager. Les remords qu'il avait tant redoutés, il ne les entendait pas encore; sa conscience se taisait, attendant l'heure où, le flot des désirs retiré, ses accens pourraient être efficaces. Et puis les circonstances extérieures elles-mêmes semblaient se conjurer pour favoriser l'erreur de ces coupables amans. Le malheur de leur destinée voulut que les conditions de leur existence commune se trouvassent modifiées par la maladie d'Angélique; sa présence leur fit défaut et cessa de les défendre l'un contre l'autre. Ils eurent la liberté de se voir à leur gré. Il leur fut facile d'échapper à la surveillance et aux soupçons des habitans de ce vaste château dans lequel ils se donnaient impunément des rendez-vous. Ils avaient en outre la ressource des promenades : ils montaient à cheval dès l'aube et s'en allaient au loin continuer leurs amoureux entretiens; le soir, dès que la nuit voilait la vallée, ils prenaient congé d'Angélique, dont la confiance tranquille les laissait s'éloigner avec la certitude qu'en la quittant ils allaient se séparer, et, sortant du château sans être vus, ils demeuraient ensemble de longues heures, tantôt dans le parc, tantôt au bord de l'eau, excitant leur folle ardeur dans ces longs tête-à-tête sans cesse renouvelés. La chute avait été rapide et l'ivresse profonde : terrible fut le réveil.

III.

Un matin, au moment où Bernard et Vilma descendaient de cheval, revenant d'une longue promenade aux environs d'une chartreuse située sur les rives de l'Ardèche, Angélique parut devant eux à l'improviste. Elle était encore faible et pâle, mais la santé lui revenait; elle avait voulu surprendre son mari en se montrant à lui avant qu'il fût préparé à la revoir debout et guérie. Quand il entra dans la salle à manger, à l'heure du déjeuner, précédant Vilma, il aperçut Angélique assise à table et l'attendant. Elle le regardait souriante. Il ne put retenir un cri d'étonnement, ni se défendre d'une cruelle angoisse qui le saisit au cœur d'une étreinte si poignante qu'il comprit que le rêve dans lequel il venait de vivre était fini, et que la vie recommençait. Depuis quinze jours, il était ivre; brusquement la vue de sa femme le dégrisa. Ce fut une impression brutale et violente, le saisissement d'une catastrophe soudaine. La réalité produit souvent ces coups imprévus. Un frisson

mortel traversa son corps; il se sentit défaillir, et, s'il parvint à taire à la confiante Angélique sa douloureuse émotion, c'est qu'un effort désespéré l'empêcha de se trahir. — Tu ne t'attendais pas à me revoir à cette place aujourd'hui! lui dit-elle d'un accent qui révélait sa tendresse et son bonheur.

— C'est vrai! je ne te croyais pas encore assez vaillante pour descendre, répondit-il en dominant son trouble; mais n'est-ce pas une imprudence d'avoir quitté sitôt ta chambre?

— Autorisation du médecin, reprit-elle, se méprenant à l'émotion de Bernard. Viens m'embrasser!

Il s'avança vers elle, et, obéissant au doux regard qu'elle fixa sur lui, il s'agenouilla. Elle prit dans ses mains qui tremblaient la tête de son mari. Après avoir plongé ses yeux passionnés dans ces yeux menteurs, condamnés maintenant à feindre, elle posa ses lèvres sur ce front qu'elle croyait vierge des baisers d'autrui. A ce contact, l'émoi de Bernard redoubla, une pâleur maladive se répandit sur ses traits.

— M'en veux-tu de t'avoir donné cette joie sans t'avertir? demanda M[me] d'Argennes à son mari.

— Non! non! fit-il, et, pour la mieux tromper, il se pressa contre Angélique, qui le tenait toujours entre ses bras, heureuse d'entendre si près d'elle les battemens d'un cœur dont elle ne soupçonnait pas l'infidélité.

— Je reprends possession de toi, mon bien-aimé, lui dit-elle doucement. Si tu savais combien j'ai redouté de mourir! Ce n'est pas la mort qui me faisait peur, mais je pensais à nos chers enfans, à toi-même, et surtout aux souffrances que tu endurerais, si tout à coup tu me perdais.

Ce langage tout pénétré d'une tendresse infinie bouleversa Bernard, le rendit à lui-même, l'arracha pour toujours à ses ivresses malsaines et le remit sous le joug de son ancien et légitime amour. Du même coup la lumière entra dans son âme, éclaira son crime, le lui montra sous son jour véritable, nu, dans son odieuse réalité, inexplicable, dégagé de toute illusion, dépassant de beaucoup, par ses détails et par les circonstances dans lesquelles il avait été commis, les proportions d'une faute ordinaire, accidentelle, sans lendemain. Ce n'était pas l'adultère banal, se résumant en une infidélité plus ou moins excusable, ou même en un manquement grave à des devoirs sacrés; c'était une aberration monstrueuse, à laquelle la jeunesse de Vilma et son innocence présumée donnaient le caractère d'une honte ineffaçable et d'une irréparable infamie, compromettant le présent et engageant l'avenir dans une éternelle complicité. Et puis, si coupable qu'eût été Vilma, il se considérait

comme plus coupable qu'elle, car pour se défendre il possédait des armes dont elle était privée : son amour pour Angélique, la raison, la maturité de l'esprit.

Ces réflexions traversèrent sa pensée rapidement, d'un trait, et l'agitèrent d'un frisson convulsif et douloureux. Un sanglot qu'il fut impuissant à étouffer s'échappa de sa gorge. Terrifié, brisé, la tête perdue, il noya son front brûlant dans les mains de sa femme et souhaita de mourir à cette place, dans ce refuge encore ouvert et qui se fermerait impitoyablement quand éclaterait la vérité. Cet accès de son désespoir, ce cri de sa peine, Mme d'Argennes ne les comprit pas. Elle y vit l'explosion d'une tendresse cruellement éprouvée et rassurée trop vite. La transition d'une grande douleur à une grande joie, quand elle s'accomplit soudainement, est déchirante autant que la douleur elle-même. Elle enlaça plus étroitement son mari et le supplia de s'apaiser.

Ils étaient encore là, confondus dans une suave étreinte, quand tout à coup, gaie, rieuse, l'œil brillant, les cheveux dénoués par le vent et fredonnant un air de victoire, entra Vilma. Elle portait sur son bras les plis ramassés de sa longue robe et tenait d'une main sa cravache et son chapeau, qu'elle posa sur une chaise, en lançant dans l'air le refrain de sa chanson. Puis, ayant levé les yeux, elle vit Angélique et Bernard qui se séparaient brusquement, un peu honteux de s'être laissé surprendre enlacés. Elle devina que ce cœur, sur lequel elle se croyait désormais toute-puissante, tentait de lui échapper; son visage, miroir fidèle des mobilités de son âme, s'assombrit, elle resta debout, immobile : — Te voilà aussi bien étonnée, mignonne, dit Mme d'Argennes.

— Étonnée, mais heureuse, répondit Vilma sans rien perdre de son sang-froid. Je n'espérais pas que tu pourrais te lever aujourd'hui. Le docteur prétendait hier que tu ne devais quitter ta chambre que dans trois jours.

— Il a changé d'avis ce matin, répliqua joyeusement Angélique. Quand il m'a vue debout, vaillante, impatiente de respirer le grand air pur en votre compagnie, il m'a dit : « Allez, belle dame, allez reprendre votre place au milieu de votre famille et abréger l'impatience de ceux qui vous aiment. Seulement soyez prudente, rentrez chez vous pendant deux jours encore avant le coucher du soleil. » Oui, c'est ainsi qu'il a parlé; j'ai obéi, et sur-le-champ je suis venue vous attendre ici, mes chers amis, contente, oh! oui, bien contente!

En finissant, elle tendit les mains à Bernard et à Vilma. Attirant celle-ci, qui se laissa faire impassible en essayant de sourire, elle l'embrassa tendrement. Pendant le repas, elle continua à ma-

nifester la même gaîté, affectueuse et expansive, formant des projets, pressée de reprendre le cours de sa paisible et belle vie, un moment interrompue, de se consacrer de nouveau à son mari, à ses enfans. Puis elle interrogea Bernard et Vilma pour connaître l'emploi de leur temps durant sa maladie. Ils répondirent en lui répétant les mensonges à l'aide desquels matin et soir, depuis quinze jours, ils entretenaient sa confiance; mais ces mensonges, que Vilma débitait froidement, avec l'accent de la vérité, brûlaient maintenant les lèvres de Bernard. — C'est le châtiment qui commence, pensa-t-il. Me voilà condamné à la tromper désormais, la chère créature. C'est elle que j'aime cependant, elle seule!

A diverses reprises ayant levé les yeux, il rencontra ceux de Vilma qui le regardaient, railleurs et curieux. C'est qu'elle devinait ce qui se passait en lui; ses remords, ses craintes, tout, jusqu'à la résurrection d'un amour qu'elle avait cru vaincre par la puissance du sien, et qui reprenait lentement, mais sûrement, sa place dans le cœur de Bernard. Il fut effrayé par l'expression de ce visage sur lequel il était accoutumé à lire et qui lui révélait des amertumes passionnées et des révoltes redoutables. Il comprit que, s'il tentait de rompre ses liens, une effroyable lutte s'engagerait entre Vilma et lui.

En sortant de table, Angélique voulut marcher dans le parc. Elle s'attacha au bras de son mari, qui la conduisit avec sollicitude jusqu'à un quinconce de tilleuls, sur lequel les enfans prenaient leurs ébats. De cette place on découvrait la vallée resserrée entre les montagnes dont les cimes brunes se découpaient sur l'horizon bleu et traversée comme d'un ruban d'émeraude par les flots clairs de l'Ardèche, déroulant leurs tremblantes sinuosités entre les rives fleuries. C'était une de ces journées radieuses qui marquent la fin de l'été et annoncent l'automne. Un vent doux et parfumé rafraîchissait l'air. Les blés mûrs couvraient la plaine de vastes carrés d'or, brillant au soleil parmi les prairies grasses, dans la fertile splendeur du paysage. Aux flancs des collines qui s'allongeaient en contours délicats, le long des chaînes plus hautes auxquelles elles servaient d'assises, s'étageaient dans une gamme de tons variés et harmonieux les châtaigniers aux ramures épaisses et larges, les mûriers au feuillage sombre, les vignes dont les pampres chargés de fruits traînaient dans la terre brune, les landes calcinées par l'été et que tachait çà et là une silhouette de chèvre suspendue à une touffe d'herbe ou à un buisson isolé. — Que c'est beau! murmura Mme d'Argennes en s'asseyant dans un fauteuil apporté par l'ordre de Bernard, qu'il est doux de vivre!

Son regard attendri embrassa la campagne radieuse, éclatante de

toutes les ardeurs de cette exquise matinée; puis il se reposa sur son mari, sur ses enfans, sur Vilma, sur le spectacle de son bonheur groupé dans ce cadre merveilleux, et dont elle reprenait victorieusement possession. Jamais Bernard n'avait mieux compris l'étendue de son amour pour elle que dans ce moment où, l'âme troublée par le remords et l'esprit obsédé par la peur, il la retrouvait confiante et tendre, parée de tous les brûlans et doux souvenirs du passé. Sa rêverie fut troublée tout à coup; Vilma s'était approchée de lui et murmurait ces mots à son oreille : — Prenez garde! tâchez d'être maître de vous, ou vous allez vous trahir.

Cet avertissement lui rendit une apparente énergie, mais non le repos. Il essaya de sourire; il prit ses enfans entre ses bras, il les mit l'un après l'autre sur les genoux de leur mère; mais l'angoisse resta dans son cœur que remplissaient les voix de sa conscience. Peu à peu son inquiétude s'accrut, et son émotion devint si violente que les jeux auxquels il se livrait pour tromper Angélique lui firent horreur. Il allégua la nécessité de se rendre à Vallon pour une affaire urgente qui exigeait sa présence immédiate. Il prit congé de sa femme, à laquelle il ordonna le repos et qu'il eut le courage de recommander aux soins de Vilma; puis il s'éloigna, pressé d'être seul, afin d'interroger sa pensée anxieuse.

Mais, au lieu de prendre la route du bourg, il gravit, derrière le château, la colline dont les hautes futaies du parc couvrent le versant méridional, celui qui domine l'Ardèche, et ne s'arrêta que lorsqu'il fut parvenu au point le plus élevé du mont, d'où ses yeux découvraient le versant septentrional, sauvage et désolé autant que l'autre est riant et fertile. En cet endroit, qu'on appelle dans le pays « le Désert brûlé, » la végétation s'arrête brusquement à cinquante mètres d'un large trou qui fut autrefois la bouche d'un volcan. Une des parois de cette bouche, en s'écroulant, a mis à nu des amas de scories gigantesques et accumulé dans une convulsion suprême de la croûte terrestre les flots de lave refroidis sur les débris des basaltes pulvérisés. Vu d'en haut, ce cratère détruit, avec ses monceaux de cendres pétrifiées, ses aspérités rocheuses, ses formidables entassemens de pierres striées et calcinées, offre l'image d'un chaos horrible. C'est un abîme d'une vertigineuse profondeur, dans lequel toute chute serait mortelle. Contemplé d'en bas, de la place où se trouve, à l'entrée des gorges, un misérable hameau, on dirait les fortifications de quelque ville fabuleuse entrevue dans un rêve cyclopéen. Les coulées basaltiques se dressent brunes et lisses comme des murailles imprenables en s'étageant ainsi que des escaliers inaccessibles. A leur surface s'ouvrent çà et là des grottes obscures, inexplorées, qu'on peut comparer aux meurtrières d'un bas-

tion. Des rochers s'élèvent de toutes parts, les uns effilés comme des aiguilles, les autres massifs comme des tours, et font penser à des balistes et à des catapultes posées là pour aider à des opérations de géans. Ces lieux sont dignes de servir de temple à la mort. La désolation qui s'attache aux choses maudites les enveloppe. Ils sont faits pour inspirer l'effroi, et il semble que les imaginations malades seules peuvent s'y plaire.

Est-ce pour cela que Bernard d'Argennes y fut attiré? est-ce parce qu'en ce désert où nul n'aurait la pensée d'aller le chercher, sa méditation ne serait pas troublée? Peut-être pour ces deux motifs. Il s'assit contre un rocher, au bord du gouffre, moins sombre que son âme, et essaya de voir clair en lui-même. Qu'allait-il faire? Comment mettrait-il un terme à l'odieuse aventure dans laquelle il s'était follement jeté, n'ayant pas même l'excuse de l'amour? car il n'aimait pas Vilma. Il avait succombé sous l'implacable volonté invinciblement attachée à le perdre. Maintenant que l'ardeur de son sang s'apaisait, il voyait bien que son cœur n'était pas le complice de sa faute. Il lui avait suffi de retrouver Angélique et de la revoir debout, toujours belle, pour se convaincre qu'il n'aimait qu'elle, que seule elle régnait sur lui souverainement, qu'il n'éprouvait pour Vilma aucun sentiment semblable à l'amour. Non-seulement il n'aimait pas Vilma, mais, depuis quelques heures, elle lui faisait peur. Après avoir expérimenté la puissance de sa séduction, il redoutait l'éclat de sa vengeance. Plus il se demandait par quels moyens il couperait court à cette liaison à peine vieille de quelques jours, et dont il se trouvait tout à coup horriblement las, et plus il acquérait la certitude qu'il n'obtiendrait pas de Vilma qu'elle se prêtât à une rupture, qu'elle ne se résignerait pas à le perdre, qu'elle était capable, dans un accès de désespoir ou de colère, d'accomplir un acte de violente folie, pour se venger ou pour s'imposer. — Il faut en finir, pensa-t-il, mais comment? Cette liaison fatale, fruit de l'illusion, du caprice et du mensonge, n'est pas une liaison semblable à celle qu'à tout instant dans le monde on voit naître et mourir sans bruit; elle porte en soi un caractère tragique. Je n'aime pas Vilma, mais elle se croit aimée, mais elle m'aime; je suis pour elle le premier, l'unique et le dernier amour. Pour remporter sur moi la victoire, elle a mis en jeu toutes les ressources de sa nature souple, toutes les séductions de son âme. Pour défendre ce qu'elle considère comme son bonheur, elle ne reculera devant aucune extravagance. Elle est sans scrupule et sans peur, esclave de sa passion, prête à tout, même à se perdre pour me retenir et me garder.

Toutes ses réflexions ne conduisirent Bernard qu'à cette consta-

tation douloureuse, sans lui suggérer aucun moyen qui pût éloigner les périls suspendus sur sa tête. Il n'était que trop clair que, s'il tentait de briser son joug et de faire entendre à Vilma d'autres accens que ceux de la passion, il déchaînerait dans cette âme toute neuve de hautaines et intraitables fureurs. Il se rappelait l'expression farouche que, quelques instans avant, un simple soupçon avait mis dans les yeux de cette ardente fille initiée par lui aux mystères et aux joies de l'amour, dans une heure à jamais criminelle et maudite. Il ne pouvait donc lui demander d'oublier cette heure et de le rendre libre, car elle aurait le droit de se révolter et de lui répondre: — Vous êtes éternellement lié à moi; seul, vous n'avez pas le droit de me mépriser; par vous, j'ai perdu le pouvoir d'être une épouse pure et une mère honorée. Il y a un crime entre nous. Sincère ou non, l'amour qui nous a rapprochés rive à jamais votre vie à la mienne. Vous m'appartenez comme je vous appartiens, et je ne reconnais qu'à la mort la puissance de nous séparer.

Il crut entendre la voix même de Vilma lui tenir ce langage. Il ressentit une indicible épouvante; une angoisse déchirante gonfla sa poitrine. A travers les larmes qui jetèrent tout à coup sur ses yeux un voile humide, il regarda l'abîme ouvert sous ses pieds, et, pour la première fois, la pensée de la mort s'offrit saisissante et dominatrice à son imagination troublée par la fièvre. — J'ai brisé de mes propres mains mon bonheur et celui d'Angélique, murmura-t-il. J'ai livré ma vie à une perpétuelle infamie, et mon âme à des remords sans fin. Ne vaudrait-il pas mieux mourir? Que d'autres te redoutent, ô mort! moi, je t'appelle! N'es-tu pas la délivrance? n'es-tu pas le repos?

Son front se courba sous le poids d'un immense accablement. Il plongea dans ses cheveux ses doigts crispés, et comme un sanglot l'étouffait, il poussa un cri et s'abandonna à la douleur qu'excitait en lui l'image de sa femme trahie, de Vilma déshonorée, de la dignité et du repos de sa vie détruits à jamais; mais une main se posa sur son épaule. Il releva la tête et regarda : Vilma se tenait silencieuse devant lui. — Je pleure sur vous et sur moi, lui dit-il, répondant à son interrogation muette.

— C'est pour pleurer que vous êtes venu ici, en annonçant à votre femme, qui vous a cru, et à moi-même, que vous n'avez pu tromper, que vous alliez à Vallon? A propos de quoi ces larmes?

— Ne pensez-vous pas que notre situation est misérable?

— En quoi l'est-elle aujourd'hui plus qu'hier? Hier, vous ne pleuriez pas.

— Hier, je pouvais encore me faire illusion, je ne le peux plus aujourd'hui : j'ai commis un crime.

— Un crime! contre qui?

— Contre Angélique indignement trahie.

— Est-ce une raison pour en commettre maintenant un contre moi, en cessant de m'aimer, en songeant à m'abandonner après m'avoir promis de m'aimer toujours?

— Vous savez bien à l'aide de quels moyens et de quelle séduction vous m'avez arraché cette promesse.

— Qu'importent les moyens, puisque vous l'avez faite?

— J'étais fou! objecta Bernard.

— Moi, je possédais toute ma raison, répliqua froidement Vilma. J'ai pris acte de vos paroles; elles se sont gravées dans ma mémoire; elles constituent entre nous un contrat sacré que ni l'un ni l'autre nous ne pouvons rompre.

Comme il gardait le silence, elle s'assit auprès de lui sur les roches tièdes encore de la chaleur du jour; puis elle reprit : — S'il vous a suffi de revoir votre femme bien portante pour vous troubler à ce point, je peux craindre que votre amour pour moi ne soit bien fragile, et par conséquent menacé dans sa durée, que vous soyez déjà lassé de ma tendresse et que vous songiez à vous séparer de moi. Eh bien! je vous supplie de ne pas vous engager dans cette voie. Vous n'y trouveriez que des catastrophes, car je ne veux pas vous perdre, et pour vous conserver, tous les moyens me seraient bons, tous, entendez-le.

Il leva les yeux sur elle et la vit horriblement pâle, mais portant sur ses traits, dont l'émotion transfigurait sa beauté, une expression d'indomptable énergie.

— Des menaces! fit-il à demi-voix, se parlant à lui-même.

— Eh bien! oui, s'écria-t-elle, oui, des menaces : je me défends! Ah! revenez à vous, Bernard, ajouta-t-elle d'un accent plus doux. Que vous ayez commis ce que vous appelez un crime, dans une minute d'affolement, ou, comme moi, sous l'empire d'un invincible amour, vous avez été mon complice, et il vous est interdit maintenant de m'écarter de vous. Quand avec un enthousiasme que vous avez partagé je vous ai sacrifié toute ma vie, je savais bien que vous n'étiez pas libre de me consacrer toute la vôtre, et pas plus aujourd'hui que demain je ne vous en demande et ne vous en demanderai que ce que vous pourrez m'en donner; mais si j'ai pu me résigner à vous partager avec une autre, je ne me résignerai jamais à vous perdre, maintenant que je me suis livrée. Vous tenez notre bonheur dans vos mains : il dépend de vous que je sois une maîtresse dévouée, paisible et docile; mais n'espérez pas me fuir. Je vous aime, et ce n'est pas pour être abandonnée que, victime de mon amour, je me suis exposée à la flétrissure du monde.

En prononçant ces paroles, et pour atténuer ce qu'elles avaient d'impérieux, elle enlaça de ses bras le cou de Bernard, et dit avec tendresse :

— N'est-ce pas que vous n'avez pas cessé de me chérir et que les sentimens que vous exprimiez hier avec tant d'éloquence sont toujours dans votre cœur? N'est-ce pas que la peur seule met aujourd'hui sur vos lèvres ces accens odieux, si différens de ceux auxquels vous m'avez accoutumée?

— Ce n'est pas la peur seulement, c'est surtout la honte! fit-il en se dégageant de cette étreinte passionnée. Ne comprenez-vous pas le caractère odieux de la trahison dont nous sommes coupables envers Angélique, vous, son amie, sa sœur; moi, son mari!

— Vos regrets sont superflus, puisque cette trahison est irréparable.

— Et puis, l'ignominie de cet adultère dans ma maison!

— Est-ce là ce qui vous trouble? demanda Vilma, accueillant ces scrupules tardifs avec un sourire de mépris. Je ne refuse pas de quitter votre toit, si vous pensez que ma présence y crée un danger pour vous. J'irai vivre dans une retraite cachée que seul vous connaîtrez et où vous viendrez sans remords. Je ne refuse même pas de me marier si vous estimez que nous pourrons mieux dissimuler ainsi notre indissoluble union. Préférez-vous que je me perde publiquement avec éclat?..

— Taisez-vous! interrompit Bernard; vous êtes folle!

— Je suis prête à tout pour vous garder! répliqua Vilma gravement. Mais, quelque décision que vous preniez, ne cessez pas de m'aimer, Bernard : ce serait provoquer un malheur. Tenez, plutôt que de vous perdre, j'aimerais mieux vous voir tomber là et m'y précipiter avec vous pour y trouver la mort à vos côtés!

D'un geste d'une incomparable énergie, sa main désignait le gouffre du « Désert brûlé, » sombre et profond. — Oui, la mort! fit machinalement Bernard, sans être surpris de retrouver dans l'esprit de Vilma une pensée semblable à celle qui lui était venue à lui-même quelques instans avant. Autant ce dénoûment qu'un autre!

Ils revinrent lentement vers le château, oppressés et silencieux, Bernard toujours en quête d'un moyen de rompre sa chaîne, Vilma maudissant Angélique, dont elle venait de constater l'inébranlable influence sur le cœur de son amant. Quand ils rentrèrent, M[me] d'Argennes était remontée dans sa chambre en donnant l'ordre d'avertir son mari, dès son retour, qu'elle désirait lui parler. Il se rendit auprès d'elle. — C'est elle qui me le prend! pensa Vilma, dont cet incident accrut l'irritation.

Bernard ne reparut qu'à l'heure du dîner. Les instans qu'il venait

de passer auprès de sa femme avaient calmé sa fièvre et ses angoisses. Son visage s'était rasséréné, miroir fidèle de son cœur, et Vilma devina sans peine que cet apaisement était dû à la douce influence d'Angélique. Elle ne put se contenir : elle entraîna Bernard sur la terrasse déserte où s'allongeaient les premières ombres du soir : — Vous vouliez me faire croire tout à l'heure que le remords seul inspirait les scrupules dont j'ai été la confidente : vous me trompiez. Ce qui vous les a inspirés, c'est l'amour; oui, l'amour. Vous aimez Angélique et vous entendez m'abandonner pour retourner vers elle !

— Allez-vous me défendre d'aimer ma femme, maintenant?

— Oui, si cela doit vous prendre à moi, répondit-elle,

Il la regarda sans colère, rempli de pitié; puis mettant dans sa voix toute la tendresse, toute la douceur dont il était capable, il reprit : — Reconnaissez, Vilma, que la vie que vous voudriez nous faire serait impossible et intolérable. Hier, vous ne prétendiez, disiez-vous, qu'à une part de mon cœur; aujourd'hui, il suffit que je sois resté deux heures dans la chambre d'Angélique pour surexciter votre jalousie, et vous allez jusqu'à m'interdire de l'aimer! Que serait-ce donc si je vous laissais prendre sur moi l'empire que vous voulez exercer? Vous chercheriez bientôt à me séparer de ma femme, et si je refusais de me montrer docile à vos désirs, vous tourneriez contre elle vos fureurs. Croyez-moi, il faut nous séparer. Partez; retournez dans votre pays. Restons quelques mois sans nous revoir. Vous m'aurez bientôt oublié.

— Vous arrangez ma vie au gré de vos désirs et non des miens, interrompit-elle. Vous décrétez l'oubli! En garderai-je moins l'ineffable trace de vos baisers? En serai-je moins souillée? Allez-vous aussi décréter mon mariage et me conseiller de tromper un honnête homme qui aura confiance en moi et qui m'épousera me croyant pure? Voyez jusqu'où va votre implacable égoïsme! En m'éloignant de votre maison, vous me condamnez à accomplir une infamie, ou à vivre éternellement seule, sans amour et sans bonheur.

Il baissa le front, hors d'état de répondre, car une fois de plus, ce que la situation contenait d'irréparable et de fatal éclatait dans les paroles de Vilma. — Mais nous sommes maudits alors! s'écria-t-il en gémissant.

— Oui, si vous ne m'aimez pas; non, si vous m'aimez.

Ce fut le dernier mot qu'ils échangèrent ce soir-là, car, brisé par les émotions de cette journée, épouvanté par l'impitoyable exigence de Vilma, il s'enfuit et évita de se retrouver avec elle. Ce qui caractérise surtout les passions humaines, c'est leur mobilité. Cette séduisante et perverse créature qui, la veille encore, après avoir af-

folé le comte d'Argennes, parlait à ses sens avec une invincible éloquence, lui faisait maintenant horreur. Plus elle redoublait d'efforts pour le retenir, plus elle lui inspirait d'effroi. Les jours suivans ramenèrent les mêmes troubles et les mêmes orages. Sous les yeux d'Angélique, qui ne comprenait pas, qui ne pouvait comprendre, une lutte aux péripéties menaçantes était engagée entre Bernard et Vilma, qui n'avait pas rêvé pour son amour un si lamentable lendemain, et refusait de s'y résigner. Bernard non-seulement se dérobait à toute explication, mais encore elle subissait l'âpre douleur de le deviner tendrement épris d'Angélique, plus sensible à la douceur des pures tendresses, à la sécurité du plaisir légitime qu'à la fièvre des baisers illicites et aux emportemens de la passion criminelle. Elle s'exaspéra peu à peu : elle ne méritait pas après tout d'être traitée avec cette rigueur.

Pour l'apaiser et éviter une catastrophe, il aurait suffi d'un brin d'habileté. Un homme accoutumé à ces terribles jeux aurait feint d'aimer cette malheureuse fille. Il ne l'aurait pas irritée par une persistance injurieuse à fuir tout tête-à-tête avec elle. Il aurait sollicité par d'ingénieux prétextes, et sans doute obtenu, une séparation momentanée. Il aurait ainsi atteint le moment où, la brûlante fièvre de Vilma, cessant d'être excitée par la résistance qu'elle rencontrait, serait tombée d'elle-même au contact des puissantes tentations que lui réservait à Paris le prochain hiver. Malheureusement le comte d'Argennes se heurtait à cette violente aventure dénué de toute expérience. La fatalité voulut que, pressé de la dénouer, il n'employât que les procédés les plus propres à l'aggraver. Livré à lui-même, redoutant par-dessus tout que sa femme découvrît la vérité, il commit imprudences sur imprudences, croyant qu'il aurait facilement raison de l'amoureuse Vilma. Il ignorait qu'à être complaisamment satisfaites, nos passions s'usent et meurent vite, mais qu'elles se fortifient au contraire jusqu'à devenir invincibles au contact des obstacles qu'on accumule devant elles pour les détruire. Son ignorance fut son excuse comme sa jeunesse avait été son malheur.

Lorsqu'Angélique eut définitivement recouvré la santé et repris le cours de sa vie, Vilma fut en butte à des épreuves plus cruelles encore. Adorée de son mari, Angélique ne cherchait pas à cacher son bonheur. Comme par le passé, chacun pouvait autour d'elle en contempler le spectacle. A toute heure l'amour de Bernard éclatait dans l'accent de sa voix, dans ses regards, dans l'influence qu'elle exerçait sur lui. — L'ingrat! le lâche! se disait Vilma, sombre témoin de ce bonheur; il n'aime qu'elle et il m'oublie! Je ne lui inspire même plus la pitié.

Elle se trompait : Bernard avait peur. Honteux lui-même, il aurait voulu pouvoir effacer de sa vie ces heures fiévreuses, fécondes en périls et en remords. Il tentait de les oublier; il cherchait dans la tendresse d'Angélique un refuge contre ses souvenirs. Il veillait afin qu'aucun soupçon ne s'élevât dans cette âme candide, dont le bonheur lui était confié. Mais c'était son désespoir de se sentir impuissant à prodiguer à Vilma les consolations que réclamait sa peine, et surtout d'être contraint de feindre auprès de sa femme, afin de lui cacher sa souffrance, son trouble et ses regrets des joies que sa faute ne lui permettait pas de savourer librement et l'âme en paix. Pendant trois jours cependant, il put se méprendre au silence de Vilma et croire qu'elle se résignait; mais le soir du troisième, vers onze heures, comme il se dirigeait vers la chambre de sa femme, Vilma parut devant lui : — Je n'ai pas mérité votre abandon, lui dit-elle à demi-voix et sans colère, je n'ai rien fait qui justifie vos rigueurs, car, si je suis coupable, c'est seulement de vous aimer. Il est vrai que je ne peux pas vivre sans votre tendresse; je me contenterai de peu, mais ne persistez pas à m'en priver entièrement : vous me rendriez folle, et je serais capable d'accomplir un irréparable malheur.

Ces accens remuèrent Bernard jusqu'aux entrailles; ils ébranlèrent sa résolution. Ayant regardé Vilma, il la vit toute pâle, les traits altérés, le visage amaigri, les paupières gonflées, les yeux brillans de fièvre. Il n'eut pas la force de continuer le rôle cruel qu'il s'était imposé, et il répondit avec douceur : — Si je possédais le moyen de vous accorder la tendresse que vous réclamez sans violer des devoirs sacrés, sans nous compromettre irréparablement, vous l'auriez tout entière. Mais que puis-je, Vilma, que puis-je?

— Si vous m'aimiez, répondit-elle avec amertume, vous ne m'adresseriez pas cette question.

— Hélas! je voudrais avoir le droit de vous répéter que je vous aime!

— Quand vous me le disiez, il y a si peu de jours, vous ne songiez pas à vous demander si vous aviez ce droit.

— J'ai été coupable, alors.

— Eh! que m'importe! le véritable amour ne connaît pas ces scrupules.

Il resta silencieux, perplexe, faible, devant l'irrésistible charme qui de nouveau l'envahissait, le prenait tout entier. Vilma continua :

— Ne m'abandonnez pas à l'isolement et au désespoir, je vous en conjure. Épargnez-moi, épargnez-vous; ne me poussez pas à bout.

Il ferma les yeux, vaincu, obsédé par sa tendresse ressuscitée,

par une inexorable tentation, peut-être aussi par la pitié. Il avait perdu la force de résister et il se sentait entraîné vers l'abîme. Vilma devina son angoisse; de nouveau elle lui fit entendre les accens supplians et passionnés, et acheva sa défaite.

— Ordonnez, murmura-t-il, j'obéirai.

— Consacrez-moi chaque jour quelques instans, non des heures, ajouta-t-elle pour le rassurer; des minutes. Un cri de votre cœur, une étreinte sincère, voilà tout ce que je demande.

— C'est un rendez-vous que vous voulez? Où? quand?

— Demain, à quatre heures, au Désert brûlé.

— J'y serai, reprit-il en entendant derrière lui un bruit de pas.

Ils se séparèrent :

— Cette fois je l'ai reconquis! se dit Vilma, qui rentra dans sa chambre, heureuse et transportée.

L'homme est composé de contradictions. C'est son malheur et le signe indélébile de sa faiblesse. Quand Bernard se retrouva seul, il se repentit d'avoir cédé aux supplications de Vilma et consenti à renouer la chaîne brisée. — Quel misérable je fais! pensait-il; me voilà de nouveau dans la honte. Suis-je condamné à y demeurer éternellement? S'il a suffi qu'elle me parlât pour détruire mes résolutions et rendre inutiles et vains tous mes efforts, que ne fera-t-elle pas de moi dans l'avenir? Demain, je me retrouverai en sa présence : si je me laisse attendrir, c'en est fait de moi. Eh bien! je n'irai pas à ce rendez-vous! Mais, si je n'y vais pas, se dit-il ensuite, n'aura-t-elle pas le droit de me reprocher de l'avoir trompée, de m'être joué d'elle? C'est alors que sa colère, légitimée par mes promesses non tenues, la poussera à quelque parti désespéré. Non! je ne peux me dérober à son désir. Je ne le peux plus, je ne le dois pas. Pour éviter le malheur dont elle nous menace, je serai docile encore une fois. Mais l'entretien qu'elle a exigé sera le dernier; aussitôt après, je partirai pour un long voyage. En mon absence, elle s'apaisera; à mon retour, elle sera disposée à écouter la raison, à accomplir ce qu'ordonne la sagesse.

Depuis longtemps sa pensée s'arrêtait complaisamment à ce projet de voyage qu'il considérait comme le plus efficace moyen de couper court à une situation odieuse. En prenant la résolution de le réaliser sur-le-champ, il crut accomplir un acte d'honnête homme, et réparer sa faute autant qu'il était en son pouvoir de le faire. Il n'eut aucune peine à imposer à Angélique la nécessité de son départ, qu'il justifia à l'aide de motifs improvisés, mais plausibles. Il ne fit aucune allusion à la durée probable de son absence qu'il se réservait de prolonger. Il décida qu'il partirait le lendemain dans la soirée pour se rendre à la station voisine, où passait vers le

milieu de la nuit un train express se dirigeant sur Paris. Cette décision prise, il fut rassuré. Il se croyait au terme de ses angoisses, et son sommeil, troublé depuis longtemps par le tumulte de ses pensées, fut paisible. Debout le matin, dès l'aube il donna des ordres en vue de son voyage; puis il monta à cheval avant d'avoir vu Vilma, poussa jusqu'à Vallon et, de là, se rendit chez ses fermiers. Il revint ensuite au château, où il ne s'arrêta pas, et à quatre heures il arrivait au Désert brûlé.

La sauvage grandeur de ces lieux s'imposait à tout le paysage qui leur servait de cadre. Quelques nuages d'une blancheur éclatante se détachaient sur l'azur du ciel, perdus dans l'espace, ceints d'une bande de vapeurs légères qu'argentait le soleil à son déclin. L'ombre gravissait lentement le long des collines dont elle voilait la base, en menaçant les sommets auxquels l'astre vermeil imprimait encore d'ardens baisers. Partout où elle se posait, le vent fraîchissait, s'annonçant par un doux sifflement qui réveillait les échos au fond des gorges. L'automne naissante jaunissait l'extrémité des feuilles et multipliait à l'infini sur l'émeraude des verdures des taches d'or, symptômes de mort, éclatant dans la lumière, comme la manifestation de la vie. Du hameau que traverse la route, en bas des rochers abrupts qui forment le Désert brûlé, des voix d'enfans montaient claires dans la sonorité de l'air transparent, mêlées à des chants d'oiseaux et à des rumeurs lointaines. Cette fin d'un beau jour était radieuse comme une aurore, et mélancolique comme une pure nuit.

Vilma avait devancé Bernard au rendez-vous. De loin il vit sa fine silhouette se découpant sur l'horizon. Elle était debout, appuyée contre un rocher au bord du gouffre béant, vers lequel ses paupières s'abaissaient dans une immobile contemplation. Vêtue suivant sa coutume d'une robe noire qui dessinait les formes délicates de son corps et laissait à nu le haut de la poitrine, elle tenait à la main, suspendu à un long ruban, son chapeau de paille brune. La brise caressait la masse lourde et soyeuse de ses cheveux et couvrait son front de tremblantes boucles folles. Bernard fut ému par la touchante expression de sa beauté. Dans ses yeux, on ne voyait plus ni colère, ni haine, on y voyait seulement le trait d'une cuisante douleur. Au bruit qu'il fit en arrivant près d'elle, elle s'arracha brusquement à sa contemplation; elle leva vers lui son visage défait, et, sans quitter sa place, elle lui dit : — Est-il vrai que vous avez résolu de partir?

Bernard ne s'attendait pas à cette question. Il comptait annoncer lui-même à Vilma la nouvelle de son départ après l'avoir préparée à en recevoir le coup; mais, puisqu'elle connaissait cette nouvelle,

il ne pouvait plus user de ménagemens ni conserver un ton calme à ce suprême entretien. Il ne prit pas le loisir de réfléchir. La présence d'esprit indispensable pour dénouer sans éclat une situation aussi périlleuse lui fit défaut. Ce qu'il comprit, c'est que, s'il manquait de fermeté, s'il se laissait attendrir, s'il cachait encore la vérité, il était perdu, entraîné de nouveau dans le crime, et cette crainte le rendit cruel. — C'est vrai! répondit-il, je pars.

Elle ne se récria pas; son regard chargé de larmes se fixa sur Bernard, puis de nouveau descendit vers l'abîme dont le soleil n'éclairait plus les profondeurs, image de son cœur que la destruction d'un dernier espoir venait d'envelopper de ténèbres. Bernard suivit ce regard éperdu. Il se souvint que quelques jours avant, à cette même place, Vilma avait évoqué comme lui la pensée de la mort. En ce moment, il suffisait qu'elle fît un pas pour se livrer au gouffre. Il eut peur, et, s'avançant vers elle, il lui prit la main en prononçant son nom. Elle se dégagea doucement de son étreinte et dit :

— Si vous partez, c'est que vous ne m'aimez pas.

— Vous vous trompez, Vilma, répondit-il, pris d'une poignante anxiété, partagé entre la crainte de pousser Vilma à un acte de désespoir et la crainte de s'engager.

— Si vous m'aimez, emmenez-moi, reprit-elle.

— Vous savez bien que c'est impossible!

— Impossible! pourquoi? Redoutez-vous le scandale de notre fuite? Alors autorisez-moi à vous rejoindre à Paris. — Il secoua la tête tandis qu'elle continuait : — Croyez-vous que ce matin, lorsque j'ai appris que vous quittiez Argennes, je n'aie pas deviné la vérité? Vous voulez me fuir! Qu'ai-je donc fait, moi qui vous chéris, pour que vous me haïssiez?

— Je ne vous hais pas, Vilma, s'écria-t-il ému par les accens de cette douleur sincère. Ah! Dieu m'est témoin que j'aurais voulu vous haïr, être toujours fort devant vous et n'avoir pas à me reprocher aujourd'hui les heures de faiblesse et de folie dont le souvenir vous fournit des armes si puissantes. Dieu m'est témoin que, si ma vie était libre, je vous la consacrerais tout entière! Mais, vous le voyez, je ne peux rien, à moins d'être criminel et de vous envelopper dans l'opprobre qui m'écrase.

Sans entendre ces argumens invoqués en vain pour la toucher et la convaincre, elle posa sa tête malade sur la poitrine de Bernard, se fit un collier de ses bras et laissa tomber de sa bouche pâle des prières désolées que dictait sa passion. — Vois comme je suis malheureuse. N'auras-tu pas pitié de moi? Ta femme ne t'aimait pas encore, ne te connaissait même pas, que moi je t'aimais. Que de

fois j'ai voulu chasser de mon cœur ton image! Je n'ai pu, et c'est un espoir que je n'étais pas maîtresse de dominer qui m'a ramenée près de toi. Tu sais combien j'ai souffert, je te l'ai dit, je ne t'ai rien caché! Puis un jour, tes bras se sont ouverts, ton cœur rebelle s'est fondu, tu m'as fait connaître les extases de l'amour dans la douceur de tes baisers. Et c'est après m'avoir entraînée dans ce paradis que tu veux tout à coup me rejeter sur la terre. Mais tu me tues, je te jure que tu me tues.

— Vilma! revenez à vous, je vous en conjure! murmura Bernard éperdu.

Elle se pressa plus étroitement contre lui : — Si tu ne dois plus m'aimer, laisse-moi mourir là! murmura-t-elle. Il serait cependant bien doux de vivre aimée, heureuse. Je ne te demande rien que tu ne puisses faire. Je ne serai pas exigeante! Je me contenterai des miettes de ta table, comme un petit oiseau. De temps en temps un rendez-vous où tu ne feras pas couler mes larmes et où tu me rendras mes baisers, à cela se borne mon désir. J'attendrai que l'amour de mon cœur t'ait captivé tout entier. Et puis Angélique ne sera pas toujours entre nous. Ah! cette Angélique, que de mal elle m'a fait! C'est elle qui a perdu ma vie en me volant ton âme; car tu m'aurais aimée quand j'ai eu seize ans; aimée et épousée, et tu serais mien, à moi seule, librement, au grand jour! Comment t'a-t-elle pris? Pourquoi me la préfères-tu? Je suis plus belle cependant, et je t'aime comme elle ne t'aimera jamais. Ah! que de fois j'ai conçu le dessein de la tuer! Ici même un jour j'ai été tentée de la pousser dans ce trou profond! C'est à cause de toi que je ne l'ai pas fait. Ta tendresse seule l'a protégée.

A ce trait qui lui révélait l'intensité de la passion de Vilma, le comte d'Argennes ne put se défendre d'un mouvement d'horreur et de pitié; dans ce mouvement il la repoussa loin de lui. Elle passa fiévreusement ses deux mains sur son visage; sa physionomie se transforma, exprima une colère farouche : — Ainsi tu ne m'aimes plus? s'écria-t-elle.

— Je ne vous ai jamais aimée; je ne veux pas vous aimer, répondit Bernard. Voyez où vous m'entraîneriez, voilà que l'amour vous inspire le crime.

— J'ai voulu te convaincre, et tu me reproches d'avoir été sincère, fit-elle d'un accent qui révélait la démence. Eh bien! le crime, c'est ta conscience seule qui en portera le fardeau, Bernard. D'une tendre parole tu pouvais me sauver. Ton implacable rigueur ouvre ma tombe. Je te lègue le remords de m'avoir tuée!

En proférant ces paroles, elle franchit d'un pas l'arête rocheuse au-delà de laquelle s'ouvrait l'abîme. Bernard, affolé comme elle,

l'appela d'un accent désespéré et s'élança pour la retenir. Sur une étendue de quelques pas, et avant de se couper brusquement sur le vide qu'il surplombe, le rocher forme une déclivité rapide. Bernard s'engagea sur cette pente et parvint, grâce à sa vigueur, à saisir Vilma, qu'il crut sauvée. Mais elle se retourna brusquement, jeta ses bras autour de son cou dans un transport qui n'avait plus rien d'humain, et, malgré l'effort suprême qu'il fit pour se rejeter en arrière, elle l'entraîna dans sa chute, en clouant sur ses lèvres le dernier cri de son fatal amour. — Meurs avec moi! Angélique ne t'aura pas! Bernard, je t'aime!

Précipités dans le gouffre, les malheureux roulèrent enlacés à vingt mètres au-dessous, à l'extrémité d'un terrain en friche qui formait saillie sur une des pointes du rocher, entre deux coulées de basalte; mais la brutalité du choc les sépara. Tandis que Bernard restait à cette place, inanimé, le corps de Vilma rebondit, et de nouveau lancé dans le vide, alla tomber tout au fond sur la route, où il s'écrasa. Des paysans, témoins de cette tragique catastrophe dont l'origine leur était inconnue, relevèrent l'infortunée créature, morte, les membres brisés, et coururent ensuite au secours du comte d'Argennes. Sa chute n'avait pas été mortelle. Le médecin, appelé en toute hâte, déclara qu'il le sauverait. Il en donna lui-même l'assurance à la comtesse en ramenant au château son mari, auprès duquel il s'installa.

Dans le désastre tragique de cette soirée, alors qu'Angélique s'attachait à rappeler Bernard à la vie et s'efforçait de dominer le déchirement que lui causait la mort de Vilma sans oser s'interroger encore sur les causes de ce malheur, la femme de chambre de celle-ci vint tout en larmes lui remettre une lettre trouvée dans les vêtemens de sa jeune maîtresse au moment de l'accident. Cette lettre ne contenait que quelques lignes, les voici : « Angélique, j'aime Bernard depuis longtemps. J'ai perdu la force de vivre sans son amour, qu'il me refuse. Je suis jalouse de sa tendresse pour toi, et je ne peux me résoudre à te laisser jouir du suprême bien que tu m'as ravi. J'ai donc résolu de mourir s'il résiste au dernier effort que je tente pour conquérir son cœur et de l'entraîner dans ma mort. Pardonne-moi le mal que je vais te faire. — VILMA. »

***

PROMENADES ARCHÉOLOGIQUES

LES FOUILLES DE L'ESQUILIN ET DU FORUM DE ROME.

I.

J'ai souvent entendu dire qu'il est dangereux de revoir après une longue absence les personnes ou les lieux qu'on a beaucoup aimés. On les retrouve rarement comme on se souvenait de les avoir vus : le charme s'envole avec les années, les goûts et les idées changent, la faculté d'admirer s'affaiblit; on court le risque de rester froid devant ce qui transportait quand on était jeune, et il se peut qu'au lieu d'un plaisir qu'on cherchait on ne trouve plus qu'un mécompte. Ce désenchantement est d'autant plus funeste qu'il s'étend d'ordinaire du présent au passé; quoi qu'on fasse, il finit par atteindre nos impressions anciennes, et gâte ces provisions de souvenirs qu'il faut garder fidèlement dans son cœur pour la fin de la vie.

C'est à ce péril que s'expose un voyageur qui n'a pas vu Rome depuis une dizaine d'années et qui se décide à y revenir. Que de choses se sont passées en ces dix ans! Rome a changé de maîtres; la vieille ville des papes est devenue la capitale du royaume italien. Comment s'est-elle accommodée de ce changement? Quel effet produit sur elle ce régime nouveau, si différent de l'ancien? N'y a-t-elle rien perdu, et va-t-on la retrouver comme elle était quand on l'a quittée? Voilà la première question qu'on se pose lorsqu'on revient à Rome. Il est difficile de n'en pas être préoccupé, et, à peine le chemin de fer vous a-t-il débarqués sur cette immense place des Thermes de Dioclétien, si calme autrefois, si agitée, si bruyante aujourd'hui, qu'on ne peut s'empêcher de regarder de tous les côtés avec une curiosité inquiète.

La première impression, il faut l'avouer, n'est pas très favorable. Au sortir de la gare, on traverse un quartier neuf qui a le tort de ressembler à tous les quartiers neufs du monde. — Rome serait-elle donc menacée de devenir une ville comme une autre ! — On y trouve de ces maisons d'une élégance banale, qu'on a vues partout; on côtoie un immense édifice, sorte de caserne sans caractère, sans style, destiné à devenir le ministère des finances, et qui fait un piteux effet auprès des grands palais du XVI[e] siècle; on traverse des rues larges et droites qu'inonde un soleil brûlant, et l'on se souvient que déjà du temps de Néron, quand il rebâtit la vieille ville sur un plus vaste plan, les badauds admiraient beaucoup la magnificence des nouvelles constructions, mais les gens sages ne pouvaient s'empêcher de regretter ces anciennes rues étroites et tortueuses où l'on trouvait toujours tant d'ombre et de frais. Ce début n'est guère encourageant, et le reste semble d'abord y répondre. Quand on descend du Quirinal au *Corso*, on trouve encore bien des changemens dont on est frappé. Le *Corso*, avec les rues qui le traversent, depuis la place de Venise jusqu'à celle du Peuple, a toujours été l'endroit le plus animé de la ville; il me semble qu'il est devenu plus animé encore, et que la population n'en est plus tout à fait la même. Les prêtres, les moines surtout, y sont plus rares, et ceux qui restent ne paraissent pas avoir le regard aussi assuré et la contenance aussi fière : évidemment ils ne se sentent plus les maîtres. Parmi les gens qui les ont remplacés, on est fort surpris d'en voir beaucoup qui marchent vite et qui semblent avoir quelque chose à faire, ce qui ne se voyait guère autrefois. Aussi n'appartiennent-ils pas à l'ancienne population romaine : ce sont en général des employés de ministère, des commis d'administration, tous venus du dehors, et qui apportent ici des habitudes nouvelles. A l'heure même où, suivant l'ancien proverbe, on ne voyait que des chiens ou des Anglais dans les rues, on les rencontre actifs, affairés, heurtant du coude ceux qui sont sur leur route, au grand ébahissement des vieux Romains, qui ne peuvent pas comprendre qu'on sorte à l'heure de la sieste et qu'on se presse lorsqu'il fait chaud. Quand le soir est venu, le mouvement redouble. Il y a un moment, vers six heures, où la rue appartient aux marchands de journaux. Ils vous assourdissent de leurs cris, ils vous interpellent, ils vous poursuivent. Les journaux abondent à Rome; il y en a de tout format, de toute nuance, beaucoup plus de violens que de modérés, selon l'usage, qui sollicitent les cliens par la modicité de leur prix et la vivacité de leur polémique. Que nous sommes loin du temps où l'on ne lisait que ce bon *Giornale di Roma*, si soigneusement expurgé par la police, si ami des gouvernemens légitimes, et qui ne savait jamais les révolutions que plusieurs semaines après

qu'elles s'étaient accomplies! Faut-il donc croire que ce peuple sceptique et railleur, accoutumé et indifférent à tout, qui ne s'étonnait et ne s'indignait de rien, qui répondait aux emportés de tous les partis par un *che volete?* ou un *chi lo sa?* soit devenu tout d'un coup enragé de politique? C'est un changement qu'on a grand'-peine à comprendre. On ne revient pas de sa surprise lorsqu'on voit que les enseignes elles-mêmes contiennent des professions de foi, et que les coiffeurs s'intitulent pompeusement *parruchiere nazionale,* lorsqu'on lit les réclames électorales et les boursouflures démocratiques qui couvrent les murailles. Voilà certes de grandes nouveautés et qui risquent fort de n'être pas du goût de tout le monde. On ne peut s'empêcher de se demander ce qu'en penseront et ce qu'en diront ces admirateurs jaloux que Rome a possédés de tout temps, qui veulent qu'elle reste comme elle est, qui disent qu'on la gâte quand on y change la moindre chose, et qui criaient déjà que tout était perdu dès qu'un magistrat trop zélé s'avisait d'y faire un peu mieux balayer les rues ou d'y allumer sournoisement quelques réverbères.

Empressons-nous pourtant de les rassurer; tout n'est pas aussi perdu qu'ils peuvent le croire, et le changement est plus à la surface qu'au fond. Les quartiers populaires ont conservé presque partout leur ancien aspect. Si, par exemple, après avoir parcouru le *Corso,* on poursuit sa promenade au-delà de la place de Venise, à travers les rues escarpées qui mènent au Forum, on retrouve tout à fait l'ancienne Rome. Ce sont bien les mêmes maisons qu'on a vues autrefois, aussi vieilles et aussi sales. Les madones sont restées à leur place, au-dessus de la porte d'entrée, et l'on n'a pas cessé d'allumer pieusement devant elles une lanterne tous les soirs. Si par hasard on lève un peu plus haut les yeux, vers les larges fenêtres sans rideaux, on est sûr d'y trouver assez de loques étendues pour contenter les amis les plus exigeans du pittoresque et de la couleur locale. Les cabarets, qui ressemblent à des caves, avec leurs grandes portes ouvertes, contiennent toujours ces joueurs nonchalamment accoudés sur la table, auprès d'un fiasque d'Orviète, et tenant des cartes grasses à la main. Quant aux *osterie* qui longent la rue, je ne crois pas qu'elles aient beaucoup changé d'apparence depuis l'empire romain, et je songe en les voyant à ces *unctæ popinæ* dont l'odeur réjouissante causait tant de plaisir à l'esclave d'Horace.

Nous voici donc déjà, avec un peu de complaisance, en pleine antiquité. Si nous voulons que l'illusion soit encore plus complète, s'il nous plaît d'avoir un moment ce qu'on pourrait appeler la sensation véritable de Rome, celle que nos pères ont éprouvée en la visitant, celle qu'ont décrite Chateaubriand et Goethe, allons un peu

plus loin, au-delà des maisons et de l'enceinte : pour être sûr de la mieux comprendre, il n'est pas mauvais d'en sortir. Passons, si vous le voulez, par la porte Pia et suivons la vieille voie Nomentane. Après avoir salué en passant la basilique de Sainte-Agnès et le temple rond qui servit de sépulture à la sœur de Constantin, on arrive au Teverone, qu'on passe sur un pont très original qui porte encore des constructions du moyen âge. Quelques pas plus loin, à droite, s'élève une colline d'une étendue et d'une hauteur médiocres; il faut la gravir avec respect, car elle porte un grand nom dans l'histoire : c'est le Mont-Sacré. La démocratie a remporté là, il y a plus de deux mille ans, l'une de ses premières victoires, et pour l'obtenir elle a usé d'un moyen dont elle se sert encore très volontiers, la grève. Un beau jour, l'armée romaine, c'est-à-dire toute la population valide, quittant les campemens où les consuls s'obstinaient à la retenir, vint s'établir sur cette montagne, décidée à y rester tant qu'on refuserait d'accepter ses conditions. Il lui suffit d'attendre pour vaincre. L'aristocratie, effrayée de sa solitude, se lassa de résister, et elle permit au peuple d'instituer le tribunat. Que de souvenirs se pressent à l'esprit du haut de cette colline! Cette immense plaine ondulée qu'embrasse le regard est celle où, suivant l'expression d'un historien, les Romains firent l'apprentissage de la conquête du monde. Tous les ans, il leur fallait combattre les petits peuples énergiques qui l'habitaient, et l'on s'y livrait des batailles furieuses pour la possession d'une bicoque ou le ravage d'un champ de blé. C'est là que, dans une lutte de plusieurs siècles, ils prirent l'expérience de la guerre, l'habitude d'obéir et le talent de commander. Quand ils franchirent ces montagnes qui encadrent de tous côtés l'horizon pour se répandre sur le reste de l'Italie, leur éducation était faite; ils possédaient déjà les vertus qui les rendirent capables de tout conquérir. Depuis lors, que d'événemens glorieux! que de fois ces grands chemins, dont on suit encore la direction à la ligne de tombeaux qui les bordent, ont vu revenir les légions triomphantes! que de noms illustres rappellent à la mémoire ces fragmens d'aqueducs, ces débris de monumens qui couvrent la plaine! — Et nous avons ici l'avantage qu'une fois ces grands souvenirs ranimés, rien n'en peut distraire. Dans les pays fertiles, habités, pleins d'agitation et de mouvement, le présent nous arrache sans cesse au passé. Comment continuer à rêver et à méditer, quand le spectacle de l'activité humaine sollicite à chaque instant notre attention, quand les bruits de la vie arrivent de tous côtés à notre oreille? Ici, au contraire, tout est silence et recueillement. Aussi loin que l'œil peut s'étendre, il n'aperçoit qu'une plaine nue, couverte à peine d'un maigre gazon, sans arbres que quelques pins parasols disséminés, sans maisons que quelques auberges pour

les chasseurs. Le paysage ne frappe que par son ensemble; c'est une monotonie, ou plutôt une harmonie générale, où tout se fond et se mêle. Rien n'attire à soi l'attention, aucun détail ne ressort et ne détonne. Je ne connais pas de lieu au monde où l'on se laisse plus entraîner à ses pensées, où l'on échappe mieux à son temps, où, selon la belle expression de Tite-Live, il soit plus aisé à l'âme de se faire antique et de devenir contemporaine des monumens qu'elle contemple. Ce précieux avantage, la campagne romaine l'a tout à fait gardé, et il est difficile de prévoir quand elle pourra le perdre. On fait beaucoup de projets pour l'assainir et la peupler, mais la mort est entrée si profondément dans ce sol épuisé qu'il est probable qu'elle ne sera pas dépossédée sans peine. En attendant, jouissons du privilége que ce pays conserve de nous mettre mieux qu'aucun autre en communication avec le passé. Quelque effort que fasse Rome pour s'orner et s'embellir, pour se mettre à la mode du jour, c'est l'antiquité qu'on y va surtout chercher, et, grâce à Dieu, on l'y trouve encore. Avec ces grandes ruines qui l'encombrent et ce désert qui l'entoure, elle n'a pas pu et ne pourra pas de longtemps se donner un air aussi moderne qu'elle le voudrait. Il est heureux pour elle et pour nous qu'elle y ait si peu réussi, car on peut lui appliquer ce que disait un poète de la renaissance de la *Nuit* de Michel-Ange : « C'est par sa mort même qu'elle est vivante, *perch' e morta, ha vita!* »

II.

Tout invite du reste les gens qui visitent Rome aujourd'hui à s'occuper de préférence de l'antiquité : c'est l'antiquité qui semble avoir le plus profité jusqu'ici des événemens de 1870. Le nouveau gouvernement devait beaucoup aux souvenirs anciens; pour affirmer que Rome méritait d'être libre et de disposer d'elle-même, que l'Italie avait le droit de la réclamer pour sa capitale, on s'appuyait volontiers sur l'histoire de la république et de l'empire, on parlait sans cesse du sénat, du Forum, du Capitole, et les revendications nouvelles gagnaient beaucoup à être protégées par ces grands noms. C'était une dette que le gouvernement italien avait contractée envers le passé et qu'il se mit en mesure de payer aussitôt qu'il fut installé à Rome. Dès le 8 novembre 1870, un décret du lieutenant du roi instituait une surintendance des fouilles pour la ville et la province, et en chargeait l'habile explorateur du Palatin, M. Pietro Rosa. Huit jours plus tard, les travaux du Forum commençaient. En même temps on fouillait aux thermes de Caracalla, aux jardins Farnèse, à la villa d'Hadrien, à Ostie, un peu partout : c'était une ar-

deur de curiosité, une passion de recherches comme on n'en avait pas vu depuis longtemps et que récompensaient les plus brillantes découvertes. Malheureusement tout s'est bien ralenti, après quelques années. Le mauvais état des finances italiennes a forcé le gouvernement d'être moins libéral qu'il ne l'aurait fallu; il est aussi arrivé que les archéologues, *genus irritabile*, ne se sont pas bien entendus ensemble, et l'on a perdu en querelles un temps qui pouvait être mieux employé. Quelques mécomptes, survenus pendant qu'on cherchait le sol antique du Colisée, amenèrent de très vives réclamations; l'opinion publique s'émut, et le gouvernement, après avoir consulté une commission municipale composée des plus grands archéologues de Rome, MM. de Rossi, Visconti, Lanciani, etc., et à laquelle on avait adjoint pour la circonstance quelques savans étrangers, comme MM. Henzen et Gregorovius, prit le parti d'interrompre les travaux. C'est alors que le dernier ministre de l'instruction publique, M. Bonghi, qui voulait mettre fin à tous ces tiraillemens et donner aux recherches plus d'unité, décida de créer une direction générale des fouilles et des antiquités pour tout le royaume et d'en charger M. Fiorelli.

Malgré ces quelques mésaventures de détail, on peut dire que les travaux entrepris à Rome dans ces dernières années ont eu les meilleurs résultats. Ce qui en explique le succès, c'est qu'en général ils ont été conduits avec méthode et dans un esprit scientifique. Ce mérite a été jusqu'à nos jours assez rare. Il y a eu certes avant nous de très habiles archéologues, mais l'archéologie date d'hier. Les princes qui depuis la renaissance ont fait fouiller le sol des villes antiques y cherchaient uniquement des statues, des curiosités, des objets d'art, pour décorer leurs palais; le reste leur importait peu. S'ils rencontraient par bonne fortune quelque grand édifice souterrain, ils en enlevaient en toute hâte tout ce qui pouvait s'emporter, les peintures des voûtes, les mosaïques des pavés, les marbres des murailles. Ils achevaient de le saccager et s'empressaient ensuite d'en faire recouvrir les débris. Il y a donc beaucoup à rabattre des éloges qu'on accorde à ces prétendus amis de l'antiquité; ils ont moins conservé qu'ils n'ont détruit, et il est difficile d'évaluer au prix de quelles ruines irréparables se sont formés ces musées qui leur ont valu tant de gloire. Il convient d'autant plus de protester contre ces procédés barbares que même aujourd'hui tout le monde n'y a pas encore renoncé. On raconte à Rome qu'ils sont pratiqués tous les jours dans les fouilles faites à Porto, et qu'on se contente d'y recueillir tout ce qui peut accroître les riches collections d'un grand seigneur. On dit tout haut que, les ouvriers ayant trouvé sous leurs pioches les ruines d'un palais magnifique, tout a été dévasté et enterré, sans même qu'on permît

d'en lever le plan. Assurément les statues, les peintures, les mosaïques ont un grand prix, mais si l'on est curieux des objets d'art de toute nature qui se trouvent dans les ruines des monumens antiques, n'est-il pas naturel qu'on le soit encore plus de ces monumens eux-mêmes qu'ils devaient embellir et dont ils n'étaient après tout qu'un accessoire? Même quand il n'en reste que les fondemens et les premières assises, que de souvenirs ne réveillent pas ces débris! que de renseignemens précieux ne peuvent-ils pas fournir! quel plaisir pour l'esprit de relever l'édifice, d'en refaire tous les ornemens avec les peintures effacées, les fûts de colonnes, les morceaux de mosaïques qui en restent, d'essayer enfin par l'imagination de le revoir comme il était aux plus beaux temps de son existence! Dans les quartiers populaires eux-mêmes, où l'on découvre moins d'objets précieux, quels services ne rend-on pas à l'histoire en recueillant tout ce qui concerne la vie commune, en retrouvant le plan des maisons, la direction des rues, la situation des places publiques où se sont passés tant de graves événemens, en refaisant en un mot la topographie de l'ancienne Rome.

Si c'est là ce qu'on cherche dans les fouilles qu'on entreprend, on peut affirmer qu'à Rome, pour peu que les travaux soient bien conduits, ils ne seront jamais stériles. En quelque lieu que les ouvriers mettent la pioche, ils trouveront au-dessous du sol actuel les restes des quartiers antiques. Sous les maisons d'aujourd'hui, plusieurs villes dorment ensevelies, et les monumens modernes s'élèvent au-dessus de deux ou trois étages de ruines. Tout le monde sait ce qui est arrivé dans les fouilles qui ont été faites il y a quelques années à Saint-Clément, mais il est bon de le rappeler pour montrer par un éclatant exemple à quelles bonnes fortunes on peut s'attendre quand on creuse le sol de Rome. Saint-Clément est une admirable basilique du XII[e] siècle qui contient de belles fresques de Masaccio. Pendant qu'on y exécutait quelques travaux, il arriva qu'on mit au jour sous la basilique actuelle une église plus ancienne, avec des peintures curieuses et des colonnes de marbre et de granit; elle remontait au temps de Constantin et avait servi pendant sept siècles, jusqu'au sac de Rome par Robert Guiscard. Encouragé par ce succès, on fouilla plus profondément, et l'on ne tarda pas à trouver sous l'église primitive un sanctuaire de Mithra et quelques pièces d'une maison romaine des premiers siècles de l'empire. Puis, en descendant plus bas encore, on découvrit des constructions en tuf qui sont certainement des premières années de la république, et peut-être même du temps des rois. C'est donc une succession de monumens de toutes les époques, et l'on peut se donner, en descendant quelques marches, le spectacle de toute l'histoire de Rome, depuis sa fondation jusqu'à la renaissance. Ce n'est

pas là tout à fait une exception; je crois qu'il n'est pas téméraire d'espérer que ce qui s'est passé à Saint-Clément se reproduira plus d'une fois encore, et voici la raison qui me le fait croire. Rome, comme toutes les grandes capitales, a été plusieurs fois rebâtie dans le cours de sa longue existence, mais la façon dont les Romains s'y prenaient pour renouveler et rajeunir leur ville était moins fatale que la nôtre aux vieux débris du passé. Aujourd'hui on les démolit; on se contentait alors de les enterrer. Nous tenons avant tout à faire des avenues droites, et, pour rendre la circulation plus facile aux innombrables voitures qui parcourent nos rues, nous aplanissons les hauteurs, nous supprimons les collines. On peut donc dire que le sol de Paris se creuse sans cesse; celui de Rome au contraire s'élevait toujours. Les grands seigneurs romains qui voulaient égayer leurs yeux par une vue plus étendue, ou qui cherchaient simplement à jouir d'un air plus pur sous ce climat empesté, avaient coutume de bâtir leurs maisons sur des substructions immenses. De même, quand on voulait faire un quartier neuf, on commençait par combler l'ancien avec des terres rapportées et l'on construisait pardessus. Il est donc à peu près certain que, si l'on enlève ces terres, on retrouvera le sol primitif et les restes des constructions antiques.

Mais sera-t-il possible de se reconnaître parmi ces ruines? C'est ce qu'il importe avant tout de savoir : il est clair qu'on ne pourra tirer quelque profit pour l'histoire de ces décombres amoncelés, de ces fondations de maisons, de ces pavés de temples ou de rues, que si l'on peut dire à quel quartier ils appartenaient, de quel ensemble de monumens ils faisaient partie. Peut-on espérer sérieusement d'y réussir? Les sceptiques en doutent beaucoup; ils se permettent même de railler les archéologues, qui ont la prétention de ne rien ignorer et qui n'hésitent pas à donner des noms aux moindres masures qu'ils rencontrent. Je crois, malgré ces railleries, que les archéologues ont raison. Les renseignemens abondent sur l'ancienne Rome : les orateurs et les historiens sont prodigues de détails au sujet des lieux où se sont passés les événemens qu'ils rapportent. Les poètes, surtout ceux qui, comme Horace, nous racontent volontiers leur vie, sont amenés à parler souvent des quartiers où ils aimaient à vivre. Ce qu'ils nous disent de ces divers quartiers et des monumens qu'ils contenaient nous fournit déjà des indications précieuses; mais nous avons des moyens encore plus sûrs d'arriver à les bien connaître. Aujourd'hui un voyageur qui veut se diriger dans une ville étrangère se sert d'une carte et d'un *guide;* il y avait aussi des cartes et des guides du voyageur chez les Romains. Un peuple à la fois si curieux et si positif, qui était forcé de courir le monde et qui avait besoin de le connaître pour pouvoir le gouverner, ne pouvait pas ignorer l'utilité des cartes

géographiques, il s'en servait sans cesse, et les employait même à décorer les édifices publics : on aimait à les peindre ou à les graver le long des murailles des temples ou sous les beaux portiques qui servaient de promenades aux oisifs. Parmi ces cartes, les plans de Rome, comme on pense, ne manquaient pas. Nous en avons précisément retrouvé un, de proportions colossales, qui remonte au temps de Septime-Sévère. Il était gravé sur des plaques de marbre de Luna, attachées au mur par des crampons de fer, et devait couvrir, quand il était entier, une surface de 300 mètres carrés. Ce qui en reste a été soigneusement recueilli et encastré dans la muraille de l'escalier du Capitole (1). On peut prendre quelque idée, en le regardant, de ce qu'était Rome au IIe siècle : les rues y paraissent étroites et peu régulières, quoiqu'elles eussent été singulièrement élargies et rectifiées après l'incendie de Néron. Les théâtres, les thermes, les basiliques, tous les monumens publics y sont retracés à leur place, et souvent indiqués par une légende; les maisons particulières elles-mêmes semblent dessinées avec exactitude, et l'artiste a tenu à reproduire les portiques dont elles étaient souvent ornées le long de la rue pour la commodité des promeneurs. Je n'ai pas besoin d'insister sur les services que ce plan peut rendre à ceux qui étudient la topographie de Rome : les guides du voyageur ne sont pas moins utiles. Il y en avait assurément, et en grand nombre, dans une ville où affluait le monde entier. Ceux que nous avons conservés appartiennent tous aux derniers siècles de l'empire : ce sont en général des itinéraires, comme il s'en trouve dans les guides d'aujourd'hui, où l'on conduit le voyageur d'une extrémité de Rome à l'autre en lui nommant tous les édifices qu'il doit rencontrer sur son chemin. Les anciennes rédactions de ces itinéraires sont courtes et sèches; mais dans les plus récentes on éprouve le besoin d'intéresser le lecteur, et on lui raconte une foule de légendes merveilleuses, pour qu'il prenne plus de plaisir aux curiosités qu'on lui montre. Après douze ou quinze cents ans, ils peuvent nous rendre à peu près les mêmes services qu'ils rendaient aux voyageurs du bas-empire ou du moyen âge : ils nous aident à nous diriger dans ce dédale de rues tortueuses, et parmi ces ruines de monumens détruits et souvent méconnaissables. Avec ces ressources de nature diverse, ces renseignemens fournis par les auteurs anciens, ces plans et ces guides, la topographie de la vieille Rome devient, je crois, facile à refaire, et l'on n'a plus à craindre de ne trouver dans ce sol qu'on fouille que des énigmes indéchiffrables.

Rien ne le démontre avec plus d'évidence, rien n'est plus propre

(1) Ces fragmens qui restent du plan de Rome ont été gravés avec soin et accompagnés d'un commentaire savant dans le livre que M. Jordan a récemment publié et qui est intitulé *Forma urbis*.

à encourager les archéologues dans leurs espérances et dans leurs efforts que les découvertes qu'on a faites depuis quelques années sur le mont Esquilin. Le succès de ces fouilles a été d'autant plus remarquable que l'entreprise n'avait rien de scientifique : il s'agissait simplement de construire un quartier neuf; mais à Rome il n'est pas possible de remuer les terres, de creuser à quelque profondeur les fondemens des maisons sans tomber sur quelque antiquité. C'est ce qui est arrivé cette fois encore, et la science s'est trouvée profiter des travaux qui n'avaient pas été entrepris pour elle (1).

L'Esquilin n'est pourtant pas une des montagnes qui ont tenu le plus de place dans l'histoire de Rome. C'était, vers la fin de la république, un endroit désert et de mauvais renom. On y faisait ordinairement les exécutions capitales; les hommes libres y étaient décapités sur un billot, les esclaves attachés au gibet ou mis en croix. Les cadavres de ces malheureux, quand personne ne venait les réclamer, restaient sur le lieu du supplice jusqu'à ce que les oiseaux de proie les eussent dévorés; aussi les vautours de l'Esquilin avaient-ils à Rome une réputation sinistre. Les environs servaient de cimetière pour les pauvres gens de la ville; c'est là qu'au milieu de tombes misérables se trouvaient les fameux *puticuli* ou pourrissoirs, sorte de sépulture publique où l'on jetait les gens qui n'avaient pas laissé de quoi se faire enterrer à leurs frais. L'aspect de ces lieux changea tout à fait sous Auguste. Mécène, qui voyait avec regret un des quartiers les plus salubres de Rome rester inhabité, résolut d'y ramener la vie. Il acheta à vil prix ces terrains abandonnés, y planta des jardins magnifiques, les *Mæceniani horti,* si célèbres dans l'antiquité, au milieu desquels il se fit construire un palais. Cette charmante maison, d'où l'œil embrassait toute la plaine, avait une telle réputation de salubrité que l'empereur Auguste venait s'y établir quand il était malade. Dès lors la vieille colline, jusque-là si délaissée, se peupla de riches habitations, et le poète Horace fut heureux de chanter dans ses vers cette métamor-

(1) Il faut dire pourtant, à l'honneur de la société industrielle qui construisait le quartier neuf, qu'elle a fait aussi entreprendre des fouilles à ses frais par un archéologue distingué, M. Brizio, et qu'elle en a fait publier les résultats dans un ouvrage intitulé *Pitture e sepolcri scoperti sull' Esquilino,* Roma 1876. M. Brizio a fouillé d'anciennes tombes qui se sont trouvées dans le voisinage des travaux de la compagnie. L'une d'elles contenait des peintures très curieuses qui représentaient la fondation de Lavinium, la mort d'Énée et du roi Latinus. Comme ces peintures, d'après l'opinion de M. Brizio, sont antérieures à l'époque d'Auguste, elles ont l'avantage de nous faire connaître en quel état Virgile a trouvé ces légendes, dont il a fait le fond de son poème, et ce que lui fournissait l'opinion publique. M. Brizio a découvert aussi un *columbarium* très important de la famille des Statilii Tauri, qui joua un si grand rôle au premier siècle de l'empire. Les inscriptions qu'il renferme nous donnent des renseignemens très intéressans sur l'organisation de l'esclavage dans les maisons antiques.

phose qui était l'œuvre du grand homme d'état, son ami. « Maintenant, disait-il, les Esquilies sont devenues une demeure saine, et l'on se promène agréablement à l'endroit où naguère des ossemens blanchis, semés dans la campagne, attristaient les regards. »

Il n'est donc pas étonnant qu'on ait trouvé tant de restes de sépultures sur une montagne qui a servi si longtemps de cimetière. Quand on entreprit d'y creuser des tranchées pour les fondemens des maisons nouvelles, la pioche rencontrait à chaque instant des ossemens et des tombes. Parmi ces tombes, dont quelques-unes sont intéressantes par les inscriptions qu'elles portent ou les objets d'art qu'elles renferment, il ne fut pas difficile de reconnaître les *puticuli*. C'étaient de petites salles rectangulaires, creusées jusqu'au roc, avec des murs épais et grossiers. Elles étaient placées à la suite les unes des autres, mais sans communication entre elles; elles ne pouvaient donc s'ouvrir qu'à leur partie supérieure, et c'est de là qu'on descendait, ou, comme disait le peuple, qu'on jetait les cadavres sur le sol. Lorsqu'un esclave n'avait pas pu épargner sur sa maigre nourriture un peu d'argent pour s'acheter une place dans un pauvre *columbarium*, ou qu'il avait négligé de se faire affilier à l'une de ces sociétés qui se chargeaient d'ensevelir décemment leurs membres, ses camarades venaient le prendre la nuit dans l'étroite cellule où il était mort. On le plaçait en toute hâte dans une bière de louage et l'on venait le précipiter dans les *puticuli*. Ces funérailles furtives, cette sépulture commune faisaient horreur. Quand on se souvient des préjugés antiques, d'après lesquels le sort des âmes dans l'autre vie dépendait de l'observation des rites funéraires et de la possession d'une tombe, on est convaincu qu'il n'y avait pas de pire tourment pour ces malheureux, pendant qu'ils expiraient sur leur grabat, que de songer qu'ils ne seraient pas ensevelis selon les rites, que personne ne leur adresserait l'adieu suprême, et qu'ils ne posséderaient pas un tombeau pour eux. Cependant le nombre de ceux qui se sont exposés à ce malheur a dû être considérable. On a trouvé les salles des *puticuli* encore pleines de cendres, d'ossemens et de débris humains, qui ont noirci le sol et les murailles en se décomposant.

Pendant qu'on travaillait à les déblayer, on fit une découverte à laquelle on était fort loin de s'attendre. Comme la roche vive formait le sol des *puticuli*, il était naturel de penser qu'il n'y avait rien au-dessous d'eux. On s'aperçut pourtant qu'en certains endroits le roc lui-même avait été creusé et qu'on y avait pratiqué des chambres funèbres. Ces sépultures ne sont pas seulement antérieures aux *puticuli*, qui ont été construits au-dessus d'elles, mais on a cru reconnaître à certains indices qu'elles étaient plus vieilles que le mur de Servius, qui est de l'époque royale. Les gens qui les creu-

sèrent vivaient donc du temps des rois, à peine quelques années après la fondation de Rome; aussi tout ce qui les concerne est-il du plus grand intérêt pour l'histoire, qui a si peu de lumières sur ces lointaines origines. A côté de leurs lits funèbres, on a trouvé des débris de poterie grossière, des vases, des coupes, des lampes, et tous ces objets semblent être de la main des ouvriers étrusques. Les murs aussi sont construits en grandes pierres carrées et tout à fait semblables à ceux qui entourent les vieilles villes de la Toscane. N'est-ce pas une nouvelle preuve des rapports de l'Étrurie avec Rome dans ces temps primitifs, et ne peut-on pas s'en servir pour répondre à M. Mommsen, qui ne veut pas que les Romains aient jamais rien emprunté d'autres peuples que des Latins et des Grecs?

C'est sur ces deux étages de tombes, les unes contemporaines des premiers temps de Rome, les autres appartenant à l'époque républicaine, que Mécène établit ses jardins. Il y fit transporter des décombres de toute sorte, qui provenaient de quelque quartier incendié, — dès ce moment, les incendies étaient fréquens à Rome, — il y joignit aussi beaucoup de terre végétale, et recouvrit de cinq mètres de débris toutes ces anciennes sépultures d'esclaves. Il fit construire ensuite son palais, qu'il entoura sans doute de thermes, de stades, d'exèdres, de portiques, de tous ces monumens enfin dont les anciens aimaient à embellir leur demeure. Ils ont disparu à leur tour sous le sol de la ville moderne, et comme ils ont péri peu à peu et en détail, on pouvait croire qu'il n'en restait plus aucune trace. Cependant une découverte importante, la plus curieuse peut-être de toutes celles qu'on a faites sur l'Esquilin, nous permet de nous figurer ce que devait être cet entourage du palais de Mécène.

Au mois de mars 1874, en creusant les fondations d'une maison, on rencontra presque au ras du sol le sommet d'un mur antique, de forme curviligne, sur lequel on voyait encore quelque reste de peinture. La terre fut enlevée de tous les côtés avec précaution, et l'on reconnut que le mur appartenait à une vaste salle assez bien conservée, qui formait un carré de 24 mètres de long sur 10 mètres de large (1). Cette salle avait dû être décorée avec beaucoup de magnificence : le sol portait des traces d'un pavé de marbre, la voûte s'appuyait sur une élégante corniche de stuc. Les murailles, quand on les a rendues au jour, étaient encore revêtues d'une de ces belles couleurs rouges, franches et vives, qui égaient l'œil.

(1) Pour la description de cette salle, comme pour tout ce qui concerne les fouilles de l'Esquilin, je me contente de résumer les rapports intéressans de M. Lanciani, publiés dans le *Bulletino della commissione archeologica municipale*. Il y a joint des plans exacts et la reproduction des plus belles peintures qui ont été trouvées dans la salle de lecture de Mécène.

Aux deux extrémités, le long de la corniche et près du sol, elles sont comme encadrées par deux frises à fond noir, qui leur servent de bordure, et sur lesquelles des mains exercées ont peint des sujets mythologiques, gais ou sévères, des génies ou des nymphes, des paysages gracieux, dont plusieurs conservent encore l'éclat de leur coloris. Le long des murs sont disposées, de distance en distance, de grandes niches qui ressemblent à des fenêtres murées, et que couvrent aussi de très belles peintures. Sur un ciel bleu se détachent des masses de verdure, des fleurs et des arbres, avec des oiseaux qui volent dans l'air ou sont posés sur les branches, pour animer le paysage. Ces fresques, au dire des connaisseurs, révèlent un art plus parfait et une main plus habile que les meilleures de Pompéi. Nous savons que précisément au temps d'Auguste, c'est-à-dire à l'époque où notre salle a dû être construite, un artiste se fit une très grande réputation en imaginant le premier de décorer les murs des appartemens de peintures fort agréables. « Il y représentait, dit Pline, des maisons de campagne, des portiques, des arbrisseaux taillés en diverses sortes de figures, des bois, des bosquets, des coteaux, des viviers, des canaux, des rivières, selon le désir de chacun. Il y plaçait des personnages qui se promènent, qui sont en bateau, qui arrivent à la maison sur des ânes ou en voiture; d'autres qui pêchent, qui chassent, qui tendent des filets ou font la vendange. » Cet artiste renommé a dû certainement travailler pour Mécène, et l'on peut se demander si le hasard ne nous a pas fait découvrir l'un de ses bons ouvrages. Une circonstance qui parut d'abord fort étrange, mais qui, comme on le verra, peut s'expliquer aisément, c'est que cette salle, si magnifiquement décorée, semble n'être qu'une sorte de cave. Elle ne s'élève pas de plus de 4 mètres au-dessus du sol, tandis qu'elle s'enfonce de 10 mètres dans la terre. Elle était éclairée par la voûte, et des fragmens de vitres brisées qui ont été trouvés en abondance parmi les décombres indiquent qu'un large vitrage y laissait pénétrer le jour.

Quel pouvait être l'usage de cette vaste salle, et pour quelle destination l'avait-on construite avec tant de luxe? C'est ce que révèle d'une manière certaine la façon dont elle est disposée. A l'une de ses extrémités elle forme un hémicycle autour duquel sept rangs de gradins concentriques montent en amphithéâtre jusqu'au plafond. A l'extrémité opposée, au milieu du mur, on retrouve les traces encore visibles d'une sorte de tribune. Cette disposition ne laisse plus aucun doute; nous savons par les écrivains de cette époque que c'était celle des salles de lecture publique où se donnaient ces fêtes littéraires qui furent tant à la mode sous l'empire. C'est donc là que les beaux esprits de ce temps, après avoir invité par des

billets leurs amis et leurs connaissances à venir les entendre, lisaient leurs ouvrages. Voilà bien le siége élevé où l'orateur prenait place, « couvert, dit Perse, de sa toge neuve, portant à ses doigts des bagues brillantes, après avoir salué l'assistance avec un œil caressant. » Au pied de la tribune, sur ce pavé de marbre, on plaçait des siéges commodes, qui étaient occupés par les personnages importans qu'on voulait flatter, et qu'on tenait à mettre à leur aise pour qu'ils fussent disposés à mieux admirer. Sur les gradins de l'hémicycle s'entassaient les gens du commun, les amis obscurs, les cliens, les obligés, tous ceux qu'on invitait pour faire nombre et pour applaudir. C'était la partie bruyante de l'auditoire : les grands seigneurs de l'orchestre faisaient à peine entendre un léger murmure quand ils étaient satisfaits; les amis des derniers rangs devaient crier et trépigner pour témoigner leur admiration. Quand on sait à quoi cette salle était destinée, on en comprend mieux les dispositions. Elle est à moitié souterraine pour être plus fraîche; les lectures publiques avaient souvent lieu pendant les vacances du sénat et des tribunaux, au mois d'août (*augusto recitantes mense poetas*), et l'on sait ce qu'est le mois d'août à Rome! Pour que les deux ou trois cents auditeurs que la salle contenait fussent moins mal à l'aise au milieu du jour, on l'avait ainsi enfoncée sous la terre; mais, comme on voulait en même temps leur faire oublier qu'ils étaient dans une cave, on y avait prodigué toute sorte de décorations riantes. C'est dans ce dessein surtout qu'on avait ménagé ces sortes de niches en forme de fenêtres dans lesquelles étaient peintes de fausses perspectives pour tromper les yeux. Avec un peu de complaisance et ce demi-sommeil où nous plonge une lecture grave un jour de grande chaleur, les auditeurs pouvaient se faire illusion à eux-mêmes et croire qu'ils voyaient encore à travers la fenêtre ouverte les beaux jardins qu'ils venaient de traverser. Rien n'était donc négligé pour bien disposer l'auditoire : déjà l'amitié le rendait indulgent, le bien-être devait le conduire aisément à l'enthousiasme. Supposez, dans cette salle charmante, où tout était fait pour le plaisir des yeux, devant un public favorable, un lecteur habile qui lit un ouvrage médiocre dans l'ensemble et mal composé, mais plein de détails piquans, d'où se détachent sans cesse des pensées ingénieuses, des expressions brillantes, avec des allusions voilées aux événemens du jour, et une pointe de hardiesse contre le prince ou ses ministres, et vous comprendrez qu'à tout moment la salle éclate en applaudissemens. C'est ce qui a fait qu'on s'est trompé si souvent à cette époque sur le mérite véritable des ouvrages, et qu'on a salué comme des merveilles destinées à durer toujours des œuvres agréables et frivoles dont le succès ne devait pas survivre à la génération qui les avait applaudies. Cette salle de lecture, si heureu-

sement découverte dans les jardins de Mécène, n'est donc pas seulement une curiosité archéologique, il me semble qu'elle nous aide à comprendre et à juger une partie de la littérature de l'empire.

III.

Si les travaux de l'Esquilin, entrepris par l'industrie privée pour la construction d'un quartier neuf, ont été si profitables à la science, que ne pouvait-on pas attendre de ceux que la science entreprendrait elle-même et qu'elle dirigerait à son gré? On avait d'ailleurs un moyen d'être assuré du succès : il fallait fouiller les lieux connus, historiques, qu'on savait avoir été le théâtre des grands événemens du passé. Là, les découvertes étaient certaines, chaque pierre avait un nom et rappelait un souvenir. A ce titre, le vieux Forum romain était désigné d'avance aux recherches des explorateurs. Aussi est-ce du Forum que s'occupa d'abord M. Rosa, et une fois les fouilles commencées, il y fit travailler pendant deux ans sans interruption.

Pour parler des fouilles du Forum, je me sens tout à fait à mon aise : j'ai sous les yeux un ouvrage excellent qui rafraîchit mes souvenirs et me dispense presque de recourir à mes notes. Il est l'œuvre d'un jeune architecte de notre école de Rome, M. Ferdinand Dutert, qui fut témoin des travaux de M. Rosa, qui en suivit jour par jour les progrès, marchant derrière les ouvriers, recueillant et copiant les moindres débris d'ornemens, les plus petits fragmens de sculpture à mesure qu'ils les rencontraient sur leur route. Non-seulement son ouvrage peut apprendre à ceux qui ne l'ont pas vu et rappeler à ceux qui l'ont visité l'état actuel du Forum, mais il a essayé de nous en faire connaître l'état ancien. Il répare ces temples en ruines, il relève ces colonnes renversées, il replace ces statues sur leurs bases et remet sous nos yeux toutes ces magnificences dont il reste à peine quelques débris. Je sais qu'il entre toujours beaucoup de conjectures dans les travaux de ce genre, mais la restauration de M. Dutert s'appuie d'ordinaire sur des indications si précises qu'on peut être convaincu que, dans son ensemble, elle est certaine. J'y renvoie donc en toute confiance les esprits curieux qui voudraient prendre quelque idée de ce que devait être le Forum vers les premiers temps de l'empire (1).

(1) *Le Forum romain*, par M. Ferd. Dutert, architecte, ancien pensionnaire de l'Académie de France à Rome. Paris, chez A. Lévy. — Le seul reproche que je sois tenté d'adresser à cet excellent ouvrage, c'est d'avoir quelquefois écorché les noms propres. Pourquoi M. Dutert n'a-t-il pas fait revoir ses épreuves par un de ses camarades de l'École archéologique de Rome? On ne l'aurait pas laissé, par exemple, appeler Lepidius le triumvir Lépide.

Le Forum a joui de cette bonne fortune rare d'être resté en tout temps le centre et le cœur de Rome. Dans presque toutes nos capitales modernes, l'activité et la vie se déplacent avec les siècles; à Paris, elles ont passé successivement de la rive gauche à la rive droite de la Seine et d'un bout de la ville à l'autre bout. Rome s'est montrée plus fidèle à ses anciennes traditions. Depuis le jour où, selon Denys d'Halicarnasse, Romulus et Tatius, établis l'un sur le Palatin et le Célius, l'autre sur le Capitole et le Quirinal, décidèrent de se réunir, pour traiter les affaires communes, dans cette plaine humide et malsaine qui s'étendait du Capitole au Palatin, elle n'a jamais cessé d'être le lieu des réunions et des délibérations de la cité. Dans les premières années, il n'y avait pas d'autre place publique, et elle servait à tous les usages. Le matin on y vendait toute sorte de denrées, dans le jour on y rendait la justice, on s'y promenait le soir. Avec le temps les places se multiplièrent; il y eut des marchés spéciaux pour les bestiaux, pour les légumes, pour le poisson (*forum boarium, olitorium, piscatorium*); il y eut même le marché aux gourmandises (*forum cuppedinis*), où ceux qui aimaient les bons morceaux allaient s'approvisionner; mais le vieux Forum de Romulus conserva toujours sa prééminence sur tous les autres. L'empire lui-même, qui changea tant de choses, ne le déposséda pas de ce privilége. Il construisit autour de lui des places plus vastes, plus régulières, plus somptueuses, mais qui ne furent jamais regardées que comme des annexes et des dépendances de ce qu'on s'obstinait à appeler par excellence « le Forum romain. » Il résista aux premiers désastres des invasions, et survécut à la prise de Rome par les Wisigoths et les Vandales. Après chaque bourrasque, on s'occupait à le réparer tant bien que mal, et les barbares eux-mêmes, comme Théodoric, prenaient quelquefois la peine de relever les ruines qu'ils avaient faites. La vieille place et ses édifices existaient encore au commencement du VIIe siècle, lorsque le sénat eut l'idée malheureuse de consacrer à l'abominable tyran Phocas cette colonne dont Gregorovius nous dit « que la Némésis de l'histoire l'a conservée comme un dernier monument de la bassesse des Romains. » A partir de ce moment, les ruines s'amoncellent. Chaque guerre, chaque invasion renverse quelque ancien monument qu'on ne prend plus la peine de réparer. Les temples, les arcs de triomphe, qu'on a flanqués de tours et couronnés de créneaux, comme des forteresses, attaqués tous les jours dans la lutte des partis qui divisent Rome, ébranlés par des assauts furieux, finissent par s'écrouler et couvrent le sol de près de 10 mètres de décombres. Chaque siècle ajoute à cet entassement. Lorsqu'en 1536 Charles Quint traversa Rome, au retour de son expédition de Tunis, le pape voulut faire passer le vengeur

de la chrétienté sous les arcs de Constantin, de Titus et de Sévère, et, pour lui faire un plus beau chemin, il déblaya le Forum des masures qui le remplissaient. « On y a démoli et abattu, dit Rabelais, qui en fut témoin, plus de deux cents maisons, et trois ou quatre églises ras-terre. » Toute l'antiquité se trouvait recouverte et perdue sous ces débris. A partir de ce moment, le Forum, devenu le champ aux bestiaux, *campo vaccino*, prit l'aspect qu'il a conservé jusqu'au commencement de ce siècle. Ce ne fut plus qu'une place poudreuse, entourée d'églises médiocres, autour de laquelle s'élevaient quelques colonnes qui sortaient à moitié du sol, un endroit mélancolique et désert, tout à fait convenable pour y venir rêver à la fragilité des grandeurs humaines et aux vicissitudes des événemens. C'est ainsi que l'ont représenté Poussin, dans son petit tableau de la galerie Doria, et Claude Lorrain, dans le paysage que possède le Louvre.

Il semble que ces colonnes à demi enterrées auraient dû provoquer la curiosité des savans. Comment se fait-il qu'aucun d'eux n'ait entrepris, depuis la renaissance, de fouiller jusqu'à leur base pour découvrir le sol où elles s'appuyaient? Ce sol était celui du Forum; on savait à n'en pas douter qu'on le trouverait jonché de débris historiques, et l'on ne songea pas à entreprendre des travaux qui pouvaient amener les plus belles découvertes. C'est seulement dans les premières années de ce siècle, pendant l'occupation française, que les recherches savantes commencèrent; mais elles furent trop vite interrompues et soulevèrent encore plus de problèmes qu'elles n'en résolurent. Les renseignemens qu'on en tira étaient si incomplets que des luttes acharnées s'élevèrent entre les archéologues. Chacun donnait un nom différent aux édifices qu'on avait découverts, chacun se faisait un plan particulier du Forum; on n'en connaissait ni les limites exactes, ni même la position précise : les uns supposaient qu'il devait s'étendre de l'arc de Sévère à celui de Titus, c'est-à-dire de l'ouest à l'est, les autres le plaçaient dans la direction tout à fait opposée, de S. Adrien à S. Théodore, et tous trouvaient dans les écrivains anciens des textes formels qui appuyaient leur opinion. C'était une confusion inexprimable à laquelle de nouvelles fouilles pouvaient seules mettre fin. Aujourd'hui toutes les questions sont résolues; grâce aux travaux entrepris sous la direction de M. Rosa, l'amas de décombres que huit ou dix siècles avaient entassé a disparu. Ce n'a pas été sans peine : il a fallu enlever plus de 120,000 mètres cubes de terre, mais la topographie du Forum est fixée.

Revenons en détail sur tous ces travaux et énumérons l'une après l'autre les découvertes qu'on a faites. Le point de départ était indiqué : il était naturel qu'on commençât par achever de fouiller la

basilique julienne, qui avait été découverte par Canina et en partie déblayée sous l'ancien gouvernement. C'était un des plus beaux monumens de César. Comme il n'avait pas eu le temps de l'achever, son neveu s'était chargé de ce soin; mais à peine était-elle finie qu'elle fut consumée par un incendie et qu'il fallut la recommencer. Auguste en profita pour la refaire plus vaste et plus belle. Il en reste aujourd'hui le pavé de marbre qui s'étend sur une surface de 4,500 mètres et qui est élevé de plusieurs marches au-dessus des rues environnantes. Ce qui frappe d'abord tout le monde quand on se promène sur ce pavé, c'est qu'il est partout rayé d'une multitude de cercles; ces cercles, traversés quelquefois par des rayons qui forment des compartimens séparés, devaient être des espèces de damiers qui servaient aux jeunes Romains pour leurs jeux. C'est là, sur ces marches, qu'ils passaient leurs heures de loisir, se livrant à leurs distractions favorites avec l'ardeur des Italiens d'aujourd'hui, « tout joyeux, dit une inscription, s'ils gagnaient, pleurant quand il leur arrivait de perdre. » Le dallage de marbre a conservé aussi la trace des piliers qui portaient les voûtes de la basilique, ce qui permet d'en refaire le plan avec certitude. Elle se composait d'un double rang de portiques qui enveloppaient de tous les côtés une grande salle. Les portiques étaient alors des lieux de promenade et de plaisir très fréquentés des deux sexes. Ovide recommande beaucoup au jeune homme « qui veut faire ses premières armes » de s'y rendre à la chaleur du jour; la foule y est si nombreuse et si mêlée qu'il lui sera facile de trouver ce qu'il cherche. Ceux de la basilique julienne étaient comptés parmi les plus spacieux et les plus beaux qu'il y eût à Rome. La salle qu'ils entouraient servait à rendre la justice. Elle était assez grande pour contenir un tribunal de 180 juges, des siéges pour les avocats ou les amis des parties et un grand espace pour les curieux. C'est là qu'ont été plaidés les procès civils les plus importans de l'empire, c'est là que Quintilien, que Pline le Jeune et les autres avocats célèbres de ce temps ont obtenu leurs plus beaux succès. Au-dessus du premier étage de portiques, il y en avait un second, auquel conduisait un escalier dont les traces sont visibles encore. De cet étage élevé, on dominait la place. C'est de là que Caligula jetait de l'argent au peuple pour se donner le plaisir de voir les gens s'étouffer en le ramassant. On y pouvait voir aussi ce qui se passait dans l'intérieur de la basilique et suivre les plaidoiries des avocats. Pline raconte que, dans une affaire grave où il plaidait pour une fille déshéritée par son père qui à quatre-vingts ans s'était épris d'une intrigante, la foule était si grande que non-seulement elle remplissait la salle, mais que les galeries supérieures étaient pleines d'hommes et de femmes qui étaient venus pour l'entendre.

Il importait beaucoup de connaître exactement la situation de la basilique julienne, car en la connaissant nous apprenons d'une manière certaine le nom des monumens qui l'entourent. L'empereur Auguste dit, dans l'inscription d'Ancyre : « J'ai achevé la basilique qui avait été commencée par mon père, et qui est située entre le temple de Castor et celui de Saturne. » Nous voilà donc bien renseignés, et aucun doute n'est possible sur l'identité des deux édifices entre lesquels se trouve la basilique construite par César. Le temple de Saturne est le plus voisin du Capitole, celui dont il reste encore huit colonnes. L'exécution de ces colonnes est assez grossière; elles ont du être réparées dans les derniers temps de l'empire, entre deux invasions, et ce travail fut fait avec tant de hâte et de négligence que les morceaux des fûts ont été quelquefois replacés la tête en bas. L'autre temple, qui avoisine le Palatin, est celui de Castor, que Cicéron appelle « le plus illustre des monumens, le témoin de toute la vie politique des Romains. » Il en reste trois colonnes qui ont fait de tout temps l'étude et l'admiration des artistes. Elles frappent davantage aujourd'hui que les fouilles permettent de les regarder de plus bas, et, depuis qu'on peut les voir du sol même de la place, elles semblent encore plus élégantes et plus hardies.

Ces premiers travaux achevés, on se trouvait connaître et posséder tout un côté du Forum, celui qui s'étend au midi, depuis la rampe du Capitole jusqu'aux premières arêtes du Palatin. Il ne restait donc plus qu'à pousser les ouvriers en avant vers le côté du nord, et l'on était sûr de découvrir le reste. On rencontra d'abord devant soi une rue pavée qui longe les monumens dont il vient d'être question et monte au Capitole. De l'autre côté de la rue commençait une sorte de place, couverte de vastes dalles de travertin, et qui avait à peu près 120 mètres de long. Cette place intérieure formait comme le centre du Forum. Elle est encombrée, surtout le long de la rue, de larges blocs de pierres qui devaient supporter les colonnes et les statues dont nous savons que le Forum était rempli. Vers le milieu, un peu au-dessous de la colonne de Phocas, un amas de pierres plus considérable semble appartenir aux assises sur lesquelles on avait élevé le fameux colosse de Domitien : dans tous les cas, c'est bien là qu'il devait être. Stace, le poète courtisan, a chanté l'érection de cette statue dans des vers où, bravant toute pudeur et toute vraisemblance, il félicite surtout Domitien de sa douceur, le met bien au-dessus de César et suppose que les vieux héros républicains viennent lui faire des complimens. Heureusement, au milieu de ces platitudes qui nous répugnent, il a trouvé moyen de nous rendre un service signalé. En faisant l'énumération des édifices dont la statue de son héros est entourée, en nous disant leur nom et la place qu'ils occupent, il nous donne des indications

précieuses sur toutes ces ruines. « Derrière lui, nous dit-il, s'élève le temple de la Concorde; il a d'un côté la basilique de Jules, de l'autre celle d'Émile. En face, il regarde le monument de celui qui a le premier ouvert le chemin du ciel à nos princes, » c'est-à-dire le temple élevé à Jules César après son apothéose. C'était ce temple qu'il importait surtout de retrouver. Comme Stace indique clairement la direction où il fallait le chercher, on ne tarda pas à le découvrir à l'est du Forum, au milieu de l'espace qui s'étend depuis le temple de Castor jusqu'à celui d'Antonin et Faustine. Il n'en reste plus que d'informes substructions, mais une circonstance particulière dissipa tous les doutes et permit d'affirmer que c'était bien le monument qu'on cherchait. On s'aperçut que les marches de l'escalier ne s'étendent pas, comme c'est l'usage, tout le long de la façade; le milieu est occupé par un mur de péperin, revêtu de plaques de marbre, qui se dresse entre deux escaliers étroits (1). Ce mur soutenait une plate-forme d'où les orateurs pouvaient parler au public. Or nous savons que César imagina de construire une nouvelle tribune aux harangues en face de l'ancienne, qu'Auguste l'orna d'éperons de navires pris à la bataille d'Actium, et qu'elle était placée au-devant du temple qu'il avait bâti en l'honneur de son oncle, sur le lieu même où le corps du grand dictateur avait été brûlé. La tribune retrouvée, nous sommes sûrs que le monument auquel elle est adossée ne peut être que le temple de César.

La découverte du temple de César achève de limiter parfaitement pour nous le Forum. Nous en connaissons trois côtés; seul celui du nord n'a pu être déblayé : il est recouvert par un quartier de la nouvelle Rome, et pour le rendre au jour, il faudrait démolir toutes les maisons depuis San-Lorenzo-*in-Miranda* jusqu'à San-Martino. Heureusement nous savons à peu près ce qui devait s'y trouver : les textes des auteurs anciens nous l'apprennent assez clairement, et une découverte fort curieuse nous le met presque sous les yeux. Dans les fouilles qu'on a faites près de la colonne de Phocas, on a trouvé deux bas-reliefs, probablement de la fin du Ier siècle, qui étaient engagés dans des constructions du moyen âge. Le sujet qu'ils représentent a donné lieu à beaucoup de contestations, mais tout le monde admet que le lieu de la scène est le Forum, et que l'artiste a voulu en reproduire les principaux monumens. Sur l'un des deux, on reconnaît aisément les temples de Castor et de Saturne ainsi que la basilique julienne, c'est-à-dire les édifices du côté du midi. Comme l'autre devait être placé en face, il est sûr qu'il contenait ceux qui bordent le Forum du côté opposé, le seul qui n'ait

(1) Il en est de même à Pompéi. L'escalier du temple de Jupiter, placé au fond du Forum, est tout à fait disposé comme celui du temple de César.

pas encore été découvert. Nous avons donc dès aujourd'hui les élémens nécessaires pour connaître le Forum tout entier.

Il est vrai que ce n'est pas le Forum véritable que les fouilles nous ont rendu : nous n'en avons plus que d'informes débris. Il ne reste de la plupart des édifices que quelques décombres. Ces décombres assurément raniment de grands souvenirs. Ce n'est pas sans émotion qu'on se promène sur le pavé de la voie Sacrée où tant de triomphes ont passé, qu'on foule les larges dalles où tant de grands personnages ont posé le pied; mais ces dalles sont partout fendues ou brisées, le pavé des rues s'est soulevé sous le poids qu'il a porté durant tant de siècles : tout est en ruines. Ajoutons que pour réunir les deux quartiers de la ville moderne, il a fallu laisser subsister au milieu des fouilles une disgracieuse chaussée qu'on appelle le pont de la Consolation; elle partage le Forum en deux et ne permet nulle part de l'embrasser dans son ensemble. Pour le voir tel qu'il devait être, il faut d'abord nous débarrasser par la pensée de cet obstacle incommode; il faut surtout, ce qui est bien plus difficile encore, réparer et relever toutes ces ruines. — C'est ici que la restauration de M. Dutert nous devient utile; elle aide notre imagination à revenir à près de deux siècles en arrière et la remet sans trop d'efforts en présence de ce lointain passé.

Supposons donc que nous avons sous les yeux non pas des ruines amoncelées, mais le Forum entier, intact, tel qu'il était à l'époque où commence la décadence de l'empire, après les Antonins. Plaçons-nous, pour le bien voir, dans un lieu commode et central, d'où il soit possible de l'embrasser tout entier, par exemple sur cette tribune aux harangues de César dont je viens de parler, et regardons le spectacle qui se développe devant nous. Je ne serais pas surpris que le premier coup d'œil ne remplît pas notre attente : nous sommes accoutumés à mettre parmi les qualités principales d'une place publique sa régularité et son étendue; or le Forum est petit et irrégulier. Il se composait même, à l'origine, de plans différens et inégaux : au-dessus d'une plaine marécageuse s'élevait le *Comitium*, qui avait lui-même au-dessus de lui le *Vulcanal*, d'où l'on montait par une rampe raide jusqu'au Capitole. Dans la suite, la construction de grands édifices parvint à dissimuler en partie ces différences de niveau; mais ces édifices, bâtis au hasard, à des époques très diverses, ne se correspondent pas toujours entre eux. Ce sont les siècles, on peut le dire, qui ont fait le Forum; il n'y a pas eu d'architecte qui en ait tracé le plan d'avance, qui ait réglé les proportions de la place et distribué les monumens autour d'elle; aussi sont-ils entassés sans ordre et pressés les uns contre les autres. Chacun des grands personnages qui ont gouverné la répu-

blique ayant tenu à laisser un souvenir de lui sur le lieu le plus célèbre et le plus fréquenté de Rome, c'est un amas de temples, de basiliques, d'arcs de triomphe, parmi lesquels il est difficile de se reconnaître. On en construisait sans cesse de nouveaux, et quand on réparait les anciens on trouvait toujours moyen de les agrandir : c'est ainsi que par ces envahissemens successifs le Forum est devenu de plus en plus étroit. La partie même qui s'étendait entre ces édifices, et qu'on aurait dû laisser libre pour l'usage du public, était encombrée de trophées, d'édicules, de colonnes, de statues surtout, qui formaient, selon l'expression de Chateaubriand, tout un peuple mort au milieu d'un peuple vivant. La vanité les avait tellement multipliées que le sénat fut quelquefois obligé d'en faire ôter une partie. Parmi ces colonnes, il y en avait qui tenaient une place considérable : elles étaient entourées d'un balcon qui dominait tout le Forum ; les jours où un candidat heureux et reconnaissant donnait au peuple quelque spectacle, les descendans de ceux en l'honneur desquels la colonne avait été construite avaient le droit de venir se placer avec leur famille à cette sorte de tribune, pour regarder de là les gladiateurs ou les athlètes. Il ne me paraît donc pas douteux qu'au premier aspect le Forum ne soit exposé à déplaire, que cet entassement de richesses ne fatigue l'esprit, et qu'on ne regrette de n'y pas trouver un peu plus d'ordre, de simplicité, de symétrie.

Je crois pourtant que, si nous oublions un moment nos exigences et nos habitudes, notre œil finira par se faire à ce spectacle un peu confus, et que nous pourrons même arriver à y trouver un certain pittoresque qui ne se rencontre pas dans la régularité solennelle et froide de nos grandes places. Il nous deviendra alors assez facile de nous rendre compte du plan général du Forum, qui semblait d'abord n'avoir aucun plan. Il s'étendait de l'ouest à l'est et ne formait pas tout à fait, comme on l'a dit, un carré long, mais plutôt une sorte de trapèze, car il était plus large du côté du Capitole qu'à l'extrémité opposée. Au milieu des rues qui le bordaient de tous les côtés, on avait ménagé un espace pavé de larges dalles, et qui formait, ainsi que je l'ai dit, une place intérieure, réservée aux promeneurs et aux oisifs. A l'extrémité de cette place, vers le Capitole, se trouvait la tribune aux harangues de la république, celle d'où parlèrent les Gracques et Cicéron. On en voit encore les substructions près de l'arc de Sévère. La tribune de César était juste en face. Ainsi donc, quand on y est placé comme nous l'avons supposé tout à l'heure, on a devant soi les rostres de la république; derrière les rostres, le temple de la Concorde, bâti par Camille, et au fond le *Tabularium*, où se gardaient les archives de l'état. A droite, la voie Sacrée, qui entrait dans le Forum près du temple d'Antonin et de Faustine, en parcourait le côté du nord, celui qui n'a pu être

encore découvert; elle longeait la basilique de Paul-Émile, située en face de celle de César, et qui soutenait la comparaison avec elle, puis le palais de la Curie, où s'assemblait le sénat. Après avoir passé sous l'arc de Sévère, elle tournait à gauche et, près du temple de Saturne, s'engageait dans la montée du Capitole; de là elle arrivait par une rampe rapide au fameux temple de Jupiter Capitolin, dont on vient de retrouver les fondations sous le palais Caffarelli.

IV.

Les problèmes topographiques ne sont pas les seuls que soulève l'étude du Forum. Quand on sait où placer les édifices qu'il devait contenir et quel nom donner aux débris de monumens qui restent, tout n'est pas fini : d'autres questions se posent qui ne sont guère plus faciles à résoudre. On se demande surtout, en lui voyant si peu de profondeur et d'étendue, comment il pouvait suffire à tous les usages auxquels il servait. On voit bien, à ce que nous disent les auteurs anciens, que c'était le lieu le plus fréquenté de Rome. Les oisifs, qui sont toujours si nombreux dans les grandes villes, s'y donnaient rendez-vous : Horace raconte qu'il avait coutume de s'y promener tous les soirs. La curiosité y trouvait amplement de quoi se satisfaire; sans parler des charlatans de toute sorte qui n'y manquaient pas, on y faisait quelquefois de véritables expositions de peinture; les chefs-d'œuvre de la Grèce, après sa défaite, y étaient souvent exposés sous les portiques ou dans les temples, et les amateurs se pressaient pour les y aller voir. Les généraux victorieux imaginèrent quelquefois, pour relever l'effet de leurs victoires, de faire peindre par des artistes habiles les batailles auxquelles ils avaient assisté et de les exhiber sur le Forum. L'un d'eux, le préteur Mancinus, poussa même la complaisance jusqu'à se tenir à côté du tableau qui représentait ses hauts faits pour donner des explications à ceux qui en auraient besoin. Cette politesse charma le peuple, qui le nomma consul l'année suivante. Au pied de la tribune se réunissaient les nouvellistes et les politiques; ils formaient des groupes animés qui discutaient avec passion, ils répandaient des bruits effrayans, ils faisaient des projets de lois et des plans de campagne, ils n'épargnaient ni les hommes d'état qui n'avaient pas le bonheur d'être populaires, ni les généraux quand ils ne remportaient pas la victoire du premier coup. Un peu plus bas, au-dessous de la Curie et près de la basilique émilienne, se tenait la bourse. Les banquiers avaient leurs boutiques autour de certains passages voûtés qu'on appelait des *Janus;* on les voyait derrière leurs tables occupés à inscrire sur leurs livres de compte l'argent qu'on venait

leur confier, ou celui qu'ils consentaient à prêter sur de bonnes garanties et à d'énormes intérêts. Là se rencontraient les intendans des grandes maisons, les chevaliers engagés dans les fermes publiques, les négocians, les usuriers, les emprunteurs; on y traitait des affaires importantes, on y devenait riche assez vite, mais on y redevenait pauvre plus vite encore : que de fortunes qu'on croyait solides sont venues, suivant l'expression d'Horace, faire naufrage entre les deux Janus!

Le Forum servait encore à donner quelquefois des spectacles populaires, surtout des combats de gladiateurs. Je n'ai pas besoin de dire qu'il était fort encombré ces jours-là. « De tous les jeux, dit Cicéron, c'est celui que la multitude préfère et où elle se porte avec le plus d'ardeur. » On s'entassait pour voir non-seulement dans le voisinage de l'arène, mais sur les degrés des temples ou les terrasses des basiliques, et le long des rues qui montaient au Capitole et au Quirinal. La fête durait souvent plusieurs jours, et elle se terminait d'ordinaire par quelque grand repas où l'on régalait tous les assistans. Les tables étaient dressées sur la place, et qui voulait venait s'y asseoir. Pour qu'on pût regarder et manger à son aise, malgré les ardeurs du soleil, César eut l'idée de faire couvrir le Forum entier avec de vastes voiles qui abritaient tout le monde pendant les trois ou quatre jours que se prolongeait la fête; Dion nous dit que c'étaient des voiles de soie. Cette magnificence devint aussitôt un usage, et même il arriva sous Auguste que, la saison ayant été très chaude, les voiles restèrent tendues tout l'été. Un spectacle plus ordinaire encore que les combats de gladiateurs était celui qu'offraient aux curieux les funérailles des grands personnages. Le cortége traversait toujours le Forum : on y voyait passer ces joueurs de flûte, de trompette ou de clairon, qui assourdissaient toute l'assistance, ces pleureuses qui se déchiraient la figure et s'arrachaient les cheveux, cette foule d'amis, de cliens, de serviteurs attachés à toutes les grandes maisons, enfin ces chars ou ces litières qui portaient les statues des aïeux; le nombre en devait être très considérable quand la famille était ancienne : il y en eut plus de six cents aux funérailles de Marcellus. Ce qu'il est assez difficile de comprendre, ce qui devait rendre l'encombrement incroyable, c'est que ces funérailles ne se détournaient pas du Forum, même quand il était déjà occupé par d'autres assemblées. On le sait par une anecdote célèbre que raconte Cicéron et que beaucoup d'autres ont rapportée après lui. L'orateur Crassus défendait un jour un de ses amis contre M. Brutus, un fort méchant homme, qui portait mal un grand nom et qui, après avoir dévoré sa fortune, gagnait sa vie à faire le métier d'accusateur. L'affaire était vive, car Brutus ne manquait pas d'habileté, et l'ardeur de ses haines le rendait parfois

éloquent. Il avait précisément parlé ce jour-là avec beaucoup d'esprit et accablé son adversaire des railleries les plus mordantes. Tout à coup, pendant que Crassus répondait, le Forum fut traversé par un cortége funèbre; c'était une femme du sang des Brutus qu'on portait au bûcher, entourée de toutes les images de ses aïeux. Crassus, prompt à saisir l'occasion et se tournant vers son rival : « Que fais-tu là tranquillement assis? lui dit-il; que veux-tu que cette vieille femme aille annoncer sur toi à ton père, à tous ces grands hommes dont tu vois les images, à ce L. Brutus qui délivra le peuple du joug des rois? de quel travail, de quelle gloire, de quelle vertu te dira-t-elle occupé (1)? » Et il continua à reproche toute sa vie à l'indigne descendant d'une si grande famille. C'est ainsi qu'un des spectacles qu'offrait le Forum à ceux qui le fréquentaient fournit à l'un des grands orateurs de Rome l'occasion d'un de ses plus beaux mouvemens oratoires.

Mais ce qui appelait surtout la foule au Forum, c'étaient les assemblées politiques. Celles qui s'y réunissaient étaient de trois sortes : 1° les comices législatifs (*consilia plebis, comitia tributa*), où l'on votait des lois; 2° les réunions ordinaires (*conciones*), où l'on n'avait rien à voter, et que convoquait un magistrat qui avait à faire quelque communication au peuple; 3° les procès politiques, qui se plaidaient en présence de tout le monde, devant des jurés tirés au sort et présidés par un préteur. De ces trois sortes de réunions, la première, c'est-à-dire les comices législatifs, était la plus importante; c'était aussi la plus rare. Quelque manie qu'aient les peuples libres de changer sans cesse leur législation, on ne peut pas avoir tous les jours des lois à faire ou à défaire (2). J'ajoute que ce n'était peut-être pas celle où l'on se rendait avec le plus d'empressement. Ces grands discours sérieux, où l'on développe des idées générales, où l'on discute les intérêts de l'état, sont moins à leur place dans les assemblées populaires que dans les réunions restreintes, qui ne renferment que des gens éclairés. La multitude y prend d'ordinaire assez peu de plaisir : ils sont trop calmes et trop froids pour elle. Il fallait à Rome, pour la passionner, qu'une ques-

(1) J'emprunte, pour ce passage de Cicéron, la traduction de M. Villemain. Il a mis en scène cette anecdote, dans son *Tableau de la littérature au dix-huitième siècle*, avec un peu de fantaisie peut-être, mais d'une manière fort intéressante. Sa narration, qui produisit un grand effet, commence par ces mots : « Voyez d'ici le Forum tel qu'il n'est plus, cette place immense, arène journalière du peuple-roi, etc. » Il y a là un peu plus d'imagination que de vérité, et l'on vient de voir combien le Forum est loin d'être « une place immense. » Ce que décrit M. Villemain, ce n'est pas « le Forum tel qu'il n'est plus, » c'est le Forum tel qu'il n'a jamais été.

(2) De tous les discours que nous avons conservés de Cicéron, il n'y en a que trois, la Manilienne et deux des discours sur la loi agraire, qui aient été prononcés devant le peuple, pour lui conseiller ou le détourner de voter une loi.

tion personnelle se mêlât aux débats : de là l'importance qu'on y donnait aux procès politiques ; ils y étaient aussi fréquens qu'à Athènes, et les hommes d'état passaient leur vie à accuser et à se défendre. Les partis n'avaient pas d'autre moyen de s'attaquer que de traduire réciproquement leurs chefs en justice. C'étaient des spectacles très dramatiques que ceux où l'on voyait un grand personnage entouré de sa famille en larmes, de ses cliens et de ses amis, venir sur le Forum défendre son honneur et sa fortune ; aussi la foule était-elle fort empressée à y assister. Elle n'était pas moins nombreuse à ces assemblées que convoquaient les magistrats pour s'entretenir avec le peuple. La démocratie est partout fort exigeante et très soupçonneuse ; à Rome comme ailleurs, elle voulait que ceux qu'elle avait nommés aux charges publiques lui rendissent compte de leur conduite. C'était un devoir auquel on ne manquait pas quand on voulait conserver sa confiance. Caton, qui fut un des types les plus accomplis du magistrat populaire, se tenait toujours en relation avec ses commettans. Il les réunissait sans cesse pour leur raconter en détail ce qu'il avait fait, leur disait sur tout son opinion avec cette verve bouffonne qui plaît tant à la multitude, les entretenait des autres et de lui-même, sans ménagement pour ses adversaires, qu'il appelait volontiers des débauchés et des fripons, tandis qu'il ne tarissait pas d'éloges sur sa sobriété et son désintéressement. Le peuple prenait grand plaisir à ces communications, qui lui faisaient sentir sa souveraineté. Dans les momens d'émotion publique, quand on savait qu'un tribun devait parler contre le sénat ou traiter quelque question brûlante, les artisans abandonnaient leurs travaux, les boutiques se fermaient, et de tous les quartiers populaires on descendait en foule au Forum. Ces jours-là, le Forum, encombré de monde, devait paraître bien étroit. Il l'était encore plus quand on y réunissait ces comices législatifs dont je viens de parler. Il fallait prendre alors certaines précautions pour le vote, partager la place en trente-cinq compartimens séparés pour y parquer les tribus, construire ces passages resserrés qu'on appelait des ponts, où les citoyens ne pouvaient passer que l'un après l'autre pour venir déposer dans les corbeilles leur billet de vote. Quand on jette les yeux sur le Forum tel qu'il existe aujourd'hui et qu'on voit le peu d'étendue qu'il occupe, il est vraiment bien difficile de comprendre qu'il ait jamais pu suffire à toutes ces complications et contenir le peuple romain rassemblé.

Il est vrai qu'on nous dit que cette place que nous avons sous les yeux n'était pas tout à fait le Forum de la république, mais celui de l'empire. On suppose que c'est sous l'empire seulement qu'il a été ainsi rétréci, et l'on ajoute qu'il pouvait l'être alors sans aucun inconvénient, le peuple n'ayant plus de lois à y voter ; mais cette

supposition n'est pas exacte. Il y a eu sans doute un temps, vers les premiers siècles de la république, où le Forum était plus vide qu'aujourd'hui. A l'exception de quelques temples, qui sont aussi anciens que la ville, il ne contenait alors que de misérables boutiques, les écoles publiques où se rendait Virginie quand elle fut aperçue par Appius, l'étal de boucher où Virginius prit le couteau qu'il enfonça dans le sein de sa fille. Mais à partir du moment où Caton éleva la première basilique, on se mit à y bâtir des monumens de toute sorte. Presque tous ceux que nous y voyons encore ont été construits sous la république; l'empire n'a fait que les réparer. Ils n'ont donc pas empêché les assemblées populaires de s'y tenir. La place était à peu près ce qu'elle est aujourd'hui vers l'époque de César, quand Clodius et Milon s'y livraient de véritables batailles, quand Cicéron y foudroyait Catilina ou Antoine. Une raison d'ailleurs empêche qu'elle ait jamais pu être aussi vaste que notre imagination aime à se la représenter, c'est qu'il fallait qu'il fût possible aux orateurs de s'y faire entendre. Quelque force de poumons qu'on suppose à un Cicéron ou à un Démosthène, il est impossible de se les figurer prononçant leurs discours sur la place de la Concorde.

Les républiques anciennes se trouvaient dans un grand embarras quand elles avaient à construire leurs places publiques; il fallait les faire à la fois assez vastes pour contenir tout un peuple, et assez étroites pour que la voix de l'orateur ne s'y perdît pas. Puisque le Forum de Rome a été pendant plusieurs siècles le lieu ordinaire des assemblées politiques, il faut bien croire qu'il répondait à ces deux conditions. C'est un fait, et l'on doit l'accepter, même quand on ne peut pas très bien le comprendre. — Il nous faut donc admettre d'abord que les orateurs y pouvaient être entendus, alors même qu'ils n'étaient pas très bien écoutés, que leur voix parvenait à dominer ces assemblées bruyantes que l'on comparait aux flots de la mer irritée, où l'on se disait des injures, où l'on se crachait au visage, où l'on se jetait des pierres et des bancs à la tête. Peut-être la situation du Forum nous aide-t-elle à comprendre ce qui nous paraît d'abord un véritable prodige. Il est placé dans une sorte de bas-fond auquel on arrive par des rampes rapides. Vers le Capitole, c'est un vrai précipice; la pente est plus douce à l'extrémité opposée, vers l'arc de Titus, mais elle est encore assez prononcée; de tous les côtés, comme on disait, « on descendait » au Forum. Quand on songe que cette disposition des lieux, que le peu d'étendue de la place, que ces collines qui l'entourent, ces édifices qui l'enferment, sont très favorables à la voix, il devient un peu moins étonnant que les orateurs s'y soient fait entendre et qu'ils aient pu produire ces grands effets qu'on nous rapporte. — Il nous faut admettre

aussi, malgré la surprise que nous éprouvons, que ce Forum, qui nous paraît si étroit, a pu contenir tous ceux qui voulaient assister à quelque procès important, ou qui venaient apporter leurs suffrages un jour de vote. Peut-être, après tout, le nombre de ces votans était-il moins considérable que nous ne sommes tentés de le croire; peut-être la place n'était-elle suffisante que parce qu'une partie de ceux qui avaient le droit d'y venir restaient chez eux. Vers la fin de la république, à mesure que les assemblées populaires devenaient plus orageuses, les gens sages et modérés, qui dans tous les pays sont les plus timides, prirent l'habitude de s'en éloigner. Quand on vit qu'elles se terminaient d'ordinaire par des rixes sanglantes, ceux qui craignaient le bruit cessèrent d'y paraître. Cicéron se plaint avec amertume de cette désertion des comices, et parle de certaines lois qui ont été votées par quelques citoyens à peine et qui même n'avaient pas le droit de voter. C'est ce qui explique que tant de Romains aient si aisément accepté l'empire; il leur était assez indifférent d'être privés des droits politiques auxquels ils avaient eux-mêmes renoncé.

Le Forum finit pourtant, sous l'empire, par paraître trop petit; les assemblées populaires n'existaient plus alors, mais les promeneurs, les oisifs, les curieux, devenaient de plus en plus nombreux, et les étrangers arrivaient de tous les coins du monde. On prit le parti, non pas d'agrandir l'ancien Forum, ce qui n'aurait pu se faire qu'en détruisant des monumens historiques, mais d'en bâtir d'autres autour de lui. César commença, les autres princes l'imitèrent, et comme chacun d'eux tenait à effacer ses prédécesseurs, les dépenses devinrent à chaque fois plus considérables et les constructions plus belles. C'est ainsi qu'on parvint à créer, au cœur de la cité souveraine, le plus bel ensemble de monumens et de places publiques dont une ville se soit jamais honorée. L'étranger qui entrait à Rome par la voie Flaminienne, et qui, après avoir traversé le Forum de Trajan, celui de Nerva, de Vespasien, d'Auguste et de César, arrivait enfin dans l'ancien Forum romain, où la beauté des édifices était relevée par la grandeur des souvenirs, devait être étrangement surpris de ce spectacle. Quelque grande idée qu'il se fût faite dans son pays des merveilles de Rome, il lui fallait reconnaître que ses rêves restaient fort au-dessous de la réalité; il sentait bien qu'il se trouvait dans la capitale du monde, et il revenait chez lui plein d'une admiration qui ne s'effaçait pas pour cette ville sur laquelle tout l'univers avait les yeux et qu'on n'appelait plus, depuis le second siècle, que « la ville sacrée! »

GASTON BOISSIER.

LES MÉMOIRES

D'UN

HUMANISTE AMÉRICAIN

GEORGE TICKNOR.

Life, Letters and Journals of George Ticknor, 2 vol. London 1876.

I. — LA JEUNESSE DE TICKNOR.

Les études littéraires possèdent, dit-on sans cesse, le précieux privilége de former le goût, d'affiner l'esprit, de redresser le jugement. Celui qui s'est imprégné de l'antiquité classique au point de mériter le beau titre d'humaniste doit être par conséquent un appréciateur éclairé des hommes et des événemens, à la condition qu'il ne subisse pas l'influence des préjugés nationaux, des amitiés ou des haines particulières. Peut-être est-il rare pour ce motif de rencontrer un critique parfait en notre société européenne, tant il y faudrait de savoir et d'impartialité. Un Américain, arrivant du Nouveau-Monde avec une préparation suffisante, serait mieux en état de nous juger, pourvu qu'il en eût le loisir et les occasions. Pour beaucoup de gens superficiels, l'Amérique n'est qu'un pays de politiques sans foi, de négocians sans scrupules, de pionniers sans éducation. Là plus qu'ailleurs ceux qui font le plus de bruit et dont on parle le plus sont aussi ceux qui le méritent le moins. Cependant en dehors de la foule qui marche à la fortune par la voie la plus courte, on rencontre aux États-Unis des savans, des lettrés, peu d'artistes il est vrai, parce que la culture des arts ne se développe

que par l'exemple et la tradition; mais personne n'ignore que l'instruction primaire y est à peu près universelle, que l'enseignement des lettres et des sciences s'y donne dans des universités bien dotées, qu'il s'y est trouvé déjà des poètes et des historiens dont la renommée a franchi l'Atlantique. Boston, la patrie de Franklin, est entre toutes la ville de l'intelligence. C'est là qu'a vécu Ticknor, dont les mémoires posthumes nous apportent de curieuses révélations sur la société européenne à trois époques différentes. Il est venu en Europe en 1815, en 1835, en 1856, c'est-à-dire, en ce qui concerne la France, sous trois règnes différens. Il a séjourné huit ans dans l'ancien monde, allant de Dresde à Madrid, de Londres à Rome, en passant par Paris bien entendu, quoique par instinct il se défie un peu de notre pays. La littérature lui a donné accès auprès des écrivains connus, ses qualités personnelles lui ont ouvert les portes des salons politiques; le soir il n'a jamais manqué d'inscrire sur son journal de voyage les impressions de la journée avec une finesse, avec une sagacité que le lecteur ne peut méconnaître même lorsqu'il est impossible de partager tout à fait son opinion. Enfin, et ce n'est pas le moindre de ses mérites, il est animé d'une bienveillance uniforme pour quiconque ne blesse pas ses convictions politiques ou religieuses. En religion, il est protestant rigoriste, comme un vrai descendant des puritains du XVIe siècle, qui préférèrent s'expatrier plutôt que de sacrifier leurs croyances. En politique, il est fédéraliste comme Washington, avec un dédain complet pour la populace, avec un respect profond pour la souveraineté du peuple, avec une confiance absolue dans l'avenir de la liberté. Certes il dut produire un effet singulier dans le monde presque exclusivement monarchique, souvent même absolutiste, qu'il fréquentait dans les capitales européennes. On s'imagine volontiers qu'il dut y avoir le succès de curiosité qu'avait obtenu son compatriote Franklin un demi-siècle auparavant. Il s'agit ici non point de ce qu'on a pensé de lui, mais de ce qu'il a pensé des autres. Il faut sans doute faire un choix dans les récits qu'il a laissés. Cependant c'est beaucoup de n'être forcé par les convenances que d'effacer un mot çà et là.

I.

George Ticknor naquit à Boston le 1er avril 1791. Son père, qui possédait une bonne instruction pour l'époque, avait d'abord été maître d'école. Soit fatigue, soit désir d'arriver plus vite à l'aisance, il devint ensuite épicier et acquit dans le commerce une fortune indépendante. Sa mère, veuve en premières noces d'un M. Curtis dont elle avait eu plusieurs enfans, s'était faite elle-même institu-

trice à une époque où elle était presque sans ressources. Le jeune George pouvait donc recevoir à la maison paternelle les élémens d'une bonne éducation. A quatorze ans, on le mit au collége de Dartmouth. Il n'y apprit que peu de chose, dit-il. Un peu plus tard, un ami de son père, qui lui faisait lire les classiques latins et grecs, l'admettait après la leçon, malgré son jeune âge, dans un cercle choisi d'hommes de lettres et de savans. Cette introduction prématurée dans le monde contribua sans doute à lui donner les façons polies qui le firent bien accueillir plus tard en Europe. Un réfugié français lui avait assez mal enseigné le français et l'espagnol. Ces études incomplètes lui laissèrent par bonheur un goût prononcé pour les langues anciennes. L'âge était venu de choisir une profession : il entra chez un homme de loi; mais le droit ne lui plaisait guère. Son stage terminé, il fut cependant admis au barreau. Après une année d'essai, son père comprit que la vocation l'appelait ailleurs. Il fut donc convenu qu'il se préparerait à l'enseignement, que dans ce dessein, après deux ou trois ans de préparation, il irait en Europe achever ses études à une université allemande.

Le jeune Ticknor ne connaissait de l'Allemagne que ce qu'il en avait appris dans le livre de Mme de Staël, récemment publié. Un Anglais qui avait habité Gœttingue lui fit une si merveilleuse description de l'université de cette ville qu'il se persuada tout de suite que nulle part les études ne devaient être si agréables et si utiles. Mais il fallait apprendre l'allemand au préalable; or il n'y avait personne à Boston qui connût cette langue. Enfin il découvrit dans le voisinage un certain docteur Brosius, originaire de Strasbourg, qui voulut bien lui donner des leçons, en le prévenant toutefois que sa prononciation alsacienne n'était pas correcte. Après bien des recherches, il trouva ici une grammaire, ailleurs un dictionnaire. La bibliothèque de John Quincy Adams, alors en Europe, lui fournit un exemplaire du *Werther* de Goethe. Aurait-on cru que les relations entre l'Allemagne et la Nouvelle-Angleterre fussent alors si rares?

Il est nécessaire de dire en quelques mots ce qu'était en ce temps la ville de Boston. Il ne s'y trouvait que 18,000 habitans, — il y en a plus de 250,000 aujourd'hui, — tous ou presque tous nés dans le pays et d'origine anglaise. Le puritanisme des premiers colons s'y était assez bien conservé; la vie, les mœurs étaient graves et austères. La secte des unitariens, dont le docteur Channing et M. Buckminster, tous deux amis et protecteurs de Ticknor, avaient été les fondateurs dans le Massachusetts, comptait d'assez nombreux prosélytes. Mgr de Cheverus y créait, en 1803, la première église catholique. En somme, les sentimens religieux de la population étaient accentués au point qu'une discipline étroite régnait dans la cité

aussi bien que dans les familles. L'instruction primaire était très répandue ; il n'y avait guère de maisons qui ne possédassent, outre la Bible, quelques bons livres de prose et de poésie; mais un jeune homme studieux n'y trouvait point les ressources nécessaires pour étendre ses études au-delà du niveau moyen.

Boston était déjà un grand centre de commerce, quoiqu'on n'y vît pas encore de grandes fortunes. Par compensation, les pauvres étaient peu nombreux. Le luxe était modéré, même chez les riches : personne n'était oisif ; mais chacun en prenait à son aise, parce que l'ardeur extrême du gain n'avait pas développé l'âpreté de la concurrence. L'hospitalité s'y exerçait avec simplicité, comme il convient à des gens imbus de maximes si sévères. En politique, la majorité des citoyens appartenait au parti fédéral, surtout dans les classes riches et bien élevées. Ecclésiastiques, hommes de loi, médecins, négocians, tous fédéralistes, avaient accueilli avec sympathie les débuts de la révolution française; ils s'en étaient détournés avec horreur lorsque les excès étaient arrivés. Comme à Athènes, comme à Rome, la population mâle s'assemblait pour délibérer dans les grandes occasions; en ces circonstances, les hommes les plus considérés ne dédaignaient pas de haranguer la foule. Washington était le héros favori des Bostoniens. Au jour de sa mort, toutes les boutiques se fermèrent, les affaires furent interrompues ; tous, même les enfans, se mirent un crêpe au bras.

Ne comprend-on pas que Ticknor, instruit et bien doué comme il l'était, ait conservé toute sa vie, par l'influence de ce milieu où il avait été élevé, le goût de la liberté et le respect des traditions? Nos alternatives de despotisme et de révolution lui devaient déplaire au même degré, l'organisation aristocratique de l'Angleterre lui sembler mauvaise. Cependant il commençait la vie à son tour par un acte qui parut sans doute révolutionnaire à quelques-uns. En ce temps, un jeune homme intelligent, de bonne famille et de goûts littéraires, ne pouvait être que *clergyman* ou avocat. Il possédait toutes les qualités voulues pour la première de ces professions, la foi, la pureté du cœur, une élocution facile ; néanmoins l'état ecclésiastique ne l'attirait pas. Il choisit le barreau, et s'en dégoûta presque aussitôt. A vingt-trois ans, il changeait déjà de carrière. Il existait dans le Massachusetts de grands établissemens d'instruction publique; les professeurs y manquaient sans doute plus que les élèves. Résolu de se livrer désormais tout entier aux études littéraires, George Ticknor se dit qu'après avoir passé quelques années en Italie, en France, en Allemagne, même en Grèce, s'il était nécessaire, il reviendrait mieux préparé pour l'enseignement public et que, dans cette carrière nouvelle plus que dans toute autre, il se rendrait utile à ses concitoyens.

Ce projet arrêté, il commence par une excursion à New-York, Washington et Richmond, pour s'habituer peut-être à vivre loin de sa famille, et avec l'intention de recueillir des lettres de recommandation pour son grand voyage d'Europe. Dès ce moment, il ouvre son journal de voyage; dès lors aussi il montre la singulière aptitude, dont il profita tant plus tard, à s'introduire aisément près des personnages que les lettres, les arts ou la politique mettent en évidence. On sait quelle adresse les journalistes américains, bientôt imités en cela par leurs confrères d'autres pays, ont déployée en ces derniers temps pour obtenir des entrevues avec le héros du moment : Ticknor avait de naissance le génie de ces *interviewers;* plus discret, il ne communiquait qu'à ses amis intimes le résultat de ses visites ou même il en enfouissait le souvenir dans ses papiers. Pour débuter, le voilà à Washington avec une invitation à dîner chez le président Madison. A son arrivée à la Maison-Blanche, il ne trouve ni aide-de-camp, ni secrétaire pour l'introduire. Le président le reçoit lui-même, le présente à mistress Madison. La réunion se composait d'une vingtaine de personnes, deux ou trois officiers en épaulettes avec des mines vulgaires, des membres du congrès qui n'avaient pas l'air de se connaître. La situation politique était alors assez critique : les Anglais avaient mis le siége devant la Nouvelle-Orléans; on craignait à chaque instant d'apprendre que cette ville était tombée en leur pouvoir. On passe dans la salle à manger; Ticknor, se tenant en arrière avec la modestie qui convient à son âge, se dirigeait vers le bas bout de la table, lorsque le président l'appelle et l'installe tout confus à la place d'honneur, entre lui-même et mistress Madison. Tel était l'usage, paraît-il, à Washington. Cette singulière marque d'estime s'expliquait d'ailleurs par une recommandation fort chaude de son compatriote l'ancien président John Adams. Après un moment d'embarras, il était homme à profiter de cette heureuse entrée dans le monde; mais de quoi parler? M. Madison, outre que les événemens le rendaient sombre, semblait ne pas savoir à qui il avait affaire. Mistress Madison, bonne femme, de manières avenantes, paraissait n'avoir aucun usage. La conversation devait porter de préférence sur ce que l'on appelle en langage parlementaire des questions ouvertes, des questions sur lesquelles on peut différer d'avis sans se compromettre. L'éducation et la religion en firent tous les frais. Sur le premier point, on s'entendait sans doute à merveille, et sur le second aussi, bien qu'il y eût presque autant d'opinions que de convives. L'un était quaker, l'autre unitarien ou épiscopalien.

Cette sèche description d'un dîner ne donne-t-elle pas tout de suite l'idée de ce qu'était déjà, de ce que fut plus tard le salon d'un président démocrate? A Monticello, chez le fédéraliste Jefferson,

l'aspect est tout autre. Au sortir des affaires publiques, Jefferson s'est retiré, ainsi que l'avait fait Washington avant lui, dans une jolie habitation, construite à la française, au sommet d'une montagne, dans une situation admirable. Le *hall*, qui sert de vestibule, et les salles de réception sont pleins de souvenirs, d'objets d'art, de tableaux. On y remarque les portraits de Lafayette, en général de la république, et de Franklin, avec le costume original qui, non moins que son caractère, fit son succès à Versailles. La bibliothèque est bien garnie, bien classée, ce qui est plus rare. Jefferson, alors âgé de soixante-douze ans, vit entouré de ses enfans, en bon propriétaire campagnard, faisant chaque jour de longues courses à cheval, s'occupant avec intelligence de ses affaires personnelles et fort peu de la politique. En vérité, ces deux visites se complètent; celle-ci montre ce que les États-Unis étaient au moment de la déclaration d'indépendance, celle-là ce qu'ils allaient devenir au XIXe siècle.

On le voit, Ticknor apparaît déjà, dès cette première excursion au dehors de la famille, comme un observateur attentif et sagace, habile à saisir dans la physionomie des gens ce qui peint le mieux leur caractère. Ses portraits à la plume doivent être ressemblans, tant il y met de mouvement et de vie. L'occasion se présentera plus d'une fois par la suite d'en reproduire quelques-uns des plus frappans. En voici un de cette première partie de sa jeunesse qu'il serait dommage de passer sous silence; c'est celui de Jeffrey, l'éditeur de la *Revue d'Édimbourg*, qui s'était épris en Écosse d'une jeune Américaine, et qui, malgré les rigueurs de l'hiver, malgré la guerre, arrivait à New-York pour l'épouser au commencement de 1814. La société de Boston lui avait fait fête. Ticknor n'eut garde de manquer l'occasion d'entrer en relations avec l'un des littérateurs les plus en vue de l'époque.

« Imaginez que vous avez devant vous un petit homme, court et gros, avec la figure rouge, les yeux et les cheveux noirs... Il entre dans le salon d'un air satisfait, d'une allure légère et presque fantasque, au point que vous oubliez au premier coup d'œil la dignité et la sévérité de la *Revue d'Édimbourg*, et que vous vous le figurez frivole, vain, hautain. Il vous accoste librement et familièrement : vous vous sentez à l'aise, la conversation s'entame sans cérémonie; mais, je l'ai observé plus d'une fois, cela ne plaît guère à ceux qui ont la délicatesse et le décorum d'une société raffinée. M. Jeffrey a souvent soulevé contre lui des préjugés, même avant que l'on eût entendu le son de sa voix. On ne peut cependant rester longtemps avec lui sans comprendre son vrai caractère, car il entre dans la conversation, comme dans la chambre, avec assurance et vivacité. Qu'on mette en avant un sujet, n'importe lequel, il s'élance, et ce qui vous frappe tout d'abord, c'est sa prodigieuse facilité.

« Il vomit un torrent de remarques. Cette ardeur et cette volubilité vous amusent quelque temps; vous oubliez de vous demander si cela signifie quelque chose. Lorsque vous en êtes à y regarder de près, vous constatez avec surprise que, nonobstant cette singulière abondance, la langue n'a jamais été plus vite que la pensée. Vous êtes étonné de découvrir qu'à l'inverse d'autres orateurs impétueux il ne se livre jamais à l'amplification, il ne se répète jamais pour se donner le temps de réunir ou d'arranger ses idées. Ce discours, poursuivi avec tant de vigueur et d'éloquence que vous avez peine à le suivre, est aussi logique, aussi solide que si l'orateur luttait sur les bancs de l'école pour gagner un prix ou devant un tribunal pour obtenir un arrêt.

« Avec tout cela, il conserve à vos yeux une évidente simplicité de caractère. Vous êtes certain qu'il ne fait rien pour l'effet, pour la montre; qu'il ne choisit point son sujet, qu'il ne mène pas la conversation en sorte de déployer ce qu'il sait et ce qu'il peut; qu'il n'a pas l'ambition de passer pour un homme d'esprit, et que, s'il a eu le bonheur de découvrir de bons argumens, il ne regarde pas autour de lui, à l'instar de certains grands hommes, pour constater l'impression produite sur les auditeurs. Bref, vous ne pouvez être avec lui une heure durant sans vous convaincre qu'il n'a ni artifice ni affectation, qu'il parle non pas pour triompher ou pour faire preuve d'habileté, mais bien parce que son cerveau est plein et que la conversation lui plaît.

« Néanmoins M. Jeffrey n'a pas eu les suffrages de tout le monde. Plus d'un se plaint qu'il soit impérieux, qu'il ait l'air de se croire d'une espèce supérieure aux personnes qui l'entourent, qu'il se soit tant habitué à parler qu'il ne veut plus écouter, et qu'il soit si rassasié d'admiration que c'est pour lui une nourriture vulgaire. Ces plaintes ont quelque fondement; mais je pense que les circonstances l'excusent. Il possède en quantité suffisante les qualités aimables qui constituent la politesse; mais il ne sait pas les distribuer en proportions judicieuses. Il montre à chacun la même déférence : cette politesse flatte ceux qui n'ont pas coutume d'attirer l'attention; elle est un désappointement pour les autres que l'habitude de recevoir les hommages a convaincus que ces hommages leur sont toujours dus... Vous en conclurez que M. Jeffrey m'a beaucoup plu (1). »

(1) Peut-être est-il besoin de faire observer que, dans les citations que contient cette étude, on n'a pas traduit à la lettre le texte de l'auteur américain; on a voulu plutôt reproduire le ton, le mouvement des idées. Le style de Ticknor a des défaillances : quelques mots y reviennent avec abus; il y a des longueurs ou des répétitions. Les collaborateurs bénévoles grâce auxquels mistress Ticknor a pu compiler ces deux volumes se sont fait scrupule probablement de corriger les écrits de leur ami défunt. Ils ont eu raison d'en agir ainsi, c'est incontestable. Ici la même réserve ne nous est pas imposée.

Le fait est que rencontrer Jeffrey était une rare bonne fortune pour le jeune humaniste américain qu'attiraient les réputations littéraires de l'ancien monde. Il y avait tout au plus douze ans, dans la vieille ville tory d'Edimbourg, en compagnie de Sydney Smith, de Horner et de Brougham, Jeffrey avait lancé le nouveau recueil dont les opinions libérales, la critique impartiale, avaient obtenu tout de suite une notoriété que la presse semi-périodique ne connaissait pas encore.

George Ticknor s'embarqua pour l'Europe le 16 avril 1815, en compagnie de quelques amis, M. et Mme Perkins, — cette dernière avait été remarquée par Talleyrand, durant son exil aux États-Unis, comme l'une des plus belles personnes qu'il eût jamais vues, — M. Edward Everett, professeur à Harvard College et plus tard l'un des hommes d'état les plus distingués de l'Union, les deux fils de John Quincy Adams qui allaient rejoindre leur père, ambassadeur à Saint-Pétersbourg. Ils étaient tous partis, convaincus que l'Europe était en paix et que Louis XVIII régnait tranquille aux Tuileries. En vue de Liverpool, le pilote leur apprit le retour de l'île d'Elbe; cet événement imprévu ne leur promettait rien de bon. Les fédéralistes étaient par principe aussi hostiles à l'empire que les tories anglais. Aussi quel ne fut pas l'étonnement de Ticknor en reconnaissant que l'opinion était loin d'être unanime dans la Grande-Bretagne. A Liverpool, on ne voulait pas recommencer la guerre. Sur le chemin de Londres, il s'arrête quelques heures chez un savant érudit, le docteur Parr, qui lui dit : « Monsieur, je croirais manquer à mon devoir si je me mettais au lit le soir sans avoir prié pour le succès de Napoléon. » Bien plus, sir James Mackintosh avait écrit pour la *Revue d'Édimbourg*, que notre voyageur appréciait tant, un article fort bien fait en vue de démontrer qu'il fallait éviter la guerre, parce qu'elle serait désastreuse pour l'Angleterre. Le numéro de ce recueil était imprimé, prêt à être distribué, lorsque les nouvelles de Waterloo arrivèrent à l'improviste. L'article fut remplacé à la hâte par une dissertation sur la phrénologie. Ticknor se trouvait en visite chez lord Byron au moment où l'on vint annoncer à celui-ci la victoire de Wellington. « J'en suis vraiment désolé, s'écria le grand poète; je ne vivrai donc pas assez pour voir la tête de Castlereagh sur un poteau. »

Au surplus, il n'avait pas traversé l'Océan dans un dessein politique. Les arts, la littérature, les sciences, voilà ce qui l'intéressait. S'il n'avait qu'un mois à donner à Londres, du moins il y arrivait à la meilleure époque de l'année, au milieu de ce qu'on appelle la saison, lorsque le parlement est assemblé et que toutes les sommités sociales sont réunies dans la métropole. Tout était nouveau pour lui, aussi bien dans la campagne, dont les cultures bien soignées le ra-

vissaient, que dans la ville, dont la grandeur l'étonnait, car il n'y avait pas encore en Amérique d'agglomération d'un million d'habitans. D'ailleurs on lui rendait bien en curiosité la monnaie de ce qu'il avait apporté. Quelqu'un qui ne se souvenait plus que la Nouvelle-Angleterre eût été jadis une colonie britannique lui manifestait sa surprise de ce qu'il parlait si bien l'anglais qu'on ne l'aurait pas supposé étranger à première vue. Le lion de la saison était cette année sir Humphry Davy, qui, jeune encore et simple professeur à l'Institution royale, était devenu à la mode autant par de brillantes qualités personnelles et par un riche mariage que par ses découvertes scientifiques. C'est de lady Davy que Mme de Staël disait qu'elle avait tous les talens de Corinne sans en avoir ni les défauts ni les extravagances. Ticknor avait apporté des lettres de recommandation pour Gifford, l'éditeur de la *Quarterly Review;* celui-ci l'introduisit chez le libraire Murray, où s'assemblaient à de certains jours les écrivains en renom de l'époque, Disraeli, le père du ministre actuel, l'historien Hallam, lord Byron lui-même dans tout l'éclat de sa réputation. Tout ce monde fit le meilleur accueil au jeune Américain. Sir Humphry Davy lui remit des lettres pour Mme de Staël et pour de La Rive, lord Byron lui en donna pour Fauriel et pour Ali-Pacha. On le voit, il commençait son tour d'Europe sous d'heureux auspices.

Le 4 août, il arrivait à Gœttingue avec son ami Everett : tous deux avaient l'intention d'y faire un long séjour afin de compléter leurs études. L'université de cette petite ville était la plus florissante de toute l'Allemagne. Fondée par George II, roi d'Angleterre et de Hanovre, elle était restée en quelque sorte sous le patronage de la couronne britannique jusqu'à l'invasion française. Plus tard, sa situation géographique l'avait préservée; tandis que Halle, Leipzig, Iéna, étaient bouleversées, Gœttingue restait calme sous le gouvernement de Jérôme, roi de Westphalie. Ce monarque avait bien fait mine de se fâcher lorsque professeurs et étudians, après la retraite de Moscou, ne dissimulèrent plus leur haine contre les Français. En somme, il n'y eut que des menaces et point de mesures de rigueur. La paix faite, l'université se retrouva intacte avec son corps enseignant, sa bibliothèque, ses dotations. Avec ses 10,000 habitans, Gœttingue était bien l'asile le plus agréable qu'un étudiant studieux pût rêver : une population peu nombreuse et façonnée tout entière à la vie universitaire, une bibliothèque de 200,000 volumes, riche surtout en ouvrages modernes, où chacun pouvait puiser à son aise, quarante professeurs titulaires et tout autant de professeurs suppléans, parmi lesquels plusieurs, tels que Gauss, Blumenbach, dont la réputation etait universelle. Quant aux relations mon-

daines que Ticknor avait recherchées à Londres comme à Boston, elles lui faisaient ici défaut. Les habitans se montraient bienveillans, obligeans, et c'était tout. Il n'y avait nulle occasion pour ce libre échange de sentimens et d'opinions qui est un des grands plaisirs de la vie; d'autres plaisirs il n'avait souci. Il ne lui restait que le travail; il s'y livrait avec ardeur, étudiant l'allemand avec l'un, le grec avec un autre, l'italien avec un troisième. Il comprenait enfin ce que c'est que l'érudition, ce que ses anciens maîtres de Boston ne soupçonnaient même pas. La vie bruyante de ses compagnons d'étude ne l'attirait nullement; il n'aimait ni leurs petites sociétés secrètes, ni leurs duels, ni leurs longues séances à la brasserie. S'il passait parfois la soirée autrement qu'en compagnie de ses livres, c'était chez le naturaliste Blumenbach, un homme du savoir le plus intéressant et le plus varié, anthropologue prématuré qui avait collectionné 173 crânes de tous les peuples et de tous les pays et s'en amusait à faire avant le temps un classement des races humaines. Un soir aussi, Everett et Ticknor eurent l'honneur d'être admis à un club littéraire composé de vingt-quatre membres, moitié professeurs et moitié étudians. Ce club littéraire n'est au surplus, observe-t-il finement, qu'un prétexte pour souper ensemble tous les quinze jours, comme toutes les institutions de même genre. Les deux Américains y jouaient le rôle de bêtes curieuses, ajoute-t-il encore : ils venaient de si loin que l'on s'étonnait de leur voir la peau blanche et les façons d'hommes civilisés.

On imagine bien que les dissertations sur la littérature et sur la philosophie allemandes ne font pas défaut dans les notes de notre voyageur. Ce qu'il en dit peut être omis, car le sujet n'a plus pour nous l'attrait de la nouveauté. Il y a une page cependant qui mérite d'être reproduite, ne fût-ce que pour montrer ce qu'il possédait de perspicacité. Il s'agit de la république des lettres, une utopie en Angleterre à cause du patronage qu'exerce l'aristocratie, en France où tout le mouvement intellectuel se concentre autour de Versailles ou de Paris, en Italie et en Espagne en raison de l'absolutisme des gouvernemens qui ne tolèrent ni la liberté de penser ni la liberté d'écrire.

« En Allemagne, par la force des circonstances et du caractère national, la démocratie littéraire a pu naître et se développer. Ici le patronage ne peut s'étendre, parce que les citoyens sont pauvres et que les gouvernemens ont trop peu d'importance. Il n'y a pas de splendeur royale lorsqu'il n'y a pas de métropole, et quant à la tyrannie, elle n'a jamais été bien pesante, sauf au temps de l'occupation française; alors elle a été trop courte pour exercer un effet durable, surtout avec la réaction qui l'a suivie.

« Les hommes de lettres n'ont donc jamais compté que sur leurs talens et sur leurs efforts pour gagner leur vie et acquérir une réputation; ils ont toujours parlé une autre langue, ils ont eu d'autres sentimens, d'autres mœurs, un autre but, ils se sont inspirés d'une autre littérature (la littérature française, qui cependant passe de mode), ils se sont séparés graduellement des hommes politiques, la scission est devenue si complète qu'ils forment une classe à part dans toute l'Allemagne et qu'ils ne sont plus depuis longtemps soumis à d'autre influence que l'opinion générale de leur propre corporation. Sous ce rapport, ils ont créé une véritable république des lettres en Allemagne. Elle ne comprenait d'abord qu'une petite partie de ce vaste territoire, tout au plus la Saxe, la Prusse et le Hanovre, avec les petits états d'alentour; à mesure que s'étendaient l'enseignement protestant, les idées philosophiques et les universités libérales, les limites de cet empire idéal s'éloignaient en même temps.

« La Suisse allemande s'y est jointe, puis le Danemark et une partie de la Pologne; plus tard le roi de Bavière, en établissant des gymnases et une académie sur le modèle allemand, et en appelant à son aide les protestans du nord, l'empereur Alexandre en attirant les professeurs allemands dans ses universités, ont presque annexé la Bavière et la Russie à cette ligue littéraire. Ainsi, sans bruit et presque sans attirer l'attention, de Berne à Saint-Pétersbourg, de Munich à Copenhague, une république s'est formée, à travers tous les gouvernemens, grands ou petits, indépendante de tous, dont l'activité embrasse toutes les branches de la littérature, dont la grandeur garantit contre toute oppression le mérite individuel. En définitive, la puissance accumulée qu'elle exerce sur l'opinion publique est telle que rien de ce qui tombe sous son influence ne lui résistera.

« Je puis vous montrer par des exemples combien ce système est efficace, à quel point les hommes de lettres sont séparés d'opinion et de sentiment des autres classes de la société. Lorsque vous parlez à un individu quelconque de la patrie, vous vous apercevez qu'il entend par ce mot le district particulier dans lequel il est né, la Prusse, la Hesse ou tout autre; l'affection qu'il porte à ce coin de terre est même aussi exclusive, aussi véhémente chez lui que chez John Bull ou chez un véritable Américain. Causez avec un homme de lettres, vous verrez au contraire que la patrie est pour lui l'Allemagne et les territoires voisins où le savoir allemand et les idées philosophiques se sont répandus. Prenez un homme d'état ou un militaire de la Prusse, du Hanovre, de la Hesse, il aura horreur de s'expatrier, de quitter son drapeau; mais un professeur ou un rec-

teur de gymnase va volontiers d'un pays à l'autre; il est aussi bien chez lui à Cassel qu'à Marbourg, à Berlin qu'à Halle. »

Cette lettre ne semble-t-elle pas écrite d'hier? Elle est datée du 20 juin 1816. Ainsi, dès cette époque, l'unité allemande était faite pour les savans et pour les écrivains. L'histoire contemporaine nous apprend qu'elle est en effet née dans les universités, qu'elle y a trouvé ses plus chaleureux défenseurs et qu'elle y a encore ses plus ardens prosélytes.

Ce n'est pas de Gœttingue seulement que Ticknor rapportait ces impressions. Pendant les vacances, il avait visité Dresde, Leipzig et Berlin. En passant à Weimar, il avait fait une visite à Goethe, déjà vieux et vivant presque dans la solitude, comme un homme qui n'avait plus de compagnon digne de lui depuis que Wieland, Herder et Schiller étaient morts. Goethe se plaint qu'il n'y ait pas d'éloquence en Allemagne, le prêche est une déclamation monotone, il n'y a point de parlement; l'inspiration apparaît quelquefois dans la chaire du professeur, là elle n'est point à sa place, l'éloquence n'enseigne pas. Ailleurs le jeune voyageur rencontre des érudits dont le nom est allé jusqu'en Amérique; tous vivent avec simplicité, tous l'accueillent avec cordialité; mais une société vivante, animée, où les questions du jour se puissent discuter soit en discours substantiels à la mode anglaise, soit en conversations légères, comme cela se fait en France, une telle société ne semble pas exister en Allemagne. L'intelligence allemande vit de philosophie, de philologie, et non de beau langage.

II.

Ticknor quittait l'Allemagne en avril 1817. Vingt mois de séjour l'avaient si bien discipliné qu'il venait en France en d'assez mauvaises dispositions. Le changement de caractère le surprend tout d'abord; à mesure qu'il avance, de Francfort à Strasbourg, le peuple semble plus gai, plus ouvert, plus habitué à la vie du dehors, mieux habillé et en définitive plus léger. Dès Lunéville, il se sent vraiment en un tout autre pays. Gens, maisons, sabots, plaisanteries, tout est français. Quelque mal disposé qu'il fût, enclin à l'enthousiasme, les occasions d'admirer ne lui devaient pas faire défaut. Pour son début à Paris, il entre au Théâtre-Français. On jouait une médiocre tragédie, *Iphigénie en Tauride;* mais Talma représentait Oreste. La littérature grecque, que Ticknor a étudiée avec tant de dévotion dans les universités et dans les musées de l'Allemagne, la voilà vivante, palpitante sur la scène. Talma est un Grec par le costume, par les gestes, par les attitudes. Lorsqu'il se croit pour-

suivi par les furies, il est impossible de douter qu'il ait lu et compris Euripide; lorsqu'il tombe à l'agonie, il se donne la posture de Laocoon. L'antiquité classique ne se révèle-t-elle pas sous cette forme mieux encore que par les leçons arides d'un professeur?

On ne l'a pas oublié; Ticknor avait été séduit par les écrits de Mme de Staël. A quelques jours de là, il était admis à dîner chez elle ou plutôt chez la duchesse de Broglie, qui tenait le salon de sa mère, déjà fort malade. Il y avait peu de monde : sir Humphry Davy et lady Davy, qu'il avait connus à Londres, le baron de Humboldt, le duc de Montmorency-Laval, Auguste de Staël, Auguste Schlegel. Ce dernier était un Allemand dont l'existence avait été bizarre. Poète et critique de talent, de même que son frère Frédéric, il avait été professeur à Iéna, s'y était marié, puis avait donné sa démission et avait accompagné Mme de Staël dans ses voyages en Allemagne, en Italie, en Suède, en Angleterre. Usé par les chagrins ou par les remords d'une vie manquée, il vivait à Paris, conservant dans les cercles les plus gais la mine d'un professeur allemand, un contraste, paraît-il, qui n'était ni naturel ni gracieux. Quelle impression cette réunion d'élite fait-elle sur le voyageur?

« C'était la première fois que je ressentais le charme et l'esprit de la société française dont on a tant parlé depuis Louis XIV. Il est curieux qu'en cette occasion plus de la moitié des assistans étaient étrangers, et que même les deux qui parlaient le plus étaient Allemands. Il est vrai que le baron de Humboldt et M. Schlegel sont restés si longtemps en France qu'ils ont perdu leur nationalité en tout ce qui concerne le monde, semblables au baron Grimm et au prince de Ligne, qui étaient devenus plus amusans que des Français... La conversation fut mise sur l'Amérique du Sud, dont tout le monde parle depuis la publication de l'abbé de Pradt, qui prédit qu'elle s'émancipera bientôt. Tous les républicains de Paris partagent cette espérance, Mme de Staël en tête; mais le baron de Humboldt est d'un autre avis, quoiqu'il le désire autant qu'eux. »

C'était avec autant d'émotion que de respect que Ticknor s'était approché de Mme de Staël. Son âme était pleine des mêmes sentimens lorsqu'il se rencontrait avec le général Lafayette, ce vieil ami de Washington, avec Humboldt, l'un des savans qui ont le mieux connu l'Amérique. Humboldt était d'ailleurs à ses yeux le représentant le plus autorisé de la science allemande. Bien qu'il ne goûtât qu'à moitié l'esprit français, notre Américain recherchait avec un empressement que la curiosité ne suffirait pas à expliquer les personnages les plus brillans de la littérature française à cette époque. Mme de Staël, mourante, se ranimait pour lui dire, en parlant des États-Unis : « Vous êtes l'avant-garde du genre humain,

vous êtes l'avenir du monde. » Chateaubriand évoquait devant lui les souvenirs de ses voyages de Philadelphie au Niagara et du Niagara à la Nouvelle-Orléans à travers les forêts vierges. Benjamin Constant, quoique accusé de trop de défaillances politiques, lui apparaissait dans un salon comme le plus séduisant des causeurs, le plus correct des écrivains. Et de Barante? Et le comte Pozzo di Borgo? Jamais sans doute la société parisienne n'avait été plus attrayante pour un homme d'une intelligence cultivée et d'un jugement délicat. Cependant tous ces gens d'esprit semblaient plus dégoûtés du présent que confians dans l'avenir. Ce désappointement général ne dut-il pas surprendre un citoyen de Boston tout convaincu, comme chacun de ses compatriotes, des grandes destinées futures de l'Amérique? N'était-ce pas un langage nouveau pour lui d'entendre dire : « Je ne crois plus aux révolutions, » ou d'assister chez Chateaubriand à l'étincelante improvisation qu'il raconte en ces termes, fort exactement suivant toute apparence?

« Au commencement de la soirée, la conversation fut mise sur l'état de l'Europe; il (Chateaubriand) se lança dans la discussion en s'écriant : « Je ne crois pas à la société européenne, » et il développa cette thèse de mauvais augure dans un discours éloquent auquel de bons argumens n'auraient rien pu ajouter. « Dans cinquante ans, il n'y aura plus un souverain légitime en Europe. De la Russie à la Sicile, je ne prévois rien que des despotismes militaires; et dans un siècle, oh! dans un siècle! l'avenir est trop sombre pour la vue humaine. C'est peut-être là le malheur de notre situation; peut-être vivons-nous, non-seulement dans la décrépitude de l'Europe, mais aussi dans la décrépitude du monde. » Il dit cela d'un tel ton, avec un tel regard, qu'il y eut un profond silence, et que nous crûmes tous sentir que l'avenir était incertain. Bientôt, par un sentiment d'égoïsme naturel, quelqu'un demanda ce qu'on devait faire en une telle situation. Tout le monde regardait Chateaubriand: « Si je n'avais pas de famille, je voyagerais, non pour le plaisir de voyager, car je hais les voyages, mais pour voir l'Espagne, pour savoir ce qu'y ont produit huit années de guerre civile; pour voir la Russie, pour mieux juger de près la puissance qui menace d'écraser le monde. Après cela je connaîtrais, je crois, les destinées de l'Europe; alors j'irais me fixer à Rome. Là je construirais mon tabernacle, je creuserais ma tombe, et là, au milieu des ruines de trois empires et de trois mille ans, je me donnerais tout entier à Dieu. » Il n'y avait pas de fanatisme en lui; c'était le désespoir qu'exhale un cœur de poète dont la famille a été exterminée par une révolution, et qui a été lui-même sacrifié à une autre révolution. Je n'ai pas la même opinion que lui sur les destinées de l'Eu-

rope et du monde; cependant aussi longtemps que je vivrai, je le respecterai à cause des sentimens qu'il a montrés ce soir. »

Certes ce langage était nouveau pour Ticknor. Ce n'était pas en Allemagne, moins encore en Angleterre ou en Amérique qu'il avait pu entendre ce mélange de poésie et d'histoire. On le voit, il s'y laisse séduire un instant; mais son gros bon sens réagit bien vite. Toutes ces conversations ne sont au surplus pour lui qu'un passe-temps agréable. S'il est venu à Paris, c'est pour en apprendre la langue, non point même pour y poursuivre ses études classiques, car il ne trouve pas que les érudits de notre pays soient assez sérieux. Il prend donc chaque matin une leçon de français et une leçon d'italien pour se préparer au voyage d'Italie. Le soir, il étudie la langue romane ou la littérature française. Suit-il au moins les cours de la Sorbonne ou du Collége de France? Non; après en avoir essayé, il les juge trop frivoles. Lacretelle, qui professe l'histoire romaine, lui plaît beaucoup, car il a du goût, une parole facile, une mémoire remarquable, si bien qu'il ne se sert jamais de notes, mais ce n'est qu'un orateur brillant. Andrieux ne raconte que des bons mots et des anecdotes. Villemain, le plus populaire de tous, émet sans effort des phrases brillantes, des épigrammes qui valent des argumens tant elles frappent l'imagination. Tout cela n'est qu'une sorte d'amusement, comme on en va chercher au théâtre; en aucun pays, on ne prendrait de telles leçons pour des cours d'instruction publique.

Il est évident qu'après deux années de séjour dans une université d'Allemagne, il n'avait pas encore compris que chez nous l'instruction classique consiste surtout à mettre en relief ce qui est beau, à développer les idées nobles et généreuses, à élever l'âme en un mot. Il en est encore aux maximes que lui a enseignées Goethe, qu'un professeur a tort d'être éloquent, parce que l'éloquence n'apprend rien. Il en est encore à croire que l'œuvre de Milton renferme autant de beautés que celles de Corneille, de Racine et de tous les poètes français pris en bloc. En somme, ce qu'il a vu de mieux à Paris, c'est le théâtre comique. La tragédie l'a enthousiasmé d'abord avec Talma, il en est revenu après réflexion : elle n'a ni assez de force ni assez de passion. Quant à notre supériorité dans le genre comique, elle lui paraît être une conséquence naturelle de notre caractère national. Il n'y a rien en Angleterre de comparable à *Tartufe* et au *Misanthrope*, ni en Espagne, où domine la comédie d'intrigue, ni en Italie, où le théâtre est d'une bouffonnerie vulgaire. Chez nous, la fatuité des acteurs, la coquetterie des actrices, sont naturelles et piquantes, parce que les comédiens, de même que la nation à laquelle ils appartiennent, jouent tous les

jours dans la vie ordinaire ce qu'ils représentent le soir devant le public.

Ce qu'un touriste américain racontait de nous en l'année 1817, on le redit encore de nos jours, on le redira sans doute plus tard. Certes, il y a du vrai; le tout est de savoir ce qu'il en faut penser. L'érudition allemande ne voit guère dans Homère, par exemple, qu'un prétexte à dissertations sur les mœurs, les événemens, les croyances des temps héroïques; elle épilogue sur un mot, elle discute sur le sens d'un terme géographique. Pour elle, Ulysse, Achille, Hélène, sont des personnages mythiques dont il lui importe d'élucider l'origine, ou des personnages historiques qu'elle veut ramener à la réalité des faits. Pour nous au contraire, l'*Iliade* et l'*Odyssée* sont des épopées grandioses qui peignent l'éternelle vérité des passions humaines : Ulysse est l'homme sage et prévoyant qu'aucune circonstance n'embarrasse; Achille est le plus vaillant et le plus généreux des guerriers; Hélène, que Priam et ses vieux compagnons ne peuvent apercevoir sans émotion sur les murailles de Troie, Hélène est le type suprême de la beauté féminine auquel les vieillards eux-mêmes rendent hommage. D'un côté, les études sont philologiques et archéologiques, de l'autre elles sont littéraires. Ticknor avait des soubresauts d'enthousiasme qui le ramenaient parfois de notre côté, puis, la raison reprenant le dessus, il faisait fi de l'éloquence. Peut-être redoutait-il de se laisser tout à fait séduire à la longue. Il quitta Paris sans regret, nous assure-t-il, parce qu'il n'y a pas de ville où l'on connaisse tant de monde avec aussi peu d'intimité, où l'on s'amuse autant et où l'on s'attache aussi peu.

Tandis qu'il vivait à Gœttingue, la chaire de littératures française et espagnole à Harvard College lui avait été offerte. Il l'avait acceptée sur le conseil de ses parens, en dépit de la rémunération médiocre que l'emploi de professeur lui devait rapporter; 1,500 dollars par an, ce n'était guère, à son avis; ses vingt-cinq ans raisonnaient fort juste sur ce sujet. Cependant l'enseignement avait tant d'attraits pour lui qu'il s'y résigna. Cette décision exigeait qu'il visitât l'Espagne afin de bien apprendre la langue espagnole. Partant de Paris en septembre 1818, il projetait de parcourir l'Italie, d'aller de Rome à Madrid et de revenir en Angleterre pour s'y embarquer. Le voyage de Grèce était abandonné; Byron et Chateaubriand l'avaient dissuadé de cette excursion lointaine où l'on ne voit que des ruines.

Ticknor voyageait avec lenteur, comme un homme que rien ne presse et que tout intéresse. Genève, le pays de Calvin, de Rousseau et de Mme de Staël, méritait bien une halte de quinze jours. Il y arri-

vait sous les meilleurs auspices, recommandé par le duc de Broglie et par Auguste de Staël. Il est vrai que la république de Genève avait alors le rare avantage d'être gouvernée par un sénat de savans et d'hommes de lettres. M. de La Rive, physicien distingué, professeur populaire, était président d'un conseil où siégeaient les hommes les plus instruits de ce petit canton, Pictet, de Candolle, Prévost. L'hospitalité y était simple, cordiale, sans faste, comme il appartient à des gens qui ne veulent manifester leur fortune que par l'aspect confortable d'une maison bien tenue. Quelques étrangers, Anglais ou Russes, y étalaient seuls le luxe des grandes villes. En un mot, Genève offrait à notre Américain l'aspect d'une petite capitale où l'intelligence est plus en honneur que la richesse.

De l'autre côté des Alpes, le contraste était frappant. A Milan, à Venise, il n'y avait pour ainsi dire pas de société. Dans un petit village sur la Brenta, à 14 milles de Venise, Ticknor retrouva Byron, déjà séparé de sa femme et vivant dans la solitude avec son ami Hobhouse, un homme d'état, d'esprit fort pratique, dont la jeunesse avait été orageuse. Ce dernier point était la seule analogie qu'il y eût entre les deux amis. Ils projetaient d'aller ensemble aux États-Unis l'année d'après, projet invraisemblable, observe Ticknor; « l'un ne s'intéressera qu'aux progrès d'un peuple dont le caractère et les institutions ont encore toute la fraîcheur de la jeunesse, tandis que l'autre ne voudra que voir les Indiens dans leurs forêts, recevoir l'écume du Niagara, gravir les Andes, remonter l'Orénoque. »

Enfin il arrivait à Rome le 2 novembre 1817. Tout ce qu'il avait eu d'enthousiasme depuis qu'il avait débarqué en Europe se réveillait devant la ville éternelle. Tout lui plaisait à Rome, les monumens modernes aussi bien que les monumens antiques, et par-dessus tout la société cosmopolite qu'il y rencontrait. Quelque bon protestant qu'il fût, il était insouciant dans ses relations sociales; aussi ne manqua-t-il pas de se faire présenter au souverain pontife. C'était encore Pie VII à cette époque, et l'on n'a pas oublié d'ailleurs que Ticknor détestait Napoléon. Le récit de son audience est donc empreint d'un profond respect : « C'est le seul souverain d'Europe que j'aie jamais eu la curiosité de voir, écrit-il à son père, et je le désirais beaucoup, à cause de la dignité ferme qu'il a montrée dans les circonstances les plus difficiles lorsque les rois et les gouvernemens cédaient tous à la force. Nous fûmes présentés par l'abbé Taylor, un prêtre irlandais. Comme Américain, nous eûmes le privilége d'une audience privée à un moment où le pape n'en donne point. Il y avait très peu de cérémonie ou d'apparat; cela m'a beaucoup plu sous tous les rapports... La conversation roula presqu'en entier sur l'Amérique. Le pape parla de notre tolérance

universelle, en la louant comme si c'était une doctrine de sa propre religion et en ajoutant qu'il remerciait Dieu tous les jours d'avoir enfin banni la persécution de la surface de la terre, parce que la persuasion est le seul moyen de développer la piété, tandis que la violence ne développe que l'hypocrisie. Il s'enquit du prodigieux accroissement de notre population de façon à montrer qu'il en savait à ce sujet plus que n'en savent d'habitude les Européens... Il avait entendu parler aussi de la supériorité de notre marine marchande, et il parla de nos succès dans la dernière guerre avec tant de liberté qu'il avait oublié, je pense, que deux Anglais se tenaient près de lui. L'abbé lui fit observer en souriant que nous n'avions si bien combattu que parce que nous avions eu les Anglais pour maîtres. « C'est vrai, répondit le pape; mais prenez garde, monsieur l'abbé, que les élèves n'en sachent bientôt plus que leurs maîtres. » Il montra beaucoup de bienveillance et de bonté dans toute cette conversation, ainsi qu'une gaîté de caractère remarquable chez un vieillard infirme. »

Racontons tout de suite, en manière de contraste, la scène étrange dont il avait été le témoin quelques semaines avant cette audience. La colonie allemande, nombreuse à Rome, s'était mise en tête de célébrer « au nez du pape, » dit Ticknor, le trois-centième anniversaire de l'incinération de la bulle papale par Luther. Le promoteur de cette fête d'assez mauvais goût en pareil lieu, on en conviendra, était Niebuhr, le ministre prussien, qui avait d'abord voulu que la réunion eût lieu dans son propre palais et n'y avait renoncé que pour choisir le logement de Brandes, l'un des attachés de sa légation. Il y avait vingt ou trente assistans, tous Allemands, sauf Thorwaldsen, qui comptait pour autant en sa qualité de Danois, et Ticknor, qui se croyait lui-même à moitié Allemand. Bunsen lut quelque chose qui tenait du discours et du sermon; c'était beau et touchant, paraît-il. Brandes récita des prières. Enfin Niebuhr essaya de remercier l'assistance; son émotion était telle qu'il s'affaisa sans pouvoir prononcer un mot. Que la cérémonie fût touchante, nous l'admettons à la rigueur; mais la célébrer à Rome, sous la présidence d'un diplomate accrédité près du saint-siége, c'est assurément ce qu'il y avait de plus extraordinaire dans la circonstance.

Alors comme aujourd'hui, Rome n'était pas une résidence bien choisie pour un étranger qui voulait apprendre l'italien; les étrangers remplissaient la ville, se rencontraient partout, donnaient le ton à la société. Allemands, Anglais, Français, vivaient à part ou ne se montraient ensemble que dans de grandes réunions où la langue française servait d'idiome commun, mal parlée au surplus, avec les accens les plus divers qui donnaient l'idée d'une tour de

Babel sans miracle et sans but. Sauf avec les gens du peuple, il n'y avait guère occasion de parler italien. Les Romains des classes élevées étaient trop peu nombreux, trop ignorans, pour tenir beaucoup de place. Cependant Ticknor retrouvait, en se présentant partout avec son éclectisme ordinaire, les relations mondaines dont il s'était fait une douce habitude. Les Français étaient rares, à peine en comptait-il quelques-uns adonnés à des recherches archéologiques. Les Russes ne lui plaisaient guère, il les trouvait trop enclins à abdiquer leur nationalité pour prendre les coutumes de leur entourage. Le Portugal était brillamment représenté par son ambassadeur, le comte Funchal, dont les dîners littéraires avaient une réputation méritée. Les Allemands comptaient dans la ville éternelle quelques esprits d'élite : Niebuhr et Bunsen étaient bien capables de séduire un jeune homme épris de l'antiquité classique. Quant à la colonie anglaise, la duchesse de Devonshire en était la personnalité la plus marquante. Un peu trop entichée de littérature, dépensant beaucoup d'argent à faire exécuter des fouilles qui n'étaient pas toujours bien dirigées, elle réunissait dans ses *conversazioni* tout le beau monde de Rome. C'était là que Ticknor voyait le cardinal Consalvi, l'homme le plus remarquable de la cour romaine sans contredit.

Ce n'est pas tout. Il y avait encore à Rome une famille que notre voyageur classe à part, parce que, selon lui, elle n'appartient plus à aucune nation : la famille Bonaparte. A vrai dire, il avoue qu'il n'y en avait pas de plus agréable à fréquenter, si bien que ses préjugés de naissance contre Napoléon Ier ne l'empêchent pas de leur rendre la justice due à leur situation et à leurs qualités personnelles. C'était d'abord Madame mère, logée dans le même palais que son frère, le cardinal Fesch. Celui-ci possédait une magnifique galerie de tableaux dont il se plaisait à faire les honneurs aux étrangers. Tous deux recevaient le soir, mais leur salon était un peu ennuyeux bien qu'ils y déployassent tout le luxe que permet une grande fortune. L'ancien roi de Hollande, qui ne portait d'autre titre que celui de comte de Saint-Leu, vivait avec simplicité, ne s'occupant que de latin, de poésie et de l'éducation de son fils aîné. La princesse Borghèse faisait grand étalage de ses magnifiques diamans et des restes d'une beauté que l'âge n'avait pas trop endommagée. Chez Lucien, connu sous le nom de prince de Canino, la vie était plus intime. Entouré de nombreux enfans, marié pour la seconde fois à une femme d'un esprit cultivé, le prince recevait quelques amis avec cordialité. On le devine, ces exilés avaient conservé les traditions de l'urbanité française, les habitudes de la conversation frivole qui repose le soir des fatigues de la journée. Le voyageur qui s'était

ennuyé dans une université allemande, qui avait éprouvé plus tard le charme des causeries parisiennes, quels que fussent ses préjugés de républicain contre les frères et les neveux d'un empereur, se retrouvait avec délices dans la société un peu légère des Bonaparte.

III.

En ce temps de chaises de poste et de navires à voiles, le plus simple pour aller d'Italie en Espagne était, paraît-il, de traverser la Méditerranée. Ticknor, débarqué à Barcelone, s'associait à trois autres personnes pour faire la route de Barcelone à Madrid. Ce n'était rien moins qu'un voyage de treize jours, par des chemins abominables, où leur voiture ne faisait que vingt-deux milles, en marchant de quatre heures de matin à sept heures du soir par les plus belles journées du mois de mai. Pour la nuit, ils ne trouvaient d'autre abri que de misérables baraques, sans lit, sans autre nourriture que ce qu'ils emportaient avec eux. Des trois compagnons que notre Américain s'était procurés, l'un était un peintre de talent qui revenait de Rome pour être directeur de l'académie des arts à Madrid, les deux autres des officiers de l'armée espagnole, gens de bonnes manières, assez ignorans sans doute; Ticknor leur lisait *Don Quichotte* pour charmer les ennuis du voyage. Ils y prenaient un plaisir d'enfant, comme si ce fût chose nouvelle; il y gagnait, lui, de se familiariser avec la langue espagnole.

A Madrid, le ministre des États-Unis lui avait procuré l'essentiel, un logement propre chez des gens honnêtes, deux qualités rares en Espagne à cette époque s'il faut l'en croire. Les lettres qu'il avait apportées d'Angleterre, de France, d'Italie, lui ouvraient les maisons les plus recommandables. Il était reçu chez le cardinal Giustiniani, nonce du pape, chez le duc de Montmorency-Laval, ambassadeur de France, chez sir Henry Wellesley, ambassadeur de la Grande-Bretagne. Il dînait presque tous les jours chez l'un ou l'autre de ces grands personnages, se résignant à ne voir la société indigène que lorsqu'il serait parvenu à parler la langue assez couramment. Au surplus, il s'était mis au travail avec son application habituelle, prenant deux leçons chaque matin, notamment avec un savant espagnol, Antonio Conde, qui de bibliothécaire du roi, au temps des Bourbons, s'était laissé faire ministre de l'instruction publique par le roi Joseph, avait été disgracié au retour du souverain légitime et vivait à l'écart, respecté de tous ceux qui le connaissaient.

En vérité, c'était un triste spectacle que se promettait Chateaubriand lorsqu'il disait qu'il voulait voir en Espagne le fruit de huit

années de guerres civiles. Le tableau que l'on nous en trace ici est si noir que le lecteur voudrait le croire inexact. Le roi est vulgaire, insolent, brutal envers ses serviteurs et ses ministres. Le marquis de Santa-Cruz, un grand d'Espagne, homme de goût et de talent, lui a proposé de former une galerie de tableaux en réunissant les toiles éparses dans les palais royaux; il y a là des trésors incomparables. Il y a consenti, non point qu'il soit appréciateur des belles œuvres, mais parce qu'il préfère un beau papier de tenture aux vieux cadres qui pendent le long des murailles. Ticknor a été présenté à la cour; il fait entendre qu'un étranger à Madrid ne peut s'en dispenser. Le roi ne lui parle que du saint-père. Les membres de la famille royale sont incapables de soutenir la moindre conversation. Le gouvernement se fait à coups de décrets auxquels personne ne se croit tenu d'obéir, pas plus les fonctionnaires que les autres citoyens. Le ministre des finances a-t-il besoin d'argent, on décrète une nouvelle taxe; les contribuables n'en paient guère que le tiers, et l'on s'en tient là. Il y a une sorte de convention tacite entre le gouvernement et les agens qu'il emploie que le roi rendra des décrets et qu'il sera permis au peuple de ne pas obéir. De cette façon, on n'a pas à craindre d'insurrection; mais si les ministres voulaient mettre à exécution la moitié de ce qui est prescrit, il y aurait une révolte dans la quinzaine. Aussi les abus sont-ils nombreux dans l'administration. On n'a pas découvert un autre moyen de les réduire que de tarifer les dispenses et de légaliser les concussions. Être *regidor* avant dix-huit ans est interdit par la loi; c'est permis contre paiement d'une taxe de 300 à 400 ducats. Pour se faire juger par la cour suprême, il fallait payer les juges et leurs serviteurs; maintenant on l'obtient en versant 750 ducats au trésor. Du reste point de police politique; « ce gouvernement n'est pas assez civilisé pour faire usage d'une machine si délicate. » Peu d'alguazils dans les rues en plein jour; moins encore la nuit. Il n'y en a point besoin. Le populaire n'est pas enclin aux délits, larcins, querelles, orgies, que la police des rues a mission de prévenir. S'il se commet un crime, c'est avec audace et devant tout le monde, comme le comporte le caractère national.

L'inquisition n'est plus qu'un épouvantail; elle n'a d'influence que sur l'instruction publique et sur la presse. Peut-être est-elle un peu plus active dans le sud de la Péninsule. Tout au moins elle s'y donne parfois la satisfaction d'afficher un décret de condamnation contre l'hérésie de Martin Luther. Parfois aussi elle fouille les papiers des étrangers. Ticknor avait pris la meilleure sauvegarde contre de telles contrariétés : outre qu'il n'affichait point ses opinions religieuses, il savait toujours se faire des amis parmi les ec-

clésiastiques. Il s'imagine bien que ceux-ci veulent le convertir; mais, comme leurs instances sont fort discrètes, il ne s'en émeut guère. La critique est sévère, on le voit; toutefois le narrateur est forcé de convenir que, malgré l'inquisition et les concussions, sans police et sans tribunaux sérieux, ce gouvernement suffit au peuple espagnol; il n'y en a pas de plus tranquille, de plus loyal, de plus obéissant. La corruption est à la surface, elle n'a pas pénétré la masse.

Quant aux établissemens d'instruction ou d'intérêt public, il y a peu de chose à en dire. L'hôpital est mal tenu; les étudians y sont rares, quoiqu'il y ait cinq professeurs, avec des instrumens de chirurgie de forme antique et de livres de l'autre siècle. Le droit s'enseigne, ainsi que la médecine, aux universités d'Alcala et de Salamanque; on y va pour la forme s'y procurer un diplôme de médecin ou d'avocat. La bibliothèque est riche en livres et en médailles, si riche qu'il a fallu entasser dans un grenier ce que l'on jugeait le moins précieux. Le voyageur prend un volume au hasard dans ce tas mis au rebut; c'est la *Mécanique céleste* de Laplace. Par compensation les musées de peinture sont splendides. Qui s'en étonnera dans la patrie de Velasquez et de Murillo? Ce qui vaut mieux encore, l'instruction primaire est universelle; les écoles sont nombreuses, gratuites; l'on y apprend jusqu'au latin. Il est rare de rencontrer un Espagnol qui ne sache pas lire et écrire; mais au-delà de cet enseignement élémentaire, il n'y a rien : les moines, qui sont les instituteurs de toute la Péninsule, ne désirent pas que l'on en apprenne davantage. Malgré tout, ce peuple espagnol, avec tous ses défauts, plaît au voyageur américain. Il y découvre de l'originalité, de la poésie, de la vigueur sans barbarie, de la civilisation sans débauche. « Ce qui serait ailleurs roman ou fiction est ici la vérité; pour tout ce qui a trait aux mœurs, Cervantes et Lesage sont des historiens. En franchissant les Pyrénées, vous ne passez pas seulement d'un pays dans un autre pays, d'un climat à un autre climat; vous reculez de deux siècles en arrière, jusqu'aux temps poétiques que nous ne connaissons plus que par les récits de nos ancêtres. »

Ceci est pour le peuple. Les hautes classes ont, comme de juste, pris plus ou moins les façons des autres pays d'Europe. Dès qu'il sut assez d'espagnol pour les besoins de la conversation courante, Ticknor se fit présenter dans les salons de Madrid. Ces réunions ne ressemblent pas du reste à nos soirées françaises. Presque tous les hommes fument, presque tous sont assez mal mis, bruyans, rudes, parfois grossiers. La seule distraction admise est le jeu, auquel tout le monde se livre avec passion; partant point de causeries, peu

d'intimité. Tel est l'aspect d'une *tertulia* chez le marquis de San-Iago, un grand d'Espagne fidèle aux vieilles coutumes. Une seule personne y attire l'attention de notre Bostonien : c'est la sœur du marquis, jeune, belle comme une sibylle, remplie d'esprit et d'enthousiasme, qui refuse de se marier pour restituer à son père exilé la fortune dont elle jouit. Chez le premier ministre, Pizarro, la société est plus mélangée. Les étrangers y coudoient les membres du corps diplomatique et les principaux personnages du gouvernement. Au palais de la duchesse d'Ossuna, la réception est plus européenne; cette grande dame, alors d'un âge mûr, n'est pas seulement remarquable par la naissance, par la fortune, par les qualités personnelles; elle a montré son courage, sa fermeté d'esprit pendant la guerre d'indépendance. Qu'on ne l'oublie pas en effet, l'Espagne, en 1818, sort à peine d'une crise épouvantable. Huit années de guerre civile ont laissé des traces que le temps n'a pas encore effacées et des souvenirs que les survivans ne peuvent oublier.

En résumé, la société espagnole était de si peu de ressource que Ticknor vivait surtout dans le monde diplomatique, où se trouvaient des personnes qui avaient toutes ses sympathies, comme le comte Cesare Balbo, qu'il devait retrouver vingt ans plus tard en Italie, comme Mme de Tatichef, dont les représentations dramatiques et les tableaux vivans avaient grand succès. Ce dernier genre d'amusement, inconnu sans doute dans le monde puritain de Boston, lui plaît beaucoup. Aussi quelle description enthousiaste il en fait, sans du reste penser à mal le moins du monde! « En comparaison de ce spectacle magique, la plus belle toile est terne, la plus belle femme est froide et prosaïque, car vous avez là le goût, la fantaisie, la poésie de l'art avec la vie et les élans de la réalité. Je n'oublierai jamais les représentations de la *Sibylle* du Dominiquin, de la *Sainte-Cécile* de Raphaël et de tant d'autres peintures vivantes qui ont été un de mes grands plaisirs en Europe. » Cet austère républicain se civilisait, on le voit, au contact de la société monarchique. D'ailleurs il choisissait ses amis comme ses amusemens, sans aucun parti-pris d'opinions politiques ou religieuses. On a déjà dit qu'il recherchait la compagnie des ecclésiastiques; mais, de tous les hommes qu'il connaissait dans cette ville de Madrid, il en était un qu'il préférait, et c'était justement le plus convaincu des royalistes, le duc de Montmorency-Laval, ambassadeur de France, auprès duquel une lettre de Mme de Staël lui avait servi d'introduction. Ce diplomate, duc et pair de France, prince du saint-empire, grand d'Espagne, d'une fidélité invariable à la cause des Bourbons, avait en plus de l'esprit, du savoir et la plus exquise bonté de caractère. Il avouait n'avoir qu'une ambition, « que, depuis le plus humble valet jusqu'au roi, tout le monde dise : C'est un excellent homme. » Cette

intimité entre un royaliste de vieille roche et un partisan de Washington n'est-elle pas un trait curieux de la vie du personnage dont on raconte ici les aventures?

Quatre mois de séjour lui avaient appris tout ce qu'il désirait savoir. Il voulait maintenant revenir en Angleterre en passant par l'Andalousie et par Lisbonne. Cette fois il voyageait en poste, avec le courrier de la malle, tous deux montés sur de petits chevaux toujours au galop que l'on relayait d'heure en heure. Les journées de 60 à 70 milles ne le fatiguaient point, d'autant plus qu'il s'arrêtait dans les villes dont l'histoire ou les monumens présentent quelque intérêt. Il traverse de cette façon Aranjuez, Ocaña, la Caroline, Cordoue, bien accueilli partout, grâce aux recommandations qu'il avait emportées de Madrid. L'existence patriarcale des grands seigneurs andalous qu'il visite en route lui plaît beaucoup. Ces ducs et ces marquis, un peu trop ignorans, mais hospitaliers, habillés à la mode du pays, vivant dans une intime familiarité avec de vieux domestiques élevés dans leur palais, c'est un spectacle qu'il n'a vu nulle part. A Grenade, il va droit chez l'archevêque, auquel il apportait une lettre du nonce. Ce vénérable prélat le prend avec brusquerie par le bras, le mène dans une aile de son palais, lui en donne la clé et lui dit : « Ces chambres, monsieur, sont pour vous; ce domestique est à votre service aussi longtemps que vous resterez à Grenade. Vous en profiterez ou vous n'en profiterez pas, cela m'est égal. De plus, je dîne à deux heures : votre couvert sera toujours mis, mais je ne me plaindrai pas si vous ne venez pas, car il ne faut faire que ce qu'il vous plaît. » Un lettré tel que Ticknor ne pouvait entrer dans ce palais sans évoquer le souvenir de Gil Blas; mais le bon archevêque n'écrivait pas d'homélies, et le secrétaire, un petit abbé sans intelligence ni talent, ne ressemblait par aucun côté à son prédécesseur légendaire; sa seule prétention était d'avoir des autographes de tous les apôtres.

Le brigandage régnait encore en Andalousie à cette époque. Pour aller de Grenade à Malaga, Ticknor se joint à une caravane de marchands. Parmi ses compagnons de route se trouvait un comte Polentinos, dont il avait fait connaissance au palais archiépiscopal, qui était venu de Madrid pour un procès pendant depuis deux cent onze ans. Le comte Polentinos venait d'obtenir un arrêt qui lui donnait gain de cause; cependant il avait lieu de craindre que l'adversaire n'eût encore un motif de cassation. Telle était la justice espagnole. Mais il faut abréger, d'autant plus que ces pays sont aujourd'hui si connus que la relation d'un voyage n'a plus pour nous l'attrait de la nouveauté. De Séville, il fallait gagner Lisbonne : la route ordinaire par Badajoz était infestée de voleurs; Ticknor, sachant que les autorités régulières ne le protégeraient pas, prit brave-

ment le parti de se joindre à une troupe de contrebandiers qui portaient des dollars de Séville à Lisbonne et rapportaient en échange des marchandises anglaises.

« Je les rejoignis au coucher du soleil, à l'endroit où ils bivouaquaient pour la nuit. Ils étaient au nombre de vingt-huit avec quarante mules, de braves gens, pleins de cœur, armés chacun d'un fusil, d'une paire de pistolets, d'un sabre et d'une dague, étendus par groupes sous des chênes-liéges ou occupés à faire cuire leur souper. Je me fis aisément à leurs manières; me couchant sur ma couverture, je mangeai de bon cœur et dormis aussi tranquillement que le plus hardi d'entre eux. Le matin, nous fîmes tout à fait connaissance. Dans ce voyage de huit jours à travers un pays peu fréquenté, où nous évitions toute habitation, il s'établit entre eux et moi une véritable intimité. Ces guides, bons et fidèles, me montrèrent un aspect de la nature humaine auquel je n'avais jamais pensé. Il y en avait deux qui étaient des hommes de talent; ils m'initièrent aux principes et aux sentimens de leur corporation, à leurs opinions politiques et religieuses, bien en rapport avec leur situation sociale. Cette sorte de conversation fut mon principal amusement. La contrée était triste et mélancolique. Nous ne recherchions point les grandes routes: de temps en temps nous ne rencontrions un sentier ou un chemin de traverse que pour l'éviter; nous étions dirigés par l'instinct des guides plutôt que par leur expérience. En ce qui me concerne, j'ai rarement passé une semaine plus agréable. La nouveauté de la situation, l'étrangeté du pays me plaisaient: dormir à la belle étoile, sauf une nuit passée chez le chef de notre bande, dîner sous un arbre, vivre en bon camarade avec des gens que la loi condamne à être fusillés ou pendus, mener huit jours durant la vie vagabonde d'un Arabe, cela me donna bien vite la magnifique insouciance de mes compagnons. Bref, je fus gai tout le temps et ne trouvai point la route longue. En arrivant à la frontière de Portugal, je dis adieu au seul pays du monde où cette vie soit possible, au seul pays où la protection des contrebandiers soit préférable à celle du gouvernement. »

Cinq semaines après, il rentrait en Angleterre, s'émerveillant du contraste qu'offrent les environs de Londres en comparaison des plaines nues de la Castille. Il lui tardait de repartir pour son pays natal; mais il lui était nécessaire auparavant de se composer une bibliothèque de livres espagnols. Les librairies de Madrid et de Lisbonne étaient si dépourvues qu'il se vit obligé de revenir à Paris pour y compléter ses acquisitions. Au retour de ce long voyage d'Italie et d'Espagne, Ticknor était, peut-on dire, encore plus mondain qu'à l'époque de son premier séjour en France. Il ne recherchait plus

seulement les conversations graves, les entrevues avec les personnages connus : un cercle féminin l'attirait au moins autant qu'une société de savans; la danse même le retenait dans les salons bien au-delà de l'heure discrète où les visiteurs sérieux se retirent. L'amitié du duc de Montmorency-Laval lui ouvrait les hôtels les plus aristocratiques; il sut en profiter, on va le voir, et juger son monde, quel qu'en fût le rang, avec une égale impartialité.

« Je dîne toujours en compagnie, met-il dans son journal de voyage, le plus souvent chez le comte de Pastoret, le duc de Duras ou le comte de Saint-Aulaire, ou, à défaut d'autre invitation, chez le duc de Broglie, où mon couvert est toujours mis. » Il n'a rien vu nulle part d'aussi agréable que ces dîners sans apparat et les soirées intimes dont ils sont suivis. Nulle part, à l'entendre, le système des relations sociales n'est si bien compris qu'en France. Les visiteurs sont nombreux; les hommes de lettres sont admis, recherchés même, sur la seule recommandation de leur mérite personnel. Les seules gens qu'il critique sont les hommes d'esprit, dont la réputation est faite en tant que causeurs, et qui vont d'un salon à l'autre, répétant partout les mêmes mots. L'esprit est le dieu qu'on adore dans les maisons françaises; c'est brillant, gracieux, superficiel et creux. — C'est fort bien dit; mais pourquoi, dira-t-on, s'y laisse-t-il séduire?

Le comte de Pastoret appartenait au parti royaliste ultra. Cependant, en sa qualité de membre de l'Institut, il recevait chez lui des hommes tels que Cuvier, Laplace; ses soirées étaient presqu'un cénacle de savans et d'érudits. Chez la marquise de Louvois, respectable douairière qui n'était rentrée qu'en 1814, on s'occupait davantage de politique. Ticknor y entendait de vigoureux sermons contre la république, qu'il écoutait avec sa bonne humeur ordinaire, quoiqu'en enrageant un peu. La duchesse de Duras réunissait chez elle les partisans du duc de Richelieu; Chateaubriand, Talleyrand, en étaient. Comme elle avait une réputation littéraire, — on connaît son roman d'*Ourika*, — Chateaubriand donnait volontiers aux habitués de ce salon la primeur de ses écrits. Mme de Sainte-Aulaire tenait pour les doctrinaires, pour le parti Decazes, qui triomphait en ce moment dans la faveur du roi. Barante et Guizot y venaient tous les mardis. Par contraste, Mme de Broglie recevait les libéraux. Ces diverses coteries n'avaient au surplus rien d'exclusif, surtout à l'égard des étrangers. Humboldt par exemple se montrait partout, partout accueilli avec la distinction qui lui était due.

De tous ces personnages, il en est un qui déplaît franchement à notre Américain : c'est Talleyrand. On l'a vu déjà, Ticknor s'entend à merveille à faire le portrait des gens. Le récit qu'on va lire n'est-il pas en son genre un tableau complet?

« Un soir, en arrivant chez la duchesse de Duras, je vis un monsieur âgé adossé à la cheminée; il était vêtu d'une longue redingote grise boutonnée jusqu'au menton, sans autre signe distinctif que le ruban rouge de la Légion d'honneur qui orne tant de boutonnières dans la bonne société que personne n'y fait plus attention. Il avait une haute cravate blanche, cachant la partie inférieure du visage, et ses cheveux étaient rabattus, à force de poudre et de pommade, de façon à cacher le front et les tempes. En somme, il dissimulait sa figure autant que possible; ce que j'en vis n'attira guère mon attention. Il se tenait là, donnant des coups de pied dans le garde-feu. J'observai toutefois qu'il causait d'une façon très animée avec Mme de Duras, qui l'appelait « mon prince, » et que leur entretien, surtout du côté de la dame, quoique toujours de bon ton, était trop vif pour être tout à fait agréable. Je pris donc un livre et me donnai l'air de lire; mais j'écoutais. Ils discutaient une question politico-légale dont la société et les journaux s'occupaient beaucoup. Il s'agissait de savoir si, en vertu de l'article de la charte : « La religion catholique romaine est la religion de l'état, » les protestans pouvaient être obligés aux jours de cérémonies religieuses, en particulier lors des processions de la Fête-Dieu, de tendre leurs maisons ou de manifester d'autres signes extérieurs de respect. Les catholiques ardens prétendaient qu'ils y étaient tenus; les protestans le niaient, et la plus haute cour de justice leur avait donné raison. Mme de Duras était mécontente de cet arrêt; elle soutenait son opinion non sans éclat; le monsieur vêtu de gris lui répondait avec esprit, mais en homme qui ne veut pas discuter à fond. Enfin il me parut un peu piqué de quelques-unes des saillies de son interlocutrice et lui dit, à brûle-pourpoint, en changeant de ton : « Savez-vous, madame de Duras, qui a conseillé à ... (il nomma Beugnot, je crois) de mettre ces mots dans la charte? — Non, je n'en sais rien, répliqua-t-elle, mais ce sont d'excellens mots, d'où qu'ils viennent. — Eh bien! c'est moi. — Je suis enchantée, reprit-elle vivement avec un rire moqueur, que vous ayez si bien trouvé, et je vous en remercie. — Et savez-vous pourquoi j'ai conseillé de mettre cela? — Je l'ignore; mais je suis certaine que vous aviez de bonnes raisons pour faire une si bonne chose. — Bah! continua-t-il, j'ai conseillé de mettre ces mots, parce qu'ils ne signifient rien du tout. » Là-dessus Mme de Duras se fâche un peu; la conversation s'aigrit, si bien que, pour en sortir, elle se tourne vers Ticknor : « Vous n'avez pas d'ennuis de ce genre en Amérique; vous n'avez pas de religion d'état. » Trop heureux de changer de sujet, le monsieur se met à parler des États-Unis. Il raconte qu'il a été à Philadelphie, du temps de Washington, puis à Boston, et il fait l'éloge de l'Amérique. Mme de Duras, l'interrompant, lui dit : « C'est là que je vous

vis pour la première fois, dans un bal à Philadelphie; j'étais bien jeune; ma mère et moi nous étions émigrées. — Oui, répond le monsieur, poursuivant ses propres pensées, c'est un pays remarquable; mais leur luxe ! leur luxe est affreux. » Ticknor était intrigué de savoir à qui il avait affaire. Enfin Mme de Duras les présenta l'un à l'autre : c'était Talleyrand. Ils continuèrent de causer des États-Unis. Talleyrand était froid pour Washington; il semblait ne pouvoir oublier que le président n'avait pas voulu le recevoir par égard pour la république française. Il se rappelait une jeune fille de Boston, d'une beauté remarquable. Ticknor savait de qui il était question : c'était Mme Perkins, avec laquelle il était venu en Europe quatre ans auparavant. On lui avait raconté dans sa jeunesse que c'était la seule personne avec qui Talleyrand consentît à parler anglais. Il put donc lui raconter qu'elle s'était mariée, qu'elle avait une demi-douzaine d'enfans, qu'elle avait fait le voyage d'Angleterre en 1815. Talleyrand ne l'écoutait pas. « Il ne s'intéresse qu'à ses propres souvenirs; les personnes qu'il a connues ne l'occupent qu'autant qu'elles ont été mêlées à sa propre vie; il lui est devenu indifférent qu'elles soient mortes ou vivantes. »

Un peu plus tard, la veille de son départ pour l'Angleterre, Ticknor était venu prendre congé de Mme de Duras. Talleyrand était encore là. Le duc de Richelieu avait donné sa démission; il y avait quelque difficulté à composer le nouveau ministère; en un mot, on était en pleine crise. Le prince était sombre : à l'entendre, la situation était menaçante; le roi n'avait personne sur qui compter. Mme de Duras parlait peu et paraissait inquiète; ce qu'on lui disait n'était pas pour la tranquilliser. Enfin Talleyrand se leva pour partir, et, continuant de parler du même ton désagréable, il alla lentement jusqu'à la porte : « Et cependant, dit-il en accentuant ses paroles, et cependant il y a un petit moyen, si l'on savait s'en servir ! » Sur quoi, il disparut. Il y eut dans le salon un moment de silence pénible. Ticknor fit ses adieux et s'en alla. A peine était-il dans sa voiture que Mme de Duras le faisait rappeler pour le prier de ne parler à personne de ce qu'il avait entendu tant qu'il serait en France. Le soir, il dînait chez le duc de Broglie avec Humboldt, Lafayette et l'abbé de Pradt. La tentation était forte; il y sut résister; mais huit jours après il était à Londres chez lord Holland avec quelques-uns des principaux orateurs du parti whig; il ne se fit pas faute de raconter le petit discours de Talleyrand, qui eut un succès de rire universel. Ce républicain d'un autre monde regardait avec un certain dédain les petites terreurs, les petites questions et les petits moyens de la politique européenne.

H. BLERZY.

LA

MÉTAPHYSIQUE EN EUROPE

DEPUIS HEGEL

I.

LA PHILOSOPHIE DE LA LIBERTÉ.

SCHELLING ET SECRÉTAN.

Après la domination toute-puissante exercée par Hegel pendant un quart de siècle, après le règne de la philosophie de l'Idée, un autre principe, une autre formule a commencé à prévaloir en Allemagne, et a obtenu à son tour, sinon un empire aussi généralement accepté, au moins une certaine part de cet empire et de cette faveur : c'est le principe de la Volonté. La Pensée, que la philosophie de Hegel avait mise au premier rang, est descendue au second. La priorité de la volonté sur l'idée est la formule commune de deux écoles de philosophie, peu d'accord d'ailleurs sur bien d'autres points : d'un côté, l'école de Schelling, redevenu le successeur de Hegel après avoir été son prédécesseur; de l'autre, l'école de Schopenhauer. Ces deux philosophes ont trouvé des disciples, mieux que des disciples, qui ont exposé et développé leur pensée en y mêlant d'importantes vues personnelles, et qui peuvent être à leur tour considérés comme des philosophes originaux. Cette philosophie de la volonté, comme on l'appelle, a commencé à pénétrer parmi nous. Quelques jeunes esprits, en quête du nouveau, sans avoir trop

l'air de la bien comprendre, ont cru y trouver ce qu'ils cherchaient. L'ensemble de ces vues est aujourd'hui assez complétement développé pour qu'il soit possible de s'en faire une idée assez nette. Nous étudierons donc la philosophie de la volonté sous les deux formes qu'elle a prises, l'une à la suite de Schelling, l'autre à la suite de Schopenhauer : la première expliquée et développée dans la *Philosophie de la liberté*, de M. Secrétan, de Lausanne; la seconde, corrigée et remarquablement enrichie par M. de Hartmann, dans sa *Philosophie de l'inconscient*. Ce sont en effet ces deux philosophes surtout que nous voulons faire connaître, et nous n'emprunterons à leurs deux illustres prédécesseurs que ce qui sera nécessaire à l'intelligence de leurs idées.

I.

Lorsque Schelling, après avoir passé de la philosophie du moi, qui lui était commune avec Fichte, à la philosophie de la nature, et après avoir réconcilié l'une et l'autre dans la philosophie de l'identité, transformée elle-même bientôt en une sorte de théosophisme alexandrin, sous l'influence de Jacques Boehm et de Giordano Bruno, se retira dans le silence vers 1815, le gouvernement incontesté de la philosophie en Allemagne demeura entre les mains de Hegel. Ce fut le règne de la logique. Dans ce système en effet, tout est logique, tout est pensée, tout est rationnel. Ce que nous appelons substance, cause, force, activité, ne sont que des modes de la pensée. Tout ce qui est rationnel est réel; tout ce qui est réel est rationnel. Ce n'est plus seulement le panthéisme, c'est le *panlogisme* (*der Panlogismus*). L'hégélianisme s'était introduit dans tous les domaines de la science, dans l'esthétique, dans l'histoire, dans le droit, dans la religion. Partout on racontait les évolutions de l'idée. Tout était idée. Un peuple était une idée, une étoile était une idée ou un moment de l'idée. Hegel lui-même était l'idée absolue. Le rayonnement de ces pensées pénétrait jusqu'en France, et l'on sait quel succès elles eurent à la Sorbonne en 1828.

Pendant ce triomphe de l'hégélianisme, à peine tempéré par la résistance honorable, mais passagère, de la philosophie de Herbart, que devenait Schelling, qui depuis 1815 semblait avoir renoncé à la publicité, mais qui était encore dans toute la force de l'âge et qui devait même survivre à Hegel de vingt années? On savait qu'il avait dirigé ses études du côté de la mythologie; mais il n'était pas vraisemblable que ce génie essentiellement métaphysicien et poète s'occupât de la mythologie seulement en érudit. Selon toute apparence, c'était une forme nouvelle, un cadre nouveau pour sa philosophie.

Plusieurs fois il avait entrepris et annoncé quelque publication; puis il s'était arrêté, et cet écrivain, si fécond jusqu'alors, paraissait s'être imposé un religieux silence. En 1813, il avait commencé l'impression d'un grand ouvrage, qui devait être intitulé : *les Ages du monde* (*die Weltalter*); mais il la suspendit brusquement, et de ce travail il ne resta qu'une dissertation sur les *Divinités de Samothrace* (1815). Toute son activité cependant continua d'être appliquée à l'enseignement. En 1820, il alla s'établir à Erlangen et y fit des cours jusqu'en 1826. A cette époque, l'université de Landshut ayant été transportée à Munich, Schelling demanda et obtint la chaire de philosophie dans cette ville, qui, sous l'influence du roi Louis, allait devenir un centre esthétique, archéologique et littéraire. Ce fut dans cette dernière chaire que Schelling enseigna sa philosophie de la mythologie, devenue plus tard philosophie de la révélation. Les *Leçons mythologiques* furent annoncées dès 1830 par les catalogues de librairie comme devant paraître prochainement; l'impression même en était arrivée à la seizième feuille lorsque Schelling, encore une fois, l'arrêta par des raisons qu'on ignore. Bientôt dans le nord de l'Allemagne, après la mort de Hegel, on commença à devenir attentif à l'action que Schelling exerçait à Munich. De jeunes disciples répandaient la nouvelle d'une transformation de sa philosophie. En 1833, il sortit de son silence par une déclaration de guerre à l'école hégélienne. Ce fut dans une préface à la traduction allemande des *Fragmens philosophiques* de Victor Cousin, préface remplie d'amertume contre Hegel et ses disciples, et annonçant un retour offensif contre les fausses conséquences qu'on avait tirées de ses doctrines. Ce fut quelque temps après qu'un célèbre hégélien, le spirituel Rosenkranz, voulant se rendre compte par lui-même du mystérieux enseignement de Munich, dont on parlait beaucoup sans en rien savoir de précis, s'y rendit incognito pour entendre le grand maître : il nous en donne dans un de ses livres (1) le tableau curieux et piquant :

« En l'été de 1838, dit-il, j'étais à Munich, et je brûlais du désir de voir Schelling. Mais, me disais-je à moi-même, si je vais visiter Schelling, de deux choses l'une : ou il ne me recevra pas, et je lui en voudrai d'une circonstance qui serait peut-être accidentelle, et je croirai qu'il m'aura repoussé à titre d'hégélien, ou bien il me recevra; or il est bienveillant et aimable, et je me sentirai lié à lui.

(1) *Schelling, Vorlesungen im Sommer 1842*, von K. Rosenkranz (Danzig 1843). Ce livre est une des représailles de la jeune école hégélienne de 1830 contre la réaction de Schelling à Berlin. Il faut donc le lire avec précaution; cependant il donne une idée vive et juste des variations et des métamorphoses constantes de la philosophie de Schelling.

Il vaut mieux me priver de tout rapport personnel afin d'être libre de ne porter sur lui qu'un jugement objectif et désintéressé. En conséquence, je triomphai de mon désir, et je ne vis pas Schelling. En revanche, je cherchai le moyen d'assister à ses leçons. On m'avait parlé à l'hôtel des grandes difficultés que j'aurais à surmonter, ne lui ayant pas été présenté, et n'ayant pas reçu de lui une carte d'invitation, qu'un laquais en livrée devait, me disait-on, recevoir à 'entrée. Ce n'étaient que de vains propos. J'arrivai dans l'auditoire sans avoir vu un seul domestique, et sans que personne m'eût rien demandé. C'était la même salle où j'avais entendu Schubert parler d'histoire naturelle. Les bancs s'y élèvent en amphithéâtre. Il pouvait bien y avoir de 300 à 400 auditeurs. Un tiers d'entre eux avaient un air tout idéaliste : boucles tombantes, blancs cols de chemise, cou nu, redingotes allemandes, quelque chose comme nos peintres de Dusseldorf, ou plus récemment nos compagnies d'étudians à prétentions. Je m'assis dans un coin. Derrière moi, comme je l'appris par hasard, se tenait le fils de Schelling. L'auditoire avait deux portes : l'une conduit à un escalier de dégagement; l'autre dans un grand corridor. Je fixai mes yeux sur celle-ci dans une grande attente. J'étais rempli de ce sentiment indescriptible qui nous envahit, lorsque le génie, que nous ne nous étions représenté que par l'imagination, va nous apparaître dans sa réalité sensible, et sa présence immédiate. Les momens où j'avais vu pour la première fois Schleiermacher, Steffens, Hegel, Tieck, Karl Ritter, Daub et autres, qui sont devenus depuis mes amis, me revenaient à la mémoire. Les descriptions que Schweigger et Leo m'avaient faites de Schelling flottaient devant mon esprit. Cependant il ne venait pas : nous attendions déjà depuis plus d'une heure. Tout à coup tous les auditeurs se levèrent à la fois : naturellement je fis comme eux; mais je ne vis pas celui que tous saluaient respectueusement, car j'avais toujours les yeux fixés sur la porte du corridor. Cependant Schelling était entré derrière moi et venait précisément de monter à sa chaire. Un extérieur un peu trapu, un front élevé, une chevelure blanche, de la douceur dans la bouche, le regard plus pénétrant que chaud, plutôt sanguin et mobile que mélancolique et profond, voilà Schelling (1); toilette élégante, mais digne sans recherche : courte redingote brune, cravate noire, pantalon gris, attaché serré par des sous-pieds, tel était son extérieur. Une tabatière d'argent que Schelling portait à la main gauche, et qu'il posait ou reprenait constamment, était la seule décoration symbolique de son discours. Je m'étais représenté d'avance sa parole,

(1) *Mehr sanguinisch unruhig, als melancholisch tief.*

semblable à celle de Steffens, comme un libre torrent. Il n'en était rien. Debout dans une attitude ferme, il tira de sa poche un mince cahier, et le lut, mais en mêlant à la lecture la liberté de l'exposition : de temps en temps il le posait, et donnait des explications sous forme de paraphrases dans lesquelles se faisait sentir cet éclat poétique que Schelling sait unir avec tant de charme aux conceptions les plus abstraites. Au reste, dans les cours auxquels j'assistai, l'exposition était plutôt érudite que spéculative; ou du moins, du spéculatif, je ne compris absolument rien, parce que la liaison avec ce qui précédait m'échappait. Je ne dirai donc rien du contenu de son enseignement, qui maintenant m'est devenu beaucoup plus clair; mais la forme me frappa beaucoup. La tranquillité, la fermeté, la simplicité, l'originalité, faisaient passer sur l'excès du sentiment personnel qui perçait un peu trop souvent; et même l'idiome souabe communiquait, pour moi du moins, un attrait tout particulier à sa voix. » Rosenkranz raconte ensuite qu'ayant continué d'assister au cours de Schelling, il était présent à sa dernière leçon, remplie d'allusions amères et de traits mordans contre Hegel. Il en était tout ému, lorsqu'un dernier incident vint à changer le cours de ses idées. Schelling ayant achevé, tous se levèrent, et, comme c'était l'usage à Munich, un étudiant vint présenter à Schelling au nom de ses camarades un adieu reconnaissant. « Je fus pris, nous dit-il, au dépourvu; je sentis s'évanouir en moi tout ce que j'avais amassé de tristesse et d'emportement, et je me joignis avec le sentiment le plus sincère aux acclamations de la salle. Schelling s'inclina, à droite et à gauche, avec un court remercîment, et il s'éloigna d'un pas mesuré. Je ne le revis plus. »

Ce tableau intéressant nous apprend que, dans le temps où l'Europe avait cessé de s'occuper de Schelling, croyant sa carrière philosophique depuis longtemps terminée, il continuait d'avoir autour de lui une école et presque une église. Sa pensée, remontant le courant philosophique du siècle, était revenue peu à peu de la philosophie de la nature, tout inspirée de l'esprit du XVIIIe siècle, à une philosophie religieuse et à une sorte de néo-christianisme. Sans doute c'était un christianisme libre et singulièrement hétérodoxe, comme il l'est en Allemagne; mais c'était assez cependant pour choquer l'esprit nouveau, entraîné dans une voie toute différente. Ce conflit du nouveau Schelling avec l'esprit du siècle eut lieu bientôt après; ce fut un grand événement, et nous nous souvenons encore nous-même du retentissement qu'il eut jusque parmi nous (1). Le

(1) Nous étions à cette époque à l'École normale, et, mal informé comme on l'est à cet âge, nous en étions encore à la proposition que M. Cousin, pendant son ministère de 1840, avait faite à Schelling de venir enseigner au Collége de France : nous

15 novembre 1841, il inaugura ses leçons sur la philosophie de la révélation devant un immense public d'étudians. La réapparition de Schelling sur un aussi grand théâtre excitait une attente universelle. Malheureusement la fortune n'aime pas les vieillards, disait Charles-Quint; Schelling en fit l'épreuve, il fut suspect de réaction. Il voulait ramener la philosophie en arrière, tandis qu'en ce moment même la jeune gauche, comme on l'appelait, traduisait l'hégélianisme dans un sens tout opposé et préludait à la prochaine renaissance du naturalisme. Les leçons de Schelling s'éteignirent dans le silence et la solitude. Plus tard ces leçons furent publiées dans ses œuvres complètes, mais encore au milieu de l'indifférence du public; le mouvement des esprits était ailleurs. La plupart même des historiens de la philosophie allemande rapportent cet épisode sans y ajouter beaucoup d'importance. Cependant M. de Hartmann, le célèbre auteur de la *Philosophie de l'inconscient*, place assez haut la philosophie « positive » de Schelling, et il y voit la synthèse de Hegel et de Schopenhauer (1), c'est-à-dire une œuvre analogue à celle qu'il a tentée lui-même. Mais c'est surtout en Suisse, dans M. Secrétan et dans sa *Philosophie de la liberté*, que cette doctrine a trouvé un commentaire original et personnel. Avant d'étudier le commentaire, résumons d'abord le texte, et signalons les traits les plus saillans de ce que l'on peut appeler « la dernière pensée de Schelling. »

En reprenant la parole devant le grand public, après un si long silence, Schelling prétendait non pas rétracter et abandonner sa philosophie antérieure, mais au contraire la compléter et lui donner un couronnement définitif. Il maintenait le principe, mais il combattait surtout l'interprétation que Hegel en avait donnée. Cette interprétation aboutissait à un panlogisme absolu. C'est cette conception que Schelling voulait dépasser, sans revenir cependant à l'ancienne ontologie, car c'est la prétention un peu puérile des Allemands de vouloir toujours trouver un nouveau principe supérieur au précédent, sans revenir aux idées antérieures, comme si la métaphysique pouvait avoir indéfiniment à sa disposition des principes à superposer les uns aux autres. Quoi qu'il en soit, que ce fût un retour ou un progrès, Schelling soutenait contre le panlogisme une controverse très digne d'attention.

Il faisait remarquer d'abord que ce principe : « tout est logique,

eûmes donc un instant l'illusion de voir Schelling en France; mais déjà il enseignait à Berlin.

(1) Voyez l'écrit très bien fait, intitulé *Schellings positive Philosophie als Einheit von Hegel und Schopenhauer* (Berlin 1869). — Nous nous en sommes beaucoup aidé dans ce travail.

tout est rationnel, » est une pure hypothèse, un postulat non démontré. Pourquoi, disait-il, est-ce la raison qui existerait, et pourquoi pas la non-raison (*die Unvernunft*)? Sans doute, il est commode de placer la raison à l'origine des choses comme la substance universelle, l'être nécessaire; mais, absolument parlant, le contraire est aussi possible. Ce n'est nullement une nécessité *a priori :* c'est un pur dogme. Il ne sert de rien de dire que, si on ne commençait par poser ce postulat, il n'y aurait plus de science, car pourquoi serait-il nécessaire qu'il y eût une science? En second lieu, dans l'étude de tout être, après que l'on a fait abstraction de l'intelligence et du rationnel, il y a toujours un reste, un résidu qui n'est pas résoluble en élémens rationnels, et qui par conséquent est irrationnel. Sans doute, toutes choses dans le monde nous apparaissent avec le caractère de la règle, de l'ordre et de la forme; mais au fond on aperçoit toujours le sans règle (*das Regellose*), et il semble même qu'à l'origine, c'est le sans règle qui devient ordre, c'est le non rationnel qui devient rationnel. C'est là la base incompréhensible de la réalité, le reste irréductible qui ne se laisse pas ramener à l'intelligible. Il y a donc une nature extra-logique de l'existence, une base irrationnelle de la réalité. L'intelligible, c'est l'*essence*. Le non intelligible est l'*existence* (1). Nous exprimons le premier de ces élémens en disant d'une chose ce qu'elle est, le second, en disant qu'elle est. Or cet élément, qui fait et constitue l'existence, n'est plus la raison; c'est la volonté. « Pas d'être réel, sans un vouloir réel. L'être d'une chose se reconnaît en ce que cette chose s'affirme, se sépare d'autre chose, fait effort pour résister à tout ce qui cherche à la pénétrer ou à l'opprimer; mais toute résistance, tout effort réside exclusivement dans la volonté, car la volonté est, à proprement parler, le résistant, le principe de toute résistance, l'insurmontable. Dieu lui-même ne peut vaincre la volonté que par la volonté. » La volonté est encore le libre, le non logique, le non rationnel, car tout ce qui est soumis à la nécessité logique n'est pas volonté. La volonté ne peut se déduire du rationnel; elle est donc quelque chose au-delà. Enfin, si la raison ne suffit pas pour comprendre la réalité, encore moins est-elle capable de la créer. Jamais de la nécessité logique on ne passera à un être réel. « Il n'y a pas d'autre ressource, disait Schelling en pensant à Hegel, que de supposer que la raison, devenue infidèle à elle-même, a fait une chute; l'idée, que l'on se représente comme ce qu'il y a de plus parfait, s'avise, sans aucun motif, *sans rime ni raison* (comme di-

(1) L'intelligible est ce que les Allemands appellent le *was* (le *ce que*); le non intelligible est le *das* (le *que*).

sent les Français), de se briser et de se morceler dans ce monde des choses accidentelles, irrationnelles, rebelles à toute conception. On peut lui appliquer le mot de Térence : *cum ratione insanire...* » On ne peut comprendre, dit encore Schelling, « ce qui pourrait déterminer l'idée, une fois arrivée à l'état de sujet absolu, à s'objectiver de nouveau, à perdre toute subjectivité et à se laisser tomber dans la pire des extériorités, celle de l'espace et du temps; car la raison, dans laquelle tout se développe avec une absolue nécessité, ne peut rien connaître de ce que nous appelons une résolution, une action, un fait. »

En conséquence le panlogisme ne peut se donner comme la philosophie absolue. Il n'en exprime qu'une partie, celle qui concerne les rapports logiques des choses; mais le réel, le positif, l'existence, lui échappent. Le panlogisme n'est qu'une philosophie « négative; » il faut le compléter par une philosophie « positive. » L'une est la philosophie de l'entendement, l'autre la philosophie de la volonté. L'une n'a affaire qu'à l'essence logique : elle est tout hypothétique, car jamais la logique ne pose l'existence des choses, elle la suppose. Elle signifie toujours que, *si* quelque chose existe, ce quelque chose se conformera à telles lois; mais telle chose existe-t-elle? Aucune déduction *a priori* ne peut nous l'apprendre. Ce n'est que l'induction (1) qui donne l'existence. Schelling va si loin dans cette nouvelle voie, si opposée à ses premières conceptions, qu'il en vient à rejeter absolument le célèbre argument *a priori*, la preuve de saint Anselme, si chère jusque-là au panthéisme allemand. Cette preuve, comme on sait, consiste à démontrer l'existence de Dieu en partant de son idée. Schelling affirme au contraire que, même pour Dieu, l'essence n'enveloppe pas l'existence. L'existence est un fait premier qui ne peut se déduire de quoi que ce soit. L'absolument

(1) Il ne faut cependant pas se faire illusion sur la portée de cette expression. Il ne s'agit ici ni de la méthode expérimentale des Anglais, ni de la méthode psychologique des Français. C'est une induction, dit Schelling, « qui prend son point d'appui dans la pure pensée. » Au fond, c'est toujours la déduction, seulement sous forme d'analyse plutôt que de synthèse, comme on le voit lorsque Schelling cherche à établir ce qu'il appelle le commencement de la philosophie (*Philosophie der Offenbarung*, dixième leçon, p. 204.) Voici comment il procède et comment il pose le concept de la pure volonté : « Il faut partir, dit-il, de ce qui est avant l'être (*was vor dem seyn ist*). Ce qui est avant l'être, c'est ce qui n'est pas encore, mais ce qui sera (*das noch nicht seiende, aber das sein wird*), c'est le futur absolu (*das absolute zukünftige*). Or le futur, ou ce qui sera, c'est ce qui peut être (*das unmittelbar sein könnende*). Ce qui peut être, c'est ce qui veut être, c'est le pur vouloir (*das blosse wollen*). L'être consiste donc dans la volonté. » On voit par cet exemple que nous avons toujours affaire avec la méthode déductive, j'ajoute à une déduction aussi artificielle et aussi creuse que celle de Hegel. L'idée de découvrir la volonté autre part que dans la conscience du sujet voulant est absolument vaine. L'école de Schopenhauer n'est pas tombée dans cette faute.

premier ne peut être prouvé. Il est au-dessus de toute preuve parce qu'il est l'absolu et le commencement de tout. Qu'est-il donc en soi? Il est cause de soi, *causa sui*, ce qui implique qu'il est en quelque sorte antérieur à lui-même. C'est l'*aséité* des scolastiques; mais qu'est-ce qu'exister par soi-même, être cause de soi-même? Quelle est la réalité qui correspond exactement à cette notion? C'est la volonté, la liberté. Dieu est donc volonté absolue, liberté absolue, en conséquence personnalité absolue.

Ainsi Schelling, sans renoncer à ce qu'on appelle en Allemagne « le monisme, » devenu en quelque sorte un dogme pour tout philosophe allemand, retournait, après un long détour, à la doctrine de la personnalité divine, qui paraissait avoir sombré à tout jamais dans l'océan du panthéisme. M. de Hartmann affirme que Schelling n'est pas devenu pour cela infidèle au panthéisme : sa doctrine nouvelle, dit-il, est le panthéisme de la personnalité (*Persönlichkeit-Pantheismus*). « Dieu est l'être, et tout être n'est que l'être de Dieu. » Ce principe subsiste dans la nouvelle philosophie de Schelling. Ce que Schelling combat dans le panthéisme, c'est le Dieu mort de Spinoza, le Dieu logique de Hegel : ce qu'il lui substitue, c'est un panthéisme monothéiste; mais en même temps il continue à rejeter le vieux théisme, le théisme populaire, celui qui croit que Dieu est un être extérieur au monde; pour lui, comme pour tous les panthéistes, Dieu est intérieur aux choses.

Réduit à ces termes, le débat entre le panthéisme et le théisme ne nous paraît plus signifier grand'chose, car où a-t-on vu un théisme qui soutienne l'extériorité absolue de Dieu? Non-seulement toute philosophie théiste implique la présence de Dieu dans les choses, mais il n'y a de religion qu'à ce prix. Pour nous, un panthéisme qui reconnaît la personnalité divine, si l'on ne joue pas sur les mots, est précisément ce que nous appelons le théisme. Lorsqu'en effet nous revendiquons comme formule de notre doctrine (1) cette proposition fondamentale de Maine de Biran : « La science humaine a deux pôles, la personne moi d'où tout part et la personne Dieu

(1) Cette formule nous paraît pouvoir être proposée comme la formule caractéristique du spiritualisme français. Elle est invoquée par Émile Saisset (*Introduction à Spinoza*, 2e édition, 1860, p. 366); et M. Ravaisson (*Rapport sur la philosophie du dix-neuvième siècle*, p. 246) dit à peu près dans le même sens : « L'absolu de la parfaite personnalité est le centre d'où se comprend notre personnalité imparfaite. » En conséquence, au lieu de cette expression vague de *spiritualisme*, qui signifie tout ce qu'on veut, nous aimerions à désigner notre doctrine par l'expression plus précise et plus scientifique de théisme personnaliste (*Persönlichkeit-Theismus*), ou philosophie du conscient (*Philosophie des Bewussten*); notre philosophie prendrait par là un caractère plus net et plus significatif en présence des autres doctrines de la métaphysique contemporaine.

où tout aboutit, » — lorsque nous posons ainsi la personnalité au commencement et au terme de la science, nous n'entendons nullement, nous ne sommes nullement tenus à entendre que ces deux personnalités sont séparées l'une de l'autre, comme le moi d'un homme l'est de celui d'un autre homme : il va de soi que le rapport entre une personnalité infinie et une personnalité finie ne peut pas être le même que celui qui existe entre deux personnes également finies. Que l'infinie personne soit présente intérieurement à la personne finie, qu'elle la soutienne, qu'elle en soit la vie, l'âme et l'esprit, il y a là sans doute quelque chose d'obscur, mais pas plus que ne l'est l'hypothèse d'une substance impersonnelle prenant conscience d'elle-même dans les individus finis. Si donc c'est la conscience de l'unité universelle que le panthéisme craint de voir briser et morceler par la doctrine du théisme personnaliste, nous pouvons dire qu'elle ne court pas plus de risques dans un sens que dans l'autre.

Il est impossible de méconnaître la valeur l'importance de ce retour offensif de Schelling contre l'idéalisme logique. Tout est-il original dans cette conception? L'opposition de l'existence et du pur rationnel n'était-elle pas au fond du réalisme de Herbart? Celui-ci n'avait-il pas dit également que l'existence ne peut pas être déduite, qu'elle est une « position absolue. » La définition de l'absolu par la liberté est-elle bien différente aussi de celle de Fichte dans sa première philosophie? Le moi « qui se pose lui-même » n'est-il pas aussi « cause de soi? » Peu nous importe d'ailleurs le degré de nouveauté et d'originalité de la dernière philosophie de Schelling; cette critique de la logique à outrance de l'école hégélienne est du plus vif intérêt. On n'était donc pas si mal éclairé en France lorsqu'on soutenait que le système de Hegel était un panthéisme abstrait, auquel manquait tout fondement effectif et réel, que ce système passait du domaine de la logique au domaine de la nature par un saut brusque et sans aucune raison, enfin que le principe des choses ne doit pas être seulement idée, mais encore volonté et personnalité. Ainsi la philosophie allemande, mieux instruite, finissait par se dire à elle-même ce que les spectateurs désintéressés lui avaient dit depuis longtemps.

Il ne faut pas croire d'ailleurs que les vues précédentes, exprimées par Schelling dans ses ouvrages posthumes, la *Philosophie de la mythologie* et la *Philosophie de la révélation* (1), fussent pour lui-même entièrement nouvelles, et, comme le dit avec raison M. Erdmann, elles n'ont excité un si grand étonnement que parce que l'on

(1) *Schellings sämmtliche Werke* (II. *Abtheilung*, t. I-IV, 1857-1858).

avait oublié ou trop peu remarqué les derniers écrits de sa première période. Déjà, par ces écrits, il était entré dans une nouvelle phase, que ses disciples désignaient sous le nom de doctrine de la liberté (*Freiheitslehre*). Était-ce sous le coup des critiques de Fichte, avec lequel il avait eu de vives controverses et auquel il aurait emprunté la doctrine de la liberté, tandis que Fichte, par une sorte de réciprocité, lui empruntait à son tour la doctrine de l'absolu (1)? ou ne serait-ce pas plutôt sous l'influence de Jacques Boehm, avec les écrits duquel il s'était alors familiarisé? M. Erdmann soulève ces deux hypothèses sans se décider pour aucune (2). Toujours est-il que, dans ces différens écrits, il avait déjà essayé de dépasser le système panthéistique de l'identité, et, tandis que bien longtemps encore les esprits se laissaient séduire par le prestige de ce système, Schelling l'avait abandonné. Déjà en effet, dans son écrit sur la liberté humaine (3), il enseignait « qu'il n'y a pas d'autre être que le vouloir, » que le vouloir est « l'être primitif, *das Urseyn.* » Il distinguait l'être, en tant qu'il est « le fondement de l'existence » et l'être en tant qu'il « existe. ». Il appliquait cette distinction à Dieu lui-même, et il soutenait qu'en Dieu, ce qui est l'existence « n'est pas Dieu. » Dieu, c'est « le Dieu existant. » L'absolu et Dieu sont l'un et l'autre la volonté; mais l'un est la volonté sourde, obscure, sans conscience, l'autre est le « mot de cette volonté. » Toute personnalité repose sur un fond obscur; cela est vrai même de la personnalité divine. Dieu devient personne. Dans un autre écrit du même temps (4), il poussait si loin la doctrine de la personnalité divine qu'il l'assimilait presqu'à la personsalité humaine. Si nous désirons, disait-il, un vrai Dieu, un Dieu vivant et personnel, nous devons supposer que sa vie a la plus grande analogie avec la vie humaine, et qu'il a tout en commun avec l'homme, excepté la dépendance. Tout ce que Dieu est, il l'est par lui-même. *Dieu se fait lui-même :* c'est pourquoi il ne peut pas être dès l'origine quelque chose d'achevé. En Dieu comme en l'homme, il y a un principe obscur et un principe conscient, une lutte entre ces deux principes, une victoire de l'un sur l'autre. Le premier représente l'égoïsme divin, le second l'amour divin. La victoire de l'amour sur l'égoïsme est la création. Cette ressemblance

(1) Fichte en effet a eu deux philosophies comme Schelling, et il a fini en quelque sorte par la philosophie de Schelling, tandis que celui-ci finissait par la philosophie de Fichte.

(2) Erdmann, *Grundriss der Geschichte der Philosophie*, t. II, p. 554.

(3) *Ueber das Wesen der menschlichen Freiheit* (Landshut 1809).

(4) *Stuttgarter Privat-vorlesungen* (*Werke*, t. VII, p. 418-484). Ces leçons n'ont été publiées qu'après la mort de Schelling, et dans la seconde partie de ses œuvres.

de Dieu avec l'homme, disait-il encore, est un scandale pour les philosophes de métier. Ils disent : Dieu doit être surhumain; mais s'il plaisait à Dieu de se faire homme, s'il lui plaisait de s'abaisser? Pourquoi n'en aurait-il pas la liberté? On voit ici clairement les tendances de cette dernière phase de Schelling : ce n'est pas seulement un retour au théisme, mais au christianisme. Dans sa réponse à Jacobi (1), il insistait encore sur l'idée d'un Dieu qui se crée lui-même. Il voulait qu'on entendît à la lettre le *causa sui* de Spinoza, ce qui veut dire que Dieu est antérieur à lui-même. Il disait que Dieu est à la fois « le premier » et « le dernier. » En tant que premier, il n'est pas Dieu : c'est l'absolu, objet de la philosophie de la nature, ce n'est que le *Deus implicitus*, et la philosophie de l'identité n'était aussi que la connaissance implicite de Dieu. C'est seulement le principe dernier, l'*omega*, qui est Dieu dans le sens éminent, *Deus explicitus*.

Toutes ces idées, on le voit, étaient bien antérieures à 1840, puisque Schelling les avait émises de 1809 à 1813. Elles avaient été peu remarquées et comme noyées dans le grand courant de l'idéalisme logique dont Hegel était alors l'interprète heureux et puissant. Ce que Schelling appela plus tard la philosophie positive ne fut que le développement de ces mêmes idées appliquées à la théorie de la mythologie et à la théorie de la révélation. On a caractérisé justement cette philosophie en l'appelant un néo-gnosticisme, et elle a en effet d'assez grandes analogies avec la mystérieuse et confuse philosophie des premières hérésies chrétiennes; mais notre objet n'est pas d'insister sur ce côté de sa philosophie: Nous n'avons voulu qu'en résumer les traits généraux et la pensée fondamentale. C'est à M. Ed. Secrétan, l'auteur de la *Philosophie de la liberté*, que nous demanderons le développement systématique.

II.

Le mérite de M. Secrétan est d'avoir creusé la notion d'absolu et d'en avoir fait sortir l'idée de la liberté absolue. Toute la force de son argumentation consiste à avoir analysé cette fameuse définition de Dieu donnée par Descartes aussi bien que par Spinoza : Dieu est « cause de soi. » Il soutient énergiquement que c'est là une expression qu'il faut entendre à la lettre, que seule elle est adéquate à l'idée de l'absolu, que, si l'on n'admet pas à la rigueur un être se posant lui-même, se créant lui-même, se donnant l'être à lui-

(1) *Denkmal der Schrift von den göttlichen Dingen*, Tubingue 1812.

même, on n'a plus, pour le définir, que des caractères qui peuvent appartenir aussi bien à l'être fini qu'à l'être infini, car l'intelligence est un attribut des êtres finis et de l'être infini ; la bonté, la sagesse, la puissance, la causalité, sont aussi des attributs communs à l'un et à l'autre. Le seul caractère incomparable, incommensurable, incommunicable, est d'être sa propre cause : cela seul est adéquat à l'absolu. Que ce soit une notion incompréhensible, il n'y a rien là qui doive nous arrêter, car il va de soi que l'absolu est incompréhensible; mais, tout incompréhensible qu'il est, il faut l'admettre, et admettre en même temps tout ce qui est contenu dans sa notion. Expliquons cette déduction, qui est loin d'être facile à saisir, et où M. Secrétan fait preuve d'une rare subtilité.

S'il y a une vérité évidente, c'est que quelque chose existe. Appelons « être » le principe qui fait que les choses existent. Le problème est de savoir quelles sont les propriétés essentielles de l'être, et comment on le définira. M. Secrétan pose d'abord en principe l'unité de l'être. Il n'y a qu'un seul être, et l'être est tout ce qui est. M. Secrétan se fonde sur cette raison, que la science exige l'unité, et que l'unité de la connaissance implique l'unité de l'être. Il faut donc commencer par accepter le principe du panthéisme, sauf à y renoncer plus tard. Sans vouloir mêler ici la critique à l'analyse, nous ne pouvons cependant nous empêcher de faire observer que c'est aller un peu vite en besogne : rien n'est moins évident que le principe posé; il nous semble qu'au point de départ il ne faut être ni panthéiste ni antipanthéiste, parce que les données du problème ne sont pas connues; mais laissons à l'auteur la responsabilité de sa démonstration, en faisant remarquer que, s'il part du panthéisme, ce n'est point pour s'y arrêter, c'est pour aller au-delà, et, comme il le dit, le réfuter en le dépassant.

Allons plus avant. L'être est un, soit ; qu'est-il encore? Si nous considérons les êtres de la nature, nous voyons que leur existence se manifeste pour nous, d'une part, par la perception que nous en avons, de l'autre par les actions physiques et mécaniques qu'ils exercent les uns sur les autres. Or être perçu, exercer une action, ce n'est que la manifestation de l'être, ce n'est pas l'être lui-même. Pour que l'être soit véritablement, il faut qu'il y ait en lui quelque chose « d'intérieur, » un « en soi, *an sich,* » qui soit autre que ses effets extérieurs. S'il n'y avait rien dans l'être, comment aurait-il quelque chose d'extérieur? Comment ce qui ne serait rien en soi pourrait-il être perçu? Cet élément intérieur de l'être, qui lui est essentiel pour être, et qui en est en quelque sorte la base, est ce qu'on appelle « la substance. » La substance se distingue, suivant M. Secrétan, de « l'existence. » L'existence est l'apparition de la

substance; c'est l'être hors de soi, tandis que la substance est l'être en soi. La substance est la « cause de l'existence. » Elle est donc essentiellement active; elle est activité. Toute substance est cause; toute cause est substance : ce sont deux notions du même degré.

N'oublions pas que nous ne cherchons pas seulement les conditions de l'être en général, mais de l'être absolu, de l'être premier. On peut trouver que notre métaphysicien va bien vite, en posant tout d'abord la notion de l'absolu sans le soumettre à aucune critique comme une notion universellement acceptée; n'oublions pas que nous avons affaire à l'un des derniers représentans de la philosophie allemande, que cette philosophie depuis un demi-siècle posait cette notion comme un axiome, que cet axiome n'était contesté par personne. Le point de vue critique de Kant avait été complétement effacé et submergé par l'idéalisme dogmatique et théorique de ses successeurs. Acceptons donc le problème tel qu'il est posé, et demandons-nous ce que c'est que l'absolu.

Nous avons vu que la substance est la cause de l'existence; mais on peut se demander quelle est la cause de la substance. Si cette cause est en dehors de l'absolu, il n'est plus l'absolu : il faut donc qu'elle soit en lui, et que l'absolu soit non-seulement cause de son existence, mais encore de sa substance, qu'il se produise lui-même, en un mot qu'il soit cause et effet de lui-même. Une telle conception n'est-elle pas contradictoire? Un être peut-il à l'égard de lui-même être à la fois cause et effet? Une telle conception est si peu contradictoire que nous en trouvons le type dans l'expérience. C'est ce qui arrive en effet dans les êtres organisés. La vie est à la fois la cause de l'existence des organes et l'effet des fonctions des organes; chaque fonction est cause et effet de toutes les autres. Or ce qui est à la fois cause et effet est ce que l'on appelle un *but*. La vie est son but à elle-même. La cause finale est le vrai commencement, la vraie cause; la cause efficiente n'est que le milieu ou le moyen, ou plutôt ces deux causes se confondent. L'idée de but nous représente un cercle fermé; c'est ce qui manquait à la conception de Spinoza. Il faut que le rapport des modes à la substance soit aussi positif que le rapport de la substance aux modes. L'être n'est donc pas seulement substance et cause efficiente; il est un but substantiel, un organisme, une vie. Ici encore, si nous voulions mêler la critique à l'exposition, nous demanderions s'il n'y a pas quelque abus métaphorique à transporter la notion d'être vivant de l'organisme, qui est composé de parties matérielles, à la simplicité de l'être absolu : est-il intelligible de dire que les modes sont à la substance ce que les organes sont au corps vivant? Dans l'être vivant lui-même, n'y a-t-il pas quelque équivoque à prétendre qu'il est cause

et effet de lui-même? La vie, considérée comme force vitale, comme cause organisatrice, est-elle la même chose que la vie considérée comme la résultante de toutes les fonctions? Tels sont nos doutes, et dans ces conceptions sublimes et transcendantes nous craignons que l'on n'oublie un peu trop les vieilles règles de la logique sur la précision des termes et la clarté des définitions.

Nous sommes arrivés à concevoir l'absolu comme un être vivant; n'est-il pas quelque chose de plus? L'être, avons-nous dit, est cause de son existence, et cause de sa substance; mais cette substance se manifeste dans l'existence d'une manière réglée, déterminée, conforme à des lois. Si l'être produit sa substance et son existence, il faut aussi qu'il produise sa loi. Il ne pourrait la recevoir d'un autre être sans devenir relatif. Il est donc cause de sa propre loi. Or un être qui se donne à lui-même la loi, qu'est-ce autre chose qu'un esprit ou une volonté? En effet, déterminer soi-même la nature de son activité, c'est être esprit. Être esprit, c'est se donner à soi-même sa loi, c'est-à-dire son propre caractère. « Êtes-vous savant? c'est que vous avez étudié. Êtes-vous généreux? c'est que vous avez dompté votre égoïsme. En un mot, nous sommes libres. Esprit, volonté, liberté, c'est une seule et même chose. »

Chacun des degrés de cette déduction correspond à une phase particulière de la philosophie moderne. La substance cause de son existence, c'est la *substance* de Spinoza : la substance identique à la cause, c'est la *force* de Leibniz. L'être cause de lui-même, l'être vivant qui est son but à lui-même, c'est l'*idée* de Hegel. L'être qui se donne à lui-même la loi, c'est la *volonté autonome* de Kant. La dernière phase, celle qui reste à traverser, la *liberté absolue*, est celle du second Schelling.

En effet, nous ne sommes pas au bout : nous n'avons pas encore atteint le terme final et décisif. L'être est libre : il se donne à lui-même sa loi. Mais d'où lui vient cette liberté? L'a-t-il reçue d'ailleurs? il ne serait plus absolu : ce serait une liberté semblable à celle des hommes. En outre, l'esprit tel que nous l'avons défini implique encore une autre contradiction. Il se donne la loi; mais c'est en vertu de sa nature. D'une part il se détermine, de l'autre il est déterminé. Il est donc encore à la fois esprit et nature. Pour résoudre cette contradiction, il faut aller plus loin qu'une liberté possédée par nature, que l'esprit aurait reçue d'un autre, ou qu'il tiendrait de son essence. Il faut que l'esprit se fasse lui-même esprit, qu'il se donne à lui-même la liberté. En un mot, la définition de Dieu « cause de lui-même » implique les degrés suivants : « Substance, il se donne l'existence; vivant, il se donne la substance; esprit, il se donne la vie; absolu, il se donne la liberté. » Il est « absolue liberté. » Impossible d'aller au-delà; mais il faut aller jusque-là. La

vraie formule de l'absolu est celle-ci : « je suis ce que je veux. »

Rendons-nous bien compte de toute la portée des propositions précédentes. On pourrait n'y voir d'abord que des expressions paradoxales et excessives pour rendre plus sensibles des vérités abstraites d'une haute portée : on pourrait croire que l'auteur a seulement voulu dire ce que tout le monde pense, à savoir que, Dieu étant l'être souverainement parfait, il doit être absolument libre, parce que la liberté est une perfection. Nullement : c'est la doctrine elle-même qui est paradoxale et non pas seulement l'expression. Ce n'est pas parce que Dieu est parfait qu'il est libre : c'est parce qu'il est libre qu'il est parfait. Un être parfait par nature, dit l'auteur, le serait moins que celui qui se donnerait toutes les perfections. Un être parfait par nature serait imparfait. « L'absolu n'a pas de nature. — Toute nature est née, dérivée, secondaire. » A quoi reconnaît-on le vrai caractère de l'absolu? c'est qu'il ne puisse pas être pensé autrement qu'à titre d'absolu. Or un être qui se donne à lui-même la liberté ne peut être qu'absolu, et pas autre chose. Une telle notion n'a de sens que dans l'absolu. Toute « nature » au contraire (intelligence, bonté, vérité, etc.), peut être conçue comme relative aussi bien que comme absolue. Il n'y a que cette formule : « je suis ce que je veux, » qui ne puisse s'appliquer rigoureusement qu'à l'absolu lui-même : appliquée au fini, cette formule n'a aucun sens. Elle est donc la seule qui puisse caractériser et définir ce qui est essentiellement sans comparaison et sans analogie.

Ne nous hâtons pas de condamner une si étrange doctrine. N'oublions pas que Descartes l'a exprimée quelquefois en termes presque semblables (1), que Bossuet et Fénelon, dans leur réfutation de l'optimisme de Malebranche, s'en sont rapprochés. On est placé, en

(1) Lorsque Descartes, dans sa troisième *Méditation*, nous dit : « Si j'étais indépendant de tout autre, et que je *fusse moi-même l'auteur de mon être*, il ne me manquerait aucune perfection, car *je me serais donné à moi-même* toutes celles dont j'ai en moi quelque idée, et ainsi *je serais Dieu*, » il semble bien dire que Dieu est l'auteur de son propre être, et qu'il s'est donné à lui-même toutes les perfections, ce qui est précisément le système de la liberté absolue. De plus, dans la discussion des *Objections*, Descartes soutient contre Catérus et contre Arnauld que « Dieu est à lui-même ce que la cause efficiente est à l'égard de son effet. » Cependant, devant l'objection d'Arnauld « que Dieu devrait alors être antérieur à lui-même, » Descartes recule; il semble effrayé lui-même de l'absolu de cette théorie, et il se réduit à dire que Dieu, c'est « l'essence qui est la cause de l'existence, » et qu'on peut appliquer par analogie le concept de cause efficiente à celui de cause formelle, « à peu près comme on transporte au polygone les propriétés du cercle. » Ce n'est donc que métaphoriquement et analogiquement que Descartes a admis la doctrine de Dieu cause de soi; mais on voit à quel point il s'est approché de la doctrine de la liberté absolue. Je n'ai pas besoin de rappeler non plus la théorie bien connue de la création des vérités éternelles par la liberté divine.

théodicée, entre ces deux abîmes : ou imposer à Dieu une sorte de *fatum*, en lui supposant une nature nécessaire à laquelle il doit obéir, ou lui prêter un bon plaisir absolu qui est aussi près de la tyrannie que de la liberté. Les plus grands métaphysiciens ont flotté de l'un à l'autre. La liberté absolue est une réaction contre « l'idée absolue : » c'est la revendication extrême de la liberté contre la logique, et nous devons savoir gré à tout métaphysicien qui, poussant une idée à l'extrême, nous en fait mieux comprendre le sens et la portée.

Après avoir posé cette définition de l'absolu, M. Secrétan reconnaît sans peine qu'elle est incompréhensible. « Nous constatons la place de l'absolu, dit-il, nous n'en avons pas l'idée, car nous n'avons pas d'intuition correspondante. » La liberté absolue est au-delà de l'intuition; nous ne la connaissons que dans ses manifestations. La volonté est l'essence universelle. Les différens ordres d'êtres sont les degrés de la volonté. « Exister, c'est être voulu; être substance, c'est vouloir; vivre, c'est se vouloir; être esprit, c'est vouloir son vouloir. » On remarquera ces vigoureuses et brillantes formules. Tout étranges qu'elles sont, elles n'ont rien qui puisse choquer les disciples de Maine de Biran, depuis longtemps habitués à considérer la volonté comme l'essence de l'être. Jusqu'où faut-il pousser cette conception? C'est une autre question.

Sans vouloir exposer toutes les conséquences que l'auteur tire de son principe, il y en a une cependant qui est trop importante et trop curieuse pour ne pas être mentionnée.

Ce premier principe, cet absolu, qui n'a d'autre essence que de n'en pas avoir, qui est volonté absolue, liberté absolue, est-il ce que les hommes reconnaissent et adorent sous le nom de Dieu? Doit-il être nommé Dieu? Non, dit résolûment M. Secrétan. L'absolu est au-delà de Dieu; il est avant Dieu, il est la source de Dieu. Il faut distinguer deux absolus : l'absolu en essence, en puissance, qui est la liberté absolue, liberté pure, notion essentiellement négative, incompréhensible, et qui n'exprime que l'opposition à ce qui n'est pas lui, — et en second lieu, l'absolu en acte, l'absolu existant. Le premier est « l'abîme insondable de la pure liberté; » c'est l'absolu négatif. Le second, l'absolu positif, est « un fait. » C'est à lui seulement que convient le nom de Dieu, et l'expérience seule peut nous le faire connaître. Sans doute, il y a une nécessité des choses, mais c'est une nécessité voulue. Il y a d'immuables statuts; mais ils ont été posés. Toute nécessité s'explique; toute nécessité est dérivée : toute nécessité est un fait. C'est cette nécessité voulue qu'on appelle ordre, providence, et dont le principe est Dieu. « Le principe mobile, transcendant, supérieur au monde,

par conséquent à la pensée, dont il forme la limite, c'est l'absolu en essence; mais le principe fixe, immanent, immuable, nécessaire, c'est le Dieu réel, tel qu'il est en fait pour nous : c'est notre Dieu, ou, plus simplement, c'est Dieu. Dieu n'est pas une substance, c'est un fait. L'absolu est la nuée; Dieu est l'éclair. » Ainsi l'absolu devient Dieu en créant le monde, en créant le vrai, le juste, le bien, l'ordre, car ce n'est que par rapport au monde que toutes ces choses existent. Dieu veut être Dieu. « Il se fait et se proclame Dieu; il est Dieu parce qu'il le veut. »

En se créant lui-même, Dieu a créé le monde. Pourquoi? Dans quel dessein? Dieu a-t-il besoin du monde? Non, sans doute; quelle peut donc être la raison suprême de la création? Constatons d'abord que le monde existe : c'est un fait. Nous ne pourrions deviner l'existence de ce fait *a priori;* mais étant donnés d'une part l'existence du monde, de l'autre le principe de la liberté absolue, nous pouvons conclure de là le motif de la création. Ce motif, c'est l'amour.

Comment de la liberté absolue passe-t-on à la doctrine de la création par amour? Ce passage est une des déductions les plus subtiles de la théorie; mais elle a eu assez de succès dans quelques écrits récens de la philosophie française, pour que nous nous attachions à la faire connaître, quelque artificielle qu'elle nous paraisse. Dieu est la liberté absolue; l'acte de la création doit donc être un acte de liberté absolue. Si le motif de la création était puisé dans l'essence même de Dieu, il ne serait pas libre. L'amour ne peut donc pas être antérieur à la liberté; il doit en être l'effet. Mais si Dieu, en créant, obéissait à un motif égoïste ou intéressé, par exemple sa gloire, son plaisir, etc., il ne serait pas plus libre, car c'est être l'esclave d'une loi extérieure et supérieure à sa propre volonté que de rechercher exclusivement son bien-être. Tout retour d'un sujet sur lui-même implique besoin, manque, asservissement à soi-même. L'absolu affranchissement est donc identique à l'absolu désintéressement. Donc le motif de la création doit être puisé dans un être autre que Dieu, et doit avoir pour objet la créature elle-même : or Dieu ne doit rien à cette créature qui n'existe pas encore. Il la crée donc pour elle-même, et sans y être obligé. Qu'est cela, si ce n'est un acte de grâce, de faveur, de libéralité, en un mot d'amour ou de charité? Ne croyons pas pour cela que l'amour soit l'essence de Dieu : c'est le miracle éternel de sa volonté. L'amour n'est point une essence. L'être parfait est celui qui se donne à lui-même la perfection. Le véritable amour est celui qui se crée lui-même par la libre résolution de sa volonté. « L'amour, c'est la liberté faisant acte de liberté. » Cela revient à dire que la création est une

œuvre purement gratuite. Le monde n'existe que par grâce. La grâce est le fond de son être; la grâce est sa substance : créer, c'est aimer.

Qu'est-ce maintenant que la créature? Est-elle quelque chose ou n'est-elle rien? Si la créature n'est rien, il n'y a pas eu de création. Si au contraire il y a eu création et création par amour, il faut que la créature soit quelque chose. Nous échappons par là au panthéisme. Qu'est-elle enfin? Elle est, comme Dieu lui-même, un être libre, car l'être libre est le seul véritable. La création n'est donc autre chose que « la liberté posant la liberté. L'amour créateur et la liberté créée sont les deux facteurs du monde. »

Voilà le principe et la loi de la création : quelle est maintenant la loi de la créature? La créature doit être libre comme Dieu lui-même. Être libre, c'est poser sa personnalité, c'est se poser soi-même; mais comment se poser soi-même sans se distinguer par là même de Dieu, sans chercher à exister hors de Dieu? Il semble donc que la loi de la créature soit la séparation d'avec Dieu; mais, d'un autre côté, qu'est-ce que la création dans le fond, sinon la volonté créatrice elle-même? N'est-ce pas l'un qui est la substance de l'autre? Lorsque la créature se veut elle-même, elle veut donc en même temps la volonté créatrice qui est son essence. Elle veut s'unir à Dieu en s'en distinguant. Or s'unir à un être, qu'est-ce autre chose que l'aimer? Ainsi l'amour de Dieu est donc la loi de la créature, comme l'amour de la créature est le motif de la création.

III.

Tel est le système de la liberté absolue dont M. Secrétan doit évidemment l'idée à Schelling, mais qu'il s'est rendu propre par la vigueur et la netteté de sa construction systématique. On remarquera surtout dans son œuvre la force et l'éclat du style métaphysique. C'est le don du métaphysicien d'exprimer ses idées dans une langue concrète, accentuée, colorée, et de faire ressortir l'idée par le relief de l'expression. Les Allemands ont quelquefois ce don; mais ils le gâtent par le jargon et le noient dans la diffusion des mots. Descartes, Malebranche, Leibniz et Spinoza l'ont eu au plus haut degré et restent les maîtres en ce genre. Chez les anciens, Platon et Aristote sont hors de pair. En ce sens, on peut dire que la langue métaphysique fait partie du génie métaphysique : exprimer une idée, c'est l'inventer. M. Secrétan a emprunté quelque chose de ce don aux grands maîtres de la philosophie. Il a le talent d'écrire en métaphysique, et l'originalité de ses tours et de ses formules saisit vivement l'esprit. On peut trouver même que la suite des idées et la conséquence sévère des déductions sont quelquefois remplacées

par une brillante métamorphose d'images métaphysiques, et que la force et la plénitude des mots fait illusion sur le peu de solidité des idées; mais, cette critique à part, il reste un ouvrage remarquable, trop peu connu, riche de pensées, et qui provoque à penser, d'une méthode savante et d'un vol élevé.

Quant au système considéré en lui-même, il se propose un double but : sauver la liberté divine en l'élevant à l'absolu : supprimer le panthéisme en le dépassant. Selon les philosophes de cette école, le panthéisme aurait facilement raison du théisme dogmatique; on ne peut le vaincre que par un théisme supérieur.

Selon nous, il y a beaucoup d'illusion dans cette supposition des Allemands, que chaque système doit en quelque sorte monter sur les épaules du précédent et atteindre un degré supérieur de ce mât de cocagne que l'on appelle la philosophie. Ce serait supposer que, dans l'ordre des premiers principes, il y a une échelle de degrés à l'infini, et qu'on pourrait toujours, de progrès en progrès, trouver un principe plus élevé que le précédent. Une telle hypothèse est contraire à la notion de l'absolu, qui ne serait plus ce qu'il doit être, s'il se surpassait perpétuellement lui-même. Et où trouverait-on une série sans limites de formules de l'absolu? Supposons qu'on veuille appliquer à la philosophie de la liberté le critérium et la mesure qu'elle applique elle-même aux philosophies précédentes, et que l'on n'y voie qu'un degré et un échelon de la science de l'absolu, je demande ce qu'on pourrait concevoir, supposer, imaginer au-delà d'une liberté qui se crée elle-même? On avouera donc qu'il y a au moins un terme, une limite, que l'on ne peut dépasser : ce serait le système même de l'auteur; mais alors pourquoi reprocher à telle philosophie d'être immobile, stagnante, dépassée? qui ne voit que ce reproche pourra s'appliquer à la philosophie de la liberté lorsqu'elle aura triomphé? Que faire de mieux en effet quand on a découvert la vérité que de s'y tenir? Il peut donc y avoir une philosophie immobile, j'entends immobile dans son principe, non dans ses formes : ce serait celle qui aurait trouvé la vérité. Ce ne sera donc pas une objection contre une philosophie d'être immobile, de ne pas se dépasser elle-même : elle ne le devrait que si elle était fausse, et la question est de savoir si elle l'est, si l'on a tort ou raison; le fait d'aller plus loin dans un sens ou dans un autre ne préjuge en rien la solution, puisqu'on peut aller plus loin dans le faux aussi bien que dans le vrai. On ne peut donc admettre le critérium suivant lequel la dernière venue, entre les philosophies diverses, aurait toujours raison. Souvent la vérité consiste à reprendre un principe trop sacrifié, et c'est précisément ce qui est arrivé à la philosophie de la liberté. Cette philosophie a une certaine valeur

comme un mouvement de retour, comme un essai de réacquisition de vérités oubliées, comme expression vive, frappante et paradoxale de ces vérités; mais lorsqu'elle se donne elle-même comme une philosophie supérieure, dépassant et absorbant les précédentes, elle supprime à son tour certaines conditions de la vérité, qui ne sont pas moins nécessaires que son propre principe, et sans lesquelles ce principe devient lui-même absolument inintelligible.

Nous sommes loin de soutenir que la philosophie ne soit pas susceptible de faire des progrès et ne s'enrichisse pas continuellement. Nous croyons au contraire très fermement à la perfectibilité de la science philosophique; nous allons si loin dans cette pensée que, selon nous, cette science acquiert et s'enrichit perpétuellement non-seulement par les grands philosophes, mais encore par les petits. Au lieu de croire que les philosophes se répètent sans cesse, nous sommes au contraire frappé de ce que l'on peut trouver de nouveau dans chacun d'eux. Pascal a dit avec profondeur : « A mesure que l'on a plus d'esprit, on trouve qu'il y a plus d'esprits originaux. » De même, à mesure que l'on a plus d'expérience de l'histoire de la philosophie, on trouve qu'il y a plus de penseurs originaux. Chacun apporte sa pierre, et cela est aussi vrai du dernier venu que des précédens. Mais autre chose est dire qu'il y a des idées nouvelles et acquises à la science dans Kant, dans Fichte, dans Schelling et dans Hegel, et dans M. Secrétan, autre chose est dire que le principe de Fichte est supérieur à celui de Kant, celui de Schelling à celui de Fichte, et celui de Hegel à celui de Schelling, — enfin celui du second Schelling à celui de Hegel lui-même; car on ne peut aller ainsi à l'infini. Nous admettons le progrès de ces systèmes, à la condition que chacun d'eux consentira à n'être qu'un appoint dans le développement de la philosophie universelle et non un centre où tout aboutit. En un mot, la philosophie de la liberté nous fournira des données qui pourraient être utilisées dans la construction d'une philosophie universelle (laquelle n'existera jamais qu'à l'état d'*idée*), mais non pas comme étant elle-même, ainsi qu'elle le prétend, le dernier mot. C'est ce qui s'éclaircira mieux par les observations qui vont suivre.

Dans la philosophie de la liberté, nous distinguerons deux points de vue : la liberté absolue par rapport au monde et la liberté absolue par rapport à l'absolu lui-même : sur le premier point, nous entrons assez avant dans la pensée de l'auteur; mais nous nous en séparons absolument sur le second.

Nous accordons en effet que dans un certain théisme, celui de Platon et de Leibniz par exemple, on n'a peut-être pas placé assez haut le concept de la liberté divine. Lorsqu'on admet avec Platon

que l'entendement divin contient toutes les idées des choses créées à titre de modèles éternels et nécessaires comme Dieu lui-même, lorsqu'on admet avec Leibniz que dans l'entendement divin résident de toute éternité tous les mondes possibles, c'est l'entendement et non la liberté de Dieu que l'on considère comme la source des possibilités. Or on peut entendre par là deux choses très différentes : ou bien Dieu pense ses modèles et ses possibles comme nous les pensons nous-mêmes, c'est-à-dire à titre d'objets, et il se distingue de ces objets; n'est-ce pas comme si l'on disait qu'il y a quelque chose qui n'est pas Dieu, qui même par hypothèse est inférieur à Dieu, et que cependant Dieu est obligé de penser pour être intelligent? N'est-ce pas, selon le mot de Spinoza, soumettre Dieu à un fatum? N'est-ce pas dire que Dieu ne serait rien sans le monde, ou tout au moins sans la pensée du monde? Faudrait-il un grand effort de logique pour conclure de là qu'il ne serait rien sans l'existence du monde? Et n'est-ce pas une sorte de panthéisme idéal que de faire cohabiter Dieu éternellement avec l'idée d'un autre être que lui-même, comme s'il devait s'ennuyer s'il était seul? On peut soutenir au contraire que l'entendement divin est la source des possibilités, en ce sens qu'il en est la cause, qu'il les rend possibles en les pensant, que ces possibles ne seraient rien sans la pensée de Dieu : on peut dire avec Spinoza que l'intelligence divine est « antérieure » aux choses, tandis que l'intelligence humaine leur est « postérieure, » ce que Bossuet a exprimé admirablement en disant: « Nous voyons les choses parce qu'elles sont; mais elles sont parce que Dieu les voit. » Si l'on admet cette seconde hypothèse, si l'on entend par intelligence non-seulement la faculté de contempler, mais la faculté de créer, on introduit par là même la notion de la volonté et de la liberté dans l'entendement divin; ou *plutôt*, les idées divines, les types absolus, étant l'effet de la puissance créatrice et ne préexistant pas à son action, on peut dire que dans cet acte la volonté intervient plus encore que l'intelligence. En un mot, si l'on convient d'appeler liberté l'acte par lequel Dieu fait que quelque chose existe, comme les possibles n'existent même à titre de possibles que par l'acte de Dieu, on dira justement en ce sens qu'ils résultent de sa liberté. Nous admettrions donc que le monde idéal pas plus que le monde réel ne s'impose à Dieu d'une manière nécessaire, et qu'il en est la cause absolument libre (1).

Nous ne serions pas même éloigné d'admettre cette expression paradoxale de Schelling et de M. Secrétan, que Dieu « se fait lui-

(1) Qu'on veuille bien nous permettre de renvoyer, pour le développement de ces idées, à notre livre récent des *Causes finales* (dernier chapitre).

même, qu'il veut être Dieu. » Nous y voyons une manière vive et extraordinaire, mais jusqu'à un certain point admissible de traduire une grande vérité. Qu'appelle-t-on Dieu dans l'usage commun des hommes? Est-ce ce que les philosophes désignent sous le nom de l'absolu, l'infini, l'inconditionnel, l'être des êtres, l'idée des idées? Non, car de tels mots dépassent de beaucoup l'intelligence de la plupart des hommes et ne répondent qu'imparfaitement à la notion qu'ils se font de la nature divine. Pour eux, du moins dans l'état actuel des croyances religieuses chez les nations les plus civilisées, c'est un être infiniment sage, infiniment juste, infiniment bon qui les a créés, qui les soutient et les dirige par sa providence. Telle est la vraie notion de Dieu; c'est ce qu'on appelle « le bon Dieu. » Or, si nous demandons la signification de ces attributs, sagesse, justice et bonté, nous verrons que chacun d'eux a rapport à la créature et à la création. Qu'est-ce qu'être sage, si ce n'est approprier les moyens aux fins dans une œuvre de ses mains? être bon, sinon répandre ses dons avec munificence sur d'autres êtres que soi-même? être juste, si ce n'est récompenser ou punir, selon leurs mérites, des agens moraux? Supposez que Dieu n'ait pas créé le monde, comment pourrait-on l'appeler sage? Supposez qu'il n'ait pas créé d'êtres sensibles, comment pourrait-on l'appeler bon? Enfin s'il n'avait pas créé d'agens moraux, comment pourrait-on l'appeler juste? La justice, la sagesse et la bonté, c'est-à-dire les attributs moraux de Dieu, ceux qui le rendent aimable, respectable, redoutable, ceux qui sont l'objet des religions, n'existeraient donc pas (tels du moins que nous les concevons), si Dieu ne s'était fait créateur; c'est donc le Créateur que nous appelons Dieu, ce sont ses attributs moraux qui le constituent tel par rapport à nous. Au-delà de ces attributs est une essence absolument incompréhensible (1), objet d'adoration, mais non d'amour. On peut donc dire qu'en se faisant créateur, l'absolu s'est fait Dieu. Avant la création, nous pourrons l'appeler avec Schelling *Deus implicitus*, après la création *Deus explicitus :* celui-ci sera le vrai Dieu, le premier nous étant inaccessible par l'infinité de son essence. Voilà jusqu'où nous pouvons aller dans la théorie de Schelling et de Secrétan. Devons-nous aller plus loin? Non, car nous rencontrons alors devant nous le principe de contradiction, seule barrière qui puisse défendre la raison humaine des attaques du scepticisme.

Nous ne chicanerons pas l'auteur sur cette assertion que la notion

(1) Cette doctrine ne serait pas aussi hétérodoxe qu'on pourrait le croire. Le père Gratry soutient quelque chose d'analogue, lorsqu'il développe dans son livre de la *Connaissance de Dieu* sa belle théorie des deux degrés d'intelligibles dans la nature divine.

de l'absolu doit être essentiellement paradoxale, parce que l'absolu en soi est incompréhensible; cependant au moins faudrait-il s'expliquer sur cette notion d'incompréhensibilité, car l'incompréhensible absolu est une chose dont on ne peut rien dire, et qu'on ne peut pas même penser : à plus forte raison ne pouvons-nous pas en parler. Puisque nous parlons de l'absolu, que nous l'affirmons, que nous le définissons, il faut que nous le pensions d'une certaine manière et nous ne pouvons le penser que conformément aux lois de la logique. De ce que nous ne savons pas tout ce qu'il est, il ne s'ensuit pas que pour le penser nous devions renoncer aux conditions de toute pensée. On ne doit pas dire en métaphysique plus qu'en théologie : *Credo quia absurdum.* Or l'idée d'une liberté absolue, sans essence, sans nature, sans aucune détermination, est une idée qui implique contradiction. Au lieu d'être l'acte pur d'Aristote, c'est la puissance pure, l'aptitude à tout devenir, l'indéterminé absolu : c'est le rien. Que l'on analyse en effet la notion de la liberté absolue (à la condition de n'y rien ajouter subrepticement), on verra qu'une telle puissance, qui n'est ni finie ni infinie, ni parfaite ni imparfaite, ni quoi que ce soit (car autrement elle aurait une nature), n'est autre chose que le premier terme de la dialectique hégélienne, c'est-à-dire l'être, dont Hegel lui-même a démontré l'identité avec le non-être. On ne peut pas même dire que la nature de ce principe soit d'être liberté, puisqu'il se donne à lui-même la liberté. On ne peut pas dire non plus qu'il est une puissance, une force, une activité, car alors il aurait une nature, et ne serait pas liberté absolue.

Admettons cependant que cette liberté absolue soit une puissance : car enfin pour en parler, il faut bien lui appliquer une attribution quelconque. Qu'est-ce donc qu'une puissance absolue qui peut tout ce qu'elle veut? Est-il même permis de dire qu'elle veuille quelque chose? Que serait une telle puissance sinon le *destin* des anciens ou ce que l'on nomme dans les écoles le *fatum mahometanum?* Telle est l'objection fondamentale de Leibniz à la doctrine du *decret absolu,* soutenue par les théologiens de son temps, et en quoi le décret absolu se distingue-t-il de la liberté absolue de Schelling et de Secrétan? Et ne devrait-on pas au moins nous expliquer la différence? Et s'il n'y en a pas, comment passer devant une telle objection sans y répondre, comme s'il n'y avait plus lieu de parler de Leibniz en philosophie? Lorsqu'on rétrograde (sous prétexte de progrès) jusqu'au principe du supra-lapsarisme (1), comment peut-on se croire dispensé d'examiner les difficultés d'un Leibniz? Pour celui-ci, la

(1) Doctrine de la théologie réformée, qui exagérait le principe de la toute-puissance divine.

liberté absolue n'était autre chose que l'absolue tyrannie. C'était la doctrine de Hobbes, qui disait brutalement que l'attribut fondamental de la divinité est la toute-puissance : les âmes religieuses disaient la même chose, seulement il s'y mêlait un sentiment de piété qui masquait à leurs propres yeux le matérialisme de la doctrine; mais leur principe n'était pas très différent. De même aujourd'hui M. Secrétan parle de la liberté absolue avec un sentiment de vénération que sa nature élevée et toute religieuse éprouve d'avance pour le principe suprême quelle qu'en soit la définition; mais, si nous faisons abstraction de ces sentimens personnels, qui n'ont rien à voir avec la philosophie, il ne reste que le concept brut d'une toute-puissance sans attributs, aussi indifférente au bien qu'au mal, et qui fera même plutôt le mal que le bien, peut-être parce qu'il est plus facile. Ce sont ces conséquences que l'école de Schopenhauer tirera de la doctrine de la volonté absolue, et qui en réfutent le principe, en tant du moins qu'on a cru poser par là un théisme supérieur à celui du passé.

M. Secrétan semble avoir entrevu ces conséquences et s'être efforcé de les détourner en nous disant quelque part et tout à fait en passant, comme un détail secondaire, que la volonté absolue doit être une volonté intelligente, car « la liberté sans intelligence ne serait que le caprice et le hasard (1). » N'est-il pas étrange que, dans un système métaphysique un peu rigoureux, on fasse ainsi intervenir l'intelligence d'une manière aussi accidentelle et sans qu'il soit besoin d'aucune démonstration? « Il est inutile d'y insister, » dit l'auteur. Pourquoi donc? Est-il donc si évident que l'intelligence soit à l'origine des choses? Que devient la volonté sourde de Schelling? et une liberté intelligente est-elle une liberté absolue dans le sens de l'auteur? A coup sûr, pour ce qui nous concerne, nous lui accorderons sans hésiter son postulat, nous accorderons qu'une volonté sans intelligence n'est certainement pas une volonté; comment vouloir quelque chose sans le penser? Comment l'absolu dirait-il : « Je suis ce que je veux, » s'il était incapable de savoir ce qu'il veut être? Seulement nous demandons si, ce postulat accordé, il reste quelque chose du système, si cette parenthèse à peine indiquée et qui ne sera remarquée que par ceux qui savent d'avance le faible de la doctrine, ne la ruine pas par la base, quelque modestement qu'elle soit présentée.

En effet, si l'on accorde que l'absolu est une liberté intelligente, comment persister à soutenir que l'absolu n'a pas de nature, qu'il est tout ce qu'il veut, qu'il se crée lui-même, qu'il se donne même

(1) *Philosophie de la liberté,* leçon XVII.

la liberté, comment enfin maintenir au sens propre tous les paradoxes précédens? Être intelligent, n'est-ce donc pas avoir une nature, une essence? L'intelligence n'est-elle donc pas un attribut déterminé? Si vous prétendez que votre liberté intelligente n'a pas d'essence, que faudrait-il donc pour qu'elle en ait une dans le sens que vous combattez? Définissez-nous cet absolu dont vous ne voulez pas et qui aurait une essence autre que l'intelligence et la volonté. Tous les philosophes ont eu beau enfler leurs conceptions depuis l'origine du monde, ils n'ont jamais pu réussir à concevoir que trois attributs possibles de la divinité sur le modèle de nos propres facultés : vouloir, penser et aimer. De ces trois attributs vous en conservez deux : la volonté et la pensée; vous ne réservez que l'amour comme corollaire de votre déduction; mais, ce point réservé, qu'a donc votre doctrine de si différent du théisme proprement dit, puisque des trois attributs qu'il admet, vous en conservez deux?

La doctrine d'une liberté absolue et celle d'une liberté intelligente se contredisent l'une l'autre. « Je suis ce que je veux, » dit l'absolu. Il y a cependant une chose que l'absolu ne peut pas vouloir : c'est de ne pas être intelligent, et il n'a pas davantage le pouvoir de vouloir l'être, car, si l'intelligence était un résultat de la volonté, il y aurait eu un moment (au moins logique) où il y aurait eu volonté sans intelligence, ce que M. Secrétan déclare lui-même impossible, puisque ce serait, dit-il, le caprice et le hasard; et puis comment vouloir être intelligent, si l'on ne sait ce que c'est que l'intelligence, c'est-à-dire si on ne la possède pas déjà? La volonté est donc intelligente par nature et non par choix. Maintenant, étant telle, ne pourrait-elle pas vouloir ne plus être intelligente? C'est là d'abord une hypothèse assez oiseuse, car pourquoi le voudrait-elle? Et d'ailleurs cela est impossible, car vouloir ne plus être intelligent, ce serait vouloir n'être plus volonté, c'est-à-dire liberté, et comme la liberté est identique à l'absolu, ce serait vouloir ne plus être absolu, en d'autres termes ne plus être. La liberté absolue peut-elle aller jusque-là? Dans la doctrine de Schopenhauer, si semblable par le principe à celle de Schelling et de Secrétan, la volonté, nous le verrons, peut cesser de vouloir s'objectiver; elle peut vouloir anéantir le monde et la vie; mais elle ne peut se détruire elle-même, et M. Secrétan, pas plus que Schelling, ne s'est engagé à aller jusque-là.

On nous dit que l'absolu peut vouloir être fini ou infini, parfait ou imparfait, que les perfections qu'on se donne à soi-même sont supérieures à celles qu'on tient de son essence. Qu'entend-on par là? Qu'est-ce, le fini ou l'infini? Entendez-vous ces mots dans le

sens de la quantité, c'est-à-dire de l'espace et du temps? Voulez-vous dire que Dieu pourrait, s'il le voulait, se resserrer, se circonscrire en un point de l'espace, passer par le trou d'une aiguille, tenir dans une coque de noix? ou encore qu'il pourrait commencer ou finir, avoir une jeunesse et une vieillesse? La philosophie allemande s'est trop appliquée à démontrer l'idéalité de l'espace et du temps pour que de telles imaginations, dignes d'ailleurs des *Mille et Une nuits*, puissent s'appliquer à l'absolu. Aurait-on par là une sorte d'idée préconçue de justifier d'avance quelque doctrine d'incarnation? Ce serait confondre deux domaines profondément différens, le domaine de la manifestation de Dieu et celui de son essence. Que Dieu puisse se manifester comme homme, qu'il puisse revêtir la forme humaine, c'est là un mystère dont nous n'avons pas ici à sonder la profondeur et à discuter la valeur; mais ce mystère laisse parfaitement intacte la nature divine en elle-même. Ce n'est pas en soi, et dans son essence absolue, que Dieu s'est fait homme, qu'il a pris un corps, qu'il est mort sur la croix; c'est par un acte spécial de sa volonté, qui n'est possible que par ce que lui-même et dans son fond il est absolu. On ne peut conclure de là que Dieu pourrait se changer en Jupiter s'il le voulait, et même se donner tous les plaisirs de Jupiter. Une telle conception changerait le christianisme en paganisme, et ce ne peut être là la pensée de M. Secrétan. Ainsi Dieu ne peut se rendre fini dans son essence même. Il ne peut pas, étant absolu, ne pas avoir une volonté absolue et une intelligence absolue : or c'est là ce que l'on appelle, à tort ou à raison, dans l'école de Descartes, l'infini. Il ne peut donc pas vouloir être fini. Il en est de même de la perfection, qui dans le sens cartésien n'est autre chose que l'absolu. Étant déjà par son essence liberté absolue et intelligence absolue, quelle autre perfection lui resterait-il à se donner, si ce n'est la bonté? Être bon ou méchant, voilà tout le domaine qui puisse rester à la volonté. En examinant de près cette doctrine, on voit donc qu'elle se réduit à ceci, c'est que Dieu, au lieu d'être bon par nature, a été bon par choix. Ne nous parlez donc plus de la liberté absolue comme d'une nouvelle doctrine de l'absolu : parlez-nous d'une doctrine particulière sur la bonté divine. Cette doctrine est très soutenable; elle n'est pas très éloignée de celle qu'ont soutenue Bossuet et Fénelon contre l'optimisme de Malebranche. Elle est donc très peu hétérodoxe, assez peu nouvelle; elle ne constitue en aucune façon un étage nouveau de l'échafaudage métaphysique et se réduit en définitive à une question délicate de théodicée. Nous craindrions de fatiguer le lecteur en poursuivant la discussion jusqu'à ce terrain circonscrit où il ne s'agit plus d'ailleurs du principe premier, mais

d'une question restreinte. Contentons-nous de dire qu'il nous semble voir dans la déduction de l'auteur beaucoup de raisons purement verbales. Par exemple, lorsqu'il nous dit qu'un acte absolu de liberté, la création, doit être gratuit, que ce qui est gratuit vient de la grâce, et que la grâce c'est l'amour, il nous semble jouer sur les mots : ce raisonnement, par substitution de termes, laisse beaucoup à désirer, et si nous n'avions d'autre raison de croire à la bonté divine, nous nous croirions médiocrement armés contre le pessimisme de Hartmann et de Schopenhauer.

Que l'on nous permette un mot en terminant. Ce n'est pas avec plaisir que nous venons jeter quelque eau froide sur une des conceptions les plus brillantes de la métaphysique contemporaine. Nous aimons les idées, nous sommes aussi sensibles que qui que ce soit à de belles conceptions; nous ne nous défendons pas contre elles, nous y entrons volontiers, nous les suivons jusqu'au bout; nous aimons même à leur prêter ce qu'elles n'ont pas toujours : la rigueur et la clarté. En un mot, nous craindrions de trahir la cause de la vérité en prenant d'avance nos avantages et en leur disputant toutes les chances de persuasion qu'elles peuvent avoir; mais, avouons-le, il y a en nous quelque chose de plus puissant que le démon métaphysique, c'est le démon cartésien qui nous interdit d'admettre comme vrai ce qui n'est pas évident, de prendre des mots pour des choses et des images pour des raisons. En un mot, quelque séduisante qu'elle puisse être, il est impossible à notre esprit de se reposer dans une idée fausse. Au contraire, il semble que le génie métaphysique soit la puissance d'enfanter et de soutenir des idées fausses. Les systèmes de philosophie font à peu près ce que fait l'expérimentation en physique : celle-ci isole et sépare les phénomènes pour les mieux connaître, ceux-là isolent les idées pour mieux s'en rendre compte; mais, de même que la nature est plus vaste que nos laboratoires, elle l'est plus aussi que les écoles de philosophie, même la nôtre. Le concept de la liberté absolue est une de ces conceptions artificielles qui ont pu servir à faire regarder de plus près à l'idée de la liberté divine, à lui faire un champ plus vaste, à resserrer le champ de l'élément logique, en y introduisant l'élément moral. Peut-être n'aurions-nous pas bien vu cela, si les partisans de ce système n'eussent pas forcé leur principe, comme un physiologiste qui gonfle un vaisseau pour le mieux étudier. Il n'en est pas moins vrai que le principe pris à la lettre nous paraît le renversement de la logique et de la raison. Il ne peut se soutenir ni même se comprendre qu'en se démentant et en se détruisant lui-même, et « il porte, comme dit Platon, l'ennemi avec soi. »

PAUL JANET.

LES DERNIÈRES EXPLORATIONS

DANS

LA PAMPA ET LA PATAGONIE

I. G. Burmeister, *Anales del museo público de Buenos-Aires*, 1874; — *Los Caballos-fosiles de la pampa*, 1876; — *Description physique de la République Argentine*, tomes I et II, 1876. — II. Darwin, *Voyage d'un naturaliste*. — III. Francisco Moreno, *Description des cimetières et paraderos de la Patagonie*, 1874; — *Relation d'une exploration en Patagonie*, 1876. — IV. W. Musters, *At home with the Patagonians*, 1873.

Les voyages dans les grands déserts de la pampa et de la Patagonie n'ont pas eu jusqu'ici la bonne fortune d'exciter l'attention publique au même degré que ceux tentés dans l'intérieur de l'Afrique ou tout autre continent aussi peu connu. Cependant les révélations recueillies au milieu de dangers nombreux justifient pleinement la persistance avec laquelle la science, en dehors de la curiosité publique, a poursuivi l'étude des manifestations de la nature dans ces contrées. Bien que la civilisation n'ait rien à emprunter aux peuples épars dans ces immenses déserts de l'Amérique du Sud, et à peine même quelques plantes à utiliser dans ces plaines presque stériles, l'homme moderne peut du moins, en foulant ce sol vierge, retrouver la trace fraîche encore de phénomènes ailleurs oubliés, et presque intact le souvenir d'une vie organique disparue, renouer peut-être le fil de l'histoire du Nouveau-Monde, en tout cas découvrir des exemplaires jusqu'ici inconnus d'animaux gigantesques et les restes de races humaines primitives, disparues depuis peu sans s'être mêlées à aucune autre. Nous nous proposons ici de passer en revue les observations rapportées par les explorateurs qui ont

attaché leur nom à quelque découverte, et dont les études personnelles, faites à des points de vue différens, préparent pour un avenir prochain des conclusions importantes.

I. — LES ASPECTS.

La plaine, quand elle affecte ce double caractère d'immensité et d'uniformité qui est le propre de la plaine pampéenne, ne saurait intéresser au premier abord; elle n'attire par aucun charme ni aucune promesse, semble ne rien dérober aux regards et n'offrir aucune difficulté à vaincre à l'explorateur. Cette opinion fut pendant les derniers siècles celle de tous les colonisateurs de ce continent. Aussi pendant cette longue période ne s'occupa-t-on que de la description extérieure, pour ainsi dire, de la pampa, et l'on crut avoir assez fait quand on eut dessiné les contours des côtes avec plus ou moins d'exactitude et relevé quelques baies qui pussent servir d'abri, en cas de besoin, aux escadres ou aux navires marchands en route pour le Pérou ou le Chili. La pauvreté des relations de voyages de toute cette période donne la plus triste idée d'un pays qui n'a su inspirer autre chose; ils n'ouvrent aucun horizon et n'encouragent aucun effort. Les navigateurs relevaient lentement et sans exactitude les profils des côtes où ils atterrissaient, et les écrivains qui de temps à autre tentaient de décrire les mœurs et les aspects du pays n'en rapportaient que des banalités ou se faisaient inconsidérément les colporteurs de fables ridicules, dominés qu'ils étaient par le désir de faire à ces contrées une célébrité en rapport avec celle qu'avait acquise le Pérou par ses mines d'or.

Géographiquement le territoire que l'on peut réunir sous le nom générique de *pampéen* s'étend du 23e degré de latitude sud jusqu'au détroit de Magellan par 54 degrés, et se trouve compris en longitude entre le 56e degré et le 74e, que suit presque complétement la Cordillère des Andes. Les contrées peuplées de ces grandes plaines sont relativement peu importantes et se composent des quatorze provinces de la république argentine; en dehors de ces provinces, d'après une carte officielle que le gouvernement de cette république vient de publier, ce vaste continent comprend encore, sous la domination argentine, qui peut-être s'y manifestera un jour d'une façon effective, mais qui jusqu'ici est restée purement nominale, neuf territoires destinés à être peuplés dans un temps sans doute fort éloigné. Chacun d'eux suffirait à recevoir une grande nation, si leur fertilité était en rapport avec leur étendue; on les dénomme *territoires du Rio-Vermejo, du Grand-Chaco* et *des Missions,* au nord de ce qui forme le noyau de la république; au sud

sont les *territoires de la Pampa, des Andes, du Limay, du Rio-Negro, du Rio-Chubut,* et enfin le plus vaste, le moins connu et le moins réellement possédé, celui de *la Patagonie.* C'est principalement de ces territoires déserts que nous nous occuperons.

Il nous faut laisser de côté les territoires du nord, assez différens de tous les autres en raison de leur latitude tropicale, et où une végétation arborescente est entretenue par la chaleur humide de cette région baignée par de grands fleuves et fréquemment inondée en raison du peu d'élévation du sol. Ces territoires cependant ont beaucoup des caractères de leurs congénères du sud : ils en diffèrent en ce que la forêt y apparaît quelquefois ; mais cette forêt même participe de la pauvreté de toute la région, elle n'a nulle part cet aspect touffu et impénétrable qu'elle présente dans les autres contrées tropicales, ou dans les contrées sylvestres des régions plus froides. Elle est clair-semée : genre de forêt tout à fait spécial, le seul connu, à de rares exceptions près, dans la plaine sud-américaine, elle se distingue de la forêt épaisse et ombreuse en ce qu'elle ne présente nulle part un toit de verdure formant un abri continu contre les rayons du soleil; elle est caractérisée par l'isolement et l'espacement des grands arbres entre lesquels poussent d'autres plantes arborescentes formant une espèce de fourré bas qui donne à toute cette région l'aspect d'une coupe récente, où l'on a respecté quelques arbres vieux et de haute futaie. De grands fleuves à peine explorés comme le Pilcomayo, le Vermejo et le Salado du nord, même les rivières des provinces de Cordova et de Santa-Fé, sont encore ou ont été bordés de forêts de ce genre. Le territoire du Grand-Chaco, baigné par ces larges cours d'eau, et qui occupe une superficie de 8,000 lieues carrées, est entièrement couvert de forêts clair-semées composées d'arbres de haute tige, isolés les uns des autres, et des essences les plus dures. Les feuillages de ces arbres sont généralement grêles et peu fournis, assez semblables à ceux du saule et de l'*eucalyptus globulus;* leurs feuilles sont épaisses, petites, non pennées, les extrémités des rameaux sans rigidité, s'agitant au gré du moindre vent, ne lui opposant pas même cette résistance qui ailleurs produit sous la brise un harmonieux bruissement, langage sévère de la forêt que nous connaissons, murmure que l'on écoute et que l'on se rappelle avec émotion.

La forêt n'existe dans aucune partie de la plaine, elle appartient en propre à ces territoires, et, si nous descendons dans la pampa proprement dite, nous ne trouvons plus cette végétation espacée, même dans la partie habitée et fertile qui se distingue des autres moins habitables par des caractères particuliers que nous

avons analysés ici même (1). Ces dernières sont aujourd'hui encore telles qu'elles étaient au jour de la conquête, elles n'ont rien perdu de leur primitif aspect de désolation, ne possèdent qu'une rare verdure, sorte de pelage presque roux en hiver aussi bien qu'en été, du sable, une poussière argileuse, et dans quelque creux, de maigres et chétifs arbustes, ne dépassant pas 6 ou 8 pieds; plus abondans dans les parties plus rapprochées des Andes, ils restent généralement au-dessous de cette hauteur, si bien qu'un cavalier peut dominer ces petits bouquets de bois, et, au lieu de marcher protégé par leur abri, projeter son ombre sur leurs cimes.

Plus on se rapproche de la Cordillère, plus la pampa manifeste sa stérilité; le terrain en est, en effet, formé d'alluvions modernes composées de détritus des cailloux charriés depuis la montagne par les cours d'eau qui en descendaient : il en résulte qu'au pied de ces montagnes restent amoncelés de gros débris généralement peu ou point arrondis que la force motrice aujourd'hui disparue a transportés et abandonnés là. Plus on s'éloigne en aval, plus la grosseur de ces pierres diminue, faisant place à un gravier progressivement plus petit, qui lui-même disparaît enfin tout à fait. Des agens divers qui ont travaillé à constituer le sol pampéen, l'eau courante descendant des hauteurs de la chaîne des Andes et servant de véhicule aux parcelles de roches déplacées par des commotions, alors plus fréquentes qu'aujourd'hui, était le plus puissant. Ces eaux douces venaient se mêler à celles de l'Océan dans un détroit ou peut-être un grand golfe, pénétrant fort avant dans le continent actuel, à l'endroit même où existe aujourd'hui le lit des grands fleuves qui descendent vers l'Atlantique, — golfe ou détroit dont la présence a été démontrée jusqu'en amont de la ville de Parana, située aujourd'hui à 200 lieues de l'Océan, et dont l'estuaire de la Plata, quelque immense qu'il puisse nous paraître, n'est qu'une réduction.

L'absence des arbres est donc générale dans la pampa; dans la partie fertile, on a fait des plantations artificielles, mais le sol ne semble pas s'y prêter suffisamment. Durant les premiers temps de leur végétation, la croissance des quelques espèces que l'on est parvenu à acclimater est très rapide, plus peut-être que partout ailleurs; mais la couche d'humus, fort peu épaisse, est rapidement traversée par les racines; elles rencontrent alors une couche de sable plus ou moins durci qui, s'opposant au développement de l'arbre, le condamne à l'immobilité, sinon à une décrépitude prématurée. C'est cette raison, beaucoup plus encore que la force des vents, qui hâte le découronnement des arbres de haute tige : parmi

(1) Voyez la *Revue* du 15 juillet 1875.

ceux d'une acclimatation récente, l'eucalyptus atteint rapidement une hauteur considérable avant que le tronc ait pu se développer suffisamment pour lui permettre de porter son mobile panache de feuilles glauques; après cinq ou six ans, ceux que le vent a épargnés s'arrêtent, se tordent sur eux-mêmes, semblent avoir perdu cette force d'impulsion qui les avait élevés si haut pendant le cours des premières années, et entrent déjà dans leur période de décadence.

Si la culture artificielle réussit si mal, on s'explique facilement que les forêts naturelles n'aient jamais pu se former, surtout si nous ajoutons à ces causes cette autre, que dans ces steppes l'humidité manque d'une façon presque absolue. Les pluies, peu fréquentes, sont rapidement absorbées par un terrain sablonneux sans laisser de traces de leur passage; les fleuves, de leur côté, assez rares, presque sans affluens, courent parallèlement les uns aux autres, en se dirigeant tous en droite ligne vers l'Océan. On ne trouve quelque végétation qu'autour des petites cuvettes situées dans les dépressions du terrain et dont la formation est favorisée par des raisons toute locales.

Ces lagunes sont très nombreuses dans la pampa fertile, et beaucoup plus rares dans les autres parties de la plaine; elles ont peu d'étendue, l'eau s'y rassemble pendant les pluies, mais atteint rarement plus d'un mètre au centre; elles doivent leur origine, en même temps qu'à une dépression du sol, à l'imperméabilité de leur fond, généralement de marne diluvienne dure, d'une épaisseur de 10 à 12 mètres, qui constitue le sous-sol pampéen. L'eau des pluies, en se rendant à la lagune, déplace nécessairement quelques parcelles de terre végétale qu'elle dépose au bord, donnant ainsi naissance à une végétation peu fournie, quelquefois arborescente, presque toujours verdoyante même dans les temps de sécheresse. Quelques-unes de ces lagunes sont assez profondes et recueillent pendant la saison des pluies assez d'eau pour ne jamais s'épuiser; dans la partie stérile des pampas, elles manquent absolument, et ce fait semble dénoncer l'inutilité des tentatives que l'on pourrait faire pour rendre habitables et productifs ces vastes territoires. On rencontre bien quelques grands marais connus sous le nom de *cienegas*, mais presque jamais de lagunes conservant l'eau à la manière de celles répandues dans les pampas fertiles.

Par contre, on trouve dans le désert pampéen de nombreuses efflorescences salines à la surface du sol; dans certains endroits, la croûte qu'elles forment occupe plusieurs lieues carrées. Le sol salin se présente couvert d'une poussière fine que le vent soulève facilement tant qu'il ne s'est pas produit d'efflorescences; celles-ci apparaissent après de longues pluies dont l'eau enlève le sel à la

terre, le dissout et, en s'évaporant, le dépose à la surface. Ces sels sont des sulfates de chaux et de soude; ils existent dans le sol sous forme de gypse, et l'extraction s'en opère comme nous venons de le dire. La couleur blanche du sel n'apparaît bien qu'à la nuit tombante et surtout dans le clair de lune; les cristaux blancs brillent alors avec des reflets métalliques, et la plaine semble couverte de givre.

Il y a deux espèces de sols salifères : les uns connus sous le nom de salines, les autres sous celui de *salitrales* ou terrains nitreux. Les salines sont de grands lacs salés préhistoriques et desséchés; ils sont répandus en grand nombre dans la plaine du nord. Les *salitrales* ne sont pas des bassins, ce sont de vastes plaines dont la surface se couvre de temps à autre d'une fine couche de sel, qui, au rebours des sels ordinaires, disparaît sous l'action des pluies, permettant le développement d'une riche végétation et entre autres d'une plante connue dans le pays sous le nom de *jumen*, de la famille des *salicornias herbaceas*, dont on utilise les cendres très riches en carbonate de soude. Les *salitrales* affectent deux types très différens. Dans les uns, qui sont connus par la lucrative exploitation que l'on en fait au Pérou dans le désert d'Atacama et de Taracapa, le nitrate alcalin se présente sous la forme d'un minéral compacte, en couches d'une épaisseur variable, couvert d'autres terrains, en un mot comme la majorité des minéraux. Les *salitrales* du second type sont produits par le terrain même à fleur de terre, sous l'action chimique de l'atmosphère agissant sur les matières qui composent le sol, phénomène qui n'a pu être encore suffisamment déterminé. Après un jour de pluie, le voyageur ne distingue pas trace de l'existence du nitre; mais, après quelques jours de chaleur, le sol se couvre pour ainsi dire à vue d'œil d'une couche de givre. Ce sel formé à la surface peut se recueillir avec la main, et, la couche première enlevée, une autre apparaît immédiatement au même endroit; on l'emploie dans la fabrication de la poudre, dans celle de l'acide nitrique, et surtout dans l'agriculture comme engrais. Ces *salitrales* ne sont pas spéciaux à la plaine argentine; il en existe en Navarre, sur les rives du Gange et du Nil et dans la république de l'Équateur.

On rencontre en outre dans les territoires du sud, du Rio-Negro et de la Patagonie, quelques lacs d'eau salée semblable à celle de la mer, et dont le sel est exploité depuis des siècles par les habitans. Darwin en décrit un, situé à cinq ou six lieues de la ville de Carmen de Patagones, d'où l'on extrayait le sel au siècle dernier pour la consommation de Buenos-Ayres et dont l'exploitation, suspendue à l'époque de son voyage, a été reprise récemment. Pendant l'hiver, ce lac rempli d'une eau peu profonde a l'aspect d'un

bassin d'eau saumâtre; l'évaporation naturelle de l'eau sous l'influence du soleil d'été fait déposer le sel en cristaux sur les bords et le fond et le transforme en un riche champ de sel, dont la couche près du bord a 10 ou 12 centimètres d'épaisseur, augmentant peu à peu vers le centre. Ce lac a 2 milles de long et 1 mille de large; il en existe d'autres dans le voisinage beaucoup plus grands et dont le fond consiste en une couche de sel de 1 mètre d'épaisseur. Ces bassins admirablement blancs au milieu de cette plaine aride forment un contraste surprenant. On en peut extraire des milliers de tonnes de sel; le bord en est boueux, noir, et exhale une odeur fétide. Darwin a cependant constaté la présence d'un insecte vivant dans ce milieu repoussant et salé; les rives sont en outre habitées par les flamans, qui préfèrent les lagunes d'eau saumâtre.

Les lagunes d'eau douce servent de point de concentration à tous les autres animaux répandus dans la pampa. C'est là que dans la plaine habitée viennent se grouper les animaux domestiques à certaines heures du jour, et, dans les temps de sécheresse, quand la réserve d'eau a disparu des lagunes où ils vont boire habituellement, c'est à la recherche d'autres lagunes plus favorisées qu'émigrent les chevaux et les bœufs par troupes innombrables qui s'augmentent à chaque étape des habitans des pays traversés. Ils partent ainsi sans autre guide que leur instinct pour un voyage de 100 ou 200 lieues à la recherche d'un peu d'eau et d'un peu de verdure, desséchant sur leur passage toutes les lagunes qu'ils peuvent rencontrer, marquant leur route d'une ligne de traînards qui se couchent pour mourir; ils s'arrêtent enfin quand ils trouvent à s'alimenter pour quelque temps, et ne reviennent que lorsque leur instinct encore leur annonce que les champs où ils sont nés ont reverdi.

Autour de ces petits bassins se réunissent aussi tous les animaux sauvages et les oiseaux d'eau, si abondans surtout pendant la saison d'hiver, les flamans, les cygnes à col noir, les canards des espèces les plus variées, les oies sauvages, les ibis, les bécassines, les grèbes, plus au sud les pingouins, tant d'autres encore. Il serait difficile de rendre le spectacle magique qu'offrent au voyageur les approches d'une de ces lagunes à l'heure et à l'époque où tous ces animaux y sont réunis. L'arrivée du chasseur est annoncée de loin par le vanneau armé, toujours au guet, vraie sentinelle de la pampa, auquel le moindre événement arrache le cri d'alarme mille fois répété de *tero-tero*, qui lui a valu la substitution de ce sobriquet local à son nom patronymique. Ce bruit agaçant a mis en éveil toutes les familles, bariolées de rose, de blanc ou de gris, fort paisibles sur les bords fangeux de leur lieu de réunion. Le chaja est le premier à répondre par le cri que son nom imite,

chûaka, au cri d'alarme du *tero-tero*. Il s'élève majestueusement après avoir battu le sol de ses larges ailes en allongeant le cou avec des allures de grand vautour. L'éveil est alors donné; tout ce monde ailé s'agite, se dispose au départ, s'éloigne d'un pas lent perché sur ses hautes échasses, ou nageant rapidement vers le centre de la lagune jusqu'à ce qu'au bruit des coups de fusil la fuite devienne générale. Des bandes de quarante ou cinquante flamans, d'autant de cygnes, d'oies, d'innombrables canards, des cigognes et des ibis, s'envolent alors pêle-mêle, emplissant l'air de leurs cris, l'obscurcissant ou tamisant les rayons du soleil à travers leur plumage coloré. Dans la plaine du sud, ces animaux ne sont pas les seuls à fuir devant le voyageur 'autruche, le cerf, plus loin le guanaque, sont réunis aussi par groupes autour des lagunes, où l'on ne trouve jamais les autres habitans de la pampa, tapis dans leur obscurité, la grosse perdrix, l'agouti, le lièvre des pampas, les diverses espèces de tatous aux armatures impénétrables, gros comme des chiens dans le nord et comme de petits hérissons dans le sud, descendans dégénérés des grands glyptodontes antédiluviens. Enfin, dans les parties les plus désertes, cachés dans les touffes épaisses du *gynerium argenteum*, le jaguar, le puma, félin au pelage de lion, aux allures du tigre, le tapir, le renard, le pecari et enfin les chiens, ces déclassés, qui par abandon ou indiscipline sont retournés à l'état sauvage et devenus contre l'homme l'allié des fauves, faisant en cela ce que fait le gaucho après un crime ou un malheur immérité ou irréparable : sa première pensée est de fuir au désert et de s'allier à l'Indien pour se venger d'une civilisation où il n'a plus sa place.

Tels sont les seuls êtres que le voyageur puisse rencontrer dans la pampa en dehors de l'Indien, qui, lui non plus, ne s'éloigne pas des lagunes et trace sa route de l'une à l'autre. Toujours invisible, n'ignorant rien de ce qui se passe à la portée de sa vue très étendue, il a cependant, par ses allées et venues, frayé des chemins sous le pied de son cheval du nord au sud et de l'est à l'ouest : le sol mobile de la pampa qu'il habite se prêterait mal à servir d'assises à une route; l'Indien, seul intéressé à en tracer, ne lui demande qu'une fermeté suffisante pour porter son cheval. Ce chemin étroit se nomme dans le langage local *rastrillada*, proprement la traînée d'un râteau; il faut prendre soin de ne pas s'en écarter, non-seulement parce qu'il aboutit aux seuls points où l'homme et son cheval puissent trouver ce qui leur est nécessaire, mais parce que de chaque côté existent le plus souvent des terrains mobiles et fangeux qui ensevelissent facilement cheval et cavalier : ce sont les *guadales*. Combien de fois, dans des opérations militaires, courant à la poursuite des Indiens, une colonne entière n'a-t-elle pas

disparu, entraînée derrière le goum poursuivi, qui, lui, connaît le *guadal*, et, loin de le redouter, sait s'en servir pour échapper à son ennemi. Son cheval est dressé à ce dangereux exercice; il sait ne pas enfoncer, s'il tombe se relever, et par un effort vigoureux s'éloigner au milieu du bourbier, sans crainte d'être atteint. Que le *guadal* soit de sable, de boue liquide, de glaise humide ou sèche, l'Indien en connaît les secrets, s'y jette et le traverse le plus souvent; s'il y meurt, il a du moins évité de mourir sous le sabre d'un chrétien.

La partie de la pampa au sud du 37ᵉ degré de latitude sud constitue une région différente, sorte de plateau plus élevé, distinct de l'autre, de la pampa basse; là commence une série de collines non interrompues qui viennent aboutir au Rio-Negro, où prend naissance la région patagonienne. Dans cette région intermédiaire, le pays se modifie; on y rencontre quelques arbres, le saule rouge, *humboldtiana*, des pommiers et des plaines entières de fraisiers couverts au printemps de fruits rouges qui produisent l'effet le plus bizarre sur la robe des chevaux blancs qui se roulent dans ce singulier pâturage.

Le climat de toute la région pampéenne est soumis à des influences spéciales qu'on ne retrouve pas dans les pays situés sous la même latitude dans l'hémisphère boréal. Il faut en effet remarquer que Buenos-Ayres est située par 35 degrés de latitude australe, et le détroit de Magellan par 54 degrés; que l'espace compris entre ces deux points correspondrait dans l'autre hémisphère aux pays qui s'étendent entre le détroit de Gibraltar et le Danemark : or, en Norvége, contrée plus rapprochée du pôle que ce dernier pays, la température s'élève jusqu'à 14 degrés centigrades, et celle du détroit de Magellan ne dépasse pas 10 degrés en été, bien que ce dernier point soit beaucoup plus éloigné du pôle sud que le précédent du pôle nord. Ce climat pourrait paraître inhabitable, et cependant, par une anomalie étrange, même plus au sud, par 55 degrés, les arbres sont toujours verts et croissent parfaitement, et l'on voit les oiseaux-mouches et les perroquets voltiger et trouver à se nourrir. Par contre, si l'on remonte le Pacifique, on note des phénomènes contraires et une température plus basse à mesure que l'on s'éloigne du pôle. A Valdivia, par 40 degrés, ce qui correspond à la latitude de Madrid, non-seulement les olives et les oranges ne mûrissent pas, mais même, à cause de l'humidité, le blé et l'orge n'arrivent pas sur pied à maturité, pendant qu'en Patagonie, sur les bords du Rio-Negro, par la même latitude, on cultive avec succès la patate, la vigne, le figuier et l'oranger; ici on ne trouve, il est vrai, aucune végétation arborescente naturelle, pendant que des forêts, rivalisant avec celles des tropiques, couvrent les côtes du Pacifique du

45ᵉ degré au 38ᵉ degré, contenant des palmiers, des bambous, des fougères et des orchidées.

Au détroit de Magellan, les neiges éternelles, en raison de la basse température de l'été, se trouvent à 1,100 et 1,200 mètres au-dessus du niveau de la mer, phénomène qui ne se produit en Norvége que par 67 et 70 degrés. Toute la côte du Pacifique, lorsque l'on sort du détroit, laisse voir des fleuves de glace dans des vallées qui ne s'élèvent qu'à 1,000 mètres. Sous une latitude égale à celle de Paris, il existe d'immenses glaciers dans un lieu où la montagne la plus élevée ne dépasse pas 2,000 mètres. Enfin, pour fixer les idées, le glacier le plus éloigné du pôle qui s'avance dans la mer est situé dans l'hémisphère sud par 46 degrés et dans l'hémisphère nord par 67 degrés, et dans ce même hémisphère sud ces glaciers n'existent qu'à l'ouest des Andes, et la glace est inconnue à l'est.

L'étroitesse du continent et l'influence qu'y exercent forcément les grandes masses d'eau de l'Océan et les courans chauds donnent naissance à ces étonnans phénomènes de température, si différens de ceux qui se produisent sur les vastes continens de l'hémisphère boréal, où la radiation d'une grande surface de terre dans une atmosphère très claire contribue principalement à rendre l'hiver très froid. Dans la partie de l'hémisphère austral dont nous nous occupons, les courans chauds de l'Océan empêchent la température de descendre beaucoup en hiver, et le ciel reste le plus souvent nuageux; les rayons du soleil ne peuvent ainsi réchauffer d'une façon excessive la surface de la terre ou de l'Océan; il en résulte que la moyenne de la température est fort basse, mais que la température ordinaire ne subit ni grande élévation ni grand abaissement, ce qui permet de vivre aux animaux et aux plantes des tropiques, auxquelles une température très élevée est moins nécessaire qu'une protection continue contre le grand froid.

Tels sont les aspects purement physiques sous lesquels se présente le territoire pampéen. Cette région, en dehors de la partie aujourd'hui peuplée par les Européens, est aussi pauvre qu'elle est vaste, les abords en sont aussi faciles que la colonisation en est pénible. Il nous a semblé utile de considérer la superficie actuelle des terrains pampéens et patagoniens, avant de suivre dans les investigations souterraines les savans qui se sont attachés à l'étude de la formation de ce continent et à la description de ses aspects et de ses habitans préhistoriques.

II. — LES FOSSILES ET LE DÉPÔT DILUVIEN.

De tous les grands dépôts sablonneux répartis sur la surface du globe, le dépôt pampéen est un des plus vastes et des plus mal

connus, celui sur l'origine duquel les opinions sont le plus divisées. Parmi les géologues, les uns l'attribuent à l'époque géologique la plus récente, d'autres à la formation post-pliocène, c'est-à-dire la dernière de la période tertiaire. De grands ouvrages justement célèbres ont été publiés sur cette matière; ceux de Darwin et de D'Orbigny, déjà anciens, ont été rectifiés et complétés par les études de M. Bravard en 1856, et enfin dans ces dernières années par celles du savant directeur du musée de Buenos-Ayres, M. Burmeister, fort connu dans la science par sa remarquable *Histoire de la création.*

Les perforations faites à Buenos-Ayres ont démontré que le sous-sol de cette ville est composé de cinq couches superposées : la première superficielle et peu épaisse, formée d'alluvions modernes, la seconde diluvienne, les deux suivantes tertiaires, et la cinquième sédimentaire, formée de roches métamorphiques. Les observations faites sur ce point peuvent donner une idée générale du terrain pampéen, d'autant plus exacte que dans toute son étendue les couches sont uniformes et se présentent à peu près partout dans le même ordre, avec des différences d'épaisseur : la couche d'alluvions est la plus variable, et disparaît même tout à fait dans la partie occidentale la plus rapprochée des Andes, où le sol est couvert, comme nous l'avons vu, de gros cailloux déposés par les courans d'eau qui descendaient autrefois de la montagne, et où l'absence d'humidité ne permet à aucune plante même herbacée de se développer. Au sud du 40[e] degré, depuis une ligne de petites collines que l'on appelle Sierra de la Ventana (chaîne de la fenêtre), la couche diluvienne disparaît, et le terrain tertiaire se montre à la surface, donnant à toute cette partie un aspect de stérilité absolue qui se conserve dans toute la Patagonie avec les mêmes caractères.

La seconde couche, qui correspond à la diluvienne des anciens géologues, a été proprement dénommée *formation pampéenne* par D'Orbigny et Darwin; Bravard l'appelait *formation post-pliocène* ou *terrain quaternaire.* Quelque nom qu'on lui donne, cette formation est uniforme et s'étend dans tout le territoire pampéen sous la forme d'une couche rouge, rarement jaune, généralement d'une épaisseur de 10 ou 15 mètres, se prolongeant depuis les rives de la Plata jusqu'au pied des Cordillères, et dans ces montagnes jusqu'à une hauteur de 2,000 mètres, toujours composée des mêmes élémens, sable, argile et chaux, absolument mélangés et non pas étendus par couches distinctes. Elle se distingue particulièrement par la présence d'une quantité d'ossemens fossiles de différentes espèces et appartenant dans quelques cas à des animaux d'une taille gigantesque, qui dépasse celle de tous les êtres dont l'existence préhistorique a été constatée jusqu'à ce jour. Ces ossemens

se trouvent à divers niveaux, mais plutôt dans les couches inférieures que dans les supérieures de la formation, sans que cependant ces dernières en soient dépourvues, ce qui suffit à démontrer que ces espèces n'ont disparu que peu à peu et n'ont pas été victimes d'un cataclysme général anéantissant simultanément tous les individus. Ces gisemens d'ossemens existent donc à une certaine profondeur, et comme les travaux publics pouvant donner lieu à des excavations ont été rarement entrepris, que les chemins de fer eux-mêmes, sur la surface pampéenne si plane, ne nécessitent aucun remblai ni déblai, leur existence aurait pu rester ignorée jusqu'à nos jours, si ces grands squelettes n'apparaissaient fréquemment à nu dans les berges entaillées des grands fleuves, et même des plus minces cours d'eau dont le lit est toujours profondément encaissé. Les berges du Parana, qui s'élèvent jusqu'à 20 mètres sur un parcours de plus de 300 lieues et se prêtent admirablement à ces études, ont fourni les remarquables échantillons qui abondent aujourd'hui dans le musée public et dans les collections particulières.

De longue date, ces grands squelettes que les plus ignorans remarquaient dans les rives des fleuves avaient attiré l'attention. Les indigènes et tous les gens ignorans en général avaient imaginé des explications qui ont une priorité de date sur celles de tous les savans modernes. Les gens de la campagne supposaient simplement que ces grands animaux devaient avoir de leur vivant l'habitude de se terrer, et que, sentant la mort venir, ils allaient l'attendre dans leurs immenses demeures souterraines, proportionnées à leur taille. De leur côté, les personnes préoccupées d'idées religieuses et de la nécessité de faire concorder les manifestations de la nature avec la lettre des Écritures se contentaient d'affirmer que les os fossiles de taille gigantesque ne sont pas dans leur état naturel, et qu'ils n'ont acquis leur grandeur que par accroissement dans la terre même, après la mort de l'animal, que sa taille pendant sa vie n'avait pu dépasser celle des animaux que nous connaissons et qui ont été sauvés du déluge.

A l'époque de la conquête et longtemps après, l'on attribua ces ossemens à des géans disparus. Un des chroniqueurs de la compagnie de Jésus, le P. Guevara, qui écrivait au XVIIIe siècle, discuta sérieusement l'existence d'hommes géans à une époque antérieure à la conquête, « formidable accumulation de chairs, dit-il, qui portent avec elles l'étonnement et l'épouvante, monstres humains qui ont dû peupler ce pays avant le déluge et dont il est probable que l'on découvrira un jour le lieu de sépulture! » Les chroniqueurs de l'école de Guevara s'occupaient d'ailleurs assez peu des restes d'organismes disparus et n'attachaient d'importance qu'aux

coquilles qu'ils rencontraient dans l'intérieur des terres et sur des points élevés; sans chercher à reconnaître si elles étaient marines ou fluviatiles, ils déduisaient de leur existence sur la terre ferme et sur les montagnes la preuve du passage du déluge qui, gonflant les eaux de l'Océan, leur permit de déposer à ces hauteurs les restes de ses habitans. Ils en concluaient fort naturellement que le monde que l'on est convenu d'appeler le nouveau est certainement le plus ancien, puisque, les montagnes y étant plus élevées, les eaux ont à la fin du déluge découvert les premiers leurs sommets, qui, se trouvant ainsi émergés avant ceux de l'ancien monde, ont commencé la nouvelle époque. La science n'est du reste alors représentée par personne en Amérique, et les découvertes donnent lieu aux méprises les plus singulières.

Ainsi pour la première fois en 1766 on s'occupe de recueillir dans la pampa les ossemens de fossiles dans un lieu alors fort peu habité, nommé encore aujourd'hui Arrecifes et situé au nord de la ville de Buenos-Ayres. L'existence de gisemens considérables dans cet endroit avait été constatée par un capitaine de frégate espagnol en station dans les eaux de la Plata, qui, ayant cru reconnaître des sépultures de géans de l'époque diluvienne, demanda au gouverneur de nommer une commission pour les relever devant témoins avec toutes les solennités requises, s'excusant d'en faire partie, ne voulant pas, disait-il, que l'on pût croire, s'il les recueillait lui-même, qu'il avait préparé ces ossemens pour établir par une fiction la vérité d'une thèse qu'il croyait fondée. La commission se rendit au lieu indiqué, et découvrit les ossemens annoncés à 40 lieues de Buenos-Ayres, à 80 de la côte du Parana. Les médecins et chirurgiens qui composaient alors exclusivement le corps savant de cette colonie déclarèrent sous serment que les ossemens soumis à leur inspection appartenaient évidemment à des êtres raisonnables, que c'était d'ailleurs un fait avéré qu'il avait existé dans ces parages des hommes géans.

Portés en Espagne, ces restes sont les premiers ossemens de mégathériums qui aient pu être connus en Europe; mais on ne sait rien du sort qu'ils éprouvèrent après l'examen des célébrités médicales de Buenos-Ayres. Ce ne fut que douze ans après, en 1778, que parvint à Madrid, envoyé par le vice-roi, marquis de Loreto, un squelette complet de mégathérium qui excita à ce point la curiosité du roi Charles III qu'il ordonna qu'il lui fût envoyé un de ces animaux, vivant, si c'était possible, mais pour le moins empaillé. Ce désir royal fit l'objet d'une ordonnance du 2 septembre 1780, conservée dans les archives de Buenos-Ayres, contre-signée par le ministre don Antonio Porlier.

Aujourd'hui tout le monde connaît l'importance des découvertes

faites dans les environs de Buenos-Ayres, et la riche collection d'ossemens fossiles entassés dans le musée public de cette ville peut compter comme une des plus curieuses réunions d'objets intéressant la paléontologie. L'habileté et la science spéciale de M. Burmeister, depuis quatorze ans conservateur de ce musée, n'ont pas peu contribué à l'augmentation et à la classification de cette collection. En même temps une publication des plus intéressantes due à ses soins, — les *Annales du musée public de Buenos-Ayres*, écrites et répandues par lui dans toutes les bibliothèques d'Europe, — a permis au monde savant de connaître dans leurs détails scientifiques les exemplaires d'animaux disparus contenus dans ce musée, que son isolement dans un coin retiré du globe avait empêché jusque-là de fournir à la science les précieux renseignemens aujourd'hui divulgués. Décrire cette collection, ce serait passer en revue tous les mammifères éteints de l'Amérique du Sud. Bien que la liste ne puisse en être considérée comme fermée, elle est aujourd'hui assez longue pour laisser entrevoir une période préhistorique où le continent sud-américain et le territoire pampéen en particulier étaient couverts d'un nombre considérable d'animaux, presque tous de taille gigantesque. Nous ne saurions tenter de suivre le savant auteur des *Annales* dans la description détaillée de toutes les espèces et de toutes les variétés découvertes et classées, il nous suffira de donner un aperçu de nature à compléter la physionomie générale du territoire pampéen à l'époque géologique antérieure à la nôtre.

Disons tout de suite que rien jusqu'ici n'est venu confirmer l'hypothèse timidement émise par quelques savans de l'existence de l'homme dans ces régions à une époque contemporaine des mammifères éteints. Cependant des ossemens humains mêlés à des ossemens de mégathériums ont été trouvés au Brésil par le docteur Lund; mais cet auteur n'a pas affirmé que ces ossemens fussent fossiles, il a dit seulement qu'ils avaient les caractères du fossile et que leur crâne ne ressemblait pas à celui des races actuelles, qu'il était plus petit, que le front en était plus fuyant et se rapprochait du type du singe. Ces crânes diffèrent de ceux trouvés dans l'Amérique du Nord et décrits par M. Lyell, qui les rattache à l'époque des alluvions les plus anciennes de l'époque moderne. Jusqu'ici l'on n'a pas découvert d'ossemens de singes fossiles dans la pampa ni même dans l'Amérique du Sud; par contre, les autres mammifères sont exceptionnellement nombreux.

On a trouvé en effet dans ces lieux des squelettes entiers et des parties de squelettes, suffisantes pour servir de base à une restauration d'animaux appartenant à peu près à tous les genres parmi les carnassiers, les félins, les édentés, les pachydermes; un tigre, d'une taille un peu plus grande que celle du tigre actuel de l'Inde,

connu sous le nom de *machærodus*, et dont le squelette entier existe au musée; la race canine représentée par deux variétés, et une grande partie des rongeurs vivant encore aujourd'hui, renards, rats, viscache. La famille représentée par les échantillons les plus remarquables d'animaux disparus ou du moins remplacés par des descendans d'une taille fort réduite est celle des édentés, ainsi nommés parce qu'ils sont généralement dépourvus d'incisives et de canines. Les édentés sont subdivisés en plusieurs genres distincts : le mégathérium et ses variétés, scalydothérium, mégalonix et mylodonte, les cuirassés et les fourmiliers.

Cuvier n'a connu le mégathérium que par des croquis de l'exemplaire envoyé à Madrid en 1778; sur cette simple donnée, il traça cependant dans les *Annales du Muséum d'histoire naturelle* (t. V, 1804) la description la plus exacte qui ait encore été donnée de ce fossile. L'exemplaire existant au musée de Buenos-Ayres a été trouvé en 1837 par un savant médecin, le docteur Muñoz, qui consacra sa vie à des recherches archéologiques. Parmi les animaux actuellement existans, le kangourou est celui qui, sauf la différence de taille, peut le mieux donner une idée du mégathérium, qui avait la faculté de se soulever sur sa queue très puissante et sur ses pieds de derrière, aussi très larges, pour atteindre probablement les feuilles des arbres dont il se nourrissait. Ainsi dressé, il pouvait mesurer une hauteur de 5 mètres environ, peut-être davantage : une particularité de cet animal est l'étroitesse de son gosier, en disproportion avec sa taille, et qui semblerait confirmer l'opinion émise par Darwin sur les animaux gigantesques, qui sont loin, dit-il, d'exiger une nourriture proportionnée à leur grande taille, puisqu'aujourd'hui encore les animaux les plus grands de notre globe, lions, rhinocéros, éléphans, hippopotames, habitent des régions où la végétation est très pauvre, le sol peu fertile et peu favorable à un appétit exigeant.

Le genre des cuirassés est plus varié, en même temps que son importance est égale à celle du genre précédent. Il est représenté dans l'époque actuelle par toutes les variétés de tatous, diminutifs identiques, quant aux formes seulement, à ceux de l'époque diluvienne qui constituent une des grandes curiosités du musée de Buenos-Ayres. Ces glyptodontes, dont huit espèces disparues ont été déterminées, étaient protégés par une double cuirasse dorsale et abdominale; la première, d'un seul morceau, dépourvue de ces anneaux mobiles que possèdent aujourd'hui, en nombre variable, différentes espèces de tatous. L'énorme poids de cette carapace devait les condamner à une immobilité presque complète; elle se composait de plaques hexagonales unies par des sutures qui s'ossifiaient chez des animaux vieux et dont la superficie externe était formée de rugo-

sités plus ou moins prononcées. Parmi ces glyptodontes, une variété, le chlamypharus, possédait des sortes d'anneaux, qui, sans être mobiles, étaient composés de plaques en files transversales reliées par des sutures fixes; l'on a recueilli en outre des fragmens d'une variété que l'on a pu classer sous le nom de *Loricata Dasypus*, qui avait des anneaux articulés et pouvait ainsi se mettre en boule et se mouvoir dans tous les sens.

En ce qui touche les ruminans, il est assez curieux de remarquer que les ossemens fossiles que l'on trouve appartenant à ce genre, soit à des cerfs, soit à des lamas ou chameaux de l'Occident, ne dénotent aucune différence avec ceux de l'époque actuelle.

Les pachydermes sont représentés par plusieurs genres connus en Europe, macrauchenia, toxodonte, mastodonte, et, ce qui est plus singulier, par le cheval, qui avait vécu sur ce sol, d'où il devait plus tard disparaître, pour y rentrer ensuite en colon. Il n'existait, on le sait, en Amérique aucun animal qui pût lui être comparé lors de la découverte de ce continent par les Européens; mais son existence à l'époque diluvienne ne saurait être mise en doute en présence des preuves nombreuses recueillies par plusieurs savans et surtout du magnifique exemplaire complet que renferme le musée. Dans un mémoire qu'il vient de publier sur ce sujet, M. Burmeister établit que le cheval fossile, comme tous les autres animaux éteints de cette époque, ne se trouve que dans la couche inférieure; il disparut comme eux. La première découverte qui en fut faite est due à Darwin, qui, en 1832, découvrit sur les bords du Paraná une molaire de cet animal, et, frappé de l'importance de ce fait, le communiqua immédiatement à Londres, sans se douter que lui-même avait envoyé déjà deux mois auparavant une autre molaire de cheval, enveloppée dans la terre qui couvrait le crâne d'un mégathérium. Depuis, les trouvailles ont été nombreuses; différens savans ont contribué à classer les variétés du cheval fossile, *curridens*, *principalis*, *macroquathus*, *americanus*. Aujourd'hui cette démonstration est complète, et une particularité constatée par M. Burmeister a servi de point de départ à une nouvelle classification : c'est l'existence, chez certains chevaux fossiles, d'un os supernasal, indépendant, de 28 centimètres de long et de 2c,5 à sa base, venant s'unir à l'os frontal. Ce genre nouveau a été désigné sous le nom d'*hippidium;* il se distingue par cet appendice nasal, qui peut faire supposer qu'il avait une sorte de trompe, et en outre par des différences de molaires et par ses pieds de devant possédant les restes d'un quatrième doigt qui manque aux pieds de derrière. Ce genre, comme le précédent, se rapproche plus, par son aspect extérieur, de l'âne et du zèbre que du cheval domestique : le tronc est plus fin, les membres plus petits que chez le cheval actuel, la

tête plus grande et disproportionnée, le cou court, les pieds larges, imitant en un mot le type des poneys; en résumé, une apparence peu gracieuse. Sa taille devait être à peu près celle des chevaux modernes de la pampa, légèrement plus petits que ceux d'Afrique.

Il nous reste à dire ce qu'étaient les aspects de la plaine pampéenne à l'époque où ces animaux, si nombreux et si variés, l'habitaient. Ce n'est qu'au commencement de ce siècle, avec Darwin et D'Orbigny, que l'on songea à se préoccuper de l'étude préhistorique du continent sud-américain. D'Orbigny soutint cette thèse qu'une mer avait couvert la pampa à la suite d'un violent cataclysme, probablement produit par un soulèvement dans les Cordillères, qui éleva le fond de la mer voisine et fit déborder ses eaux. Darwin ayant reconnu que cette théorie se heurtait à des impossibilités, qu'elle n'était pas compatible avec la présence du terrain pampéen à 1,100 et 1,500 mètres d'élévation, avec l'épaisseur générale de la formation, ni surtout avec la présence d'animaux terrestres et l'absence d'animaux marins, essaya de la modifier. Il admit la formation marine, mais déposée sur les bords d'une grande baie réduite peu à peu aux proportions d'un estuaire boueux, sans se préoccuper de l'absence d'animaux marins, et en établissant que les animaux terrestres avaient été transportés par les eaux après leur mort sur les rives de l'estuaire ou dans l'estuaire même. Les deux seuls points étudiés par ces deux grands naturalistes étaient la côte du Paraná, près de la ville de ce nom, et la baie à l'embouchure du Rio-Negro. Ces observations étaient évidemment insuffisantes pour servir de base à une théorie complète et définitive de la formation de terrains aussi étendus, qui couvrent plus de la moitié du continent sud-américain; elles ne tiennent pas compte du soulèvement des Andes, phénomène qui devait avoir concouru à la formation aussi bien que déterminé les cataclysmes qui avaient changé l'aspect de ces régions. Aussi ces deux hypothèses ne résistent-elles pas à un examen attentif, et ne sauraient-elles être mises d'accord avec tous les faits déterminés depuis. Il n'est pas admissible que des animaux aussi gigantesques que ceux dont on trouve les squelettes aient été transportés, après leur mort, des hauteurs où ils vivaient, jusque sur les bords de l'estuaire actuel de la Plata.

M. Bravard et M. Burmeister, qui, tous les deux, ont combattu ces théories, sont d'accord sur ce point que ces animaux ont vécu et sont morts là où l'on a trouvé leurs cadavres; mais ils diffèrent d'opinion sur la manière dont s'est déposée la formation. M. Bravard était un paléontologue français venu à Buenos-Ayres vers 1852, attiré par la richesse des gisemens fossiles, et qui, après avoir consacré toutes les heures de son séjour à des études sur la

géologie de ce continent, périt malheureusement enseveli sous le tremblement de terre de Mendoza en 1864. Il attribuait la formation des dépôts pampéens à des causes atmosphériques et terrestres, posant en principe qu'à l'époque où vivaient les grands mammifères éteints, il ne s'était produit autre chose que des phénomènes semblables à ceux que nous avons constamment sous les yeux, formation de dunes de sable sur le bord de la mer et accumulation de ce sable sur toute la plaine sous l'influence des vents. Le sous-sol de la pampa est, dit-il, absolument semblable par sa composition à celui des dunes en France; de plus, si l'on étudie l'histoire des dunes, il est facile de suivre leur envahissement successif au grand préjudice des riverains, de noter les villes ensevelies : celle de Escoublac en 1779, et 25 kilomètres de côtes subissant le même sort près de Saint-Pol-de-Léon, dans le Finistère, de 1666 à 1722. Une végétation naturelle quelconque, un lichen suffit à fixer ce terrain mobile et à lui donner un peu de consistance. C'est un phénomène semblable qui a lentement formé l'immense surface pampéenne. La végétation et les animaux ont dû souffrir de violentes perturbations dans les conditions de leur existence et de leur habitat; les tempêtes devaient activer la formation du dépôt, très lente en temps de calme. C'est pendant ces perturbations atmosphériques que les animaux émigraient là où ils rencontraient une alimentation plus abondante; de là ces grandes accumulations d'ossemens. Aujourd'hui même, il n'est pas rare de voir de violens *pamperos* ou vents de la pampa soulever des dunes intérieures, que l'on nomme *medanos,* malgré leur épaisseur, qui atteint souvent 20 mètres. Les contemporains ont eu plusieurs fois sous les yeux, dans les plaines de Buenos-Ayres, des phénomènes qui peuvent servir de point de comparaison. C'est ainsi que de 1827 à 1831 se produisit une grande sécheresse, encore présente à l'esprit de ceux qui en ont souffert, sous le nom de la *gran seca.* Pendant ces trois années, à peine tomba-t-il sur toute la surface du terrain pampéen quelques pluies passagères. Tout le pays, desséché, fut converti en un immense désert; les bêtes sauvages, réunies aux animaux domestiques, erraient et mouraient ensemble. La terre, soulevée par les rafales du *pampero* et désagrégée par la sécheresse, tourbillonnait dans l'air et couvrait rapidement des monceaux d'animaux, les uns déjà morts, les autres impuissans à se lever et tués par la tempête. Des troupeaux innombrables, entraînés instinctivement vers les lagunes connues ou les rives des fleuves, débilités par le manque de nourriture, se traînaient jusqu'à la rive fangeuse; les derniers venus forçaient les premiers à avancer, et tous s'enfonçaient sans avoir la force de sortir de cette boue

accumulée sur les bords de ces petits réservoirs d'eau. Les cadavres de chevaux et de bœufs s'amoncelaient ainsi par milliers et étaient bientôt ensevelis sous une couche de sable qui s'éleva dans certains endroits jusqu'à 2 mètres.

Si l'on prend la peine d'interroger l'habitant, de rappeler ses souvenirs, il vous dépeindra ces années de longue souffrance, où, ruiné, enfermé dans son *rancho,* exposé à mourir de faim ou de soif, rudement éprouvé par ces tourbillons incessans, il n'avait d'autre spectacle que la campagne, ravagée, dépouillée de toute verdure, semée de cadavres plus ou moins décomposés, ossemens blanchis, squelettes décharnés, dévorés par les jaguars, les pumas, les renards, que la tourmente ensevelissait, eux aussi, au milieu de leur festin; il vous dira encore comment ces trois années de sécheresse et de stérilité furent suivies de pluies continues et torrentielles, les rivières grossies, le pays inondé, les cadavres arrachés de leurs sépultures par le courant.

Reportons-nous maintenant à l'époque géologique antérieure, et nous comprendrons ce qui devait se passer alors : des phénomènes semblables produisant des effets identiques, avec cette différence que les perturbations atmosphériques avaient nécessairement une influence plus grande à une époque où les forces de la nature n'étaient pas équilibrées.

M. Burmeister, dont l'autorité en pareille matière s'augmente de la valeur d'observations recueillies dans de nombreux voyages à travers la pampa et pendant un long séjour à Buenos-Ayres, s'élève vigoureusement contre cette théorie qui prétend former 25,000 milles géographiques sur une épaisseur moyenne de 25 à 30 mètres, par des sables mouvans, sans même indiquer d'où pouvaient provenir ces sables. Les dunes en effet sont des dépôts étroits sur des côtes marines, mais ne se présentent jamais sous l'aspect de couches horizontales aussi étendues que les pampas; leurs matériaux sont toujours apportés de loin. Elles supposent de grands dépôts de sable préexistans, une mer desséchée dont le fond aura été dispersé par le vent, un désert de sable qui n'a pu exister là où vivaient les grands mammifères éteints. Il est également impossible d'admettre que ces animaux aient été ensevelis vivans sous des monceaux de sable apportés par le vent; le mégathérium, en particulier, était construit de telle manière qu'il pouvait laisser passer une tourmente de sable, même d'une certaine durée, en se dressant sur ses pieds de derrière; mais ce qui est péremptoire, c'est que, dans les découvertes faites d'ossemens fossiles, l'on observe le plus souvent que le tronc n'est pas déposé au même endroit que la queue et en général les extrémités, fait que seule peut expliquer l'existence probable de nombreux courans d'eau permanens ou discontinus,

qui, venant frapper le squelette sans pouvoir le déplacer, poussaient seulement devant eux les extrémités plus légères. La nature de la couche de sable qui enveloppe chacune de ces parties vient confirmer la présomption de l'existence de nombreux courans d'eau. La couche de sable en effet qui entoure toujours le tronc et les gros ossemens corrrobore l'hypothèse que le cadavre en tombant faisait son creux; survenait une crue d'eau, le courant formé rencontrait cet obstacle et bouillonnait autour, laissant tomber là même les cailloux plus ou moins gros qu'il transportait et qu'il n'avait plus la force de charrier plus loin : l'argile fine, plus légère, suivait au contraire le fil de l'eau et se déposait plus loin autour des extrémités du cadavre, dont l'eau bouillonnante s'emparait et qu'elle emportait après la décomposition des attaches. Enfin c'est surtout la présence de cailloux de gros calibre et par couches qui prouve que le terrain pampéen n'a pas pu se former sous l'influence des vents. Les dunes peuvent contenir des cailloux isolés, même d'un gros calibre, mais jamais par couches entières; ces cailloux ne sauraient avoir été arrondis, transportés et réunis que par des courans d'eau. On peut même admettre que quelques cadavres aient été couverts de temps à autre par des sables mouvans, mais ce sont là des cas particuliers sur lesquels on ne saurait baser une théorie générale.

L'opinion de M. Burmeister, qui attribue la formation de la marne diluvienne pampéenne à la décomposition prolongée à travers les siècles des roches métamorphiques dans la Cordillère des Andes, fut émise par lui en 1866 dans les *Annales du Musée;* il la confirme aujourd'hui dans son nouvel et important ouvrage qu'il intitule *Description physique de la République Argentine*, mais qui contient dans son cadre élargi une véritable histoire de la formation du continent sud-américain : ce sont les granits, les syénites et les gneiss mélangés de chaux qui forment le fondement de toutes les montagnes de ce continent, qui ont fourni les matériaux de cette immense couche diluvienne. L'influence de l'atmosphère décomposait ces roches, et les eaux des pluies descendant des montagnes transportaient jusque dans la plaine les matières désagrégées. C'est ce procédé qui a fourni, par accumulation, la couche pampéenne de 30 mètres, travail lent et insensible qui se continue encore sous nos yeux sans que nous en ayons conscience, et qui a exigé un espace de trente mille années pour se compléter, si l'on prend pour base de calcul l'activité des fleuves actuels, dont les plus grands ne produisent pas plus de 7 centimètres d'alluvion par siècle. De grandes pluies ont lavé les roches et conduit jusqu'à la plaine les parcelles transportées par le courant; aujourd'hui encore le Paraná et l'Uruguay charrient dans leurs eaux bourbeuses des quantités considérables de produits d'une décomposition semblable,

et chaque année des bancs se forment ou augmentent d'étendue dans le grand estuaire de la Plata jusqu'à compromettre, dans un avenir peu éloigné, les abords de Buenos-Ayres, en même temps que le long des côtes du Paraná et de l'Uruguay, en dehors de l'estuaire, des îles d'une étendue déjà considérable se forment par alluvion et réduisent peu à peu le lit de ses fleuves. Il est certain que l'estuaire de la Plata avait à cette époque antérieure une étendue plus considérable et affectait les proportions d'un grand golfe : des coquilles marines, des squelettes de baleines, trouvés à 100 ou 150 lieues de l'embouchure actuelle, le prouvent surabondamment; mais on ne saurait admettre que la mer ait contribué à la formation du territoire pampéen, qui est due à l'affritement continu des Cordillères, travail que des soulèvemens successifs des montagnes venaient de temps à autre activer. Il est démontré aussi, par la position des cadavres, que les grands mammifères éteints n'ont pas été victimes à la même heure d'un cataclysme général; ils ont disparu peu à peu et successivement. Peut-être cette disparition a-t-elle été amenée simplement par le développement rapide d'espèces plus petites naturellement envahissantes : dans cette lutte pour la vie, la progression en nombre des petits animaux devait rendre impossible l'alimentation des grands, moins bien constitués pour arriver à se nourrir sur un terrain pauvre. Ne voyons-nous pas aujourd'hui un phénomène analogue se produire au même lieu, sous l'état de domesticité : le terrain réservé aux bêtes à cornes est chaque jour rétréci, le mouton, par une multiplication rapide, exigeant chaque année de nouvelles surfaces pour s'épandre, si bien que, si ces deux races étaient abandonnées à elles-mêmes, le mouton resterait certainement maître du terrain, organisé qu'il est pour brouter jusqu'au ras du sol les herbes les plus menues sans laisser au gros bétail la possibilité d'en couper la largeur de sa langue.

Il entre dans la théorie de M. Burmeister de prendre le lieu où ces cadavres ont été trouvés pour celui même où les animaux éteints ont vécu. Les longues pérégrinations étaient difficiles aux grands édentés, mégathériums, fourmiliers, paresseux et tatous, et si l'on peut admettre que l'hippidium, le mastodonte et autres grands quadrupèdes pouvaient entreprendre de longs voyages, il est prouvé aussi qu'ils rencontrèrent devant eux, pendant une longue période, la barrière du grand plateau méridional du Mexique, sous le 20e degré de latitude nord, qui limita leur habitat. Toutes les émigrations trouvaient là un obstacle assez infranchissable pour que la faune de chacune des parties de l'Amérique ainsi divisée soit restée distincte, formant deux provinces zoologiques qui contrastent vivement l'une avec l'autre et ne se rapprochent par des similitudes partielles qu'à une époque géologique très récente.

Retenons donc toutes ces propositions, elles concordent ensemble et nous paraissent jusqu'ici contenir la meilleure théorie de la formation du terrain diluvien et de la vie dans les pampas à une époque géologique antérieure.

III. — LA PATAGONIE.

Le territoire patagonien, qu'il nous reste à parcourir pour compléter l'étude de la partie orientale du continent sud-américain, commence géographiquement au Rio-Negro par 40°, et géologiquement au nord du Rio-Colorado par 41°. Il diffère par sa constitution et son aspect général du territoire pampéen, dont il est la suite, en ce qu'il se compose non pas d'une plaine uniforme, mais bien de steppes disposées par étage et formant de vastes plateaux juxtaposés en gradins successifs depuis l'Atlantique jusqu'aux Andes. Ces terrasses sont au nombre de huit; la plus élevée forme la base de la Cordillère, la plus basse la côte de l'Océan, comme une falaise de 55 mètres d'élévation. Elles se prolongent du Rio-Colorado au détroit de Magellan, et dans certains points rapprochés de ce détroit elles n'ont pas assez de largeur pour qu'on ne puisse d'un lieu élevé en embrasser l'ensemble et compter d'un coup d'œil les gradins de cet amphithéâtre s'étendant sur une longueur de 14 degrés et sur une superficie de 20,000 lieues carrées. Dans le centre des plateaux successifs existent de profondes dépressions du sol qui sont les seuls endroits garnis d'un pâturage assez maigre, brun et coriace, sans uniformité et parsemé de bouquets d'arbustes épineux dont les plus élevés atteignent à peine 6 pieds. L'eau n'existe nulle part en permanence sur ces plateaux : le sol serait, il est vrai, trop compacte pour l'absorber; mais les pluies sont peu abondantes, et l'évaporation s'en fait rapidement sous l'influence des vents qui soufflent du cap Horn. Le mirage cache presque toujours l'horizon derrière une vapeur trompeuse qui s'élève de la surface surchauffée; le guanaque seul, dont les formes et le mode d'existence rappellent le chameau d'Afrique, peut vivre dans ces plaines misérables. De distance en distance, le sol est coupé perpendiculairement à l'Atlantique par cinq grands fleuves, presque sans affluens : le Rio-Colorado, le Negro et le Chubut, d'une importance à peu près égale, puis le Rio-Chico et le Rio-Santa-Cruz, qui, plus rapprochés du détroit de Magellan, sont nécessairement moins importans. Ces cours d'eau sont formés de la fonte des neiges et roulent leurs flots rapidement, plus ou moins puissans suivant la saison, à peu près en ligne droite depuis les Andes jusqu'à l'Océan. La végétation est un peu moins pauvre sur leurs rives; ils sont bordés de saules rouges qui, malgré leur importance relative, sem-

blent au milieu de cette immensité de maigres bouquets d'arbres. La partie occidentale de la Patagonie la moins explorée est riche en sombres forêts d'arbres verts et résineux : les Araucans sont les maîtres de cette région. Tout ce territoire semble en somme n'avoir pas complété sa dernière évolution géologique, et être en retard d'une époque sur les contrées voisines.

D'après Darwin, ce sol aurait été soulevé en masse à une hauteur de 300 ou 400 pieds pendant la période des coquillages marins actuels. Huit longues époques de repos auraient interrompu ce long soulèvement; pendant ces intervalles, la mer aurait entamé profondément les terres et formé à des niveaux successifs les longues lignes de falaises escarpées dont l'ensemble simule un gigantesque escalier; tous ces phénomènes se succédant avec une grande uniformité, ainsi se seraient formées huit terrasses à peu près identiques, chacune élevée à peu près à 30 mètres au-dessus de la précédente. L'Indien lui-même qui habite ces solitudes a remarqué ces dispositions naturelles du sol et appelle cette contrée *pampas hautes*. La surface en est couverte de gros gravier produit du travail continu des flots de la mer à l'époque où elle frappait chacune des terrasses qui ont formé tour à tour son rivage. La rive actuelle subit encore aujourd'hui cette action des flots, et peut-être sera-t-elle un jour remplacée dans ce rôle, soulevée elle-même, en même temps qu'il se produira un abaissement du fond de la mer comme cela a eu lieu à d'autres époques. Pendant ces soulèvemens successifs, les terrasses supérieures ont pu se couvrir d'une végétation nourrie des parcelles terreuses étendues sur leurs surfaces, et provenant du broiement des parties désagrégées des montagnes, mais les inférieures laissent apparaître la couche tertiaire que l'on trouve dans les pampas basses à 92 mètres de profondeur, et qui est ici la continuation apparente de cette couche souterraine, à laquelle, en raison de ce caractère, on a donné le nom de couche patagonienne.

Jusqu'à la fin du siècle dernier, l'intérieur de la Patagonie est resté tout à fait ignoré, l'Espagne s'étant contentée de prendre idéalement possession de ce territoire. Magellan en 1520, Samiento et Drake vers 1580, Cavendish en 1591, s'étaient bornés à décrire les côtes; ce dernier seul avait remonté un petit cours d'eau insignifiant, la rivière Désirée, par 48 degrés, jusqu'à 30 milles dans les terres. Au XVIIIe siècle, quelques explorateurs tentèrent la description du pays intérieur, entre autres le père Falkner, chirurgien irlandais affilié à l'ordre des jésuites, Viedma et Villarino. Ces plaines stériles n'offraient par elles-mêmes aucun attrait, et ce que l'on en connaissait était plutôt de nature à éloigner quiconque eût eu la malencontreuse idée de s'y aventurer; la fable seule leur avait fait une célébrité. Sans que l'on sût l'origine de ce bruit, il s'était

répandu que dans les plaines patagoniennes existaient des villes au nombre de deux ou trois, désignées sous le nom général de Césarès. Ces villes avaient été fondées, disait-on, par des Européens venus on ne savait d'où, et qui, sans communications avec le reste du globe, gardaient des trésors comparables seulement à ceux du Pérou. Ces villes, et cela était consigné dans des documens publiés sous forme authentique, avaient été bâties par des naufragés ou des Espagnols échappés aux massacres qu'en avaient faits les Araucans en 1599. La ville principale était placée près de la lagune Payeque, voisine d'un vaste marais appelé Llanqueco, sans que l'on sût même qui avait imaginé ces noms; on allait jusqu'à décrire ces villes, entourées de fossés et de murs ouverts d'un seul côté, où l'on entrait en passant un pont-levis. Les édifices, les temples étaient somptueux; l'or et l'argent y abondaient, on décrivait le costume de leurs habitans et jusqu'à la couleur de leurs cheveux; ils parlaient, disait-on, une langue aussi inintelligible pour les Indiens que pour les Espagnols, ne laissaient pénétrer aucun étranger et tenaient à se maintenir dans un isolement des plus complets; mais ils n'avaient, malgré leurs précautions, pu empêcher que des Espagnols et des Indiens ne s'approchassent assez pour entendre le son de leurs cloches. Ces bruits prirent une telle consistance que la cour de Madrid s'en occupa plusieurs fois, et que des édits royaux ordonnèrent des expéditions en Patagonie, qui avaient pour but d'explorer ces terres inconnues et de révéler les secrets qu'elles cachaient. Ces secrets ne valaient vraiment pas l'émotion qu'ils causèrent pendant trois siècles; le père Falkner en donna la clé. Il découvrit, après de nombreuses questions faites aux Indiens de toutes les régions, que, chaque fois qu'il demandait à un Chilien s'il avait quelque connaissance de ces villes, il obtenait une réponse affirmative, mais que tous les détails qu'il recueillait désignaient clairement Buenos-Ayres et les villes fondées sur l'Atlantique; s'il faisait les mêmes questions à un Indien pampa, celui-ci répondait de même, mais désignait, sans en avoir conscience, les villes espagnoles de la côte du Pacifique. Cette confusion réciproque avait donné naissance à des récits que la fantaisie de chacun avait amplifiés. Malgré les révélations de Falkner, six ans après, en 1781, la cour ordonnait encore une exploration; elle ne se fit pas, elle eût été du reste inutile : on ne déracine pas les légendes, et celle-là aujourd'hui encore a ses croyans.

Le voyage de Falkner n'avait pas que ce seul objet. La compagnie lui avait donné mission de l'éclairer sur la possibilité de civiliser les Indiens de Patagonie, et le gouvernement de Buenos-Ayres celle de rechercher les auteurs des déprédations qui prenaient alors dans la pampa des proportions inquiétantes et que l'on supposait

commises par des tribus descendant des montagnes du Chili; mais il s'en était donné une autre toute personnelle, qui consistait à étudier ce pays pour faire bénéficier de tous ses renseignemens l'Angleterre, à laquelle il ne cessa de conseiller une expédition dans ces parages, afin d'y établir un port de ravitaillement d'où l'on pourrait facilement assaillir les établissemens espagnols des deux océans. La partie qu'il décrit avec passion est la rive de la baie sans fond, ou baie de Saint-Mathias, située par 39 degrés. Si nous comparons ses récits et ses descriptions merveilleuses aux relations des explorateurs modernes, nous devons croire qu'il avait, par un hasard heureux, mis le pied sur le seul point fertile de toute cette région. Il semble cependant qu'en Angleterre, aussi bien qu'à Buenos-Ayres, on fit peu de cas de tous ces renseignemens; il ne s'y fonda aucun établissement d'importance, il y eut simplement quelques maisons de refuge de pêcheurs, dont Darwin retrouva les ruines en 1832. Le dédain le plus absolu pour tout le territoire patagonien, c'est là tout ce que produisirent et la légende de la ville de Césarès et les ordonnances des rois d'Espagne et la croyance que l'on avait généralement que tout le sol américain devait contenir des richesses sans nombre. Il semble au contraire que de notre temps la mode soit aux explorations en Patagonie; on s'occupe de cette contrée, on y cherche, sans beaucoup de résultats, il est vrai, quelque élément de fortune à exploiter, — des relations récentes en font foi. — Nous ne mentionnerons ici que les voyages qui ont un objet scientifique, et en particulier celui du commandant W. Musters, qui, en 1870, explora ce continent presque dans sa totalité, et ceux d'un jeune archéologue déjà fort connu en Europe par ses études anthropologiques, M. Francisco Moreno.

Les beautés du paysage, les richesses du sol ne sont pas ce qui saurait attirer personne en Patagonie. Sorti des vallées des grands fleuves, dont le lit est bordé d'une bande de terrains assez étroite couverte de pâturages plus ou moins riches, on ne trouve plus que les plateaux qui dominent ces vallées, domaine exclusif du quanaque et de l'autruche, etc. Ce n'est aussi que sur la rive des fleuves que de loin en loin le voyageur rencontre quelque tribu indienne méfiante, sinon hostile. M. Moreno avait pu en 1874, dans un premier voyage limité aux environs de la ville argentine du Carmen de Patagones, se rendre un compte exact de toutes ces misères locales; mais il avait en même temps mis la main sur un trésor anthropologique suffisant pour lui laisser entrevoir des découvertes plus importantes encore, qu'il a poursuivies depuis dans des voyages successifs dont il publiera bientôt les résultats définitifs.

En 1874, M. Moreno, parti pour la Patagonie à la recherche

d'objets anthropologiques destinés à enrichir sa collection particulière, eut l'occasion de découvrir quelques cimetières préhistoriques et quelques *paraderos* ou campemens d'anciens Indiens. Les descriptions jusque-là données ne provenaient pas de témoins oculaires, le professeur Strobel, M. W. Musters et M. Burmeister en avaient seuls parlé, mais sans leur attribuer l'importance que devaient leur donner les récentes découvertes. Disons d'abord que les Indiens qui occupent actuellement les régions voisines n'ont rien de commun avec les tribus disparues ou déplacées qui y ont laissé la cendre de leurs morts. En 1781, le vice-roi de Buenos-Ayres établit en ce lieu un pénitentiaire, ce qui détermina le déplacement des tribus antérieurement établies et que Falkner avait décrites, les Puelches, les Tehuelches, qui habitent aujourd'hui au sud du Rio-Chubut et ne viennent plus au Carmen qu'une fois l'an, pour négocier leurs tapis de plumes d'autruches et de guanaques.

Ce sont des individus de cette race que Magellan aperçut sur la rive de la baie de Saint-Julien, où il relâcha, et qu'il décrivit comme des géans, leur donnant le nom de *Patagons* à cause de la grandeur de leurs pieds, qui lui parurent immenses, recouverts qu'ils étaient de peaux de bêtes pour les préserver du froid. Ces Indiens se servaient de flèches à pointe de silex encore à cette époque, et n'en abandonnèrent l'usage que lors de l'introduction du cheval, vers le milieu du XVIIIe siècle. Tous les ossemens contenus dans les cimetières de cette région doivent être considérés comme appartenant aux Tehuelches. Ils se trouvent presqu'à la surface du sol; les Indiens, ne possédant pas d'outils pour entamer une terre dure, plaçaient leurs morts dans des dunes de sables faciles à remuer, mais que le moindre vent dissipait. Cette action du vent mêlant les ossemens les uns aux autres, on crut longtemps que ces Indiens enterraient leurs morts en fosse commune, ce qui n'était pas dans leurs usages et était tout à fait en contradiction avec le respect que tous les Indiens en général et ceux-ci en particulier ont toujours eu pour leurs morts. Leur mode de sépulture, mieux connu, démontre au contraire la volonté bien arrêtée de ne pas laisser les ossemens se mêler les uns aux autres. Le cadavre, pour l'ensevelissement, était rétabli dans la position que le fœtus avait occupé dans le sein de sa mère, les genoux touchant le menton; ainsi cousu dans un cuir fraîchement écorché, on le déposait dans le sol sablonneux, la tête presqu'à découvert à la surface. Ils attachaient, et leurs descendans attachent encore la plus grande importance à l'accomplissement de ce dernier devoir, et même, par une étrange déviation du sens moral, lui sacrifient le respect de la vie humaine. Quand un vieillard approchait de sa dernière heure, on se préoc-

cupait moins d'adoucir ses souffrances que de le bien ensevelir, et, de peur que les membres ankylosés par l'âge ne se raidissent trop après la mort, on avait et l'on a encore soin de le revêtir vivant de son linceul. Après avoir placé de force ses jambes le plus près possible de la poitrine, on maintenait l'agonisant sous une pression énergique qui produisait souvent la fracture de quelque membre, puis on l'enveloppait dans un cuir frais que l'on cousait au moyen d'une lanière découpée dans le cuir même, qui se resserrait en se desséchant. Le vieillard pendant ce temps terminait son agonie au milieu des plus affreuses douleurs. On déposait avec le mort ses armes, ses instrumens, la nourriture dont il pouvait avoir besoin pour ce long voyage. Ces mœurs se sont conservées jusqu'à nos jours; on y ajoute, s'il s'agit d'un cacique, le sacrifice de son plus beau cheval, toujours pour le même motif. On trouve donc dans les sépultures des pointes de flèches de silex travaillé, des pointes de javelots de la même forme et matière, des petites hachettes très rondes, de petits couteaux de silex, des poteries ornées de dessins et de toutes les formes, des balles de grès avec une profonde rainure pour introduire le cuir servant à les lancer, de grands mortiers et leurs pilons, des coquilles percées d'un trou et ayant servi d'ornemens, des os de guanaques, d'autruches, de loutres ou de petits poissons destinés à la nourriture du mort.

M. Moreno eut la bonne fortune de découvrir trente cimetières de *paraderos* intacts, entre autres celui auquel il a fait une célébrité sous le nom de cimetière de l'Indien Pascal, fort connu dans la science anthropologique. Il y trouva des restes humains rangés en deux cercles concentriques chacun de huit cadavres, séparés par un espace de 1 mètre 1/2, formé par une éminence mamelonnée prenant naissance sur les crânes et s'élevant à peu près jusqu'à 60 centimètres; les crânes et les squelettes étaient peints en rouge, coutume aujourd'hui délaissée. Les *paraderos* ne contiennent pas de restes humains, mais révèlent le séjour des habitans par de nombreux débris, flèches, javelots, poteries, cailloux réunis en ordre et des traces de foyers.

Au printemps dernier, M. Moreno partit pour explorer le cours entier du Rio-Santa-Cruz, suivre les traces de Villarino, de Cox et de Musters et faire ce que ces voyageurs n'avaient pu faire, c'est-à-dire passer les Andes et aboutir à Valdivia; mais, par une circonstance fortuite, il dut revenir au Rio-Negro et tenter inutilement le passage des Andes en remontant la vallée de ce fleuve et de son grand affluent, le Rio-Limay. Ce voyage devait en effet s'exécuter forcément dans des conditions spéciales qui le rendaient aussi pénible que dangereux. Disons même que pour tout autre il eût été

inexécutable; non pas que M. Moreno ait cette prétention émise, il y a quelques années, par un soi-disant conquérant du pays d'Araucanie, de jouir, dans ces contrées inabordables, de priviléges royaux, mais il compte sur quelques présens antérieurs, quelques services déjà rendus, pour avoir le droit de solliciter l'entrée dans les territoires respectifs des tribus sans être immédiatement assassiné, ou, une fois introduit, sacrifié à un caprice d'Indien ivre. Ainsi même il ne saurait se permettre de faire ni un geste inopportun, ni un pas en dehors du chemin tracé, et il lui est interdit de toucher aux sépultures, ce qui cependant est le seul but de son voyage et ce qui est la seule prohibition qu'il ne respecte pas. Méfiant envers tous, capable de tous les crimes, l'Indien juge tous les hommes par lui-même, ce qui lui donne une triste idée de l'humanité et le décide à faire disparaître tous ceux en qui il soupçonne des espions. Ajoutez à cela que l'étranger, bien reçu par quelques caciques, est par cela même suspect aux autres, qu'enfin il lui est formellement enjoint de voyager seul. Si en pénétrant dans ce domaine déjà si défendu, il a un bon cheval, un bon vêtement ou quoi que ce soit qui puisse exciter la convoitise du premier Indien qui passe, il le lui faut donner de bonne grâce, restant ainsi au bout de quelques heures mal monté, sans provisions, et par conséquent à la merci de son hôte.

Au sang-froid et à toutes les qualités morales qu'exigent ces circonstances, il en faut joindre d'autres d'un ordre purement physique; ce n'est pas en effet une alimentation européenne que celle que les Indiens tehuelches offrent à leurs hôtes. M. Moreno nous montrait un restant de viande sèche de quanaque longtemps macérée entre cuir et selle; quelques bouchées de cette chair répugnante, d'odeur fétide, rebelle à la dent, étaient encore ce qu'il pouvait souhaiter de mieux dans les longues étapes entre chaque campement; mais le plus souvent il lui fallait manger des alimens d'un caractère tout à fait national et d'une préparation par trop tehuelche; c'eût été s'exposer à se faire traiter en ennemi que d'hésiter devant des mets que l'Indien préfère et qui témoignent d'un goût peu délicat. Ainsi, en voyage, il se nourrit exclusivement de viande crue de bœuf, de guanaque et d'autruche, et ce qu'il mange, ce sont précisément les morceaux que, même cuits, l'habitant de Buenos-Ayres n'admet pas sur sa table, les poumons, le cœur, le foie, et qui, crus, baignant dans le sang, sont les plus répugnans; c'est ainsi cependant que le Tehuelche les présente, soumettant son hôte à une épreuve d'où son amitié doit sortir justifiée par la résistance de son estomac. Aussi le savant explorateur argentin attache-t-il une importance considérable à des découvertes qui lui ont coûté de

si vilains momens; il est revenu cette fois bien décidé à désespérer les savans d'Europe par ses refus péremptoires de répartir entre tontes les collections les richesses uniques de la sienne.

Dans le voyage qu'il vient de faire, il étudia d'abord les régions au nord du Rio-Colorado, dans les environs de Bahia-Blanca par 41 degrés, et put se convaincre que la pampa basse et fertile ne se prolonge pas jusque-là, et fait place à un terrain de transition sans fertilité, remplacé bientôt lui-même par le terrain patagonien, dont il a pu d'autant mieux reconnaître l'aridité qu'il y resta égaré pendant trois jours sans alimens aux environs de Carmen de Patagones. Après d'assez longs préparatifs dans cette ville, il commença sa longue exploration du cours du Rio-Negro, qu'il lui fallait remonter pendant 120 lieues pour arriver au Rio-Limay. Son projet était de suivre la rive jusqu'à sa source, pour de là descendre le revers de la Cordillère jusqu'à l'Océan-Pacifique; mais, pour tout cela, il était nécessaire d'obtenir le consentement de toutes les tribus, et c'est devant cet obstacle insurmontable que la fin de l'exploration échoua.

La vallée du Rio-Negro est seulement fertile jusqu'à 30 lieues de son embouchure; la rive en est bordée de saules à l'ombre desquels on peut presque toujours marcher; au-delà de ce rayon, nulle part la vallée n'a une étendue suffisante pour l'établissement d'une colonie; il en est de même du Rio-Chubut. Les peuples qui habitent ces parages sont les Mapunches, les Tehuelches et les vrais Pampas ou Tehuelches du nord; cette dernière nation, assez mélangée, habitait en d'autres temps les environs de Buenos-Ayres. En se rapprochant du Rio-Limay, on rencontre les plateaux qui bordent la vallée et qui sont couverts de couches de cailloux roulés d'une épaisseur de 15 pieds; la rivière a dans cet endroit environ 250 mètres de large, c'est là que passe la grande route des Indiens par laquelle ils conduisent, depuis Buenos-Ayres jusqu'au Chili, les animaux volés : de loin en loin existent des cantonnemens de tribus peu nombreuses. Le but du voyage dans cette contrée était la demeure du cacique principal de la Patagonie, Shay-Hueque, qui commande à sept nations : les Araucans, les Picunches, les Mapunches, les Huilliches, les Tehuelches, les Agoupures et les Traro-Huilliches, répartis entre 84 caciques; c'était à lui qu'il fallait s'adresser pour obtenir le libre passage à travers la Cordillère; mais toute sa puissance ne lui permettait pas de résoudre un point de cette importance sans réunir un *aucantrahun*, parlement général où, avec lui, assistèrent les quatre plus vieux commandans-généraux, accompagnés de 453 lances, — et l'autorisation fut refusée! On imposa au jeune voyageur, avant d'être admis à recevoir cette

dernière preuve de confiance, une sorte de stage très actif comprenant une mission à Buenos-Ayres, l'obtention de certains avantages jusque-là refusés; en un mot, les fonctions de plénipotentiaire très diligent de toutes les tribus, ce qui porte avec soi moins d'honneur que de charges. Forcé de renoncer au passage pour ne pas compromettre ses relations et l'appui qu'il trouvait dans ces régions, M. Moreno limita donc son exploration à la vallée du Rio-Limay, qu'avant lui aucun blanc n'avait parcourue : les campemens de Shay-Hueque et de Nancucheuque lui servaient de centre. Il trouva chez ces deux importans caciques toutes les démonstrations d'une vive amitié d'où la méfiance et l'hypocrisie n'étaient cependant pas exclues; il vécut de la vie de la tente, un peu moins dure que celle qu'il avait connue en voyage.

L'habitation de Shay-Hueque est la plus grande de ces régions, elle mesure 12 mètres de largeur, les murs et le toit sont faits de peaux de chevaux tendues et fixées à des pieux, le sol est couvert de peaux de guanaques cousues ensemble en forme de grands tapis. Elle est idéalement divisée en deux compartimens. D'un côté sont posés sur le sol les lits des quatre femmes du cacique et de ses nombreux enfans; ces lits sont un amoncellement de peaux de moutons et de guanaques, recouverts d'une peau de cheval dont le revers est orné de peintures; auprès de chacun de ces lits, une branche d'arbre piquée en terre sert à suspendre les vêtemens. De l'autre côté de la séparation imaginaire, tous les hommes indistinctement peuvent prendre place pour dormir. Les femmes sont chargées des soins de cet intérieur fort propre et bien disposé, en tout point supérieur au *rancho* du *gaucho* de la plaine civilisée. l'Indien même semble avoir plus de besoins que ce dernier, il sait employer à son usage, à l'amélioration de sa demeure tous les objets qui sont à sa portée, se faire des plats de bois, des armes de pierre; une fois sous la tente, il ne se contente plus de viande crue et exige de ses femmes une certaine habileté culinaire que favorisent peu les élémens restreints dont il dispose. Il faut attribuer son goût pour un bien-être relatif à l'influence du milieu pittoresque où il vit, qui lui inspire des pensées nécessairement plus élevées que ne saurait en inspirer la pampa à son habitant. Ces campemens sont en effet situés à l'entrée des vallées des Cordillères, à 7 lieues du volcan de Quetropillan, entouré de forêts d'*araucaria imbricata* dont le tronc mesure plus de 4 mètres de circonférence; le sol est couvert de fraisiers, la lisière du bois est formée de tuyas et de pommiers dont la présence dans ces régions, inexpliquée, est attribuée à des fruits jetés ou consommés le long du chemin par les Indiens de Valdivia dans leurs traversées des Andes : il est à remarquer en effet

que la plupart de ces arbres se trouvent sur les bords des chemins et des petits ruisseaux et généralement réunis en groupe comme les rameaux d'un même tronc.

Le Rio-Limay, affluent du Rio-Negro, est un torrent navigable qui descend impétueusement dans une vallée de la Cordillère, au milieu de roches volcaniques; il est alimenté par les eaux d'un lac semblable aux plus beaux de la Suisse, le Nahuel-Huapi et quelques autres cours d'eau formés eux-mêmes des écoulemens de lacs pittoresques. Le lac Nahuel-Huapi est le plus important, il a de 70 à 80 kilomètres dans sa plus grande largeur et alimente en même temps que le Rio-Limay un affluent du Chubut. Le campement de Shay-Hueque est à environ 20 lieues du lac; le cours du fleuve, resserré entre les montagnes, est difficile à suivre; il est coupé par de grandes et bruyantes cascades : le terrain est du reste improductif partout dans cette contrée, à l'exception des rives du lac, où, au siècle dernier, les jésuites ont tenté d'établir une mission; tout autour on découvre des cimes couvertes de neiges éternelles.

M. Moreno avait un autre but que celui d'étudier, comme l'avait fait déjà Musters en 1870, les mœurs des habitants : il attachait plus d'importance à la découverte des vestiges laissés par les générations disparues. Ses recherches n'ont pas été vaines, il possède aujourd'hui un musée préhistorique incomparable, composé de plus de 300 crânes complets des races sud-américaines; aussi peut-il se permettre de fonder sur ces découvertes quelques propositions qu'il développera dans son prochain ouvrage. La race disparue à laquelle appartiennent ces restes vivait pendant l'époque géologique actuelle, mais dans les mêmes conditions sociales que l'homme quaternaire découvert dans diverses parties de l'Europe : ses armes étaient les mêmes, faites de silex, ses instrumens similaires; tous les objets enfin que l'on trouve dans les sépultures dénotent des mœurs à peu près semblables. Les animaux qui vivaient avec lui ne sont en rien différens de ceux qui fournissent à l'homme moderne de ces contrées son alimentation : le guanaque, le lièvre, l'autruche et diverses espèces de tatous. Il est facile de distinguer deux races différentes, la plus ancienne dolichocéphale et la plus moderne brachycéphale (1), quelque peu antérieure à l'époque de la conquête et dont les descendans sont les Tehuelches et les Pam-

(1) Bien que ces deux mots, adoptés par l'école française d'anthropologie, soient assez vulgarisés pour ne pas demander d'explication, nous rappelons, pour fixer les idées, que l'on entend par dolichocéphales les crânes dont l'indice céphalique, c'est-à-dire le rapport du diamètre transverse maximum au diamètre antéro-postérieur, donne 75.00 et au-dessous, — et brachycéphales ceux dont l'indice céphalique donne 83.34 et au-delà.

pas. On trouve aussi un troisième type, type de transition entre les deux précédens.

La première race se distingue par sa ressemblance avec les Esquimaux et en diffère seulement par le développement de ses arcades sourcilières qui le rapprochent de l'homme quaternaire européen; elle peut être classée parmi les races les plus dolichocéphales du globe, plus de 100 crânes ayant donné une moyenne de 72.15. Elle se distingue encore par la singulière usure de ses dents, par la capacité interne de son cerveau, qui n'est pas des plus petites et peut être estimée entre 1.400 à 1.450 centimètres cubes. Il n'existe plus aujourd'hui de représentant de cette race, la plus ancienne d'Amérique, éteinte depuis longtemps lors de l'arrivée des Européens. La seconde race est brachycéphale; c'est le type des Tehuelches qui habitent aujourd'hui le territoire de la Patagonie; les crânes de ces derniers sont bien connus pour leur grande taille; le plus grand nombre est déformé dans la partie postérieure par des compressions artificielles. Les Patagons dolichocéphales cherchaient, par ces compressions, à allonger le crâne, les brachycéphales au contraire à lui donner une forme carrée.

Toutes ces découvertes présentent cet intérêt de permettre d'étudier sur le vif une race humaine primitive à peine disparue et restée sans mélange dans un coin du globe. A ce point de vue, les voyages en Patagonie seront longtemps suivis avec intérêt; mais il faut bien avouer que ce pays déshérité n'offre guère d'autre attrait. Après les voyages que nous venons de citer et celui du commandant anglais W. Musters, qui parcourut pendant une année entière toute cette contrée depuis le détroit de Magellan, visitant les vallées des Andes, explorant tous les fleuves et descendant le Rio-Negro jusqu'au Carmen de Patagones, on peut affirmer qu'il n'est aucune des parties de ce pays qui offre à la colonisation des avantages sérieux, et c'est à cela seul qu'il faut attribuer l'abandon où ce pays est resté depuis bientôt quatre siècles qu'il est connu des Européens. Les seuls établissemens qui existent seront vite énumérés : au Carmen de Patagones, le gouvernement de Buenos-Ayres envoie ses convicts depuis 1781; à Punta-Arenas, dans le détroit de Magellan, le Chili envoie les siens depuis 1856. Ces deux villes ont une bien modeste importance; cette dernière sert de point de relâche aux *steamers* qui se rendent au Pacifique par le détroit, elle contient 1,150 habitans, dont le seul commerce se réduit à faire des échanges avec les Tehuelches, établis au nombre de 500 entre le détroit et le Rio-Santa-Cruz. Ces Indiens se consacrent exclusivement à la chasse des autruches et des guanaques; ils sont hospitaliers et d'un commerce facile, sauf dans les momens d'ivresse,

qui se prolongent quelquefois jusqu'à trente jours sans discontinuer, tant que dure la provision d'eau-de-vie obtenue contre les produits de la chasse. Au Rio-Chubut, une colonie fut fondée en 1865 par 180 Anglais du pays de Galles : leur nombre s'est un peu augmenté; mais les produits de la colonie sont à peine suffisans pour la faire vivre. Au Rio-Santa-Cruz, une tentative faite par des Français sur un terrain de concession donné par le gouvernement argentin aboutit à une dépossession violente par ordre du gouvernement chilien et à l'abandon des travaux faits. Le territoire patagonien ne contient donc pas plus de 6,000 habitans répartis sur une surface de 20,000 lieues carrées, sur laquelle même ils ne trouvent pas à vivre; il se passera encore bien des siècles avant que l'on en puisse tenter avec profit la colonisation. Les dernières explorations auront du moins servi à démontrer que l'heure de cette conquête, qui doit étendre les domaines du pasteur de l'Atlantique aux Andes et des rives du Paraná à celles du détroit de Magellan, est encore fort éloignée; elles auront servi à mettre en lumière cette vérité, que là où vivent en nombre restreint les animaux les moins exigeans, où subsiste misérablement l'Indien presque nu et sans abri, il est inutile de chercher à remplacer par des colons européens, pour industrieux et résistans qu'ils soient, une race qui a acquis par une longue sélection les qualités nécessaires pour se maintenir dans ce milieu désolé. Jusqu'ici on n'a tenté autre chose que de faire pénétrer l'influence et les mœurs européennes par la destruction de la race préexistante. Puisqu'elle seule peut vivre dans ce milieu, l'intérêt bien entendu aussi bien que l'humanité ordonneraient de l'y laisser vivre, en mettant dans ses mains, et non dans d'autres, l'instrument de travail qui lui permettra de féconder le sol et de le préparer pour ses descendans régénérés; la nature elle-même se prêtera peu à peu avec moins de résistance à cette œuvre de civilisation sous l'influence du travail humain jusqu'ici inconnu dans ces régions. Toute tentative violente faite en dehors de ce chemin tracé entraînera la ruine de ceux qui s'y sacrifieront, sans avancer d'une heure la conquête des territoires pampéen et patagonien, qui, l'Indien disparu, resteront dépeuplés et ne seront pas conquis, faute d'offrir à la race blanche les conditions d'habitat qu'elle exige : mince profit, qui ne saurait excuser la destruction d'une race humaine qu'il serait injuste autant que nuisible d'arrêter dans l'accomplissement de sa destinée.

ÉMILE DAIREAUX.

EUGÈNE FROMENTIN

L'EXPOSITION DE SON ŒUVRE A L'ÉCOLE DES BEAUX-ARTS.

La mort soudaine d'Eugène Fromentin est un deuil d'autant plus cruel pour l'art qu'elle a surpris le peintre en pleine force et en pleine vie, avant qu'il eût donné, non point tout ce qu'on attendait de lui, — Fromentin a tenu plus qu'il n'avait promis, — mais tout ce qu'on n'attendait pas. Eût-elle même sonné pour Fromentin vingt années plus tard, la dernière heure l'eût encore arrêté dans le développement de son talent. D'une nature inquiète, chercheuse, impressionnable, curieuse de nouveau, Eugène Fromentin se posait sans cesse le problème du possible et de l'impossible. Doué d'un implacable esprit critique, il était à juste titre fier de son œuvre; mais il la jugeait inférieure à l'idéal qu'il avait cherché. Ainsi le vaillant artiste ne devait jamais s'arrêter dans sa lutte acharnée contre les mystères de la nature, ni s'endormir jamais sur les lauriers d'un succès mérité. Depuis le jour où il exposa pour la première fois, sans faire prévoir alors quel il serait, Eugène Fromentin a été fécond en surprises de toutes sortes. Éclectique parce qu'il fut sincère, Fromentin a subi tour à tour l'action de divers maîtres. On sent parfois dans son œuvre l'influence de Decamps et de Marilhat, on y trouve des réminiscences de Delacroix et de Corot, on y voit qu'il a aimé autant qu'étudié les paysagistes hollandais du XVIIe siècle. Souvent aussi Fromentin a peint sous l'impression directe de la nature, qu'il a exprimée de la façon la plus neuve et la plus personnelle. La note n'est jamais persistante chez Fromentin. De même qu'il dépose le pinceau pour prendre la plume et la plume pour reprendre le pinceau, de même il va d'un maître à l'autre, abandonne Decamps pour Marilhat, Delacroix pour les Hollandais, puis il revient à Fromentin, qu'il délaissera de nouveau et auquel il reviendra encore.

C'est pourquoi il est si intéressant d'étudier Eugène Fromentin dans l'ensemble de son œuvre, si curieux de voir et de rechercher les différentes phases par lesquelles a passé son esprit, les développemens successifs qu'a eus son talent pour arriver, après diverses périodes de réminiscences, sinon d'imitation, à la pleine possession de sa personnalité. Le talent de Fromentin a toujours été en grandissant; ses dernières œuvres, sans être peut-être meilleures en elles-mêmes que celles des plus beaux temps de son succès, attestent un effort plus grand, un idéal plus large, une impression plus vive et plus franche; il était permis d'y voir les signes d'une prochaine et éclatante transformation. De longtemps la décadence ne devait venir pour Fromentin. Ce n'est point au crépuscule de son talent que la mort à pris cet homme de cinquante ans, c'est à l'aurore d'une nouvelle manière.

L'exposition de l'École des Beaux-Arts ne contient pas moins de quatre-vingt-douze tableaux, sans parler d'une cinquantaine d'aquarelles et de dessins. Ce n'est point là tout l'œuvre de Fromentin; il y manque un certain nombre de tableaux, parmi lesquels quelques toiles importantes, *les Voleurs de nuit, la Chasse au faucon,* du musée du Luxembourg, *le Rhamadan.* Toutefois le peintre est là sous toutes les faces de son talent. L'un presque au-dessous de l'autre, voici son premier et son dernier tableau : *la Ferme aux environs de La Rochelle,* exposé au Salon de 1847, et *les Femmes fellahs au bord du Nil,* exposé au Salon de 1876. Entre ces deux tableaux, trente ans ont passé, mais il semble que ces années-là sont des siècles, ou plutôt il ne semble pas que ces deux tableaux soient de la même main. *La Vue du Nil* est l'œuvre d'un maître; *la Ferme* est le travail terne et timide d'un fort médiocre élève. La composition, d'une banalité désespérante, tient du paysage classique sans en avoir la belle ordonnance et le haut style. La tonalité, qui n'a ni éclat ni vigueur, est poussée au noir; quelques masses vertes blessent l'œil par leur crudité. Quand il exposa cette *Ferme,* Fromentin sortait de l'atelier de Cabat, où il n'avait fait que passer, après avoir jeté aux orties la robe de la basoche qui lui était destinée. L'atelier de Cabat ne convenait guère mieux à Fromentin que l'étude de Me Denormandie. Il fit bien de quitter l'un et l'autre. Ses vrais initiateurs allaient être Marilhat, Decamps, Delacroix; son vrai maître, la nature orientale; son vrai atelier, le désert.

On a dit que l'exposition des œuvres de Marilhat fut pour Eugène Fromentin la vision sur le chemin de Damas. Il n'y eut pas que Marilhat qui fut une révélation pour Fromentin. Delacroix et Decamps peuvent aussi revendiquer l'honneur de lui avoir servi de premiers guides. Dans *l'Enterrement maure à Alger,* exposé en 1853, l'influence de Decamps est visible. C'est son procédé de

figures largement touchées se détachant en vigueur sur un mur blanc brûlé de soleil. D'une vive et chaude couleur, *l'Enterrement à Alger* a de l'effet, mais les Maures du premier plan pèchent contre la proportion; les têtes sont beaucoup trop grosses pour les corps. La touche est grasse et solide. C'est un des rares tableaux où Fromentin ait procédé par empâtemens. *La Halte de marchands devant El-Aghouat* trahit au contraire l'influence de Marilhat. Ce maître se fût reconnu sans difficulté dans cette composition savante et bien ordonnée, dans ce dessin, précisant la silhouette, dans cette coloration chaude et harmonieuse. La petite caravane a fait halte à l'ombre d'un bouquet de palmiers. Les chameaux, les jambes ployées sous le corps, se reposent, tandis que les chevaux broutent quelques touffes d'herbe roussie. Trois Arabes, drapés dans leurs burnous blancs, causent, sans gestes, avec la gravité orientale. On aperçoit dans les tons dégradés des fonds les crêtes bleuâtres des montagnes, les marabouts bulbeux et les murailles blanches percées de fenêtres, à peine grandes comme des meurtrières, d'une ville arabe. Dans *le Campement dans le désert*, on retrouve encore des réminiscences de Marilhat. La mer de sable du désert se confond au loin avec le ciel qui atténue sa vive couleur dans l'éloignement et la poussière chaude. C'est bien l'immensité. On ne distingue pas les premiers des derniers plans, mais le peintre les a fait sentir par un miracle de perspective aérienne. L'effet du tableau vient tout justement de cette absence de plans.

Nous ignorons à quelle époque Fromentin a peint ses *Arabes attaqués dans une gorge de montagne*. Mais devant ce tableau on ne peut s'empêcher de songer à Delacroix. Fromentin a cherché sa composition géniale qui lie si audacieusement les figures les unes aux autres, son furieux mouvement, ses partis-pris de notes sombres réveillées par des notes éclatantes, ses savans sacrifices de couleurs. Des hommes s'égorgent, des chevaux se cabrent, des coups de feu rayent la pénombre de stries livides. Les figures, vigoureusement brossées, sont d'une exécution solide, quoiqu'un peu lâchée. Il y a aussi de vraies qualités de mouvement; mais la composition est confuse, et la couleur n'est pas belle. Fromentin a cherché pour les costumes des rapports et des alternances de tons dans la gamme des orangés et des laques, laques pourpres, laques roses, laques claires, laques foncées. La tentative est malencontreuse; il y est revenu trop souvent, car le pantalon laque rose d'un cavalier nous gâte quelques-uns de ses meilleurs tableaux, entre autres la célèbre *Chasse au faucon*. Deux autres toiles exposées à l'École des Beaux-Arts, les *Cavaliers combattant* et les *Arabes attaqués par un lion*, sont presque des répétitions des *Arabes dans une gorge de montagne* : mêmes qualités de mouvement, mais aussi même

confusion dans la composition et même dissonance dans la couleur.

L'*Enterrement maure*, la *Halte devant El-Aghouat*, le *Campement dans le désert*, les *Arabes attaqués*, ne nous ont encore montré en Fromentin qu'un artiste habile et intelligent, libre imitateur des maîtres. L'*Audience chez un khalifat* (Salon de 1859) est le premier tableau qui accuse sérieusement la personnalité du peintre. Là, presque entièrement dégagé de l'influence directe des maîtres, Fromentin apparaît lui-même comme un maître. L'*Audience chez un khalifat* initie à la vie féodale du désert. C'est la cour intérieure d'un *bordj* qui est à la fois un caravansérail, une forteresse et une résidence officielle pour le khalifat. A droite s'élève un corps de logis précédé d'une sorte de péristyle à colonnes massives dont le plâtre effrité laisse voir par place l'armature de briques. Sous ce portique surélevé de trois degrés, le khalifat, assis à la manière arabe sur un long divan de soie cramoisie, donne audience aux chefs de tribus. Il est entouré de quelques familiers, les uns assis près de lui, les autres debout contre les colonnes. Un chef de tribu, enveloppé d'un burnous blanc, s'incline devant le khalifat. Un autre Arabe, magnifiquement drapé, ayant la gravité et la noblesse d'un antique ou d'un apôtre, monte lentement les degrés du péristyle. Au premier plan, en plein soleil, ramassé sur lui-même, un de ces marabouts qui sont les fous, les bouffons et les saints de ces étranges cours du désert, se livre à mille contorsions. De l'autre côté du tableau, dans la pénombre, car le soleil frappe obliquement le corps de logis, se tiennent droit sur leurs selles à hauts dossiers les cavaliers d'escorte du cheik. Rangés sous l'étendard du goum, rouge, jaune et vert, ils portent haut leurs longs fusils dont les canons damasquinés d'argent ont presque l'effet saisissant des forêts de lances. Les robes brunes et grises des chevaux, les draperies noires et rouges des cavaliers, font un vigoureux contraste de couleur avec les tons clairs et lumineux de la scène principale. Au fond, les murailles roses de l'enceinte se découpent sur un ciel d'azur balayé de nuages blancs, légers et transparens comme des toiles d'araignée. Par l'entrée de la cour, large baie surmontée d'un linteau massif qui a le caractère des constructions pélasgiques, arrivent deux cavaliers courant à fond de train, — courant comme Fromentin sait faire courir les chevaux.

L'*Audience chez un khalifat* est une des œuvres d'Eugène Fromentin les plus colorées, les plus chaudement lumineuses et les plus solides de pâte. Rien là de cette légèreté de pinceau, parfois un peu insuffisante, qui est une des caractéristiques de la manière de Fromentin. Les figures se modèlent par une touche large, les premiers plans ont du relief, les tons sont *faits*. C'est de la peinture et non cette espèce de lavis à l'huile qu'affectionnait Fromen-

tin et par laquelle d'ailleurs il a obtenu de si merveilleux mirages. L'*Audience chez un khalifat* est une œuvre d'un grand style, en dépit des proportions moyennes du cadre. Ces figures pourraient être exécutées de grandeur naturelle; elles subiraient sans y perdre cette épreuve qui serait funeste à tant de tableaux de genre.

On revoit avec la même admiration qu'au Salon de 1863 *le Fauconnier arabe*. Le cheval, lancé au grand galop, court dans une allure vertigineuse, rapide comme le vol des faucons. Il vient du fond de la toile et touche presqu'au bord du cadre; on croit que le terrain va manquer sous ses pieds. Fromentin a peint deux fois *le Fauconnier*, l'un en petit, exposé sous le n° 25, l'autre en plus grand, exposé sous le n° 32. Le petit tableau est peut-être d'une couleur plus vive encore. Le ciel y est d'un bleu plus ardent, l'herbe d'un vert plus vigoureux. La note si hardie de vermillon pur de la *gandoura* du cavalier, qui se répète avec une audace inouie et un infini bonheur sur la courroie de poitrail du cheval, éclate avec plus d'intensité. D'un mouvement superbe et d'une admirable couleur, on peut dire que cette petite toile est un chef-d'œuvre.

On sait qu'Horace Vernet, et après lui Bida et d'autres peintres, surpris par le caractère de grandeur antique des Arabes, ont cru peindre d'après nature les figures bibliques en prenant pour modèles les nomades du désert. Les vieux maîtres, qui ont montré les patriarches et les apôtres avec le péplum des Grecs et la toge des Romains, les auraient travestis. Ce serait sur le sol même de la terre d'Israël, parmi les Bédouins, qu'il faudrait aller chercher les types et les costumes hébraïques. Dans son livre, *Un Été dans le Sahara*, Eugène Fromentin a, lui aussi, soulevé cette question. Voici sa conclusion : « Seul, par un privilége admirable, l'Arabe conserve en héritage ce quelque chose qu'on appelle biblique, comme un parfum des anciens jours; mais tout cela n'apparaît que dans les côtés les plus humbles et les plus effacés de sa vie. Et si plus fréquemment que d'autres il approche de l'épopée, c'est alors par l'absence même de tout costume, c'est-à-dire en quelque sorte en cessant d'être Arabe pour devenir humain. Devant la demi-nudité d'un gardeur de troupeaux, je rêve assez volontiers de Jacob. J'affirme au contraire qu'avec le burnous saharien ou la *machla* de Syrie, on ne représentera jamais que des Bédouins. » En peignant son *Berger kabyle*, il semble que Fromentin ait voulu donner un corps à cette idée si juste et si profonde. Ce Kabyle, vêtu seulement d'une *gandoura* d'un ton neutre, conduisant son cheval nu au moyen d'un simple bridon et poussant devant lui un troupeau de moutons, a un caractère typique, générique et impersonnel. Ce n'est plus l'Arabe, ou, si l'on veut, c'est encore l'Arabe, mais c'est aussi le Syrien, l'Hellène et l'Hébreux. C'est avant tout dans la vérité générale

le pasteur d'Orient, de l'Orient d'Allah, comme de l'Orient de Jéhovah, comme de l'Orient de Zeus. En voyant ce Kabyle demi-nu, on pense à Pâris dans les gorges de l'Ida, à Jacob dans les vallées de la Mésopotamie. Le site même, cette ravine encaissée entre deux montagnes bleuissant aux dernières lueurs du jour, achève l'illusion. Il y a dans le paysage comme dans la figure absence voulue de vérité locale. On sent qu'on est en Orient, mais on ne saurait dire dans quelle contrée. Fromentin a réussi par l'effacement du caractère particulier à atteindre au caractère général. Là est la véritable grandeur de ce petit tableau.

Chez Eugène Fromentin, maître de la plume comme du pinceau, l'œuvre de l'écrivain explique l'œuvre du peintre. A ce point de vue, cette belle page de l'*Été dans le Sahara* est caractéristique : « Du côté du sud, il n'y a pas de vue; du côté du nord et du couchant, nous dominons une assez grande étendue de collines et de petites vallées clair-semées de bouquets de bois, de prairies naturelles et de quelques champs cultivés. Les collines se couvraient d'ombres, les bois étaient couleur de bronze, les champs avaient la pâleur exquise des blés nouveaux; le contour des bois s'indiquait par un filet d'ombres bleues. On eût dit un tapis de velours de trois couleurs et d'épaisseur inégale, rasé court à l'endroit des champs, plus laineux à l'endroit des bois. Dans tout cela, rien de farouche qui fasse penser au voisinage des lions. Le jeu du ciel entre les vastes rameaux d'un grand noyer et de gros nuages orageux roulés en masses étincelantes au-dessus de coteaux devenus bruns, tout cela formait un ensemble de tableau peu oriental, mais qui m'a plu, précisément à cause de sa ressemblance avec la France. »

Ainsi en Afrique ce sont toujours les paysages de France qui ont séduit Eugène Fromentin; c'est cette recherche plus ou moins inconsciente des frais horizons dans les zones embrasées qui le distingue et lui assigne une place à part entre tous les orientalistes. Dans ses livres de voyage, il parle sans cesse des azurs ardens, des nappes de feu, des reflets de rubis et d'améthystes des montagnes, des vives réverbérations des sables, des clartés roses des aurores et des pourpres sanglantes des couchans. Mais cette nature pleine de soleil qu'a décrite l'écrivain avec tant d'art et de couleur, le peintre, le plus souvent, n'a pas voulu la peindre. De tempérament, sinon d'inspiration, car il avait comme Théophile Gautier « la nostalgie du bleu, » Fromentin, en Algérie, est resté un Hollandais. Là est son originalité incontestable. Ce n'est pas à dire, comme on le répète mal à propos, que Fromentin ait travesti l'Afrique, qu'il ait vu et peint l'éclat de l'Orient à travers les brumes transparentes des Pays-Bas. Non, Fromentin a bien vu le désert, et lorsqu'il a cherché à exprimer sur la toile son aridité enflammée, il

a réussi à en donner la juste impression. Mais Fromentin, sans pécher contre la sincérité, avait bien le droit de choisir ses sites et ses sujets. La nature algérienne n'a pas qu'un seul aspect. Dans le désert s'élève l'oasis, près du palmier pousse le chêne-liége, à côté de la mer de sable s'étendent les tapis de mousse des prairies et s'ouvrent les horizons détrempés des grands marais. Or c'est l'oasis, c'est la forêt, c'est la prairie, c'est le marais, que Fromentin a peints de préférence, qui lui ont inspiré ses meilleurs tableaux et qui ont surtout révélé sa personnalité. Le maître rompt soudain avec Decamps et avec Marilhat. Il ne procède plus que de lui-même, et si l'on peut le rattacher à une école, c'est à celle des admirables paysagistes hollandais. Entre les Hollandais et Fromentin, il y a plus d'une affinité. Il a leurs tons fins et harmonieux, leurs effets de lumière douce et tranquille, leur profondeur d'horizon et leur limpidité d'atmosphère. Habillez autrement les personnages de certains petits tableaux de Fromentin, *les Cavaliers en observation*, par exemple; mettez-leur le justaucorps et le feutre empanaché au lieu du burnous et du haïk flottant, et vous aurez des Wouwermans et des Karel Dujardin, mais d'une exécution plus légère, plus souple, plus attrayante. C'est le même horizon profond chargé de nuages à formes précises. C'est presque la même composition : au premier plan, sur une éminence, un groupe de cavaliers tenu dans l'ombre, regardant, immobiles, une vaste plaine où se joue le soleil.

Le Pays de la soif, d'une si poignante impression, témoigne que, quelles que fussent ses préférences pour l'oasis, Fromentin n'a pas craint de s'attaquer au désert. Cette scène lui a été inspirée par l'histoire qu'on lui avait contée d'une caravane partie d'El-Aghouat, qui, les outres à eau ayant crevé par suite de l'évaporation, mourut de soif dans le Sahara. Un terrain rocailleux et raviné, où de hautes pierres couleur de fer s'élèvent au milieu du sable brûlant, s'étend sous un ciel ardoisé nuancé de lilas à l'horizon. Des Arabes du Sahara et des nègres des pays du sud se tordent dans les dernières convulsions de la mort par la soif. Les cadavres de leurs compagnons qui, plus heureux, ont résisté moins longtemps à ces tortures gisent rigides sur le sable. Les rochers et le sable se renvoient des effluves embrasées dans une impalpable poussière chaude. Les rayons meurtriers du soleil tombent d'aplomb : pas une ombre ne se marque. Tout est en pleine lumière, et cependant rien n'éclate, rien ne resplendit, tout paraît dans la demi-teinte. « A l'heure de midi, dit Eugène Fromentin, le désert se transforme en une plaine obscure. Le soleil, suspendu à son centre, l'inscrit dans un cercle de lumière dont les rayons égaux le frappent en plein dans tous les sens et partout à la fois. Ce n'est plus de la clarté ni de l'ombre. »

Dans le *Sirocco*, Fromentin s'est essayé aussi à exprimer avec

une sincérité un peu téméraire un des phénomènes des climats africains. Le vent du sud pousse devant lui d'épais tourbillons de sable grisâtre qui mettent comme un rideau impénétrable devant l'horizon obscurci. Les tentes se sont abattues, et d'énormes palmiers se penchent, tordus comme des roseaux; chameaux et conducteurs, couchés à terre, la tête sur le sable, cherchent à aspirer le peu d'air respirable qui se trouve encore dans la plaine ravagée. Si nous avons dit que Fromentin a peint cet effet de simoun avec une sincérité un peu téméraire, c'est que cet effet nous semble très juste et très vrai, mais qu'aussi ce grand rideau de sable qui obstrue l'horizon choque un peu la vue et déroute la pensée. Où Fromentin a tenté encore de peindre l'Afrique avec tout l'éclat de son soleil, c'est dans *la Moisson*. Le ciel est en feu. Les feuilles vert sombre et les troncs gris des palmiers prennent dans cette atmosphère brûlante des tons et des reflets métalliques. Le terrain calciné est fauve, — couleur de lion, selon la belle expression de Fromentin. Il ne se distingue pas par la couleur de l'immense nappe de blé mûr qui s'étend au loin.

Les aspects embrasés de l'Afrique n'étaient point, nous l'avons dit, ceux que Fromentin peignait le plus volontiers. Toutes ses sympathies étaient pour ces paysages « qui lui rappelaient la France, » où les ciels bleus, clair-semés de légers nuages, s'étendent au-dessus des prairies verdoyantes et des masses ombreuses des bois. Là il excellait, là était son triomphe. Aussi la *Chasse au héron*, exposée au Salon de 1865, et la *Chasse au faucon*, qui en est la répétition avec quelques variantes, sont-elles deux de ses plus belles œuvres. Ce sont en tout cas deux œuvres de maître. L'œil se perd dans l'infini de cette vaste plaine marécageuse, au travers de laquelle court une petite rivière. Le ciel a une incomparable limpidité. Au premier plan, trois cavaliers arrêtés au bord de la rivière suivent du regard le faucon qui va atteindre sa proie. Un fauconnier, dont le cheval, ayant de l'eau jusqu'à mi-jambe, galope dans la direction du faucon, s'apprête à en lâcher un autre, déjà à demi déchaperonné. Au loin courent d'autres cavaliers. Ce tableau est une œuvre très lumineuse dans un parti-pris absolu de tons clairs. On ne saurait surpasser la transparence de ce sol détrempé. De la *Chasse au héron* et de la *Chasse au faucon*, celle-là est supérieure. Fromentin a atteint au même effet avec une sobriété plus grande. De plus, pourquoi Fromentin est-il revenu, dans les Arabes de la *Chasse au faucon*, à ses premières et coupables amours pour la laque rose? Dans la *Chasse au héron* au contraire, les cavaliers du premier plan sont tenus dans une gamme plus sobre, qui ne sollicite pas le regard aux dépens du paysage. Le cheik, qui, monté sur un cheval bai-clair, est drapé de rouge, est d'un ton très franc et très

beau. Le cavalier au burnous noir qui l'accompagne fait valoir cette figure par une opposition savante et vigoureuse.

La *Fantasia,* ce magnifique tableau d'une si vive couleur, pleine de lumière et d'harmonie, et d'une pâte si solide, se passe dans une vaste plaine tapissée de vert, s'étendant entre deux bois. A l'horizon, une chaîne de montagnes profile ses silhouettes bleuâtres. Le ciel, d'un bleu ardent, est fouetté de nuées laiteuses. A gauche, au troisième plan, sur un tertre herbeux, se tient à cheval le cheik, l'émir ou le khalifat en l'honneur duquel se livre la fantasia. Tout seul, à quelques longueurs de cheval en avant de son escorte, ce grave personnage garde une immobilité absolue qui contraste avec la *furia* des cavaliers galopant dans la plaine. Pour la fantasia elle-même, on ne saurait la décrire : le mouvement ne s'analyse pas. Des chevaux lancés à fond de train dévorent l'espace ou tournent brusquement sur eux-mêmes par des voltes soudaines. Des cavaliers, tout debout sur leurs étriers ou couchés sur l'encolure de leur monture, font feu de leurs pistolets ou agitent en l'air les longs canons de leurs fusils déchargés. Le vent, qui par la rapidité de cette course vertigineuse s'engouffre dans les longs plis des burnous rouges et des haïks, les fait flotter comme des étendards.

Quoique la *Tribu en marche traversant un gué* soit daté de 1869, c'est un souvenir bien net et bien vivant du séjour de Fromentin au Sahara en 1853. On dirait que, grâce aux descriptions si précises de son livre, aux croquis de son album de voyage, et par-dessus tout à l'image fidèle qu'en avait conservée son œil de peintre, Fromentin a peint cette scène d'après nature. Rien n'est plus pittoresque ni plus animé. Une longue file de cavaliers, de piétons, de chameaux et de moutons, sortant d'une oasis qui ombre le coin gauche du tableau, s'éloigne dans la perspective. Au loin, on aperçoit de dos un petit groupe de cavaliers formant pour ainsi dire l'avant-garde de cette migration. Puis, au milieu d'une troupe plus nombreuse d'Arabes à cheval, marchent de grands dromadaires blancs, porteurs d'*atatiches,* — les litières de voyage des femmes des cheiks, — bariolées de couleurs vives. Enfin dans la foule des piétons, hommes jouant de la musette ou battant du tambourin, femmes filant tout en marchant ou portant des vases de cuivre et de terre et des ustensiles de cuisine, s'avancent les chameaux de charge et se pressent les troupeaux de moutons. Sur les flancs de la colonne bondissent de grands lévriers fauves. Voilà qui est plein de vie, de mouvement et de pittoresque tout en conservant un caractère grave et simple. Le paysage a la fraîcheur indicible, l'humidité lumineuse des maîtres hollandais. Il en est ainsi de la plupart des petites toiles d'Eugène Fromentin, qui, sauf deux ou trois grands tableaux, sont les perles de son œuvre.

L'Abreuvoir, *le Passage du gué*, le *Rendez-vous de chasse*, la *Halte de muletiers*, le *Combat*, les *Arabes passant un gué*, une *Fantasia*, les *Cavaliers lancés au galop*, le *Bac sur le Nil*, sont des merveilles de l'art le plus fin et le plus exquis. L'ensemble attire le regard, les détails le retiennent. Dans la tonalité générale, il y a une limpidité, une transparence, une lumière douce et égale qui rappellent l'aquarelle. Les *frottis* de la peinture à l'huile ne semblent pas susceptibles d'atteindre à une telle transparence. Mais la peinture de Fromentin, qui a la légèreté de l'aquarelle, en a parfois aussi le manque de corps, l'absence de solidité. Des fonds, des lointains, des premiers plans même sont pour ainsi dire lavés plutôt que brossés. Ce qui est sans reproche, par contre, c'est la touche spirituelle, affinée, alerte avec laquelle sont enlevées ces croupes de chevaux et ces silhouettes de Bédouins. Certaines figures sont posées comme des Meissonier, avec moins de perfection, d'art et de fini assurément, mais avec autant d'effet, avec plus de naturel, de vie et de liberté. Nul n'a rendu comme Fromentin, d'une touche vive et d'un dessin précis, les formes sveltes, la grâce nerveuse, l'allure emportée des chevaux arabes. Nul non plus n'a possédé à un degré plus élevé cette science de la lumière, qui est le premier élément du paysage.

C'est fort heureusement sans abandonner le paysage que Fromentin a fait une courte halte, entre l'Algérie et l'Égypte, dans le monde mythologique. Ses *Centaures* s'exercent à tirer de l'arc dans une prairie verdoyante. L'un d'eux vient d'un coup de flèche d'abattre un énorme milan qui gît à ses pieds. Un autre centaure, vu de dos, vise une proie que lui seul aperçoit; un troisième, monté sur une éminence rocailleuse, domine toute la scène. Au premier plan, une blonde centauresse, accroupie sur l'herbe, montre son dos de femme aux blancheurs rosées, qui se confond presque, comme dans la *Centauresse* de Zeuxis qu'a décrite Lucien, avec la robe blanche de cavale qui couvre la partie inférieure de son corps. Il est impossible de distinguer exactement le point d'intersection où finit la race humaine et où commence la race chevaline. La chevelure flotte au vent avec l'allure emportée d'une crinière. Deux autres centauresses, à demi couchées au troisième plan, suivent d'un regard attentif les évolutions des chasseurs. Le seul défaut de ce beau tableau, — mais c'est un défaut capital, — est le manque absolu de style. Par une étrange anomalie, Fromentin, qui drape avec tant de grandeur et de noblesse ses Arabes du désert, ne trouve pas la grande ligne du nu. On peut dire qu'il ne savait pas déshabiller les figures. *Les Nymphes au bord d'un ruisseau* attestent le même dédain du choix des formes, la même inélégance du galbe. Le modelé solide et le puissant relief des centauresses ne sauraient rache-

ter à nos yeux ce mépris de la beauté idéale, ces tendances réalistes, déplacées surtout dans un sujet antique. Mais il faut admirer ce paysage printanier, traité un peu dans la manière de Corot. On sent le vent agiter les feuilles, la séve courir dans les arbres, l'air se mouvoir autour des figures baignées d'une clarté inouie. De vaporeux nuages gris estompent le bleu limpide du ciel, qui semble un peu lourd de près, mais qui à cinq ou six pas acquiert une profondeur et une légèreté à la Ruysdael. On ne saurait porter plus loin l'harmonie des tons clairs et l'intensité de la lumière.

Le portrait de femme exposé à l'École des Beaux-Arts montre que Fromentin s'était essayé aussi à ce genre difficile, mais sans beaucoup y réussir. La robe, nuancée de gris et de noir-bleu, à laquelle la tête est sacrifiée, a de l'éclat et de la couleur : les plis bouffent et l'étoffe chatoie; mais il semble que Fromentin, accoutumé aux grands horizons, étouffe dans l'atmosphère d'un appartement. Ce peintre de l'air n'en a pas mis un souffle dans ce petit tableau.

Venise n'a inspiré à Eugène Fromentin que des œuvres indignes d'elle et indignes de lui. On ne peut trop s'en étonner, car Fromentin, qui a peint l'Algérie dans ses aspects de sereine clarté et de limpidité vaporeuse plus que dans les ardens éclats de son soleil, semblait mieux qu'aucun autre devoir comprendre et exprimer cette atmosphère humide et lumineuse de Venise, plutôt baignée de lumière qu'elle n'en est éclairée. Il est vrai que Fromentin est surtout le peintre des horizons infinis. L'étendue lui manquait entre les rangées de palais du Grand-Canal. Il ne pouvait créer là ses mirages accoutumés de lointains profonds et de vastes perspectives. La Venise de Fromentin est grise et lourde. L'eau est opaque, le ciel bas. Les murailles roses du palais ducal et les architectures de marbre du Grand-Canal se revêtent de tons faux et ternes. Fromentin a aussi donné trop d'importance aux détails. Il a détaché à tort les petites figures des promeneurs et des gondoliers, les stores roses et bleus des fenêtres, les poteaux rayés des embarcadères, toutes choses qui à Venise se confondent dans les masses, s'atténuant harmonieusement dans l'air ambiant. Tout cela *papillote*. On dirait que Fromentin a emprunté ce jour-là son pinceau à Fortuny sans lui prendre en même temps sa palette éclatante.

Le voyage d'Égypte fut fécond pour Fromentin. Les différentes *Vues du Nil* comptent au nombre de ses œuvres les plus élevées et les plus originales. Les *Sachki au bord du Nil* surtout, toile exposée au Salon de 1872, est un des plus beaux tableaux de Fromentin. Un troupeau de buffles traverse le Nil à la nage. Sur la berge couverte de hautes herbes, quelques Égyptiens, montés sur une sorte d'échafaudage de madriers, puisent de l'eau avec des seaux attachés à de grands bâtons. La silhouette de l'un d'eux qui se détache durement

sur le ciel est superbe. Cette scène, qui paraît si banale, est d'une impression saisissante dans son calme et dans sa simplicité. C'est là l'Égypte silencieuse et recueillie, morne sous son ciel radieux et son soleil étincelant, fatiguée de ses six mille ans d'existence, — terre des morts et des esclaves. Le cours tranquille du fleuve dont les buffles en nageant font jaillir des gouttelettes argentées, les herbes vertes des berges contrastent par leur impression de fraîcheur avec les horizons brûlans, le ciel implacablement bleu et les effluves de chaleur de l'atmosphère embrasée. Nous aimons moins les *Femmes fellahs au bord du Nil,* tableau inachevé. Le fleuve y est trop limoneux, trop épais. Le ton très jaune du Nil est évidemment juste, mais l'eau n'a pas assez de transparence ni de légèreté; les petites vagues et les remous ressemblent à des mottes de terre labourée. Les longues tuniques des femmes fellahs sont d'un bleu nigrescent très original, et si au point de vue esthétique les faces noires et camardes de ces femmes sont déplaisantes, elles sont aussi curieuses que bien étudiées au point de vue anthropologique. Fromentin a peint à peu près la même scène dans le *Souvenir d'Esneh* (Haute-Égypte). Le disque orangé du soleil descend à l'horizon dans un ciel ardoisé, jetant des reflets d'améthystes sur les eaux jaunes du Nil. Au premier plan, sur la berge, quelques femmes fellahs se groupent dans des attitudes gracieuses et naturelles. Leurs longs vêtemens, savamment nuancés, forment toute une gamme de tons rompus, bleu glacé de noir, bleu saphir, noir à reflets pourpres, au milieu desquels des notes jaune topaze et bleu turquoise éclatent dans une douce harmonie. Regardons encore la *Ville au bord du Nil,* — cette page lumineuse et animée, — et le *Bac sur le Nil, effet de soir,* — ce petit chef-d'œuvre d'un faire achevé, qui donne une si vive impression de la profonde mélancolie de la nature d'Orient à l'heure des ombres crépusculaires.

La critique s'est montrée quelque peu injuste pour les dernières œuvres d'Eugène Fromentin. Avec la logique étroite de l'esprit français, on avait parqué le peintre de la *Chasse au faucon* dans les sables du Sahara et dans les plaines du Sahel; on ne voulait pas qu'il en sortît. De la part d'un condamné à l'Algérie à perpétuité, un voyage en Égypte avait presque l'air d'une révolte. Toutefois, malgré qu'on en ait, nous maintenons que les paysages d'Égypte marquent, sinon un progrès, du moins une nouvelle manifestation du talent de Fromentin. Il y a inauguré une troisième manière que la mort ne lui a pas permis de porter à l'apogée. Les *Bords du Nil,* le *Souvenir d'Esneh,* le *Bac sur le Nil,* ne sont point supérieurs par la couleur, par le dessin, par la composition, à la *Chasse au Héron,* à la *Fantasia,* à la *Tribu en marche,* mais ils accusent une plus franche originalité. Certains des tableaux algériens de Fro-

mentin sont aussi très personnels, mais ils sont personnels dans l'exception, c'est-à-dire dans ces ciels nuageux, ces prairies vertes, ces horizons humides et ces terres détrempées qui ne sont que les aspects exceptionnels de l'Algérie. Les vues d'Égypte au contraire sont personnelles dans l'aspect général du pays : son ciel ardent, ses eaux jaunes, son terrain calciné, sa lumière chaude et intense.

Depuis qu'est venue la coutume de réunir après la mort d'un peintre éminent son œuvre complet à l'École des Beaux-Arts, on a souvent discuté non pas l'intérêt de ces expositions posthumes, mais les chances qu'y court la réputation du maître. Il y a en effet à se demander si, ainsi isolé dans son œuvre, montrant ses beautés et ses défaillances sans avoir, comme en un musée, d'autres tableaux qui, s'ils ne le font peut-être pas valoir, fournissent du moins des points de comparaison, l'artiste grandit ou diminue. Pour les maîtres de génie, comme Delacroix, le doute n'est pas permis : ils grandissent. L'immensité et la variété de leur œuvre inspirent l'étonnement et provoquent l'admiration. La multitude des sujets traités fait voyager l'imagination à travers les siècles et les mondes. En même temps que les qualités picturales proprement dites, composition, dessin, couleur, perspective, modelé, relief, mouvement, on admire ou on critique la façon dont le peintre a compris cette scène, a réalisé ce type, a exprimé ce symbole. Après qu'on a vogué sur les eaux noires du Styx, dans *la Barque du Dante*, au milieu des ombres livides, on passe la Méditerranée pour trouver le ciel ardent et les chaudes colorations de *la Noce juive*. On entend chanter les poètes dans les scènes d'*Hamlet*, de *Faust*, de *Lara*, tandis que la voix grave de l'histoire parle dans l'*Entrée des croisés à Constantinople*, dans la *Bataille de Taillebourg*, dans le *Massacre de Scio*. *Sardanapale* évoque les civilisations disparues du monde oriental, leurs architectures géantes, leur luxe magique, leurs grandeurs et leurs monstruosités. Le *Triomphe de Trajan* montre l'homme devenu dieu; la *Mise au tombeau*, Dieu redevenu homme. *Marino Faliero*, c'est Venise tout entière, en ses aspects féeriques comme en sa sinistre histoire. Dans les merveilles architectoniques du palais ducal que teintent de rose les lueurs du soleil couchant, s'achève par la hache du bourreau un des longs drames de cette mystérieuse cité des doges, des espions, des inquisiteurs d'état et des courtisanes. *La Liberté aux barricades*, seins nus, cheveux au vent, agitant le drapeau tricolore dans la fumée grise de la fusillade, nous ramène aux poignantes émotions des temps contemporains. Une telle exposition est à elle seule un musée. On va d'un tableau à l'autre comme à la découverte; celui-ci repose de celui-là. La diversité des sujets impose les différences de peinture. Ces deux impressions, qui se renouvellent et se modifient sans cesse,

frappent en même temps l'œil et la pensée, et bannissent pour l'un et pour l'autre toute impression de monotonie. Le peintre apparaît d'un seul coup dans la grandeur de son œuvre, dans la puissance de sa création, dans la variété de son génie.

En est-il de même pour les peintres d'un talent plus fin, moins puissant, et surtout pour les spécialistes comme Eugène Fromentin? Leur œuvre entier vu à la fois n'a-t-il pas, au moins au premier coup d'œil, une impression de monotonie? Voici la vie du désert dans ses aspects les plus pittoresques, les plus attrayans, les plus variés, exprimés par un artiste sincère, raffiné, parfois exquis; mais c'est toujours un peu le même tableau. Chasse au héron ou chasse au faucon, campement au bivouac, cavalcade ou caravane, combat ou fantasia, on ne quitte jamais le monde oriental. Ce perpétuel hymne au désert, quoique admirablement modulé sur tous les tons, ne laisse pas de fatiguer les yeux et de lasser l'esprit. On est alors forcé de se rabattre sur les qualités intrinsèques des peintures. Par une étude qui ne tarde pas à devenir un plaisir, on compare les unes aux autres, on cherche les progrès, on constate les défaillances, on analyse la touche, on pénètre les procédés. Cette variété qu'on a cherchée en vain dans ces sujets, on la trouve dans la peinture. On admire chaque tableau séparément, après avoir été quelque peu déçu par l'ensemble de l'œuvre. Mais cette impression de monotonie, qui est une sorte d'échec pour le peintre spécialiste, n'est point durable : elle s'efface dès que l'exposition est fermée, dès que les cadres ont repris leur place dans les musées, dans les collections particulières, à la vitrine des marchands. Quand on regarde là, on ne se demande pas si le maître a peint cinquante tableaux du même genre ou s'il a traité mille sujets divers; on ne s'inquiète pas de savoir si la réunion de son œuvre donnerait l'impression de la monotonie ou de la variété : on admire, et voilà tout. C'est ce qu'on fera toujours devant les meilleures toiles d'Eugène Fromentin.

L'oubli ne viendra pas pour Eugène Fromentin. Il marquera dans cette belle et forte école française du XIXe siècle, non point parmi les plus grands peintres, mais parmi ces maîtres charmans de second ordre qui ont pour le grand nombre plus de séduction que les puissans créateurs et que les austères amans du beau. Il a conquis sa place chez les orientalistes à côté de Decamps et de Marilhat, moins vigoureux que celui-là, moins original que celui-ci, peut-être plus précis de dessin, plus châtié de style, plus pénétrant d'impression que tous les deux. On ne saurait prévoir si l'école des orientalistes, qui date à peine d'un demi-siècle, sera longtemps encore à la mode; mais ces trois maîtres assurent à cette école une page lumineuse dans l'histoire de l'art.

HENRY HOUSSAYE.

L'ARCHIPEL

DES PHILIPPINES

II [1].

LES MŒURS, L'INSTRUCTION.

I.

On n'a aucune idée de la population primitive de l'archipel des Philippines, et même les Espagnols ne peuvent se flatter de connaître celle d'aujourd'hui. Le moine augustin Fr. Manuel Buzeta, qui en 1850 a publié à Madrid un excellent dictionnaire géographique, statistique et historique des Philippines, croit que le nombre des sauvages ou idolâtres, comme il les appelle, est au moins d'un million; 800,000 vivraient dans la grande île de Mindanao, et 200,000 seulement dans l'île de Luçon et le groupe des Visayas. La population actuelle, celle qui reconnaît la souveraineté de l'Espagne, serait, d'après le recensement fait en 1872, de 7,450,988 âmes, réparties en 43 provinces ou districts qui comptent à leur tour 933 villes et villages. Chaque Indien et chaque Indienne ayant passé l'âge de seize ans paie à l'état un tribut de 1 piastre 10 *cuartos* ou 5 francs 30 cent. par an. Le nombre des tributaires en 1872 était de 1,232,544. Aucune autre contribution n'est exigée, et le budget colonial ne s'accroît que d'un impôt sur la fabrication des alcools indigènes, de la vente du tabac, de la poudre et du papier timbré, de la ferme de l'opium et de celle des jeux de coqs, d'une loterie

(1) Voyez la *Revue* du 15 mars.

mensuelle, et de droits d'entrée, — 7 pour 100, — sur les marchandises importées. Indépendamment de quarante journées de prestation pour l'entretien des routes, dont ils peuvent s'exempter en payant annuellement 15 francs à leurs communes, les Indiens sont tenus à servir pendant sept ans dans les armées de terre et de mer; leurs services ne sont point généralement exigés en dehors de la colonie. Ce sont des soldats excellens, et qui nous ont été particulièrement utiles dans les premiers jours de la conquête que nous fîmes de la Cochinchine en 1858. D'une sobriété extrême, préservés des insolations et des fièvres paludéennes par l'habitude de marcher dès l'enfance au soleil et dans les rizières fangeuses, doués d'une bravoure qu'un mot enflamme, ces insulaires ont fait pendant cette campagne l'admiration de nos marins.

Le Tagale, le type le plus parfait de toutes les races de l'archipel, est de stature moyenne. Son teint est foncé, couleur de chocolat au lait. Les yeux se relèvent légèrement à la chinoise, les oreilles sont petites, bien collées aux parois du crâne, les pommettes des joues saillantes, mais sans exagération, le nez et le menton sont petits. Les cheveux, très noirs, n'ont aucune rudesse. Les femmes indigènes, qui presque chaque jour se baignent, aiment à laisser flotter sur les reins leur chevelure, d'une longueur rare en Europe. Lorsqu'elles ont séché leurs cheveux à l'air, elles les parfument avec de l'huile fraîche de coco, puis, après les avoir roulés d'une façon gracieuse au sommet de la tête, on les voit les décorer avec coquetterie d'une fleur. Le Tagale a la main et le pied petits; il se sert des deux avec une dextérité merveilleuse; rarement il prendra la peine de se baisser pour relever un objet léger qui est tombé à terre à côté de lui. Un jour, un domestique ayant laissé glisser une fourchette de la table sur le parquet, je le vis l'enlever rapidement avec son orteil pour la replacer le plus naturellement du monde à côté de moi. Ce jeune garçon arrivait d'une province éloignée pour apprendre l'espagnol en servant chez des Européens; il n'avait jusque-là mangé qu'avec ses doigts. Je me contentai de lui dire que cette manière de ramasser les objets n'était pas digne d'un homme.

L'Indien est très propre, et, sauf la fâcheuse habitude de mâcher du bétel, rien en lui ne répugne. Il aime la toilette, les odeurs, les pommades, les pantalons de satin, la chemise de toile de lin très fine ou tissée en fibres d'ananas, les escarpins vernis et le chapeau blanc à haute forme. Il porte habituellement la chemise flottante, c'est-à-dire hors du pantalon; jamais on n'a pu réussir à le faire renoncer à ce singulier usage qui choque les Européens lorsqu'ils arrivent à Manille. Les femmes n'en portent pas du tout. Un jupon en cotonnade bleue et rayé les jours de travail, en soie les jours de

fête, bien serré sur les hanches par une bande d'étoffe de couleur nommé *tapis*, un canezou d'un tissu transparent et largement échancré sur les épaules, constituent leur costume. Elles n'usent pas de bas, de même que les femmes métisses qui se distinguent des Indiennes en ce qu'elles ne portent pas de *tapis* autour des hanches. Toutes traînent des mules de velours noir brodées ou couvertes de paillettes d'or; comme cette chaussure est très découverte, pour l'assujettir elles la saisissent entre les deux derniers doigts du pied, le plus petit en dehors. Un scapulaire plus ou moins riche est suspendu à leur cou, et leurs mains sont surchargées de bagues.

Les femmes tagales sont admirables de forme; leurs seins, que n'emprisonne jamais un corset et qu'elles laissent parfaitement voir sous une gaze transparente, sont fermes et puissans. Malheureusement, chez les deux sexes, la peau, qui est fort douce, porte des taches singulières, imitant la forme des îles et des continens de nos cartes géographiques; ces empreintes sont blanches ou couleur de café au lait. Il faut en chercher la cause dans un vice du sang, appauvri par une nourriture trop peu substantielle ou composée principalement de poisson. Les hommes sont bien moins robustes que les femmes, probablement parce que ces dernières travaillent beaucoup plus que le sexe prétendu fort. Pendant que le mari, accroupi ou les genoux ployés, joue avec son coq de combat et fume nonchalamment la cigarette, on voit la femme et les enfans conduisant les buffles au labour, faucher ou broyer le riz dans le *luçon* antique, ou travailler du matin jusqu'au soir à la fabrication des cigares.

L'Indien a cependant une grande passion pour sa compagne, et pour plaire à la femme qu'il aime, il ira jusqu'à la servitude et au crime. Il se condamne volontiers, pour obtenir ses faveurs, à devenir, comme Jacob chez Laban, le domestique des grands parens pendant plusieurs années. On a remarqué que les jeunes filles avaient une prédilection marquée pour tout indigène qui vivait hors la loi, faisant partie de ces bandes de maraudeurs nommés *tulisanes*, qui, le visage noirci, attaquent nuitamment les *haciendas* isolées et les pillent. J'ai connu une de ces femmes romanesques : à cheval, vêtue d'une robe flottante, la tête couverte d'un large chapeau de paille, et la guitare en sautoir, l'aventureuse Indienne suivait son amant dans ses périlleuses expéditions. On en a vu combattre et mourir à côté de leurs héros; mais c'est l'exception. Ajoutons que, dès que les Indiennes sont mariées, — et elles se marient à dix ou douze ans, — elles perdent rapidement tous leurs attraits; à vingt ou vingt-cinq ans, elles sont déjà flétries, et à quarante ans commence la décrépitude. Dans leur vieillesse, elles ont encore pourtant

trois passions violentes : mâcher le bétel, fumer le cigare et faire parade de leurs bijoux aux processions.

Les indigènes vivent dans des maisons aux parois en bambou, aux parquets en rotins dorés par le frottement et à la toiture en feuilles desséchées de palmier ou *nipa*. Ces habitations, qu'entourent ordinairement des aréquiers, des bananiers, des hibiscus arborescens, sont élevées sur des poteaux à 4 pieds du sol, comme les anciennes constructions lacustres, soit par crainte des inondations, des fortes marées et de l'humidité, qui est toujours très grande, soit pour en rendre l'accès moins facile aux voleurs. On y monte par une sorte d'échelle. Au-dessous de la maison, entre le sol et le plancher, sont placés les instrumens de labour ou de jardinage; c'est aussi le refuge des porcs, des poules, des canards, des pintades et des dindons. Une habitation ordinaire n'a qu'une petite antichambre, deux chambres et une cuisine séparée du principal corps de logis par un petit pont en bambou. L'une des deux chambres sert de salon le jour et de dortoir la nuit, l'autre de salle à manger. Les indigènes dorment sur le rotin, un peu pêle-mêle, dit-on, sans draps ni couverture, presque toujours habillés. Tout autour de l'intérieur des cases s'étend une banquette en bambou qui devrait servir de siége, mais les habitués du logis ne s'y mettent que dans les grandes occasions; ils préfèrent se reposer, travailler ou causer accroupis, dans une position qui leur est familière. Dans chaque logis, on trouve à profusion des boîtes à bétel, à cigarettes et à cigares, des couteaux appelés *bolos,* des paniers à coutures ou *tampipis,* et quelques livres de religion en dialecte du pays. Si l'Indien est riche, on voit dans son salon une console sur laquelle figurent un saint quelconque ou la Vierge, une palme bénie qui garantit de la foudre, des vases portant des fleurs artificielles, et une boîte à musique. Dans quelques-uns, il y a une guitare, des castagnettes et un tambour de basque. Si un étranger fait une visite à un indigène, celui-ci offre aussitôt à son hôte du bétel et des cigarettes, et pour peu que le visiteur en exprime le désir, les femmes présentes dansent devant lui la *cachucha,* le *jaleo* ou le *fandango;* sans trop se faire prier, elles chantent aussi ce qu'elles savent en chansons indiennes, mélodies toujours tristes et ayant un grand caractère de simplicité. Lorsque c'est la fête d'un faubourg ou d'un village, ces braves gens dépensent jusqu'à leur dernier centime pour bien recevoir leurs invités. La présence chez eux d'un *castila* ou d'un blanc, dans ces jours de réjouissance, est considérée comme un grand honneur.

Les Indiens mangent trois fois par jour : le matin, à midi et à la tombée de la nuit. Leur nourriture principale se compose de riz cuit à l'eau bouillante pendant une demi-heure; lorsqu'il est bien

passé, débarrassé de sa partie liquide, les convives en font avec les doigts des petites boulettes qu'ils trempent dans une sauce composée de piment broyé et de ciboules. Si un buffle meurt, si un sanglier ou un cerf est tué à la chasse, les Indiens en font dessécher les chairs au soleil et les conservent ainsi presqu'à l'état de cuir pour les jours de gala; comme la viande de mouton et de vache est fort chère, cette *tapa*, comme ils l'appellent, est une ressource précieuse pour eux. L'iguane, qui dans l'Inde est recherchée par les Européens et les Hindous, est dédaignée par les Indiens des Philippines; ils mangent pourtant avec délices les roussettes, énormes chauves-souris très grasses, et que l'on trouve par milliers au bord des lacs, suspendues la tête en bas aux branches des arbres à coton. L'eau est la boisson habituelle des indigènes; ils ne boivent du vin de palmier et de cocotier que les jours de fête.

Les maisons des métis et des créoles, — maisons qu'habitent les Européens, — n'ont qu'un étage supporté par un mur en pierre de taille, s'élevant au-dessus du sol à une hauteur qui varie de 10 à 30 pieds. On y entre par une porte cochère ouvrant sur un péristyle appelé *sagouin*, et sous lequel on remise les voitures. Ces habitations, d'une belle apparence, sont entourées de vérandahs qui permettent à l'air de circuler autour des chambres en les garantissant des rayons directs du soleil. Les chambres à coucher sont petites et sans aucun ornement. On y voit le lit en rotin des pays chauds enveloppé de sa transparente moustiquaire, une table et un lavabo. Le salon est grand, sans rideaux, sans tableaux, sans objets d'art. On y retrouve la console des Indiens, les pots de fleurs artificielles, la guitare, et trop souvent un piano de fabrique allemande. C'est là que chaque soir la famille se réunit pour la *tertulia*, c'est-à-dire pour recevoir les amis et prendre le thé ou le chocolat en commun. A l'*angelus*, les maisons s'éclairent, et aussitôt les enfans, grands et petits, suivis des domestiques, viennent défiler devant les vieux parens, leur baiser la main, et leur souhaiter une bonne nuit; puis a lieu la prière du soir récitée en chœur par toutes les personnes présentes. Dans les rues et sur les promenades, lorsqu'au coucher du soleil les cloches des nombreuses églises de Manille sonnent l'*angelus*, les Indiens s'arrêtent et se découvrent pour prier, les voitures cessent de rouler, et les clairons des postes militaires sonnent une fanfare. L'amiral Laplace, qui se trouvait en calèche sur la promenade de la *Calzada* au moment de l'oraison, remarqua ce temps général d'arrêt. Au lieu d'en demander la cause, le brave commandant de *l'Arthémise* raconta, lorsqu'il écrivit ses voyages, que chaque soir, à Manille, au son d'une cloche, les cochers arrêtent leurs voitures, pour laisser les chevaux... se reposer. Il y a quarante ans de cela, et aujourd'hui,

à Manille, on rit encore de cette étrange explication. Dumont-d'Urville n'est malheureusement pas moins fécond en erreurs lorsqu'il parle des Philippines.

Les naissances, les mariages et les funérailles sont célébrés par de grands dîners et beaucoup de musique. Quand une femme indienne est sur le point d'accoucher, au lieu d'appeler près d'elle un médecin européen, son mari fait venir une sorte de sorcière du pays dont tout le talent consiste à mettre en déroute les esprits qui s'opposent à l'entrée de l'enfant dans le monde. C'est d'après son ordre que l'époux de l'accouchée grimpe sur la toiture de sa maison et combat avec un sabre l'*Assouan* ou le dieu du mal. Si cela ne suffit pas, elle charge de poudre un long tube en bambou, et le fait partir au moment le plus aigu de la crise; la frayeur soudaine qu'éprouve la malade amène souvent une délivrance heureuse (1). Dans les villes, les mariages sont fort simples, mais dans certaines provinces ils offrent des coutumes curieuses. Aussitôt que la cérémonie religieuse est terminée, les nouveaux époux se dirigent vers la maison de la mariée, escortés par la foule des invités; en tête marche le garçon d'honneur un cierge à la main, le mari est laissé en dehors du logis, et pour qu'il ne puisse entrer tout de suite chez sa femme, on retire l'échelle qui sert ordinairement d'escalier aux maisons indiennes. L'infortuné est contraint d'escalader les fenêtres ou de s'ouvrir un passage par les toits. Plaignez-le, car ce jour-là peut-être, pour la première fois de sa vie, il porte des souliers, et chacun de ses pas est une souffrance. Après une prière devant les saintes images qui décorent la chambre de réception, les invités se mettent à table. Le repas se compose d'un cochon de lait rôti à la broche, de pimens du Chili et de fruits; pour boisson, du vin de cocotier et de palmier largement versé. Une heure après, les convives, surexcités par l'alcool, chantent à tue-tête et se livrent à des danses grotesques. Les vieillards doivent, en payant d'exemple, dire mille folies. Seuls, les époux sont tristes, car ce jour-là ils ne mangent que du riz et ne boivent que de l'eau. Après l'*angelus*, au moment où le village s'éclaire, les gens de la noce, porteurs de torches et précédés d'une musique, vont rendre visite aux garçons et aux filles d'honneur, et comme dans chaque maison les libations recommencent, plus d'un joyeux compagnon reste accroché aux barreaux d'une échelle. Ce n'est que le neuvième jour après le mariage que les époux peuvent jouir tranquillement de leurs droits conjugaux. Ce retard ne cause aucun ennui aux fiancés, la plupart ne se mariant que pour obéir à des parens qui ont

(1) Un grand nombre d'enfans meurent dans les deux premières semaines qui suivent leur naissance. D'après un célèbre médecin anglais, le docteur Fullerton, qui a résidé longtemps dans ces contrées, la mort enlève un quart des nouveau-nés.

intérêt à les unir. Ce sont en effet les familles du jeune homme et de la jeune fille qui arrangent l'affaire *inter pocula*. Si l'un des enfans s'opposait à la volonté paternelle, le bambou aurait raison de la résistance; mais ces cas sont fort rares, et je n'ai jamais vu un père imposer sa volonté par de pareils argumens. — Les funérailles d'un indigène n'ont rien de la tristesse et de la solennité de nos enterremens. Le défunt, s'il a été riche, est porté en terre au son d'une joyeuse musique. J'ai vu des corbillards revenir du cimetière chargés des amis du mort, façon toute nouvelle d'arriver plus vite au repas qui suit les funérailles. Ces agapes funèbres entremêlées de prières durent neuf jours.

Le plus grand défaut des Indiens est d'être joueurs : ils jouent partout et à propos de tout; mais peut-on leur en faire un reproche bien sérieux lorsque leurs gouvernans les invitent tous les mois à prendre des billets à une loterie officielle, lorsque les arènes où se livrent les combats de coqs sont mises aux enchères par l'autorité et ouvertes par ses soins partout où il se crée un nouveau centre de population. On a dit souvent que l'Indien des Philippines aimait mieux son coq de combat que sa femme; on le croirait, en le voyant porter cet animal batailleur aux champs, aux processions, aux endroits où résonnent les accords d'une musique militaire, car, pour habituer le coq aux clameurs des lices ou des *gallieras*, son maître le place à côté des tambours ou lui introduit la tête dans le pavillon d'un gros instrument de cuivre. S'il y a combat à l'occasion de la fête d'un village, les amateurs s'y transportent tenant avec amour dans leurs bras les champions emplumés. On ne s'imagine pas combien ces derniers sont choyés, caressés, fêtés, jusqu'au moment où, pour les irriter, les becs de leurs rivaux ont la liberté de leur enlever quelques plumes de la tête. C'est le moment où les paris s'engagent, et, lorsqu'ils sont établis, deux coqs sont placés en face l'un de l'autre avec des éperons d'acier aux ergots. A un signal donné, les propriétaires des combattans se retirent, et le duel commence. Dès le premier choc, souvent l'un des coqs tombe, la gorge entr'ouverte et comme foudroyé. Si la lutte se prolonge, les spectateurs, au nombre de trois ou quatre cents, encouragent les animaux de la voix et du geste. Ils y apportent l'ardeur et jusqu'au délire des habitués de nos courses. Ce qui rend ces combats palpitans d'intérêt pour les parieurs, c'est l'espoir ou la crainte de voir le coq victorieux tourner honteusement le dos à sa victime aussitôt après le triomphe. Dans ce cas, ce sont les partisans du coq tué qui empochent les sommes engagées. Cela arrive peu, car presque toujours le vainqueur se plaît à tourner autour du cadavre de son adversaire et à remplir les airs de son chant de victoire. Et les vaincus, si fortement adulés, caressés avant leur défaite?

Ils sont plumés et mis à la broche. Il y a des coqs en renom qui à la suite de victoires successives acquièrent une grande valeur, et c'est sur leur éphémère prestige qu'il s'établit des paris dont l'ensemble s'élève parfois jusqu'à 50,000 fr. Dans ces jours de paris exceptionnels, le maître d'un coq souvent heureux ne s'appartient plus, et malheur à qui toucherait au noble animal! Un jour que j'avais été chasser la bécassine et que je revenais bredouille, un moine augustin qui m'accompagnait, et chez lequel j'étais de passage, me dit de tirer au milieu d'une vingtaine de coqs et de poules qui se prélassaient au soleil au centre d'un village. Je m'y refusai, mais mon compagnon l'exigea, car il avait compté sur ma chasse pour déjeuner, et le garde-manger du couvent était vide. A mon coup de fusil et aux cris des victimes, les Indiens sortirent de leurs maisons, leur couteau à la main et en courant vers moi. A la vue du curé qui riait de mon étonnement, les couteaux se cachèrent, et les villageois, comme des chiens qui auraient un instant méconnu leur maître, vinrent humblement me baiser la main. Sans la présence du père-curé, je crois que l'aventure eût tourné au tragique, car plusieurs coqs de combat avaient été tués ou blessés. Je payai, cela va sans dire, deux ou trois fois leur valeur ordinaire, mais je suis sûr qu'aujourd'hui encore le meurtre de tant de victimes ne m'est pas pardonné.

On sait déjà que l'Indien des Philippines, et principalement le Tagale, est très brave à la guerre; dans la vie civile, il est difficile de rencontrer un être plus doux et plus patient que lui. Les Espagnols, bien éloignés en cela des Anglais qui traitent brutalement leurs sujets des Indes-Orientales et leurs noirs de la Jamaïque, les Espagnols, dis-je, se montrent paternels dans leurs rapports avec les insulaires. Cela n'empêche pas l'exploitation de ces derniers. Malheur à eux lorsque d'Espagne, à la suite d'une révolution ou d'un simple changement de ministère, tombe à la *cabacera* ou chef-lieu d'une province un alcade sans fortune ou âpre au gain! A la suite de plaintes de plusieurs centres de population fortement pressurés, on remarque maintenant une plus haute moralité chez les employés. En 1860, on citait un alcade dans les Visayas qui, après un séjour de cinq ans aux Philippines, était retourné en Europe comme il en était venu, c'est-à-dire pauvre et sans fortune, — *rara avis!*

En somme, il y a fort peu d'Indiens riches; ceux qui le sont semblent souvent prendre à tâche de consommer eux-mêmes leur ruine. Ont-ils un procès dont les frais absorbent les revenus, ils s'obstinent à le soutenir jusqu'à leur dernier centime. S'éprennent-ils d'une femme, ils la couvrent de bijoux et de riches étoffes. Sont-ils catholiques ardens, ils dépensent des sommes énormes en messes, en cierges et en bénédictions de maison. On peut s'ima-

giner ce que coûte le culte, lorsqu'on sait que certaines paroisses donnent par an 40,000 ou 50,000 francs de casuel. Si l'indigène est trop faible pour garder une fortune, par contre le métis, celui qui appartient à la caste dite de *Sangley*, est remarquable par son avarice et son intelligence merveilleuse des affaires. Ces fins commerçans naissent d'unions contractées entre Chinois et Indiennes. Il y a aussi des métis espagnols qui témoignent du sang européen qu'ils ont dans les veines par une grande activité, par des vertus ou par des vices éclatans. Leur type est très beau, et les femmes issues de ces croisemens sont d'une élégance et d'une blancheur de peau sans rivales dans l'extrême Orient. Les métis chinois et indiens en diffèrent entièrement. Ce sont des êtres égoïstes, glacés, sans passion, d'un orgueil insupportable, mais doués d'une entente exceptionnelle des affaires. Presque tous sont riches, car leur avarice est grande. On ne peut se figurer avec quelle dureté, quel mépris, ces froids personnages traitent les indigènes qui sont à leur service. En les maltraitant, ils veulent faire oublier que dans leurs veines coule du sang chinois. Il est rare de voir les récoltes qu'un agriculteur indigène a semées rentrer complétement dans ses granges; longtemps avant la maturité, elles ont été vendues sur pied à des Asiatiques accapareurs ou à des métis de même origine. Des typhons ou des crues d'eau épouvantables ruinent aussi ces pauvres dibes, qui acceptent toutes ces misères avec une résignation orientale.

A côté du désintéressement proverbial de l'Indien, nous devons placer la touchante tendresse qu'il a pour ses enfans. Si l'un d'eux tombe malade, sa famille vendra jusqu'au dernier buffle du troupeau pour acheter les médicamens nécessaires à la guérison. J'ai vu un de ces pères excellens, par un temps horrible, franchir un bras de mer dans une pirogue, et aller chercher à la ville le remède qu'exigeait sans retard la maladie de son petit garçon. Et pourtant, si l'enfant vient à mourir, l'Européen ne peut manquer d'être surpris en voyant avec quelle philosophie l'événement est accepté. Un jour, je rencontrai un indigène que je connaissais, au moment où il portait au cimetière, sur une branche d'arbuste en fleurs, sa petite fille morte. Des amis, une joyeuse musique, le suivaient, et sur ses traits, pas plus que sur ceux des assistans, je ne vis trace de tristesse. Je ne pus m'empêcher de lui en faire la remarque. « Oh! me répondit-il avec une grande sérénité, je ne suis pas à plaindre, car désormais j'ai un petit ange au ciel qui priera Dieu pour moi. »

Les prêtres espagnols ont si bien réussi à convaincre les Indiens que l'âme est immortelle, et qu'après une mort chrétienne elle va au paradis, que pas un fidèle ne meurt sans être persuadé d'une résurrection immédiate et glorieuse. C'est surtout par les criminels

condamnés au dernier supplice que cette croyance est acceptée aveuglément; elle leur fait envisager la mort avec un calme stoïque, et jouir, en quelque sorte, par anticipation des béatitudes célestes. Un jour que devait être garrotté un chef de bandits nommé Baldomero, je me rendis avec un Anglais de mes amis sur la place où se dressait le poteau d'exécution. Ce Baldomero était depuis longtemps célèbre; il avait montré une grande bravoure dans différentes rencontres avec les soldats chargés de le capturer, et j'étais curieux de voir de quelle manière il se comporterait à l'heure suprême. J'ai hâte de dire que le trépas par la garrotte n'a rien de hideux comme la mort par la guillotine : la figure du patient est cachée aux regards, et on épargne aux spectateurs la vue du sang.

Une joyeuse fanfare de trompettes nous annonça l'approche du cortége, qui s'ouvrait par un brillant piquet de cavalerie en uniforme de gala; à sa suite trois tambours qui battaient une marche lente sur laquelle une compagnie d'infanterie en grande tenue réglait son pas. Au centre venait le *reo*, c'est-à-dire Baldomero, beau garçon de vingt-cinq ans, la tête nue, les bras libres et le corps couvert d'un large domino blanc. Le condamné imitait avec affectation l'allure cadencée des soldats. Sa physionomie était calme, et ses yeux, qui cherchaient peut-être dans la foule un regard de femme, prenaient une expression de mépris lorsqu'ils tombaient sur des visages attristés. A droite et à gauche, deux prêtres indigènes l'exhortaient à voix haute à bien mourir, l'assurant que dans quelques secondes, sa faute expiée, il entrerait en paradis. En admettant qu'en raison de ses crimes nombreux il passât d'abord par le purgatoire, ces aides spirituels lui promettaient des messes pour le faire sortir au plus vite de ce lieu d'expiation. Ce n'était qu'une petite question de temps. Le brigand, qui avait passé la nuit en chapelle en compagnie des deux ecclésiastiques, et dont la conviction sur son salut infaillible était déjà faite, n'écoutait que d'une oreille les consolations qu'on lui prodiguait. Il était évident pour nous que le futur bienheureux était tout entier à la satisfaction de se voir l'objet de la curiosité générale. Le cortége était fermé par le bourreau, habillé de rouge de la tête aux pieds, sans en excepter le chapeau cylindrique; derrière lui suivaient une trentaine de frères de la Miséricorde, psalmodiant la prière des agonisans à l'ombre d'une sinistre bannière sur laquelle se détachaient en blanc des têtes de mort, des ossemens en sautoir et de grosses larmes .Arrivé au pied de l'échafaud, Baldomero embrassa le crucifix qu'un prêtre lui présenta, puis se dirigea d'un pas ferme vers le petit banc sur lequel il lui fallait s'asseoir avant que la cravate de fer ne broyât sa nuque. Là, le condamné ayant remarqué des traces de boue sur la banquette, nous le vîmes les enlever avec son mou-

choir, puis croiser lentement ses jambes, le dos appuyé au poteau. Un frère de la Miséricorde abaissa alors sur le visage du condamné le capuchon du domino, et sans un cri, sans frisson, sans combat, Baldomero passa de vie à trépas. On m'assura qu'il en était toujours ainsi dans ce genre d'exécution, d'où il faut conclure en passant que la garrotte est de tous les supplices le moins horrible.

Lorsque les Espagnols arrivèrent pour la première fois aux Philippines, les Indiens savaient déjà lire et écrire. Quel était alors leur langage? Évidemment celui qu'ils parlent encore entre eux de nos jours, d'une origine malaise, puisque beaucoup de mots actuels des dialectes tagales, bicols, ilocanos, cébuanos, etça, sont malais et identiques, quant au sens et à la prononciation, à ceux que l'on parle dans la presqu'île de Malacca. Comme exemple, on peut citer les plus usuels : *arraèz* (capitaine), *olo* (tête), *mata* (œil), *susu* (sein), *dila* (langue), *pouti* (blanc), *languit* (ciel), *batu* (pierre), et beaucoup d'autres qu'il est superflu de rappeler. Les mots servant à désigner les animaux domestiques sont d'origine étrangère, mais ceux dont on se sert pour indiquer un buffle, une chèvre, un chien, un chat, une poule et un canard sont malais ou javanais. Il n'y a que le cheval, le bœuf et la vache qui portent des noms espagnols. Presque toutes les plantes cultivées, comme le riz, la canne à sucre, le cacao et l'indigo, ont leurs synonymes en malais, de même que l'argent, le cuivre et l'étain. Le tabac, importé du Mexique par les missionnaires, s'appelle *tabaco*, comme en Espagne. L'alphabet se composait de dix-sept lettres ou signes assez semblables à ceux des caractères arabiques; reproduit aujourd'hui par des lettres modernes, il se divise en trois voyelles et quatorze consonnes; mais la prononciation des lettres varie selon les provinces, comme cela a lieu en Chine, ce qui rend assez difficile une connaissance générale du langage. Depuis qu'un bon nombre d'indigènes parlent et écrivent l'espagnol avec pureté, les récits de la passion du Christ et divers poèmes religieux ont pu être traduits en tagale et en visaya ou bicol, les deux dialectes les plus anciens, les sources d'où découlent tous les autres.

C'est vers l'année 1571 que don Juan de Vivero, chapelain du navire espagnol le *San-Geronimo*, fonda la première école à Manille. Ses meilleurs élèves reçurent, avec le titre et les fonctions de sacristain, la mission d'enseigner l'alphabet espagnol à ceux de leurs compagnons qui paraissaient désireux de parler comme les blancs. Un siècle plus tard, dans chaque village, partout où s'installait un moine chargé des mêmes fonctions que celles de nos curés fut créée une école primaire dirigée par un instituteur indigène. Comme dans beaucoup de petites localités françaises il y a trente ans, le maître d'école des Philippines n'était que le domestique de la cure

ou du *convento*. C'était lui qui, avec ses élèves, sonnait les cloches, balayait l'église et prenait soin des accessoires et des ornemens religieux. Les écoles étaient installées soit dans les rez-de-chaussée des couvens, soit dans des édifices en bambou, simplement recouverts par des feuilles de latanier. Rien n'était plus primitif que ces maisons d'école tant à l'intérieur qu'à l'extérieur : au dehors l'apparence d'une chaumière, au dedans un sol foulé, des bancs où étaient assis, les jambes pendantes, les écoliers des deux sexes, au centre une croix attachée à un bambou, puis un large fauteuil en bois sur lequel le noir magister trônait plein de majesté. Celui-ci, en véritable Indien, n'a jamais cessé, tout en s'occupant de son ministère, d'y mâcher le bétel à pleine bouche; on le voit encore aujourd'hui sur son siége, aussi peu habillé qu'il l'était il y a trois cents ans, n'ayant sur le corps qu'une chemise flottante en dehors du pantalon, le cou entouré de trois ou quatre scapulaires, et le nez invariablement chargé de lunettes chinoises dont les branches s'attachent par un fil derrière la tête. Ses deux pieds sont nus, et, selon l'habitude indienne, il en caresse un de la main gauche, ce qui le contraint à avoir un genou relevé jusqu'au menton. Le fauteuil du maître d'école a deux bras à coulisse sur lesquels sont déposés un alphabet, une écritoire, et une matraque ou férule percée de trous. Pour écrire, les enfans doivent se mettre à genoux devant leurs bancs qu'ils recouvrent de sable fin; puis, avec un bambou taillé en pointe, ils tracent sur ce même sable les caractères qu'on leur dit de reproduire. D'autres n'ont qu'une feuille de bananier, fraîchement cueillie, sur laquelle, avec un poinçon, ils font patiemment, c'est-à-dire à petits points, le même travail. Pour enseigner l'alphabet, le pédagogue crie sur un ton nasillard la lettre et le mot que les élèves doivent retenir. Les enfans les répètent aussitôt et de la même façon; rien n'est plus divertissant que de les entendre s'égosiller à l'unisson.

Les punitions étaient très sévères autrefois, mais depuis 1869 elles ont dû être modifiées par ordre, et maintenant elles se réduisent à quelques coups de matraque dans la main ouverte, ou bien à tenir l'élève à genoux pendant de longues heures, les bras étendus en croix. Ce qu'il y avait jadis de révoltant dans ces écoles pour des yeux européens, c'était la nudité sinon complète, du moins à peine voilée des enfans. Les petites Indiennes y restaient côte à côte avec des garçons fort éveillés jusqu'à ce qu'elles eussent atteint l'âge de sept ou huit ans. Il est aisé de se figurer ce que la morale dut y perdre pendant de longues années.

L'instruction primaire a toujours été obligatoire dans ces contrées; les parens ne sont autorisés à garder leurs enfans qu'à l'époque des moissons du riz et de la canne à sucre. On peut donc af-

firmer que dans l'archipel des Philippines les deux tiers au moins des jeunes gens savent lire et écrire. Cette éducation première eût dû être gratuite, les maîtres d'école recevant du gouvernement un traitement fixe. On ne peut s'imaginer quels livres et quels rudimens baroques étaient mis aux mains des pauvres enfans! Des historiettes pieuses appelées neuvaines, ne contenant que des miracles absurdes, des petits romans de chevalerie laissant bien loin derrière eux, hélas! ceux de Cervantès, des contes dans lesquels le diable et ses cornes, les démons et les sorciers jouaient les rôles principaux. De son côté, le maître d'école exigeait des parens, pour obtenir du curé une messe bien chantée ou une neuvaine brillante, du riz, de l'huile, des fruits et même un peu d'argent.

Voilà donc l'instruction que pendant plus de trois siècles reçut le plus grand nombre des enfans indigènes et tout le parti que le clergé espagnol sut tirer d'intelligences dociles et avides d'apprendre. Avec le souvenir des romans de chevalerie et des histoires de sorciers qu'on lui avait racontées sur les bancs de l'école, l'Indien, poète par nature, a composé dans les dialectes du pays des poésies qui ne sont pas sans charme; d'autres, moins bien inspirés, ont écrit des drames en quinze actes qui se jouent pendant huit jours consécutifs. Je me souviens avoir assisté au dernier acte d'une comédie tagale ayant pour titre *le Prince de Brédédin ou le Téméraire de Isidon*. Des vingt héros qui avaient commencé l'intrigue il y avait une semaine, quatorze étaient déjà morts; mais, grâce à une enchanteresse nommée Ermelinde, qui tenait sa puissance d'un José Balsamo, je pus assister non-seulement à la résurrection des quatorze héros défunts, mais les voir encore reparaître en soldats romains, prendre part à une orgie donnée par la femme de Ponce Pilate, suivre un cortége triomphal de Néron, assassiner les huguenots à la Saint-Barthélémy, puis enfin voir leur apothéose à la prise du Trocadéro, aux cris de *viva España, viva la reyna!*

Ces grands drames sont très suivis par les Indiens des deux sexes. Les théâtres sont spacieux; on y fume, on y mâche du bétel, on y prend des glaces à deux sous la cuillerée, et l'on y fait autant de tapage que dans les cirques où se tiennent les combats de coqs. Ce qu'il y a de comique dans ces représentations, c'est qu'à chaque entrée en scène d'un prince chrétien ou infidèle, l'orchestre joue invariablement la marche royale d'Espagne; les mêmes honneurs sont rendus aux princesses.

Lorsque les colonies espagnoles, de 1812 à 1823, furent autorisées à envoyer des représentans aux cortès (1), les députés colo-

(1) Le jour où M. de Champvallier demanda à la chambre la suppression des représentations de nos colonies, il a prétendu que les possessions espagnoles d'outre-mer n'avaient jamais eu de députés aux cortès. L'assertion est tout à fait inexacte. Cela prouve

niaux s'efforcèrent d'obtenir une réforme de l'instruction primaire. Sur leurs instances, le gouvernement décréta qu'en raison des riches donations qui étaient faites aux couvens par les fidèles et par le trône, les moines paieraient désormais le traitement fixe des instituteurs. Comme on peut bien le croire, les ordres religieux n'acceptèrent nullement une pareille injonction, et le gouvernement n'insista pas; tout ce que ce dernier obtint, c'est le renvoi des sacristains et la nomination des maîtres d'école, qu'il prit désormais dans la classe des secrétaires des maires ou *gobernadorcillos*. Ces *directorcillos*, comme on les nomme, sont des Indiens intelligens chargés d'interpréter en dialecte du pays les ordres de l'autorité, d'y répondre, et de dresser les procès-verbaux de délits et des crimes.

En 1859, lorsque les jésuites furent autorisés à revenir aux Philippines, l'instruction au premier degré subit une sérieuse transformation. De la surveillance directe des moines, elle passa comme par enchantement dans les mains des nouveaux venus. Ces missionnaires habiles ne pouvaient oublier que, pour bien posséder les hommes, il était nécessaire de les diriger dès l'enfance. Afin de ne pas effrayer les libéraux d'Espagne et les ordres monastiques, les jésuites avaient demandé simplement, humblement la permission d'aller s'installer au sud de l'archipel, afin d'y convertir les infidèles qui y sont très nombreux. Leur requête avait été favorablement accueillie, mais au lieu de se rendre à Mindanao, c'est à Manille qu'ils s'établirent. Protégés par le gouverneur général et le conseil municipal, les jésuites oublièrent qu'ils étaient venus pour une autre destination que celle de la capitale. « Pouvaient-ils résister, écrivaient-ils en Espagne, lorsque la municipalité leur offrait un magnifique local pour ouvrir des écoles, quand des centaines de pères de famille les suppliaient de prendre leurs fils? Évidemment non. Cela eût été outrager la Providence qui les avait conduits au milieu d'une population si bien disposée en leur faveur. »

Il faut dire qu'au lieu de mettre entre les mains des élèves les rapsodies monacales, les nouveaux arrivans donnèrent à leurs disciples des abécédaires et des petits livres en usage en Europe. Des professeurs laïques du pays furent même appelés près d'eux pour les aider dans leurs travaux, et quelques mois après plus de deux cents enfans suivaient leurs cours. Invités par les familles à se rendre dans les provinces, les jésuites, trop peu nombreux pour abandonner Manille, imaginèrent de fonder une école normale primaire. Le succès de cette institution fut complet, et aujourd'hui il est peu de maisons d'enseignement dans les grandes villes de l'archipel dont les titulaires n'aient tiré de là leurs diplômes.

une fois encore combien nous sommes dans l'ignorance de ce qui se passe à l'étranger, ignorance impardonnable chez un député d'origine créole et dans le cas que je cite.

On peut se figurer l'exaspération des moines en voyant une telle révolution s'opérer sans leur concours et si vigoureusement dirigée contre eux. D'après leur théorie, la politique espagnole exigeait que les Indiens restassent dans l'ignorance la plus absolue, et surtout dans celle du langage castillan. Cette thèse fut publiquement soutenue par un savant dominicain, professeur de l'université monacale de Santo-Tomas, le révérend père Gainza, aujourd'hui évêque, contre un jésuite, le père Cuevas. Celui-ci sortit triomphant de ce tournoi d'un nouveau genre. Les instituteurs furent dès lors divisés en trois catégories : ceux de la première reçurent chaque mois et continuent encore aujourd'hui à recevoir du budget local 80 francs; ceux de la seconde, 100 francs, et ceux de la troisième 125 francs. Chaque élève paie en outre mensuellement à l'instituteur 2 fr. 50 c. Comme par le passé, l'instruction a été déclarée obligatoire. Les curés, les conseillers municipaux et les gouverneurs des provinces sont chargés de veiller à ce que les pères de famille n'éludent pas la loi. Le maître d'école est lui-même surveillé par l'alcade et par une commission locale d'instruction, créée à cet effet dans chaque chef-lieu; mais les occupations du premier de ces fonctionnaires sont trop nombreuses, sa condescendance à l'égard des curés est trop grande encore pour que l'instituteur ne reste pas, comme par le passé, soumis entièrement aux exigences cléricales.

L'histoire de l'enseignement supérieur, comme celle de l'enseignement primaire, n'est que l'aride relation d'une lutte acharnée entre deux ordres religieux, celui des moines et des jésuites. Il est inutile de raconter ici cette rivalité peu édifiante; il suffit de savoir qu'elle donna lieu à de mutuelles calomnies et à des batailles à coups de bâton sur les places publiques de Manille. Lorsqu'en raison de ces dissensions, les pères de famille s'aperçurent très tardivement, il faut le reconnaître, du peu de science que leurs enfans acquéraient, lorsqu'ils eurent constaté que des jeunes gens destinés au barreau ou autres carrières libérales n'avaient aucune notion sérieuse d'histoire, de géographie, des choses pratiques de la vie, ils prirent le parti de les envoyer aux collèges de Mexico, de Calcutta, de Goa et de Pondichéry. De là sortirent, de 1812 à 1823, ces *fils du pays*, qui furent chargés de représenter aux cortès la colonie espagnole du Pacifique, mission que plusieurs d'entre eux remplirent d'une manière vraiment brillante. Aujourd'hui, c'est en Suisse, en France, en Angleterre, que les jeunes gens riches vont chercher l'instruction, malgré les anathèmes que les jésuites lancent contre les universités d'Europe qu'ils représentent comme des « centres de ténèbres horribles. »

Ce furent définitivement les jésuites qui, en revenant aux Philippines en 1865, changèrent de face l'instruction supérieure et por-

tèrent un coup à peu près mortel à la vieille université dirigée par les dominicains. Les représentans de l'ordre célèbre, patronnés par le gouvernement de Madrid, ouvrirent, sous le nom d'Athénée national, une faculté d'enseignement supérieur, basée sur les programmes des universités catholiques de l'Europe. On vit alors pour la première fois à Manille s'organiser un musée d'histoire naturelle, un cabinet de physique, et même un observatoire astronomique et météorologique parfaitement installé et muni d'excellens instrumens.

En 1868, les généraux don José de La Gandara et don Carlos Maria de La Torre préparèrent les bases d'une société ayant pour objet l'ouverture d'écoles professionnelles impérieusement réclamées par les nécessités du pays. Le gouvernement y donna son approbation et promit son concours. Des professeurs laïques offrirent d'y enseigner sans rétribution la botanique, l'horticulture, l'art des constructions, la mécanique, l'économie politique, en un mot tout ce qui a rapport aux arts et aux sciences. Les jésuites, leur recteur en tête, avec un bon vouloir dont il faut leur savoir gré, mirent à la disposition de la société nouvelle leurs professeurs, leur musée et leurs cabinets de physique et de chimie. Mais encore une fois on avait compté sans les ordres monastiques qui firent à ce beau projet l'opposition la plus vigoureuse. Un nouveau gouverneur, don Rafaël Yzquierdo, le jour même du commencement des cours, refusa la permission de laisser ouvrir les écoles. L'interdiction n'a plus été levée, et les dominicains se vantent aujourd'hui d'avoir étouffé un monstre dans son germe, c'est-à-dire une société de libre enseignement.

Il y avait vers le milieu de ce siècle, dans la capitale des Philippines, des écoles de pilotage, de commerce et de peinture, fondées par la chambre de commerce à l'instigation de l'un de nos amis, le respectable don Matias de Vismanos; elles sont aujourd'hui sous la direction du gouvernement, qui ne leur donne aucun développement sérieux. En 1859, le ministre de l'agriculture décréta de Madrid la création d'une école de botanique à Manille; en 1865, il ordonnait qu'on y adjoignît des cours d'architecture et de dessin linéaire. Les professeurs furent nommés, les locaux d'enseignement appropriés, et jusqu'à ce jour rien de pareil n'a fonctionné, quoique le personnel enseignant soit à son poste et touche avec régularité, paraît-il, ses appointemens.

Il ne nous reste plus à nous occuper que de l'instruction donnée aux femmes : on peut juger de ce qu'elle a dû être pendant une longue période par celle qui a été donnée aux hommes. Il n'y a pas vingt ans que la mieux instruite des Indiennes et des créoles était d'une ignorance à jeter dans un profond étonnement un de nos lycéens de huitième. J'en ai vu ne pas savoir dire l'heure d'une

horloge parce que le cadran portait des chiffres romains, et d'autres ignorer de combien d'années se compose un siècle. En géographie, l'ignorance était la même : pour les femmes indigènes, il n'y avait en Europe que l'Espagne, les autres nations n'existaient pas. Heureusement que ce manque de savoir était racheté par beaucoup d'esprit naturel, et ce charme nonchalant qui ne fait jamais défaut aux créoles. Au point de vue de l'intelligence et de la séduction, les Espagnoles des Philippines n'ont rien à envier aux Françaises. Est-ce parce qu'il fait dans ces contrées beaucoup trop chaud pour étudier qu'on n'y remarque jamais une femme avec un livre à la main? Nous le croyons : la chaleur est ennemie de l'étude et des travaux intellectuels. Que pourrait-on lire d'ailleurs pour tenir l'esprit en éveil par une température moyenne de 32 degrés? A part les rares traductions des chefs-d'œuvre de nos meilleurs romanciers, il n'entre aux Philippines qu'une petite quantité d'ouvrages pouvant être lus avec intérêt par de jeunes femmes. Il faut qu'on sache aussi que les livres qu'on apporte d'Europe à Manille sont soumis, avant leur entrée, à la censure, et comme elle est dirigée par des moines et des fonctionnaires du gouvernement, ce qui déplaît est confisqué sans appel.

Ce fut encore un religieux, le père Loza, qui le premier, en 1596, ouvrit, à l'usage des jeunes filles dont les pères étaient morts au service de l'Espagne, une maison de refuge et d'instruction à laquelle il donna le nom de Santa-Potenciana. Il établit aussi avec les fonds des œuvres pies le collége de Sainte-Isabelle, où sont recueillies encore aujourd'hui les orphelines des Espagnols pauvres. Si les pensionnaires de ces maisons trouvent un mari, le trésor de l'institution leur alloue une dot de 500 piastres, soit 2,500 francs; dans le cas contraire, elles y restent jusqu'à leur mort, nourries, logées, habillées, recevant même 20 francs par mois comme argent de poche. En 1694, une indigène légua une forte somme aux jésuites pour fonder une sorte de couvent dans lequel ne seraient admises que les petites Indiennes pauvres. Les donataires se conformèrent à cette clause en créant aussitôt l'institution de Saint-Ignace-de-Loyola. Elle eut une époque brillante, — mais en ce moment la morale exige qu'elle soit, sinon supprimée, du moins soumise à une règle plus sévère. Peu d'années après cette fondation, les dominicains, qui la jalousaient, se mirent à fonder à leur tour une sorte de monastère de femmes auquel ils donnèrent le nom de Sainte-Catherine, patronne des vierges. Des femmes appartenant à des familles créoles y entrèrent pour le diriger; mais elles durent faire au préalable vœu de chasteté et s'engager à suivre la règle de saint Dominique, dont elles prirent l'habit. Maheureusement le provincial dominicain auquel avait été réservée la direction

spirituelle de cette troupe pieuse se montra trop jaloux de sa prérogative. Il refusa à l'archevêque le contrôle de sa gestion, et celui-ci, indigné, porta plainte à Madrid. Le gouvernement donna l'ordre aux religieuses de se disperser, leur laissant la liberté de se marier si bon leur semblait. Plusieurs se hâtèrent de profiter de l'occasion qui leur était offerte de s'émanciper, d'autres suivirent la fortune du monastère, qui se métamorphosa en un pensionnat où des jeunes personnes appartenant aux meilleures familles vinrent faire leur éducation. La règle en est restée rigoureuse, car, une fois admises en qualité de pensionnaires, ces jeunes filles ne peuvent en sortir que lorsque leurs études sont terminées. Tout récemment les dominicains ont fait venir d'Europe, pour le diriger avec plus d'éclat, des sœurs de leur ordre, mais l'instruction qu'elles donnent est entièrement religieuse et se trouve gâtée par un mysticisme exagéré.

Lorsqu'en 1860, à la suite des jésuites, des sœurs de charité d'Espagne arrivèrent à Manille, les colléges de femmes de Santa-Potenciana et de Santa-Isabela furent placés sous leur direction. Il en fut de même d'une autre maison religieuse dite de Santa-Rosa. Si l'enseignement des sœurs n'est pas des plus complets, du moins on ne pouvait le confier à des personnes plus honorables : de ce côté-là il y a réforme complète.

Le conseil municipal de Manille, voulant aussi utiliser le dévoûment de ces religieuses, qui, sous toutes les latitudes, savent se faire aimer et respecter, créa en 1864 une école primaire de petites filles. Six ans plus tard, les fondateurs la transformèrent en école normale d'institutrices. Un ex-dominicain, le père Gainza, actuellement évêque, celui qui avait soutenu contre les jésuites que l'instruction était contraire à l'esprit de soumission des Indiens, a été plus heureux; revenu à des idées libérales, sa grandeur a sollicité et obtenu l'autorisation d'ouvrir dans son diocèse une école normale de jeunes femmes. Il s'en montre très satisfait. C'est en somme un progrès dont nous devons être également contens, car les écoles primaires dans les provinces exigeaient une transformation radicale. A l'exception d'un autre pensionnat fondé à Santa-Anna par une créole, doña Margarita Rojas de Ayala, ce que nous connaissons d'établissemens d'éducation en dehors de Manille ne mérite pas d'être signalé. Il serait cependant convenable que les *beaterios* pour filles ouverts à San-Sebastian-de-Calumpit et à Pasig fussent supprimés sans délai; depuis longtemps, l'opinion publique en réclame la fermeture.

EDMOND PLAUCHUT.

REVUE MUSICALE

« Bien avant que M. Gounod songeât à son imitation du chef-d'œuvre de Goethe, M. Berlioz avait donné *la Damnation de Faust,* et la symphonie de *Roméo et Juliette,* du même compositeur, avait également pris date de longues années avant que l'auteur de *Mireille* eût la pensée de blaireauter son opéra sur ce sujet. Au temps où nous vivons, qui songe à *la Damnation de Faust?* quelle société des concerts populaires ou non populaires exécute la symphonie de *Roméo et Juliette?* » Ces lignes, que nous écrivions ici même il y a dix ans (1), nous reviennent à propos du grand réveil de l'heure actuelle; le nom de Berlioz, naguère oublié, se relève et triomphe sur toute la ligne, au Conservatoire, chez Pasdeloup, aux concerts Colonne, et c'est une vraie joie d'assister à pareille réaction et de pouvoir se dire qu'on l'avait de si loin appelée. Peu d'artistes auront eu plus à souffrir de la vie que Berlioz; les misères ne lui furent pas ménagées, il en subit de toutes les espèces. D'avance sa constitution physique et morale l'y condamnait; d'une susceptibilité nerveuse extraordinaire même chez les artistes, irritable comme Chopin et visionnaire à l'égal de Schumann, il avait en plus la fièvre chaude du polémiste et je ne sais quel fatal besoin de se créer des ennemis à la journée.

Ceux qui le connaissaient l'aimaient ainsi, car les haines auxquelles il obéissait, ses colères les plus frénétiques étaient d'un cœur sincère et très loyalement épris du bien, du beau, du vrai. Je ne veux pas prétendre qu'il s'oubliât lui-même à ce point de ne pas confondre souvent sa cause avec celle d'un idéal inexorablement préconisé; un artiste, après tout, n'est pas tenu à ces détachemens suprêmes, à ces scrupules qui sont le fait des âmes religieuses, mais au moins doit-on reconnaître que, s'il ne fut point un saint, Berlioz fut un martyr. « Je ne travaille plus, disait-il à la fin, brisé de découragement et d'ennui, parce que je

(1) Voyez, dans la *Revue* du 15 mai 1867, l'étude intitulée *Shakspeare et ses musiciens.*

ne suis pas assez riche pour travailler. » Une fois, et grâce à la munificence d'un Paganini, la *Symphonie fantastique* avait bien pu lui rendre 20,000 francs, mais ces rencontres-là sont des légendes dont s'illustre la biographie des grands artistes et qui en attendant ne les empêchent pas de mourir de faim. La musique ne lui rapportant rien, sa plume de journaliste l'aidait à vivre; tantôt il la lâchait à toute bride, et Dieu sait quelles hécatombes c'étaient alors! tantôt se modérant de parti-pris, étonné d'avoir soulevé des animosités si noires, languissant, maladif, écœuré de tout, il ironisait, faisait des mots parfois spirituels et pittoresques, souvent injustes, comme quand il appelait Hérold un Weber des Batignolles. Cette littérature, lue aujourd'hui à distance, laisse fort à désirer; pour quelques pages bien venues et jaillissant de verve, que de remplissage, de mauvais goût! Jamais de discussion, des quolibets et des amusettes, mille choses qui ne valaient pas la peine d'être écrites et qui souvent sont mal écrites; on n'imagine pas qu'un génie musical à ce point élevé, transcendant, tombe ainsi dans la baliverne et le calembour. C'est qu'en ce monde il faut avant tout être de son art et s'y tenir. Un écrivain peut bien parler quatre ou cinq langues, mais, fût-il Voltaire ou Goethe, il n'aura de style que dans la sienne. La langue de Berlioz est celle de Beethoven; foin de cette prose médiocre, Berlioz est un poète qui parle la langue de l'orchestre, un poète dont la poésie se déguise en musique. Il prend au romantisme ambiant la *Symphonie fantastique*, à Shakspeare *Roméo et Juliette*, à Virgile *les Troyens*, à Goethe *Faust*, et telle est sa puissante individualité qu'il communique aux plus grands chefs-d'œuvre un souffle de sa propre vie. Comme tous les lyriques de race, comme Byron, son idole et son archétype, il se chante lui-même sans paix ni trêve, inquiet, endolori et gémissant sa propre élégie, quel que soit le masque dont il s'affuble. La nature, ineffable consolatrice, perd ses droits sur cet affligé. Écoutez la scène aux champs de la *Symphonie fantastique*, au doux et mystérieux effet du pâtre dans la solitude et le silence c'est un roulement lointain de tonnerre qui répond; dans la tiédeur de l'air, le gazouillement des oiseaux, le frais murmure de la source, nul apaisement pour le cœur du poète, la douleur et les déchiremens sans fin : une musique faite de larmes et de sanglots, de révoltes surtout, haine dans l'amour, amour dans la haine, mélancolie du bonheur, de l'ivresse, contradiction, sursauts et soubresauts, voilà ses thèmes. Beethoven s'accorde des temps de repos, de méditation et de recueillement, — lui, point; motifs, nuances, il brûle tout au feu d'enfer. Vous le voyez se hâter vers un but inconnu, effaré, hors d'haleine, éprouvant une joie maligne à briser la fleur qui vient de naître sous ses pas. Jamais organisation plus capricante n'exista; il change de théorie en un clin d'œil, renverse ce qu'il adorait, adore ce qu'il renversa; il déteste Bach, Hændel l'assomme, et lui, que tout cet

éternel solennel exaspère, lui que le contrepoint rend si nerveux, cesse tout à coup de récriminer contre tout ce vieux fatras classique, et pour peu que vous aimiez la fugue, il vous en mettra dans la ronde du sabbat de la *Symphonie fantastique*, dans le bal chez les Capulets et jusque dans la chanson du rat de cette *Damnation de Faust*. Il est vrai que cette fois c'est plutôt d'une parodie de la fugue qu'il s'agit.

Comme il admirait Shakspeare, Berlioz admirait Goethe; un peu moins peut-être, car Shakspeare fut pour lui presque un dieu. Quoi d'étonnant que *Faust* ait, dès la première heure, subjugué cet esprit de feu et de flamme! Ce qui vous surprend, c'est qu'il ait pu faire tenir tout le poème dans l'espace d'une symphonie, car il ne saurait être ici question de lit de Procuste ni de réduction à la Gounod; les grandes lignes du chef-d'œuvre sont maintenues, la *caractéristique*, comme disent les Allemands, reste debout; des épisodes, il y en a sans doute, mais avec quelle vigueur d'accent dramatique ils se rattachent à l'action! Rappelons-nous la sonnerie de la retraite et la chanson des étudians encadrées dans la scène d'amour et que le musicien ramènera plus tard aux oreilles de Marguerite à l'instant final des remords et des épouvantes, — l'air de Faust saluant la chaste retraite de la bien-aimée, la fugitive apparition du démon, l'entrée de Marguerite, la chanson du roi de Thulé, archaïque et découpée à la manière d'une gravure sur bois d'Albert Dürer, tout cela est-il assez franchement inspiré, passionné, assez en scène! Singulière rencontre pourtant que cette symphonie se trouve être aujourd'hui la vraie pièce et vous fasse éprouver tous les sentimens, toutes les commotions électriques du *Faust* de Goethe. A côté de cette page à la Michel-Ange, le *Faust* de l'Opéra déjà si effacé, si petit, diminue encore et s'amoindrit jusqu'à ressembler à ces personnages de Mme de Sévigné qui devaient à la troisième génération *gauler des fraises*. « La modulation de Haydn m'est une caresse, disait Rossini; celle de Beethoven produit sur moi l'effet d'un vigoureux coup de poing. » Les caresses et les mignardises sont à leur place dans une pastorale, mais ni Faust, ni Méphistophélès, ni Marguerite n'appartiennent à ce monde-là. Faust aime, séduit, abandonne Marguerite, et cette simple histoire rapporte à Marguerite la mort de sa mère, de son frère, de son enfant et finalement son propre supplice à elle. L'innocente fillette tue sa bonne femme de mère au moyen d'un narcotique qu'elle lui verse pour ne pas être dérangée dans ses rendez-vous nocturnes avec son amant; survient le frère, Faust et Méphistophélès l'assassinent; Gretchen, folle de honte, noie son nouveau-né, et la voilà qui de prison passe à l'échafaud. Reste à se demander si Goethe, dramatisant cette anecdote, s'est proposé d'offrir aux artistes de son temps et de l'avenir un sujet de romance ou de camaïeu. Telle assurément ne fut point la pensée d'Eugène Delacroix ni de Berlioz, et s'il leur est arrivé, à l'un comme à l'autre, de subir

l'éternelle mésaventure de l'homme de génie toujours distancé dans son temps par les courtisans du succès, tous les deux ont eu leur revanche.

On se rappelle ce que fut en 1867 pour Delacroix l'exposition de son œuvre complète; le même vent de popularité souffle en ce moment pour Berlioz, et cette *Damnation de Faust,* jadis connue des seuls artistes, exécutée aujourd'hui à l'envi dans les deux salles que fréquente le grand public, applaudie, acclamée à huit et neuf reprises, va, nous l'espérons, inspirer des réflexions salutaires à ceux qui s'étaient un peu vite habitués aux délices commodes de l'heure présente. *Ecco il vero Pulcinella!* Voilà enfin le vrai Méphisto! s'écriait autour de nous la foule en entendant cette sérénade d'une frénésie à vous donner la chair de poule, ce ricanement féroce du méchant. Personne à l'égal de Berlioz ne sait faire vibrer la note du mystérieux et de l'horrible; il a dans son orchestre des *pizzicati* formidables, des trémolos qui vous navrent, des hautbois dont la voix éperdue, planant au-dessus du galop des violons, vous terrifie. Oublions le Méphistophélès de l'Opéra et sa guitare; ne songeons qu'aux maîtres qui parlent la langue du surnaturel; eh bien, parmi ceux-là, Berlioz tiendrait encore la première place. La course effarée des deux cavaliers lançant à travers monts et précipices leurs chevaux apocalyptiques, cette course toute semée d'épisodes nocturnes, — processions funèbres, danses de squelettes, — et vous rappelant le galop de *Lenore,* est ce que le romantisme musical a produit de plus effroyable. Nulle part, si j'excepte l'évocation des nonnes au troisième acte de *Robert,* le pressentiment du sinistre et ténébreux inconnu n'a trouvé tel écho. Le Samiel du *Freischütz,* comparé au diable de Berlioz, n'est qu'un braconnier vaguant et flânant par la verdeur et la profondeur des bois dont il marche comme imprégné. Le Samiel de Weber procède des élémens, il fleure la marjolaine et le chêne vert, tandis que le Méphisto de la *Damnation de Faust* sent le roussi, a son sabot ferré au feu d'enfer et tient à la légende catholique de plus près peut-être que celui de Goethe. Les défauts de Berlioz, qui ne les connaît? Des longueurs et de la diffusion, une incessante et fiévreuse curiosité à fouiller l'expression. Il part de ce raisonnement que dans la langue de Beethoven tout a été dit, et cherche l'inédit vaille que vaille. De là des efforts souvent stériles, mais lorsqu'ils aboutissent, quelles revanches! Des couleurs à vous éblouir, une variété de rhythmes et de timbres dont nul comme lui n'a le secret. Voyez la chanson des étudians, la ballade du roi de Thulé, l'appel du diable aux esprits de l'air, le duo d'amour entre Faust et Marguerite, interrompu par l'entrée sarcastique de Méphistophélès et par les clameurs des voisins, comme tout cela est en situation, comme cette musique sait être à la fois de l'avenir et du passé, et, sans rien abdiquer du beau *spécifique* de notre art contemporain, réussit à se localiser dans son sujet! Ce n'est point un Berlioz qui jamais en

pareille aventure se fût avisé d'aller emprunter à Strauss le motif d'une valse, ni d'écrire cette scène de l'église où le diable psalmodie ses anathèmes sans se douter qu'il emboîte le pas de l'orgue chantant laudes au Seigneur, ni de faire défiler des lansquenets du xve siècle sur un pas redoublé à quatre temps qu'on croirait rédigé par un chef de musique de régiment. *Errare humanum :* les grands inspirés subissent cette loi du destin, ils se trompent parfois et très lourdement, mais on sent d'avance avec eux que certaines écoles sont impossibles et que, s'il leur arrive de mettre la main sur *Faust, Hamlet* ou *Roméo et Juliette,* ce n'est point en bourgeoise prose musicale que ces chefs-d'œuvre de la poésie seront traduits.

Le succès a pris tout de suite un vol d'aigle : chez Pasdeloup, au Châtelet, il a fallu multiplier les auditions toujours devant des salles trop étroites, et notez que le seul Châtelet ne contient pas moins de trois mille places. On parle aujourd'hui de mettre à la scène cet admirable intermède, mais qui ferait l'adaptation? Ah! si Berlioz vivait, s'il pouvait au milieu de circonstances si favorables se reprendre à son œuvre et la remanier pour le théâtre, peut-être aurait-on enfin trouvé la partition définitive, jusqu'à ce jour vainement appelée, du poème de Goethe. Dans l'absence du maître, je ne vois guère que M. Saint-Saëns qu'on pourrait nommer; nulle main ne s'emploirait mieux que la sienne à ce travail d'encadrement. Quant à la besogne concernant la pièce, c'est surtout à cet endroit qu'il y aurait lieu de se montrer discret. L'interprétation de Berlioz a son originalité. Très fidèle au sens de Goethe, il trouve moyen d'affirmer son génie personnel sans mentir à l'œuvre typique dont il s'inspire. Faust, Marguerite et Méphisto restent là ce qu'ils sont, et cela ne les empêche pas de figurer dans une action quasi-légendaire et musicalement plus dramatique. Poète, Berlioz l'était au moins autant que musicien, et remarquons l'antithèse singulière, tandis que chez lui le musicien n'en veut qu'au surhumain, au compliqué, le poète n'a de goût que pour le simple et le naïf, et l'homme souvent ne demandait pas mieux que d'être de l'avis du poète. Combien de fois ne l'ai-je pas vu s'attendrir et pleurer de ravissement au *Mariage secret,* au *Barbier,* et se délecter à ces merveilles qu'il avait jadis tant blasphémées comme critique. La partie littéraire de *l'Enfance du Christ* contient bien des vers qui ne sont point sans grâce, et de tout l'ensemble, paroles et musique, émane un suave parfum racinien. Versé à fond dans la connaissance des grands poètes, sachant par cœur Virgile et Shakspeare, initié à Goethe dès le premier âge, comment n'eût-il pas utilisé musicalement cette littérature dont il possédait tout un trésor! Lui aussi composait, rimait ses poèmes, et si ni *Béatrice et Benedict* ni les *Troyens* n'ont trouvé de glossateurs, c'est que Berlioz eût été le premier à leur rire au nez, car ce ne sont pas les artistes de cette trempe qui

jamais prennent au sérieux le philistin occupé à pratiquer des fouilles dans un opéra pour vous en expliquer le symbolisme. Fantaisiste à l'excès, oui certes, mais point charlatan. Aussi peut-on dire que sa fantaisie l'a perdu; pendant que le prophète de Bayreuth, dogmatisant sur les barricades ou dans l'antichambre des princes, casque en tête et casaque au dos, attroupait et faisait sauter les moutons de Panurge autour de sa théorie, lui se dépensait en émotions, en enfantillages, criant par-dessus les toits ses haines et ses admirations, aimant fort sa musique assurément, mais sans exclusivisme, dédaignant de la *maximer* et n'ayant d'entrailles que pour l'idéal. Pauvre Berlioz, aucun calice d'amertume ne lui fut épargné: vivre pour assister au triomphe de la platitude est le sort réservé à tous les mortels, seulement il s'en rencontre dans le nombre que ce triste spectacle énerve, afflige davantage; l'auteur de la symphonie d'*Harold*, de *la Damnation de Faust* et des *Troyens* eut ce privilége, et quand son heure enfin semblait venue, quand le siècle eut à couronner un initiateur, ô justice, ou plutôt ironie de la destinée, ce fut M. Richard Wagner qui prit sa place!

Depuis tantôt neuf mois qu'elle tient le jeu, la nouvelle administration de l'Opéra-Comique en est à donner ses premiers gages, et les bureaux des beaux-arts, toujours bénévoles envers les directeurs qui ne remplissent pas leurs cahiers des charges, partent de là pour prêcher confiance et patience aux députés. « L'administration des beaux-arts, eu égard aux difficultés qu'a rencontrées le directeur au début de son entreprise, pense qu'il est nécessaire de lui accorder un certain crédit et de ne pas exiger pour la première année la totalité des pièces nouvelles exigées par le cahier des charges. » A quoi le rapport de la commission du budget vient de répondre sensément en conseillant à la chambre de *ne se prêter que dans une faible mesure à la diminution de ces obligations*. Il serait en effet trop facile de rendre ainsi compte à l'état des subventions qu'il accorde « pour favoriser l'interprétation des œuvres des jeunes auteurs. » Hélas! des jeunes auteurs, qui donc s'en occupe? On passe neuf mois à reprendre à la diable l'ancien répertoire; puis, quand on a remis à la scène *Fra Diavolo, Zampa, le Pré aux Clercs, Cendrillon, Lalla-Roukh* et *la Fête du village voisin*, avec une exécution dont la direction précédente, tant décriée, se serait à peine contentée, le premier *jeune auteur* à qui l'on s'adresse, c'est M. Gounod.

Cinq-Mars! quelle belle occasion pour discourir sur le roman d'Alfred de Vigny et dire ce que le temps, qui n'épargne rien, a fait de cette œuvre, jadis si goûtée. Qu'on se rassure, nous n'en abuserons pas, car c'était bien plutôt à Paul Delaroche et à son art que nous pensions en écoutant cette musique. Qui ne se souvient de certains jolis cadres tellement jumeaux que, dès que vous apercevez l'un, vous cherchez l'autre?

L'un nous montre le cardinal Mazarin jouant, par procuration, sa dernière partie de cartes au milieu du va-et-vient d'une camarilla déjà prête à s'émanciper du moribond, tandis que l'autre nous représente Richelieu remontant le Rhône et traînant à la remorque Cinq-Mars et De Thou, qu'il mène au bourreau : rien de plus coquet, de plus mignon que ces tableaux dont le motif tragique disparaît sous mille enjolivures d'un art foncièrement petit, que sa médiocrité condamne à ne jamais se sauver que par les détails. Pour nous en tenir au Richelieu, où trouver un vrai peintre qui n'eût cherché à concentrer tout l'intérêt dans les deux têtes du cardinal et de Cinq-Mars? Il y avait là un sujet, mais il fallait le faire, grave nécessité que les maîtres abordent joyeusement et que les hommes d'esprit se contentent de tourner en rusant. Le tableau à faire, la scène à faire, c'est justement ce qu'ils ne font jamais, épilogueurs subtils et malins, s'amusant et vous amusant à côté de leur sujet, n'y entrant point. Que me raconte du grand ministre ce visage flasque et bourgeois, cet œil sans pensée, sans éclair? Le cardinal de Richelieu, ce bonhomme emmitouflé dans une souquenille rouge, allons donc, c'est Géronte ramenant au logis son coquin de fils qui sort rançonné du tripot; Cinq-Mars a beau n'être qu'un dadais présomptueux, on ne se figure pas ce personnage allant à la mort sous les traits d'un commis de magasin déguisé en grand seigneur! Oui, mais considérez ces accessoires, ces chatoiemens d'étoffes, regardez ces costumes, cette mise en scène, est-ce assez galant, assez badin, comme toute cette rocaille vous tire l'œil et vous empêche de songer aux maîtres : peinture d'opéra comique, je n'y contredis pas; laissez faire, l'Opéra-Comique saura bien quelque jour reprendre ses droits, et, grâce à M. Gounod, ce jour a lui.

Ainsi qu'on devait s'y attendre, les amours du jeune d'Effiat et de la princesse Marie de Gonzague forment le nœud de l'intrigue; les auteurs ont eu soin de nous informer par note qu'ils avaient emprunté la partie historique de leur drame aux mémoires du temps. Je veux le croire, mais ce dont je leur sais plus de gré, c'est d'en avoir emprunté la couleur et le pathétique à *Marion Delorme;* leurs héros, Cinq-Mars, De Thou, sont des fantoches derrière lesquels j'entrevois Didier et Saverny, et je goûte un plaisir délicieux à me réciter les vers de Victor Hugo, avec accompagnement d'un orchestre toujours écrit de main d'artiste. J'ignore quel sera le destin de cette partition que le public me paraît accueillir très froidement, mais dans l'œuvre si ondoyante et si diverse de M. Gounod, je ne connais rien de plus personnel. Il semble que ce talent ingénieux à l'excès, habile à toutes les adaptations, cet esprit travaillé de curiosités et de velléités sans nombre ait enfin marqué sa limite. Cette fois au moins son sujet ne dépassait pas sa puissance. Vous ne le sentez plus se débattre sous un dieu qui l'opprime et l'écrase de

sa grandeur : *Ecce deus veniens dominabitur mihi!* La musique de M. Gounod est à son aise dans cette action toute romanesque et dont les figures héroïques, si l'on veut, ne s'élevaient point jusqu'au type. M. Gounod n'est pas, comme Auber, un simple auteur d'opéras comiques, il a le pressentiment de l'idéal, la nostalgie des hautes cimes, malheureusement pour franchir la zone ordinaire, pour s'envoler au-delà des coteaux modérés, l'envergure des ailes lui manque. A l'Opéra, sa musique n'emplit point la salle, tandis qu'au théâtre Favart et dans une pièce telle quelle, ayant pour thème les amours et la conspiration de M. le marquis de Cinq-Mars, l'optique entière changera, et le même style fin, surfin, cette même mélopée abondante et souvent aqueuse vous paraîtront du Meyerbeer et du Verdi par la simple diminution du cadre et du sujet. Je prends un exemple : le chœur de la conjuration : *Sauvons le roi, la noblesse et la France,* avec ses gammes chromatiques ascendantes et descendantes des instrumens à cordes et qui sur le terrain et dans les conditions dont je parle entraîne l'auditoire et l'illusionne. Transportons à l'Opéra ce fameux vacarme, vous verrez la larve dramatique s'évanouir et vous n'aurez plus qu'une manière de cantique du père Lambillotte très mirifiquement orchestré selon la formule de Meyerbeer : *Sauvons le roi, la noblesse et la France, au nom du Sacré-Cœur!* Dieu me garde de médire des cantiques; il en est un au premier acte d'un mysticisme plein de douceur et d'émotion : De Thou et Cinq-Mars ouvrent un livre au hasard et croient y lire leur horoscope dans la légende de deux martyrs qui marchent au supplice appuyés l'un sur l'autre et dont le même tombeau recouvre les corps sanglans; la phrase qui se termine par un : « ainsi soit-il » d'onction toute résignée et chrétienne reparaît ensuite au dénoûment et projette son pathétique sur le fond sinistre du tableau. C'est tout ce que contient de remarquable cette entrée en matière, où se succèdent avec une monotonie désespérante les vieilles ritournelles de l'opéra italien, où l'éternelle cavatine à la *nuit resplendissante* prépare agréablement l'éternel duo des adieux. Le second acte, coupé en deux tableaux, n'offre guère plus d'intérêt musical. C'était Donizetti tout à l'heure, voici maintenant le tour de Meyerbeer : *Ah! monsieur le grand écuyer, permettez que l'on vous salue!* Comment, lorsqu'il existe cette scène exquise des amis de Nevers s'empressant au-devant de Raoul, un homme de la valeur de M. Gounod consent-il à perdre son temps sur le même sujet? Patience, nous ne sommes pas au bout. Après la salutation des amis, nous aurons l'épisode de la conjuration, toujours comme dans *les Huguenots.* Cette conjuration mérite par exemple qu'on s'y arrête. La manière dont les auteurs du drame l'ont exposée nous ramène à l'enfance de l'art, si ce n'est plutôt à l'art de l'enfance. Le théâtre ainsi compris devient une suite incohérente de découpures. Plus de plan, d'agencement, ni de combinaisons,

plus l'ombre d'une idée; on taille à l'aveuglette en plein roman; ces scènes grossièrement détachées, on les écrit en prose, en vers plus souvent, parce que les mauvais vers sont plus faciles à faire et n'ont pas besoin, comme le dialogue parlé, qu'on les relève ici et là d'un mot d'esprit. Puis, cette besogne dûment accomplie, il ne reste plus qu'à se procurer un musicien. La conjuration de Cinq-Mars pousse entre le premier et le second acte sans que vous en connaissiez les tenans ni les aboutissans. Le héros adore sa princesse, le cardinal s'oppose à leurs amours, et quand Cinq-Mars commence à ne plus écouter que les conseils de sa présomption et de sa colère, il se trouve qu'une conjuration chauffe là juste à point comme un four chez le boulanger. « Dis donc, vicomte, sais-tu que, si le grand écuyer voulait entrer dans notre parti contre ce Richelieu que le ciel maudisse, nous pourrions espérer une prochaine victoire? » N'admirez-vous pas ce langage? On se croirait presque à Cluny, et penser qu'il y a des critiques qui prétendent que la tradition du bon vieux mélodrame s'en va! Le complot s'annonce donc sourdement, mais, avant qu'il éclate, on nous conduit faire un tour au pays du *Tendre*. La muse de l'auteur de *Philémon et Baucis* raffole de ces travestissemens archaïques. C'eût été bien telle aventure qu'un peu de bucolique ne trouvât place dans une pièce qui se passe au temps de l'*Astrée*. Le dommage est qu'on en ait trop mis même pour ceux qui se plaisent à ce genre de bagatelles renouvelées du noble jeu de l'oie. C'est décidément tròp de *petits soins*, de *bonheur convoité*, les *billets doux* ont manqué leur entrée, et les *jolis vers* n'ayant point jugé à propos de figurer dans le texte du poème eussent agi plus sagement en se laissant oublier tout à fait.

> Muses, je chante, et j'ai près de moi Stésichore,
> Plaute, Horace, Ronsard, d'autres bergers encore.
> J'aime, et je suis Segrais, qu'on nomme aussi Tircis;
> Nous sommes sous un hêtre avec Virgile assis,
> Et cette chanson s'est de ma flûte envolée
> Pendant que mes troupeaux paissent dans la vallée,
> Et que du haut des cieux l'astre éclaire et conduit
> La descente sacrée et sombre de la nuit.

C'est le charme de cette musique d'éveiller en vous le souvenir des plus beaux vers. Je conseille aux esprits délicats de s'y laisser aller; ils passeront ainsi une soirée tout agréable à se réciter *Marion Delorme* et *le Groupe des Idylles*, tandis que le cor, la flûte, le hautbois et la clarinette de M. Gounod enchanteront les échos d'alentour.

Le troisième acte appartient à saint Hubert.

> Hallali! chasse superbe,
> Le cerf est couché dans l'herbe!

Récapitulons un peu; au premier acte, nous avons eu le duo des

adieux, comme dans la *Lucia;* au second, la conjuration et le bal, comme dans *les Huguenots;* au troisième, voici *la Partie de chasse d'Henri IV*, en attendant la prison du *Trovatore*, au quatrième. Impossible d'imaginer en fait de *poncif* quelque chose de mieux réussi, de plus complet. Dans une forêt où chasse la cour il y a nécessairement, à demi enfouie sous la verdure, une chapelle où l'on se fiance : *Ah! venez, que devant l'autel*, etc. Ce trio entre Cinq-Mars, la princesse et De Thou, chaleureusement traité à l'italienne avec force unissons, et vous rappelant le Verdi de *Nabucco*, est suivi d'un air de basse d'un bon style qu'entonne tragiquement le père Joseph; nous ne plaisantons pas, l'éminence grise en personne promenant à travers bois sa haine et ses fureurs, et terminant son prêche par ces paroles qui peuvent avoir du vrai, mais qu'un moine aussi intelligent que l'était François du Tremblay ne va point crier ainsi par-dessus les arbres de la forêt de Saint-Germain :

Toute grandeur est fragile
Que *nous* ne défendons pas;
Comme une idole aux bases d'argile
S'écroule un pouvoir dont *nous* sommes las.

Que veut dire ce *nous?* au nom de qui parle ce moine? d'où lui vient ce qu'il nous chante là? Est-ce que par hasard cette partition de *Cinq-Mars* contiendrait toute la question politique et cléricale du moment? Rapproché du chœur de la conjuration : *Sauvons le roi, la noblesse et la France, relevons le trône et l'autel!* ce quatrain naïf que je viens de citer l'indiquerait presque. Quoi qu'il en soit, le public n'a point répondu à l'invite. Au théâtre, il n'y a de bonne spéculation que celle qui repose sur l'intérêt du drame et de la musique. Le maniérisme de M. Gounod devait perdre à la longue beaucoup de ses avantages, et ses qualités plutôt acquises que virtuelles ont passé fleur aujourd'hui que certains secrets sont divulgués. On coquette avec le wagnérisme, on manipule systématiquement les dissonances, les retards harmoniques et autres produits chimiques sortis de l'officine du *Tanhäuser* et du *Lohengrin*, mais cette mélodie, cette harmonie à jet continu, toutes ces combinaisons qu'un génie individuel ne vivifie point s'usent bientôt, et l'heure vient où la nouveauté d'hier nous semble aussi démodée, aussi vieille et fanée que la cadence italienne. Le public est un Louis XIII, il a ses favoris, ses Cinq-Mars, qu'il comble, puis délaisse, ne livrant l'empire qu'aux seuls Richelieu, lesquels s'appellent en musique Rossini, Meyerbeer, Verdi, selon les temps.

L'exécution trahit l'état critique d'un théâtre mal en voie de formation. On sent que tous ces élémens ont été racolés à la hâte, ici et là. M. Dereims, — un ténor qui gasconne et chante de la gorge, — arrive de Bruxelles; Mlle Chevrier, la *première chanteuse*, quitte à peine l'école de Duprez, c'est dire sa jeunesse, son inexpérience et son insuffisance. Il

n'y a guère dans ce personnel que M[me] Franck-Duvernoy qui sache son affaire, et celle-là joue Marion Delorme, un rôle de second plan dont elle trouve moyen de tirer parti en pailletant de sa belle voix brillante et déjà rompue aux vocalises des chansonnettes madrigalesques dignes du pays où M. Lecocq cueille sa *Marjolaine*. Mieux vaudrait aussi moins s'extasier à l'endroit de cette mise en scène d'un luxe banal, cossue, attifée, mais sans goût et sans art. Il se peut que le stock de soieries fût *très avantageux;* les costumes, taillés à grands fracas dans cette étoffe, n'habillent au demeurant que des comparses qui ne savent ni marcher, ni se tenir. Où diantre ces gentilshommes de la cour la plus raffinée ont-ils appris leur chevalerie? Vous voyez M. de Cinq-Mars accoster sa princesse le chapeau sur la tête. Point n'est besoin pourtant d'être un bien grand clerc en matière de galanterie pour se découvrir devant une femme, fût-ce en pleine forêt de Saint-Germain, et se souvenir que le vainqueur de Rocroy, un jour de pluie, descendait de son carrosse et, le chapeau à la main, faisait trois fois le tour de la place Royale en causant à la portière de M[lle] de Lenclos.

Le Théâtre-Lyrique s'agite, et le hasard le mène, car franchement il n'est guère possible de découvrir une ligne de conduite dans ce qu'on nous montre et de se débrouiller au milieu de ces programmes qui vont se déroulant à perte de vue comme le catalogue de Leporello; des grands opéras, des opéras comiques et jusqu'à des opérettes, il y en a déjà dans les magasins de quoi sustenter le répertoire pendant plus de dix ans! Avec quel aplomb et quel remue-ménage on vous annonce tout cela! et l'administration supérieure, toute favorable, ajoute à la subvention un appoint généreux de 60,000 francs prélevé sur les bénéfices de l'Opéra. Peut-être, avant de se montrer si coulant dans la question des encouragemens et des récompenses, eût-il mieux valu attendre un peu les résultats. Sans doute *Paul et Virginie* est un très grand succès, mais de pareils coups de fortune ne prouvent rien, puisqu'ils se produisent en quelque sorte en dehors de l'économie du théâtre et par accident. M. Capoul, qui jouait Paul, et M[lle] Cécile Ritter, qui joue Virginie, n'appartiennent pas au théâtre, ce sont des virtuoses de passage, des nomades engagés pour une suite de représentations et qui un beau jour disparaissent sans que le théâtre ait autrement bénéficié de leur présence et laissent le répertoire à la merci d'une troupe qu'on ne supporterait pas en province. J'en atteste ceux qui auront entre temps assisté à l'exécution de *Giralda*, d'*Oberon*, de *Martha*, du *Barbier de Séville*.

Prenons garde de n'encourager que le succès. Au lieu de se préoccuper de l'effort sincère et militant, il semble que notre sollicitude n'ait à se porter que sur la tentative qui réussit : nous récompensons la chance qui n'en a nul besoin et se suffit à elle-même, et l'initiative courageuse nous laisse froids. Que l'Odéon passe une année à ne jouer que

la Jeunesse de Louis XIV et l'année suivante à ne donner que *les Danichef*, personne au monde ne s'en soucie, pas même le bureau des beaux-arts, qui trouve assurément qu'un théâtre qui *fait de l'argent* répond par cela seul à toutes les stipulations de son cahier des charges. D'où il suit que, *Paul et Virginie* ayant fait de l'argent et beaucoup, il fallait nécessairement venir en aide au Théâtre-Lyrique et joindre un appoint de 60,000 francs au total de ses recettes pour bien l'encourager à persévérer dans ce beau régime des troupes médiocres et des pièces à spectacle montées avec des *étoiles* et en vue du seul succès d'argent. Nous ne reviendrons pas sur *Paul et Virginie;* tout le monde aujourd'hui connaît ce charmant ouvrage, illustration musicale exquise d'un chef-d'œuvre littéraire que M. Victor Massé semble avoir reproduit jusque dans ses défauts, qui sont, comme on sait, un peu de sensiblerie et de monotonie. Peut-être aussi conviendrait-il de reprocher à cette mise en scène son excès de couleur locale : M. Capoul, par exemple, sous sa feuille de latanier, nous a toujours paru d'un pittoresque bien enfantin; qu'un homme abordant la quarantaine figure un jouvenceau de seize ans, le théâtre se prête assez volontiers à ces jeux d'optique, mais il n'y faudrait point trop appuyer, car si rien en ce monde ne vaut la jeunesse, rien par contre n'est plus insupportable que l'afféterie, le maquillage et l'exagération de la jeunesse. Chacun connaît la légende de cette soubrette qui goûtait en cachette au flacon où sa maîtresse buvait l'élixir de jeunesse et qui un jour en ayant bu un coup de trop, au lieu de redevenir jeune, redevint bébé. C'est l'aventure de M. Capoul, cette jolie musique de Victor Massé l'a comme grisé d'eau de Jouvence, et le voilà jeune à l'excès, trop jeune pour sa voix, qui ne répond plus à l'air de son visage. Peut-être M. Capoul n'a-t-il en effet que seize ou dix-sept ans, ce qu'il y a de certain c'est que sa voix en a quarante bien sonnés. Tout l'art du chanteur, tout son artifice, consiste maintenant à dérober au public les défaillances d'un organe dont il ne s'agit que de mettre en valeur les derniers restes. De là une tension continue de l'être, un effort incessant vers le mélodrame; les veines du cou se gonflent, et le son, moins *émis*, moins *posé* que parlé, n'arrive au plein de sa puissance que dans tels effets épisodiques où cette voix vous tire des larmes sans que vous puissiez vous rendre compte de votre émotion. Ce n'est ni du chant ni de la parole, mais c'est alors du pathétique et du meilleur.

Mlle Ritter fait une agréable Virginie. On l'a choisie pour sa jeunesse et pour sa bonne grâce : comme vignette, c'est exquis, mais ce n'est qu'une vignette, et je crains que l'aimable enfant n'ait à regretter un jour de s'être ainsi prématurément embarquée. C'est quand Mlle Ritter abordera le répertoire qu'elle s'apercevra de l'erreur qu'elle a commise en se laissant interrompre au milieu de ses classes, alors qu'elle avait encore tant à apprendre. Rien de dangereux pour un dé-

but comme ces rôles faits à votre image; on y réussit à l'instant par son air de visage, par ses cheveux et toute sorte d'inexpériences adorables, de jolies choses dont le public s'émerveille cette fois et qu'il vous reprochera le lendemain, vous renvoyant à vos études. Christine Nilsson également ressemblait à la belle Ophélie; mais à l'époque où la brillante Suédoise quitta le Théâtre-Lyrique pour l'Opéra, elle avait déjà pris rang parmi les cantatrices, chanté la Reine de la nuit et pouvait se permettre une folle escapade, qu'elle a d'ailleurs fièrement réparée depuis; ceux qui l'ont entendue dans *Lohengrin* peuvent le dire. Trois mois se sont à peine écoulés, et déjà la distribution de *Paul et Virginie* a perdu son plus vif attrait. Aujourd'hui M. Capoul est à Londres, et c'est M. Engel qui lui succède. M. Engel possède une voix de ténor *blanche* et petite et par momens point trop désagréable. En revanche, il prononce mal, joue de façon gauche et n'a pas l'air de se douter de l'art du chant. Vous verrez aussi qu'avant peu Mlle Ritter sera remplacée par quelque jolie transfuge de l'opérette; il n'importe, la pièce est lancée, et tout va pour le mieux, puisque le public ne se plaint pas et que l'administration supérieure, loin de traiter un tel système comme il le mérite, ne trouve point assez d'éloges et de récompenses à lui décerner.

Parlons maintenant du *Timbre d'argent*, ou plutôt parlons de M. Saint-Saëns, car la représentation d'un ouvrage dramatique ne saurait jamais être qu'un épisode dans la carrière d'un symphoniste si invétéré. Il y a en musique, comme en littérature, des écrivains et des hommes de théâtre, ce qui ne signifie pas le moins du monde que les talens doivent subir certaines lois de délimitation qu'il plairait trop souvent au vulgaire de leur imposer. Vigny, Musset, dans le passé; dans le présent, Jules Sandeau, Octave Feuillet, ne sont point ce qu'on appelle des tempéramens de théâtre, et cela ne les empêche pas d'avoir donné des œuvres qui resteront à la scène; d'autre part, vous en citeriez quelques-uns qui, à l'exemple de Dumas fils, tout en restant fidèles à leur nature, savent être aux momens perdus des écrivains de race. En musique, même chassé-croisé, avec cette différence qu'ici l'émulation tendra plutôt de l'orchestre à la scène, et que pour vingt compositeurs s'évertuant à faire jouer des opéras, nous n'en aurons pas deux s'efforçant de passer du théâtre à la symphonie. C'est que le théâtre réalise en somme tout ce qu'un musicien peut rêver comme effets, et qu'il est en outre parmi nous aujourd'hui le plus puissant moyen de fortune. Étonnez-vous ensuite que des artistes tels que M. Saint-Saëns veuillent en tâter, dussent-ils même ne s'y point établir à demeure. Il faut que l'ascendant soit en vérité bien impérieux pour qu'on se décide à traverser de semblables épreuves, toujours et si cruellement recommençantes, et qu'un musicien dont le nom s'impose à toutes les sociétés symphoniques de la France et de l'Allemagne se résigne à rompre avec ses habitudes, à batailler sans trêve ni merci, et contre les préjugés et la

malveillance des gens, et contre une forme qui le gêne et que souvent il désapprouve.

L'épreuve, cette fois, n'aura pas moins pris de dix ans, ce qu'a duré le siége de Troie. Tant de démarches, de brigues, et pour quel résultat, justes dieux, pour quel poème! A quelles extrémités nos musiciens en sont-ils réduits et de quoi se nourrissent les hommes de troupe, si les chefs de colonne se doivent contenter de pareils ragoûts! Qu'on imagine de vieux restes de *Faust*, de *la Peau de chagrin* et des *Contes fantastiques*, un arlequin de Goethe, de Balzac, d'Hoffmann, réchauffé, roussi et graillonné, une diablerie d'ombres chinoises avec le dénoûment de *Victorine ou la Nuit porte conseil*, servi au dessert en manière de pièce montée. Ce bienheureux dénoûment de *Victorine*, il a tant traîné, tant peiné sur les planches! Une action s'engage, se lie, file son nœud, puis, quand il s'agit de conclure, l'auteur vous dit ou vous chante : C'était un rêve! Une gentille ouvrière, à la veille d'épouser un brave garçon d'ouvrier comme elle, se couche la tête pleine d'idées romanesques; tous les diables bleus, roses et verts de la fortune lui trottinent par la cervelle, le travail et sa servitude l'obsèdent; ce qu'elle veut, c'est vivre et ne plus lutter. Un jeune duc se présente, la nippe, l'installe : hôtel, bijoux, promenades au bois en calèche à huit ressorts; la noce dure ce qu'elle peut, puis le noble seigneur passe à d'autres distractions et se dérobe. La pauvre cigale de se sentir fort dépourvue, l'aigre bise commence à souffler, vient la misère; derrière elle, la honte, l'escroquerie, le suicide. A ce moment du drame, on frappe à la porte, la jolie fillette se réveille, secoue son mauvais rêve et n'a que le temps de s'habiller et de vite courir épouser Marcel, l'honnête ouvrier. Remplacez la femme par un homme, au lieu de Victorine la fleuriste, prenez l'étudiant Conrad, vous aurez *le Timbre d'argent*, car il est bien convenu qu'au théâtre on ne se donne plus désormais la peine d'inventer rien; c'est assez de retaper le vieux et d'en faire du neuf au moyen d'un certain clinquant fantasmagorique rapporté de l'étranger. Mesurons un peu le chemin parcouru depuis vingt-cinq ans dans cette seule province de la littérature où la musique dramatique puise sa vie. Tandis que Scribe et ceux de son école s'ingéniaient à créer des motifs, les *librettistes* d'à présent sont devenus de simples traducteurs à la journée.

Trois mois entiers ensemble nous passâmes,
Lûmes beaucoup et rien n'imaginâmes.

Ces vers de Voltaire vous diront le secret des collaborations actuelles, où l'on se met à deux, à trois, pour travailler sur la pensée d'autrui. « Il travailla toute sa vie sur le vers français, » écrivait La Harpe, parlant de Boileau; les auteurs en question usent leur vie à travailler sur Shakspeare, sur Goethe et sur Hoffmann, à mettre en opéras *Faust, Hamlet, Roméo et Juliette*, et les *Contes fantastiques*, et c'est

avec les rognures et les écorniflures, c'est avec la limaille de ces chefs-d'œuvre ainsi travestis et mutilés, qu'ils fabriquent ensuite leurs œuvres originales. Cette pièce du *Timbre d'argent*, par exemple, ne se compose que de souvenirs et de morceaux ressoudés.

Vieux galons de Rousseau, défroque de Voltaire.

Il y a là le fantôme d'*Hamlet*, le diable *qui mène le bal*, et cet étudiant sempiternel qui vend son âme pour les beaux yeux d'une danseuse. Et le timbre d'argent, que j'oublie, talisman classique sans lequel une bonne féerie ne saurait exister, et qui vient tout à souhait pour rattacher la Gaîté nouvelle à l'ancienne où fut jadis représenté *le Pied de Mouton*. Ce timbre, vraiment incomparable, frappez dessus, et vos désirs seront réalisés; oui, mais à l'instant même un être cher à votre cœur périra, car le diable se réserve le contre-coup absolument comme le Samiel du *Freischütz*, qui, sur douze balles, en garde trois pour lui. Cependant Conrad veut sa danseuse; il est aimé pourtant, ce jeune maniaque, et d'une jolie fille qui ne demande qu'à l'épouser et le rendre heureux; mais l'irrésistible attrait de sa danseuse le fascine, il frappe donc sur le timbre, et le père de sa fiancée tombe foudroyé. A dater de ce moment commence à se dérouler une série de scènes aboutissant à des situations toujours prévues. Quand l'orgie et la bacchanale ont mené leur train, on nous offre un petit tableau de famille; enfin Conrad, effrayé, repentant, cherche à rentrer dans la paix du ménage; l'enfer une fois évoqué partout le réclame, jusqu'à ce que le malheureux héros, trouvant bon de mettre fin à cet assommant vagabondage à travers tous les chemins battus du mélodrame, se décide à briser son timbre comme Robert brise son rameau, et à s'éveiller de son cauchemar comme Victorine.

A la place de M. Saint-Saëns, il me semble que j'eusse mieux aimé traiter un tel sujet en symphonie. Peut-être le musicien aura-t-il craint de tomber dans les erremens de la *Symphonie fantastique*, ce qui n'était éviter une ornière que pour se laisser glisser dans une autre. Est-ce bien sûr d'ailleurs que cet opéra du *Timbre d'argent* ne soit point une symphonie? Ce qu'on peut dire, c'est qu'une main exercée et puissante y gouverne partout l'orchestre, et que les défaillances, lorsqu'il s'en rencontre, n'affectent jamais l'instrumentation. Du côté de la mélodie, il n'en va certes pas de même. A chaque instant, vous vous heurtez à des vulgarités, à des bouts de phrase qu'on croirait empruntés au répertoire de l'opérette : chose étrange chez un esprit si peu enclin aux concessions, et qui pencherait plutôt vers l'obscur et le tourmenté! Tout s'explique pourtant par le procédé technique du compositeur. Après s'être plongé à fond dans la recherche de l'absolu instrumental, l'idée lui vient tout à coup d'éclairer un peu la matière et de faire comme qui dirait une politesse aux honnêtes gens en leur servant un motif à leur guise. Que ce

motif soit ensuite ce qu'il voudra, le musicien ne s'en occupe guère. Il prend au hasard ce qui se présente : autant s'offrent à lui de mélodies, autant il en saisit, quitte à les lâcher toutes, excepté une qui se trouve très souvent être la plus banale et la seule par là capable de bien répondre à son intention. J'ai noté ainsi dans la seconde partie du *Déluge,* un des ouvrages les mieux réussis de M. Saint-Saëns, le plus remarquable assurément de ses oratorios sous le rapport de l'*orchestration,* j'ai noté, dis-je, une phrase échappée de la partition de *la Fille Angot* et si obsédante que je me suis demandé s'il n'y aurait pas moyen de lui donner la volée comme au corbeau de l'arche, en la priant de ne pas revenir. On n'échappe point à la loi des milieux. Deux influences également contagieuses règnent sur notre époque musicale : il y a la fièvre de l'opérette et la folie de l'orchestre. Tous en sont atteints; mais, Dieu merci, tous n'en meurent pas, plusieurs même en vivent et fort habilement, corrigeant un mal par l'autre. Le bon public, qui veut être amusé, leur crie : « Passez-moi la mélodie, et je vous passerai la symphonie. » La mélodie! cette chose qu'on méprise et qui plaît tant au petit monde, où la trouver? Jadis c'était sur le Pont-Neuf, aujourd'hui on va faire un tour aux Folies-Dramatiques. Qu'importe que ce soit du Lecocq ou de l'Hervé, que cela vienne de *la Fille Angot* ou du *Petit-Faust,* pourvu que cela chante et se trémousse, l'artiste n'est pas responsable du mauvais goût de la foule, et quand vous réclamez de lui cette drogue en renom, il va chez le marchand du coin plutôt que de la composer, ce qui serait en désaccord avec sa conscience.

J'imagine que tel doit être le cas de M. Saint-Saëns; dans certains épisodes de son opéra, celui qui nous représente la loge de la Fiammetta par exemple, cette musique facile, coulante, toute en surface, déroge aux habitudes de l'écrivain, c'est de la négligence voulue. Quelques-uns ont attribué ces lacunes à des variations de style que la simple question de temps expliquerait; chacun sait en effet les nombreuses transformations par lesquelles a passé cet ouvrage écrit depuis environ dix ans et toujours ballotté entre l'Opéra-Comique et le Théâtre-Lyrique. Néanmoins, si j'avais à me prononcer sur ces disparates d'autant plus étranges chez un musicien si haut monté en conviction, j'en accuserais d'abord le poème. La meilleure manière de réussir à traiter son sujet c'est d'y croire; comment croire aux hallucinations d'un cauchemar, peindre au sérieux des ombres chinoises et leur donner couleur de vérité? Le Scaramouche d'une pièce de Tieck s'écrie à propos de la scène du spectacle dans *Hamlet:* « Avouez pourtant que voilà qui est bizarre; nous sommes, nous, les spectateurs, et j'aperçois sur le théâtre d'autres spectateurs pour lesquels on joue aussi la comédie! » Cela ressemble en effet à ces boules d'ivoire enchevêtrées les unes dans les autres, une première se creuse pour en contenir une seconde, laquelle en renferme

une troisième et ainsi de suite. Quand, au premier acte du *Timbre d'argent*, le diable évoque l'apparition de Circé, comment puis-je croire à cette évocation, sachant d'avance que ce diable et cette Circé ne sont pas même des figures de théâtre et n'appartiennent qu'au songe? Or ce que moi spectateur je me refuse à croire, pourquoi l'auteur le croirait-il, et de quel droit lui demanderais-je d'être convaincu dans ce qu'il me raconte d'un pareil sujet? Goethe, écrivant le prologue de *Faust*, fait dire à son directeur de théâtre : « Plongez à pleine main dans le vrai de la vie humaine; c'est là qu'est la manière d'être intéressant. » Le fantastique compris comme le comprend en poésie l'auteur de *Faust*, en musique l'auteur du *Freischütz*, ce fantastique-là peut être mis au théâtre, car il plonge à pleine main dans le vrai de la vie humaine; mais on n'habille pas en personnages de tragédie ou d'opéra les illusions d'un cerveau malade, et lorsqu'un musicien comme M. Saint-Saëns flotte au milieu de ce vide et s'y laisse aller à la dérive, incertain, défiant, changeant de gamme à tout moment, je n'éprouve aucun regret à lui reprocher ses torts et ses méprises, parce que je sais qu'il ne s'agit que d'une aventure dont pas un ne se fût mieux tiré, et que l'auteur de la *Danse macabre* et du *Déluge* ne lâche pas ainsi ses convictions.

Nous avons un Théâtre-Italien; c'est peut-être invraisemblable ce que j'annonce là, mais on n'argumente point contre un fait qui s'affirme par de belles et bonnes recettes bien sonnantes. « Je marche, donc je suis. » Or le Théâtre-Italien marche, il a de vrais chanteurs, une vraie troupe, un public empressé, chaleureux et capable, comme autrefois, de s'affectionner à la maison. Que ne peut le génie d'un maître? Ce Théâtre-Italien, — tout moderne et viable, — sera sorti de la *Messe* de Verdi. Teresa Stolz, la Waldmann et Masini, qui l'an passé vinrent l'inaugurer, avaient, on s'en souvient, formé le trio de la première heure. Cet hiver, nous tenons l'Albani, Masini nous reste, et nous avons un baryton à la hauteur du répertoire. Ceux qui doutent encore n'ont qu'à aller entendre la *Lucia*, *Rigoletto*, la *Sonnanbula*, *les Puritains*. Masini n'est pas un Tamberlick, il n'entraînera point une salle entière en disant : *Morrò, ma vendicato;* il ne soulèvera pas d'un coup dans le public de ces élans irrésistibles d'enthousiasme qui vous empêchent de juger un chanteur, mais il vous charmera toujours. Si compétent que vous soyez, il vous satisfait; vous discuterez avec lui sur l'expression qu'il croit être la vraie, mais vous ne nierez jamais qu'il sache l'orthographe; il parle sa langue correctement, comme le font Delaunay ou Coquelin : c'est un artiste, il a toutes les qualités d'un ténor délicieux et constitué pour durer longtemps. « On m'assure que vous êtes un grand chanteur; eh bien, monsieur, chantez-moi une gamme que je voie d'abord si vous possédez l'instrument capable d'exécuter tout ce qu'il veut; ensuite vous me direz un air, et c'est alors votre âme que j'écouterai. » Ce mot de Tosi en 1740 demeure

éternellement vrai, et s'il nous semble aujourd'hui le plus bel éloge en l'honneur de Masini, on le prendrait au contraire comme une épigramme sévère à l'adresse de Mlle Albani, la virtuose du moment et la fée aux recettes. Mais les plus belles ovations ne font rien à l'affaire, et puisqu'il faut toujours que la critique reprenne ses droits, autant vaut s'expliquer tout de suite. Au Théâtre-Italien, comme au Théâtre-Français, comme partout, le mal est dans la profonde ignorance du public. Quel contrôle attendre d'une assemblée qui ne s'y connaît pas? A la rue Richelieu, la voix chaude et vibrante d'une Sarah Bernhardt, l'accentuation puissante et sonore d'un Mounet-Sully, vont souvent suffire pour donner je ne sais quelle fausse apparence de poésie à des vers plats et détestables, et c'est encore cette simple fascination du timbre qui dans le théâtre du chant par excellence, à Ventadour, donnera le change sur la valeur d'une cantatrice. Il y a chez l'Albani l'étoffe d'une belle voix, il n'y a point une voix faite et capable de tout chanter. Elle a des notes pures, justes, cristallines, adorablement jeunes surtout; mais ce ne sont que des notes isolées, dont elle use et abuse à tout propos, des notes qu'elle ne lâche plus quand une fois elle les tient. Poser une phrase, en dessiner le contour musical, est un art qu'elle ignore complétement. Ni rhythme, ni mesure, ni proportion, une manière de vocaliser déplorable, toujours sautillante, une succession ininterrompue de *staccati* qui finit par vous agacer. Il faut que cette éducation ait été négligée dans le principe. On aura voulu paraître avant d'être, chose, hélas! trop fréquente en ce temps de fleurs hâtives et de fruits prématurés. Initiée aux secrets du style et du chant large, elle eût peut-être atteint aux résultats les plus splendides; telle qu'elle est, froide et brillante comme l'acier, elle obtient des effets de virtuosité pure et simple, et qui ne prouvent rien. L'expression peut varier selon le goût et le tempérament de l'artiste, mais les valeurs veulent être respectées; qu'on chante fort ou *piano*, plus lentement ou plus vite, les proportions doivent être maintenues, les mots ont droit à leur place, « il faut, ainsi que jadis écrivait M. Villemain, que ce que vous dites soit de langue humaine. » Mettons que ce que nous chante aujourd'hui Mlle Albani soit de langue d'oiseau et tâchons, après avoir fait nos réserves, d'imiter le public, qui très galamment s'y laisse prendre.

Voltaire parle d'une princesse *malencontreuse* qui fut sa vie durant prisonnière d'un nécromancien. La *Françoise de Rimini* de M. Thomas n'est pas encore sortie du royaume des idées que déjà les bruits les plus extravagans circulent sur son compte. A croire ce que les chroniqueurs nous débitent, cette princesse malencontreuse ne songerait qu'à s'évader de l'Opéra pour aller, grâce aux sortiléges du nécroman Thomas, figurer à Londres sous les traits de la blonde Nilsson. Il est certain qu'après l'aventure de son *Hamlet,* dont la belle Suédoise dans Ophélie fit tout le succès, l'auteur du *Caïd* et de *Mina* doit singulièrement aimer

à caresser un pareil rêve. L'Ophélie de Shakspeare et la Francesca de l'épisode dantesque sont deux personnes ne se ressemblant guère; mais qui a joué l'une peut bien jouer l'autre, et comme l'important est de réussir, il va de soi qu'on doublerait ses chances en couvrant la marchandise d'un de ces noms de cantatrice qui font des miracles et changent en or pur le plomb le plus vil. Sans prendre la peine de discuter ces bruits au fond desquels il n'y a peut-être rien de vrai, du moins est-il permis de déplorer à leur sujet cette manie dont les musiciens d'aujourd'hui sont travaillés et qui consiste à ne savoir jamais se contenter des artistes qu'un théâtre met à leur disposition. Qu'un Meyerbeer ait eu trop souvent de ces caprices, on le regrette; mais ce n'est pas une raison pour qu'un tel abus se produise sur tous les degrés de l'échelle. D'ailleurs est-ce qu'au temps des Nourrit, des Levasseur et des Falcon, Meyerbeer réclamait des *étoiles?* Avec qui furent montés *les Huguenots,* sinon avec les chanteurs ordinaires? Le mal aujourd'hui vient des directeurs qui ne savent pas se montrer intraitables, peut-être parce qu'ils ne se sentent point, eux, sans reproche. Ayez donc une troupe solide, homogène, et moquez-vous du reste. Renforcé de deux ou trois sujets, l'ensemble de l'Opéra pourrait devenir excellent; pour le moment il y a des vides : M. Faure n'est pas remplacé, et dans *Robert le Diable* l'absence d'un Bertram, d'un Levasseur, se fait trop remarquer. Mais du côté des femmes, Mlle Krauss conduit haut la main le répertoire; elle s'impose, marche en tête, et les autres n'ont qu'à la suivre. Je ne sache pas qu'avant de donner à l'Opéra son *Roi de Lahore,* qu'on répète à cette heure, M. Massenet ait demandé d'avoir pour ténor M. Nicolini et la Patti pour soprano. C'est tout simplement Mlle de Reszké, une pensionnaire de la maison, qui chante le rôle comme elle chantait hier la Juive et comme elle chantera demain Valentine. Pourquoi dès lors les autres bouderaient-ils à cet ordinaire, pourquoi ce dont le répertoire et les jeunes se contentent ne suffirait-il pas aux vétérans?

La reprise de *Robert le Diable* aura presque subvenu seule cet hiver à l'étonnante fortune de l'Opéra. Ainsi se trouve reconstitué dans la nouvelle salle à peu près tout le répertoire. Il n'y manque plus maintenant que *l'Africaine* et *la Muette,* décidément reléguée à l'écart comme ayant trop servi aux fanfaronnes démonstrations de 1870. On se souvient du piteux état de délabrement où le chef-d'œuvre de Meyerbeer avait fini par tomber rue Le Peletier; les décors, effacés, râpés, élimés, suaient la misère; les costumes fripés montraient la tache d'huile, et l'exécution était à l'avenant : chœurs, orchestre, chanteurs battaient la campagne, chacun tirant de son côté, et quels mouvemens! un éternel *rallentando* avec des soubresauts spasmodiques de dormeur éveillé. Ce que vous perceviez n'avait plus de sens, ces notes, voletant, tourbillonnant dans le vide à vos oreilles, ne vous semblaient plus que les molécules désagrégées de la partition, et le public, toujours facile et corvéable à

merci, ne manifestait point d'impatience, répondant à ceux qui se plaignaient trop fort : « Cela pourrait aller plus mal, et d'ailleurs, puisque tout change en ce bas monde, peut-être bien que cela aussi changera. » Il n'aura fallu rien moins que l'incendie pour amener la fin d'un pareil état de choses, et c'est en ce sens que les pires catastrophes ont parfois du bon. *Robert le Diable* revit aujourd'hui d'une vie nouvelle; vous ne le reconnaîtriez pas : la musique profite à son tour des splendeurs de cette mise en scène. Étouffée jadis sous la poussière et les décombres, elle emprunte aux circonstances une sorte de merveilleux rajeunissement. Les passages démodés se perdent dans le mouvement, et l'éclat de la fête et les beautés du troisième acte et du cinquième gagnent à la magnificence du spectacle. Du côté de l'exécution comme pour le matériel, tout est reconstitué; l'émulation va de l'un à l'autre, c'est à qui ne commettra pas de faute, et Gabrielle Krauss fait une Alice rayonnante d'inspiration. — A quelques jours de distance, j'ai revu *le Prophète*, également remis à la scène avec pompe, et je m'y suis fort ennuyé. Cette partition éclate de beautés, l'acte de la cathédrale est peut-être la page la plus splendide que Meyerbeer ait écrite; mais ces beautés sont plus musicales que dramatiques, elles sont *d'ordre spécifique*, comme dirait un Allemand. Si l'on excepte cette grande figure de la mère égarée dans une cohue d'imbéciles et de sacripans, ce drame-là n'a rien d'humain. C'est du spectacle pour le spectacle, et souvent aussi de la musique pour la musique. Mérimée a cent fois raison; au théâtre, il n'y a que l'anecdote qui compte. La Saint-Barthélemy même ne suffirait point pour nous intéresser si les personnages qui se détachent sur le fond du tableau, — Valentine, Raoul, Saint-Bris, Nevers, Marcel, la reine Marguerite, — ne vivaient d'une vie personnelle, idéale à la fois et réelle, intense et typique. Mais qui voulez-vous qui s'intéresse à ces querelles de burgraves et d'anabaptistes? Ce Jean de Leyde, à qui trois corbeaux de passage viennent souffler aux oreilles qu'il est le fils de Dieu, n'est qu'un niais dont la momerie vous assomme et dont le ridicule contrarie à chaque instant le caractère imposant et superbe des situations. Entre ce héros burlesque et tout ce solennel symphonique, il n'y a pas de proportion, c'est trop de cérémonial pour un pareil sire. La seule figure sympathique reste donc Fidès; comme ces *Pieta* de Michel-Ange, qui pourraient servir de caryatides à l'entablement d'un édifice, la mère de Jean de Leyde porte tout l'opéra sur ses épaules. Au temps de Pauline Viardot, c'était ainsi. Je ne crois pas que Meyerbeer ait jamais pris mesure plus exacte, plus savante, d'une cantatrice; tout ce que cette organisation géniale avait de particulier, d'exceptionnel, fut merveilleusement utilisé; quant aux résultats obtenus, demandez-en le souvenir à ceux qui assistèrent aux premières représentations du *Prophète*, et n'ont pu oublier ni le relief sculptural imprimé à l'ensemble du rôle, ni l'expression partout juste et sincère du senti-

ment musical. Le malheur veut que la plupart du temps ces rôles disparaissent avec la grande artiste sur le patron de laquelle ils furent créés, et comme ils sont le ressort ouvrier de l'exécution, eux partis, tout se détraque. On ne badine point avec le sublime: ôtez à Fidès son caractère épique, ramenez le type à des proportions vulgaires, et vous avez une bonne femme qui loue des chaises dans une église. La Fidès du moment ne vaut ni plus ni moins que ses devancières; telle était Mme Gueymard, telle est Mlle Bloch, point d'art, de chaleur, d'émotion: une leçon apprise et répétée sans conviction, la routine du théâtre pure et simple. Depuis environ dix ans qu'elle est à l'Opéra, Mlle Bloch n'a jamais progressé. Elle y reste, les contraltos sont rares : *sint ut sunt*.

Il s'en rencontre pourtant, et le Théâtre-Lyrique en possède un. Le succès de Mme Engalli dans *Paul et Virginie* ne nous aveugle pas sur ses défauts; là encore il y a une voix, disons mieux, un tissu vocal qui, le travail aidant, pourrait arriver à quelque chose. Les sons graves ont de la force, mais sans ampleur, et déjà commencent à s'érailler par la violence de l'émission; le médium est faible, l'attaque de la note incertaine, l'accent manque. On s'imagine que le grand secret d'imprimer de l'accent à la phrase consiste à pousser vigoureusement la voix en dehors. Cela s'appelle faire la grosse voix et n'a rien de commun avec l'accent, qui, loin d'exiger tant d'efforts, trouve moyen de marquer sa trace dans les *pianissimo* les plus estompés, les plus nuageux. La voix de Mme Engalli pèche aussi par le timbre, défaut bien regrettable chez un contralto; mais le timbre c'est le don, c'est le charme. On peut être un très grand chanteur et n'avoir qu'une voix d'un timbre ordinaire. Tamberlick n'avait pas ce don et compte cependant parmi les illustres; d'autre part, Masini, qui n'est point un Tamberlick, trouve dans son timbre un moyen de souveraine séduction. Tout ceci n'empêche pas Mme Engalli de chanter délicieusement sa chanson de *Paul et Virginie*. Même détachée de la partition et de son milieu pittoresque, cette charmante mélodie conserve sa fraîcheur poétique. Je l'entendais l'autre soir succéder à des strophes de Victor Hugo et de Musset; rien de plus harmonieux que ce motif imprégné des parfums de la savane flottant ainsi et gazouillant dans une atmosphère encore toute vibrante du rhythme des beaux vers : chanson d'oiseau dans une nuit de mai. Qu'un ministre de l'instruction publique et des beaux-arts, homme de goût et d'esprit, ait chez lui la Comédie et l'Opéra, on ne saurait s'en étonner; mais dans ces sortes de réunions, il n'y a pas seulement ceux qui écoutent, il y a aussi ceux qui viennent pour rendre hommage au maître et à la maîtresse de la maison, et c'est de ce côté qu'il faut maintenant regarder au ministère de l'instruction publique, terrain de conciliation où tous les partis se rencontrent.

F. DE LAGENEVAIS.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 avril 1877.

La politique du jour est féconde en surprises. Surprise dans les affaires orientales par la précipitation des événemens! surprise à Berlin par l'éclipse momentanée de M. de Bismarck en pleine crise diplomatique de l'Europe! Ainsi les coups de théâtre se succèdent, l'un jeté brusquement comme une énigme à la curiosité universelle, l'autre mettant plus que jamais à nu le trouble de la politique générale, dévoilant dans sa gravité la situation du moment.

Autrefois lord Palmerston parlait avec sa liberté humoristique de ces printemps qui débutent comme des lions prêts à se déchaîner. Le cours des choses semble nous ramener à un de ces printemps; celui-ci débute à peine, et de tout ce qu'on a fait récemment, de ce qu'on a eu l'intention de faire pour la paix, de ce voyage accompli le mois dernier avec une certaine ostentation par le général Ignatief à la recherche d'un acte de conciliation européenne, voilà ce qui reste : une déception, peut-être un préliminaire de guerre sous la forme d'un protocole inutile, menacé déjà d'être emporté par les événemens avant d'avoir été une réalité sérieuse. C'est en effet l'étrange fortune de ce malheureux protocole du 31 mars, si péniblement conquis, de n'avoir été qu'un grand espoir, de n'avoir eu une certaine importance qu'avant d'être connu, tant qu'on travaillait à le mettre au monde, et de s'être pour ainsi dire évanoui dans son insignifiance ou son inefficacité le jour où il a été connu. Jusqu'au dernier moment, il a pu être considéré comme un gage de paix, comme l'expression laborieusement combinée de l'accord de l'Europe, et les peines mêmes qu'il coûtait entretenaient la confiance. Lorsqu'il a été divulgué avec les supplémens et les commentaires, on s'est aperçu aussitôt que la diplomatie s'était donné beaucoup de mouvement pour une médiocre victoire, qu'il n'y avait rien de changé, que la situation en un mot restait ce qu'elle était, — avec cette aggravation

qui résulte toujours d'un grand effort infructueux. Par le fait, le protocole du 31 mars, manifestation de bonne volonté assurément, mais en même temps œuvre contradictoire d'une diplomatie embarrassée et incohérente, n'aura été qu'une démonstration vaine, un expédient bon tout au plus à clore par une apparence de dénoûment une négociation inextricable, à pallier le conflit des politiques en laissant la carrière ouverte à l'imprévu.

Maintenir l'action commune telle qu'elle a été à peu près établie dans la conférence de Constantinople, organiser la pression morale sur la Porte ottomane sans la réduire à une résistance d'orgueil national, garantir dès ce moment la paix par le désarmement de la Turquie et de la Russie, prévenir les conflits séparés par l'affirmation nouvelle du caractère européen de la question d'Orient, c'était là évidemment l'objet de cette négociation poursuivie pendant plus d'un mois. Qu'a-t-on fait cependant? Le protocole du 31 mars répond sans doute jusqu'à un certain point à la pensée commune. Les puissances « reconnaissent que le moyen le plus sûr d'atteindre le but qu'elles se sont proposé est de maintenir avant tout l'entente si heureusement établie entre elles et d'affirmer de nouveau ensemble l'intérêt commun qu'elles prennent à l'amélioration du sort des populations chrétiennes de la Turquie. » Elles attestent immédiatement cette pensée d'action collective en engageant la Turquie à se hâter de signer la paix avec le Montenegro comme elle l'a signée avec la Serbie, fût-ce au prix d'une concession de territoire. Elles invitent la Porte à désarmer, « à profiter de l'apaisement actuel pour appliquer avec énergie les mesures destinées à apporter à la condition des populations chrétiennes l'amélioration effective unanimement réclamée comme indispensable à la tranquillité de l'Europe... » Elles rappellent ces réformes que la Porte n'a point refusé d'accepter, « sauf à les appliquer elle-même. » Enfin les puissances, en maintenant leur droit de veiller à la façon dont les promesses du gouvernement ottoman seront exécutées, se réservent, si leur espoir était encore une fois déçu, « d'aviser en commun aux moyens qu'elles jugeront les plus propres à assurer le bien-être des populations chrétiennes et les intérêts de la paix générale. » Jusque-là le protocole du 31 mars n'a rien que d'inoffensif et de pacifique. C'est une sorte d'acte conservatoire accompli par des puissances civilisées; mais voici le supplément, le terrible post-scriptum où se cache toujours la véritable pensée.

Le post-scriptum significatif ou plutôt les post-scriptum de l'acte du 31 mars, ce sont les déclarations qui l'accompagnent. Au moment où l'on croit tout fini survient aussitôt la Russie commentant le protocole, prenant une position avancée dans l'œuvre collective, déclarant pour sa part d'une manière impérieuse qu'elle ne pourra consentir à désarmer qu'à des conditions dont elle est juge : si la paix avec le Montenegro est

d'abord conclue, si la Porte accepte les conseils de l'Europe et entreprend sérieusement les réformes mentionnées dans le protocole, si elle envoie à Saint-Pétersbourg un délégué spécial pour traiter du désarmement, si des massacres pareils à ceux qui ont ensanglanté la Bulgarie ne se renouvellent pas. La phrase est curieuse et trop évidemment elliptique pour n'être pas calculée, car la diplomatie russe est la plus habile à manier la langue française. Ce qu'il y a de plus clair, c'est que la Russie reprend par sa déclaration tout ce qu'elle semble accorder par le protocole. L'Angleterre, de son côté, tient a bien constater qu'elle n'a donné sa signature que dans l'intérêt de la paix européenne, « que dans le cas où le but qu'on s'est proposé ne serait pas atteint, notamment le désarmement réciproque de la Russie et de la Turquie et la conclusion de la paix entre les deux puissances, le protocole serait considéré comme nul et non avenu. » En d'autres termes, la Russie déclare que, si les conditions qu'elle met en avant dans son interprétation du protocole ne se réalisent pas, elle garde toute liberté, même la liberté de la guerre. L'Angleterre déclare à son tour que, si la paix n'est pas maintenue, le protocole cesse d'avoir sa raison d'être et n'existe plus. Rien n'est plus évident, la diplomatie n'a pas pu se dissimuler que ce qu'elle avait l'air de faire d'une main, elle le défaisait de l'autre; elle s'est donné la satisfaction d'une tentative inutile.

Qu'en est-il résulté? A peine le protocole et les annexes qui le complètent ont-ils été mis au jour, l'incohérence a éclaté. Entre la Russie s'armant de la délibération nouvelle de l'Europe, allant de l'avant comme si rien n'était, et l'Angleterre se retranchant dans sa réserve, la Porte a résisté. Elle a visiblement résisté moins au protocole lui-même qu'aux interprétations, aux significations hautaines de la Russie. Atteinte dans ses intérêts d'indépendance comme dans son orgueil, à demi rassurée ou éclairée par la discordance évidente des politiques, elle a pu tout refuser, et ce qu'on a fait pour la paix est peut-être ce qui a le plus servi à précipiter la guerre en fermant la dernière issue de négociation, en laissant Turcs et Russes en présence devant l'Europe attentive, déconcertée et inquiète. Voilà où nous en sommes! La diplomatie n'a peut-être pas fait une brillante campagne, et ce n'est pas la première fois qu'elle n'aura pas réussi à faire tomber les armes des mains de ceux qui ont envie de s'en servir; ce n'est pas non plus la première fois qu'elle se sera engagée sans trop savoir où elle allait.

La vérité est que, par le caractère qu'elle a pris depuis six mois surtout, cette question d'Orient est devenue une impossibilité, et qu'au point où en sont arrivées les choses dans ces derniers temps, le protocole du 31 mars ne pouvait plus aboutir, parce qu'on est en dehors de la réalité, parce qu'on s'est accoutumé à traiter de la Turquie sans les Turcs. Assurément, les Turcs sont souvent un étrange embarras, ils don-

nent à l'Europe toute sorte de griefs par leurs banqueroutes, par l'anarchie et l'impuissance de leur administration, par les misères des populations chrétiennes placées sous leur domination, par les massacres, offensans pour l'humanité et pour la civilisation, qu'ils ont laissé s'accomplir. Ils légitiment toutes les sévérités et les réclamations, qui ne leur sont pas épargnées; mais enfin ces Turcs existent, on n'a pas trouvé encore le moyen de les supprimer. Même avec leurs vices de décadence, ils ont gardé une vieille séve qui s'est déployée récemment dans la guerre comme dans la diplomatie; ils ont tenu tête à toutes les difficultés, à toutes les agressions, et, comme si l'excès du mal était pour eux un stimulant salutaire, les Turcs les plus éclairés sont aujourd'hui les premiers à sentir, à reconnaître la pressante nécessité de réformes profondes dans l'empire. Ce parlement qui est réuni à Constantinople, et où il y a eu déjà des manifestations de talens imprévus, ce parlement, fût-il une création un peu factice, n'est pas moins un symptôme de ces velléités réformatrices. Toute la question pour l'Occident est de savoir si la meilleure politique est d'aider moralement, pacifiquement à ce travail de réorganisation qui avec le temps peut devenir une solution, ou de procéder par les armes, par les « moyens coercitifs, » par les occupations militaires. Ce qui serait dans tous les cas la plus dangereuse, la plus inefficace des politiques, ce serait de reconnaître que l'intégrité indépendante de l'empire ottoman est un intérêt européen, et de se laisser aller à un système incessant d'interventions qui finirait par détruire cette intégrité, qui n'aurait d'autre résultat que d'irriter le sentiment national ottoman, d'aggraver sans profit les crises intérieures de la Turquie.

Certes par lui-même le protocole du 31 mars n'a rien que le gouvernement ottoman ne pût accepter; il n'a d'autre inconvénient que d'être l'expression de cette politique qui conduit à la guerre ou à des tentatives stériles. Qu'on réfléchisse un peu cependant, qu'on examine dans quelle position on place parfois les Turcs. — On leur demande de se hâter de conclure la paix avec le Montenegro, et en même temps on encourage les résistances, les prétentions, les revendications territoriales du Montenegro! On veut que les Turcs accomplissent des réformes, et c'est l'exigence la plus légitime; mais dans quel pays a-t-on vu les réformes s'accomplir ainsi instantanément, à volonté, sans le secours du temps et sans d'immenses efforts? Exiger que la Porte fasse en quelques jours, en quelques mois ce que les autres mettent des années à faire, c'est vouloir l'impossible. — On veut que la Turquie désarme au plus vite, qu'elle donne l'exemple, qu'elle envoie à Saint-Pétersbourg un ambassadeur extraordinaire pour solliciter le désarmement de la Russie. Que peut-on lui répondre cependant lorsqu'elle fait observer que depuis deux ans elle est obligée de faire face aux insurrections et aux guerres

fomentées contre sa sûreté, qu'elle est tristement réduite à s'épuiser dans ces armemens qu'on lui reproche et qui ne sont qu'une nécessité de défense, qu'elle n'a point donné quant à elle le moindre prétexte à la Russie de déployer des forces militaires si démesurées sur le Pruth? Peut-on bien sérieusement s'étonner que, menacée et assaillie de toutes parts, la Porte ne sente pas l'obligation particulière d'envoyer à Pétersbourg un ambassadeur spécial pour se mettre aux pieds du tsar et solliciter humblement la *démobilisation* de l'armée de Kichenef?

Chose étrange! dans toutes ces complications accumulées, au milieu de ces orages soulevés contre son pouvoir, la Turquie a presque toujours pour elle le droit, les traités, la légalité internationale, même la raison politique; elle se borne à se défendre. Rigoureusement elle est fondée dans ses résistances. Est-ce à dire qu'elle ait été bien inspirée en refusant toute satisfaction à l'Europe, en déclinant ce protocole qui était une dernière chance de paix? Non, sans doute. Les Turcs peuvent avoir jusqu'à un certain point le droit pour eux; ils ont contre eux ces excès, ces violences, ces massacres, qui les livrent à l'animadversion du monde civilisé, qui sont une cause perpétuelle de trouble en Europe, et c'est dans leur intérêt bien entendu, par une inspiration de bonne politique, qu'ils auraient dû au moins laisser entre les mains des puissances un dernier moyen de détourner la crise. Ils ne l'ont pas fait, ils ont répondu par cette circulaire qui vient de paraître, où ils témoignent une résolution qui après tout n'est pas sans noblesse : « Ils sentent, disent-ils, qu'ils luttent pour leur existence! » Et maintenant que va-t-il arriver? Y a-t-il place encore pour une suprême négociation? Elle serait possible sans doute s'il n'y avait toujours ce désarmement qui a été le grand écueil. Le secret des événemens n'est plus à Constantinople ni à Londres : il est à Saint-Pétersbourg, où s'agite la redoutable question de la paix et de la guerre, où va éclater d'une heure à l'autre le dernier mot de ces menaçantes complications.

Que les Turcs, par leurs résistances, aient contribué à préparer et à précipiter le dénoûment, nous le voulons bien. La Russie, pour sa part, ne peut s'y méprendre : c'est elle surtout qui a conduit la crise au point extrême où elle est; c'est par la déclaration dont elle a accompagné le dernier protocole qu'elle a rendu tout impossible; c'est sur elle que va peser la responsabilité des déchaînemens de la guerre. Les raisons ne lui manquent pas sans doute; elle est libre de colorer ses résolutions de prétextes plus ou moins sérieux, plus ou moins spécieux. — Elle ne peut pas rester sous le coup d'un échec diplomatique; après avoir rassemblé une nombreuse et vaillante armée, elle ne peut la rappeler ou la dissoudre sans avoir obtenu une satisfaction suffisante. C'est une affaire d'honneur militaire et d'orgueil national. Soit; mais cette situation, qui donc l'a créée? qui donc a obligé la Russie à s'avancer jusqu'à ce point

où elle ne croit plus pouvoir reculer? Si la Russie a voulu simplement se mettre en mesure de limiter, d'atténuer les crises de l'Orient, il n'y a aucun déshonneur à s'arrêter; si elle s'est proposé dès le premier jour d'aller jusqu'à la guerre, à quoi servaient ces négociations poursuivies sous toutes les formes? Ces négociations n'ont pu évidemment laisser à la Russie cette illusion qu'elle serait l'exécutrice des volontés de l'Europe, la mandataire armée de l'intérêt européen. La vérité éclate de toutes parts. L'Angleterre n'a pas caché ses inquiétudes, elle les a consignées dans la déclaration par laquelle elle a voulu, elle aussi, interpréter le protocole, et si dans le cours des négociations elle s'est laissé entraîner parfois au-delà des limites habituelles de sa politique, c'est justement pour retenir la Russie, pour détourner l'appel aux armes, l'explosion militaire. L'Italie elle-même a tenu à déclarer comme l'Angleterre que le protocole ne garderait toute sa valeur que dans le cas où l'entente entre les puissances serait maintenue. Si les autres gouvernemens n'ont pas fait des déclarations identiques, ils avaient absolument la même pensée, ils ne pouvaient avoir l'intention de donner un passeport d'entrée en campagne. Pour une action pacifique, la Russie peut compter sur tout le monde, sur cet accord européen qu'elle invoque; pour la guerre, elle reste seule, c'est évident : elle ne représente plus ni l'Europe, ni la conférence de Constantinople, ni l'accord des six puissances, ni même l'alliance des trois empereurs, elle n'est que la mandataire de sa propre politique qu'elle va porter au bout de l'épée sur les Balkans ou ailleurs, au risque d'inquiéter tout le monde.

Assurément nous ne doutons pas des sentimens élevés du souverain de la Russie. L'empereur Alexandre était sincère lorsqu'il répétait il y a quelque temps à l'ambassadeur d'Italie, M. Nigra : « Pas d'annexions, pas de conquêtes! » Ce qu'il désire, assure-t-il, ce qu'il croit avoir le droit d'obtenir, « c'est que l'on mette fin à la condition intolérable des chrétiens des provinces turques, que les bienfaits de la civilisation et d'une administration équitable soient assurés aux populations qui ont en commun, avec les chrétiens du reste de l'Europe, le lien des croyances religieuses, et qu'ainsi l'on fasse disparaître une cause permanente de troubles en Orient aussi bien que d'inquiétudes et de périls en Europe... » C'est un beau programme, sur lequel il n'y a pas, que nous sachions, de dissidence; mais comment ce programme sera-t-il réalisé? Sera-ce par la guerre, par les occupations militaires? Est-ce qu'on a jamais vu la réforme d'un pays s'accomplir par des procédés de ce genre, par autorité de justice étrangère? Et puis enfin le danger de ces entreprises est toujours dans ce qu'elles ont d'indéfini, d'arbitrairement illimité, et l'empereur Alexandre se flattait peut-être d'une dernière illusion lorsque dans sa conversation avec M. Nigra il disait : « Sur

ce point, je puis vous assurer que, si je suis forcé d'entrer, je saurai sortir. » L'empereur Alexandre peut être sûr de ses intentions, il n'est pas sûr des événemens dont l'éclat d'un conflit peut donner le signal. Le fait est que si, à ce moment extrême où nous sommes, avant l'heure fatale, une dernière inspiration de prudence ne prévaut pas à Saint-Pétersbourg, la guerre semble inévitable en Orient, et avec la guerre en Orient, c'est l'imprévu pour tout le monde. La France, quant à elle, sans se séparer du reste de l'Europe, sans s'isoler, est heureusement dispensée de toute action directe. Si elle s'intéresse à cette cause, que la Russie compromet peut-être en croyant la servir, elle s'intéresse encore plus à la paix. Elle est pour la paix quand même, et, au milieu de toutes ces complications qui commencent ou qui continuent, elle n'a d'autre rôle que de suivre les événemens en spectatrice attentive, recueillie, libre d'engagemens et de liens.

C'est dans ce tourbillon cependant qu'a éclaté tout à coup le bruit le plus inattendu, le mieux fait pour retentir en Europe même au milieu des préoccupations du protocole et des dernières péripéties des affaires d'Orient. M. de Bismarck quittait le pouvoir et venait de remettre sa démission à l'empereur Guillaume! Le prince-chancelier ne demandait qu'à s'en aller détendre ses nerfs irrités dans la solitude de Varzin, cherchant le repos des travaux accomplis, l'oubli des déboires essuyés, des oppositions de la cour et de la ville! Le coup de théâtre était complet. La veille encore M. de Bismarck allait au *Reichstag*, où il prenait la parole. Il recevait les marques de la plus courtoise déférence de son souverain, qui allait le visiter chez lui et lui porter ses complimens pour l'anniversaire de sa naissance. Le lendemain on ne parlait que de la retraite, de la démission du tout-puissant ministre, et ce bruit a fait aussitôt le tour du monde.

Que s'était-il donc passé? Cette résolution de quitter au moins momentanément le pouvoir a pu avoir bien des causes apparentes ou intimes. Que le chancelier ait mis en avant sa santé altérée, il n'y aurait rien d'extraordinaire après les quinze ans qu'il vient de passer; mais ce n'est pas tout. Évidemment, même pour un ministre qui donne des provinces, des royaumes, une couronne impériale, tout n'est pas rose dans la politique, et M. de Bismarck n'est pas plus qu'un autre à l'abri des oppositions, des luttes secrètes qui se mêlent parfois aux difficultés plus sérieuses de l'œuvre publique.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que M. de Bismarck a pu s'apercevoir qu'il ne jouit pas d'une faveur complète jusque dans l'intimité de la famille impériale, et qu'il a pu entendre murmurer à son oreille le nom de Wallenstein. L'homme d'ailleurs n'est pas commode et ne prend guère souci de désarmer les hostilités. Il a les inconvéniens de la force, il est implacable parfois même à l'égard des personnages les mieux vus à la

cour. Il a poursuivi le comte d'Arnim avec acharnement, jusqu'au-delà des limites de la persécution permise, jusqu'à produire une réaction de sympathie en faveur de l'ancien ambassadeur à Paris. Tout récemment, M. de Bismarck est entré en lutte avec un autre homme, le chef de l'amirauté, le général Stosch, qui jouit d'une sérieuse estime pour les soins qu'il a donnés à la création de la marine allemande. Le chancelier, dans un moment d'irritation, a pris à partie le général Stosch publiquement, en plein parlement; mais cette fois il avait affaire à un homme qui a lui-même une rare vigueur de caractère et qui a de plus l'avantage de posséder toute la faveur de l'empereur, du prince impérial. Le chancelier a dû céder, il a eu l'amertume de sentir une borne à sa volonté. Peut-être aussi les dernières élections lui ont-elles révélé une situation générale, parlementaire, qui ne laisse pas d'être difficile, où ne se retrouve plus le même empressement à lui obéir. Par sa politique religieuse, par ses procédés, par ses habitudes dictatoriales, il s'est fait des adversaires dont l'hostilité n'est pas de nature à ébranler sa position ni à obscurcir sa popularité, mais qui s'accroissent en nombre et qui peuvent lui créer des embarras, le contraindre à des luttes pénibles. N'y a-t-il pas enfin d'autres causes moins connues, tenant à la crise du moment, à l'état diplomatique de l'Europe, à des combinaisons dont le chancelier a seul le secret? C'est possible, tout est possible.

Toujours est-il qu'on a d'abord parlé de la retraite du premier ministre allemand, puis la retraite est devenue un simple congé de quelques mois, pendant lequel M. de Bismarck garde son rang officiel, sa position, le contre-seing de chancelier, et laisse tout au plus ses fonctions les plus actives à quelques lieutenans, M. de Camphausen, M. de Bulow. L'imbroglio ministériel de Berlin a fini à la satisfaction de tout le monde. Ce qu'il y a de plus étrange, c'est qu'au premier instant les journaux allemands, ayant sans doute la vue un peu troublée, se sont figuré que la retraite ou le congé de M. de Bismarck excitait des mouvemens particuliers d'opinion en France. Les journaux allemands se sont trompés. L'opinion française ne s'est pour le moment ni réjouie, ni émue des résolutions du chancelier de Berlin. Elle a certes le devoir de s'intéresser à un aussi éminent personnage, surtout pour être toujours fixé sur ce qu'il fait, sur ce qu'il peut préparer, même sur les paroles qu'il laisse échapper quelquefois, probablement pour qu'elles soient répétées. Il en est de la fausse retraite de M. de Bismarck comme de la crise d'Orient. La France d'aujourd'hui n'a d'autre souci que de s'instruire à ce spectacle des affaires contemporaines et de tâcher d'éviter les fautes qu'on lui a si souvent reprochées. Elle les a payées assez cher pour avoir le droit d'en faire son profit.

Le sentiment intime de la France est là, et ce serait une étrange confusion de prendre pour l'opinion du pays le bruit des partis ex-

trêmes s'efforçant de représenter leurs fantaisies comme l'expression de la politique nationale. Que des catholiques peu éclairés, peu attentifs à ce qui se passe autour d'eux, tentent des démarches auprès de M. le ministre des affaires étrangères et adressent des pétitions aux chambres, à M. le président de la république, pour demander qu'on aille au secours du saint-père, prisonnier, comme on sait, dans le Vatican, c'est une manifestation sans écho. Elle n'est pas sans danger, puisqu'elle peut prêter et qu'elle prête effectivement aux interprétations les plus perfides hors de la France; mais enfin elle répond si peu à l'intérêt public, aux plus évidentes nécessités du moment, qu'elle ne risque guère d'affecter la direction de nos affaires, l'intégrité de nos relations. Ce qui est à désirer c'est qu'entre ces rêves surannés et les excentricités radicales déguisées sous une couleur républicaine, tous les hommes sensés qui veulent une république possible mettent leurs efforts à maintenir une politique nationale de prévoyance, de recueillement, de lente préparation, la seule conforme au sentiment profond et aux intérêts de la France.

La république, pour devenir un régime régulier et définitif, a besoin de se préserver de bien des dangers que lui créent ses amis encore plus que ses ennemis. Elle n'est point sans être entourée d'un certain nombre de ces difficultés auxquelles M. Jules Simon, revenant d'Italie, faisait récemment allusion dans un entretien avec le conseil municipal de Marseille. Une de ses faiblesses est cette manie d'innovations et de réformes improvisées dont les républicains les mieux intentionnés ne se défendent pas toujours, et qui a déjà produit tant de propositions. C'est assurément une pensée très juste que de vouloir fortifier les services publics, de se mettre à la recherche des progrès possibles dans les finances, dans l'administration, dans l'organisation de la justice ou de l'armée. Il faudrait seulement prendre garde de ne pas confondre les fantaisies avec le progrès, et une certaine agitation prétentieuse avec l'activité réformatrice.

Puisqu'on a déjà touché à tant de choses, la diplomatie ne pouvait être oubliée. Le sénat a eu en effet, il y a quelque temps, à s'occuper d'une proposition qui avait pour objet de réorganiser notre représentation extérieure par l'unification du service consulaire et du service diplomatique. Pour cette fois, — il est vrai que c'était au sénat, — M. le ministre des affaires étrangères et M. le comte de Saint-Vallier réussissaient à détourner une prise en considération qui n'aurait conduit à rien ou qui aurait tout compliqué. De la proposition sénatoriale, il n'est resté que cette pensée, qu'il pouvait y avoir quelque chose à faire pour relever la représentation extérieure de la France par la sévérité dans le recrutement du personnel diplomatique. C'est justement pour examiner cette délicate question que M. le duc Decazes, délivré de la commission

sénatoriale, s'est empressé de nommer une commission extra-parlementaire où il s'est fait un devoir d'appeler à côté d'hommes d'expérience, comme M. le comte de Viel-Castel, M. le comte de Saint-Vallier, M. de Clercq, les sénateurs et les députés qui s'étaient signalés par leur zèle réformateur. Voilà donc une commission nouvelle qui s'est mise à l'œuvre depuis deux mois et qui paraît avoir produit jusqu'ici ce que produisent bien des commissions, — un programme respectable et peut-être chimérique! Elle propose d'établir à l'entrée de la carrière, comme condition d'admissibilité, une multitude d'examens oraux ou écrits : examens sur les langues anglaise et allemande, examens sur l'histoire diplomatique de 1648 à 1873, sur le droit international, sur les affaires commerciales, sur les questions contentieuses, sur la constitution politique de tous les états. La commission propose bien d'autres choses encore, des garanties contre la faveur, des encouragemens sous forme de primes à l'étude des langues, l'institution de jurys d'examen, des concours pour l'admission au surnumérariat, etc. Que résultera-t-il sérieusement de tout cela? Se rend-on bien compte de ce qui peut renouveler et fortifier la représentation de la France dans le monde?

Évidemment c'était une idée fausse de prétendre commencer cette réforme par l'unification du service diplomatique et du service consulaire. Malgré les points de contact qui existent entre les deux services, quoiqu'un chef de légation ne doive rien ignorer des intérêts commerciaux et qu'un consul puisse être appelé par une circonstance exceptionnelle à un rôle politique, les carrières sont différentes et supposent des aptitudes distinctes. Les confondre, ce serait les dénaturer et les compromettre toutes les deux, comme l'a dit justement M. le comte de Saint-Vallier; ce serait surtout pousser les consuls à sortir de leur sphère, à se transformer incessamment en agens politiques. Cette idée a été fort heureusement écartée. Restent les examens distincts qui devront être la condition d'admissibilité dans le service diplomatique comme dans le service consulaire.

Rien de plus naturel et de plus utile à coup sûr que de constater la capacité de ceux qui ont l'ambition d'entrer dans les grandes carrières de l'état. Rien de mieux que de demander à des jeunes gens de savoir l'anglais, l'allemand, de connaître le droit international, l'histoire de leur pays et des autres pays. Ces conditions ne sont pas nouvelles, elles sont inscrites dans plus d'un règlement, et si on veut les rajeunir, les étendre ou les fortifier, ce ne sont pas les chefs intelligens chargés de diriger nos affaires étrangères qui s'y opposeront. L'illusion serait d'attacher trop d'importance ou une importance trop exclusive à ces examens multipliés et véritablement démesurés qu'on propose, à tous ces procédés qui ne servent qu'à faire un mandarinat. Un jeune homme peut être fort capable de répondre à des questions sur le droit ou sur l'histoire, de subir toutes

les épreuves orales ou écrites et n'avoir qu'une médiocre aptitude diplomatique. Un homme peut être hors d'état de passer par un concours et être un diplomate de premier ordre. M. de Bismarck en citait, il y a quelque temps, un exemple en parlant d'un général qu'il avait fait ambassadeur à Saint-Pétersbourg. Les examens ne donnent ni le tact, ni la finesse d'observation, ni l'art de traiter avec les hommes, ni l'usage du monde dont un diplomate a besoin sur ces divers théâtres de la société européenne où il est appelé à servir son pays. Des examens, tant qu'on voudra, pourvu qu'on ne les étende pas démesurément, et qu'on ne mette pas tout dans une épreuve écrite ou orale. En réalité, la question est plus compliquée qu'on ne le croit, et ceux qui se plaisent à tracer de si vastes programmes seraient souvent assez embarrassés pour subir eux-mêmes les épreuves qu'ils veulent imposer aux autres. Ils n'ont peut-être pas une compétence bien avérée pour entreprendre la réforme de notre diplomatie, pour fixer les conditions de la carrière.

Ce qu'il y a d'assez curieux en effet, c'est que dans cette commission nommée par M. le duc Decazes pour la réorganisation des services diplomatiques, un des membres les plus difficiles, les plus sévères, est M. Antonin Proust, un jeune député républicain qui a la spécialité des affaires étrangères; c'est le diplomate du parti, qui s'occupe des questions extérieures, et qui veut que la république soit bien représentée. L'ambition est certes des plus légitimes, et M. Antonin Proust, qui passe pour un esprit distingué, est homme à ne pas rester en chemin. Il a besoin seulement en vérité d'acquérir une certaine expérience des affaires diplomatiques. Ses connaissances risqueraient peut-être de se trouver en défaut dans un examen, au moins si l'on en juge par un livre qu'il a récemment publié sur *M. de Bismarck et sa correspondance*, S'il n'y avait que les lettres du prince chancelier, tout serait pour le mieux. Malheureusement M. Antonin Proust a cru devoir ajouter un commentaire à cette correspondance d'un accent si original, et dans ce commentaire il traite vraiment avec un peu de légèreté les événemens les plus connus de l'histoire contemporaine. M. Antonin Proust ne se borne pas seulement à dénaturer quelquefois les noms des personnages étrangers, il est un peu brouillé avec les dates. Il fait remonter la guerre d'Orient à 1851; il place à la même époque une mission du comte Orlof à Vienne, et une interpellation du comte Schwerin sur les relations de la Prusse avec la « coalition anglo-française. » Il conduit M. de Nesselrode au congrès de Paris, où il n'a jamais paru. Ces méprises pourraient passer pour de simples inadvertances s'il n'y avait dans ce livre une explication de la guerre de Crimée, plus singulière encore que tout le reste. Sait-on le secret de cette guerre? C'est bien simple, au dire de l'auteur. « Le tsar avait offert au cabinet anglais *de s'attribuer* le protectorat de la Moldo-Valachie, de la Bulgarie et de la Serbie, en lui laissant

le soin de chercher une compensation en Égypte et même dans l'île de Candie. L'Angleterre s'était montrée disposée à accepter cette convention, qui paraissait d'une exécution d'autant plus facile que la Russie avait toute raison de croire que l'Autriche ne s'y opposerait pas... lorsque le gouvernement de la France intervint. » Ainsi, à part les amphibologies de langage, tout s'explique : l'empereur Nicolas propose le démembrement de l'empire ottoman, l'Angleterre est prête à accepter, sur ce paraît « l'homme de décembre, » etc. Et voilà comment on écrit l'histoire! M. Antonin Proust n'a qu'à consulter son collègue M. le comte de Saint-Vallier, qui pourra l'éclairer. Nos jeunes attachés subiront les examens qu'on leur imposera, soit : ils ne reculeront pas devant les épreuves orales ou écrites; mais qui examinera ceux qui ont l'ambition si bien justifiée de travailler à la réorganisation des services diplomatiques et qui se sont si studieusement préparés à cette mission?

CH. DE MAZADE.

REVUE DRAMATIQUE.

THÉATRE DE L'ODÉON. — *L'Hetman*, drame en cinq actes et en vers, de M. Paul Déroulède.

Le drame que M. Paul Déroulède a fait représenter récemment à l'Odéon se rapporte d'une manière très étroite par l'inspiration fondamentale à ses précédentes publications, et nous sommes heureux qu'il nous soit une occasion toute naturelle d'ajouter notre part de louanges au concert flatteur qui a déjà salué les *Chants du soldat*. Depuis la date sinistre qui a commencé pour notre pays une situation si pénible, il n'y a pas eu d'œuvres mieux faites pour bien mériter de l'opinion que les deux petits volumes de chants lyriques où le jeune poète a mis toutes ses ardeurs de néophyte guerrier et toutes les vivacités de ses haines patriotiques. La place qu'il s'est acquise aurait dû, ce semble, lui être vivement disputée; il n'en a rien été cependant, et M. Déroulède reste jusqu'à présent l'unique chantre du patriotisme que nos revers aient eu le privilége d'inspirer.

Si jamais désastre national sembla fait pour tirer du fond des cœurs et des âmes les plus fortes expressions de la douleur et de l'amertume, c'était bien celui que nous avons subi il y a six ans; qui donc alors nous expliquera cette disette poétique? Est-ce que les talens auraient disparu de ce pays qui en fut toujours si prodigue? Non, notre littérature n'a pas cessé d'être fertile, et il est même remarquable qu'elle a produit depuis nos revers plus d'œuvres de mérite qu'elle n'en produisait sous la dernière période dans un égal nombre d'années;

seulement il est non moins remarquable que ces œuvres ne portent pas plus la trace de nos nouvelles préoccupations que si elles avaient été écrites à une époque qui n'eût connu ni l'invasion, ni la défaite. On dit que la littérature est toujours l'expression des mœurs régnantes; il est possible qu'il en soit ainsi pour notre littérature actuelle, bien qu'il nous plaise parfois d'espérer le contraire; ce qui est tout à fait certain, c'est qu'elle n'est en rien le reflet de notre situation nationale. Voilà en tout cas qui est bien fait pour donner un vigoureux démenti à cette opinion matérialiste qui veut que le génie soit la résultante des besoins moraux d'une époque, et que les circonstances aient le pouvoir d'enfanter les hommes nécessaires à toute situation donnée. Eh bien, mais il me semble que, si les circonstances sont aussi intelligentes qu'une certaine école prétend qu'elles sont puissantes, elles ont dû sentir la nécessité d'un poète qui vînt retracer en caractères ineffaçables le souvenir des douleurs de la patrie, ranimer l'espérance dans les âmes abattues, et rappeler les cœurs au bienfait de la pénitence. Elles nous devaient pour le moins un Béranger : pourquoi ne nous l'ont-elles pas donné? Pourquoi? parce que, pour faire un poète, il faut un certain atôme irréductible, d'une simplicité toute divine, que toutes les circonstances sont incapables de créer, et parce que le vent qui sème ces atômes dans le monde souffle quand et où il veut, et que nous ne savons ni d'où il vient, ni où il va.

A défaut des chansons d'un nouveau Béranger, c'est encore beaucoup que nous ayons ces *Chants du soldat,* où M. Déroulède a donné l'essor aux douleurs de la défaite, qui, jusqu'à lui, n'avaient été racontées et décrites que dans le langage de la vile prose. On les pourrait souhaiter parfois plus amples et plus soutenus; on ne pourrait les désirer plus sincères et plus vifs. De courtes inspirations, brusques, pétulantes, un peu fébriles, comme un essaim d'oiseaux à leur premier vol, enivrés de leur début dans l'espace, et cependant n'allant, dans cet essai de leurs ailes, ni trop haut ni trop loin pour perdre de vue le nid protecteur. Échappées toutes vibrantes d'un jeune cœur, elles en ont bien les caractères. La guerre a surpris l'auteur à l'improviste, et il y a porté, avec toutes les aimables préoccupations de son âme qui s'éveillait au bonheur et de son intelligence qui s'ouvrait aux plaisirs de l'art, cette charmante véhémence de sentimens, cet étonnement révolté, et cette outrance d'indignation que ne manquent jamais de produire sur un jeune homme noblement doué les terribles réalités de notre triste monde, parmi lesquelles il n'en est pas de plus odieuse que la guerre. Plus prompt au courroux qu'à la tristesse, comme le voulait son âge, il invective plus qu'il ne pleure, espère encore plus qu'il ne regrette; l'abattement n'a pas de place dans ses chants. La gaîté inséparable d'un jeune sang circule dans ses vers, tempérant ses colères d'amusante raillerie, ou illuminant d'une fantaisie rapide le sombre sujet qui fait

l'objet fixe de son effort. De tous ces jolis chants, il n'en est, pour ainsi dire, pas un qui ne porte avec lui l'acte de naissance de leur auteur, les plus gais comme les plus sérieux, *la Belle fille* comme la pièce *Au Docteur Dolbeau, Enthousiasme* comme *A ma Mère, De profundis* comme les remercîmens à la Belgique hospitalière, mais dans tous se fait sentir en même temps un accent de vrai poète destiné à survivre à ce premier feu de la jeunesse. Deux ou trois de ses petits tableaux de guerre en particulier sont, dans leur précision bien entendue, d'un art auquel la maturité ne pourrait rien ajouter. Quelle terrible aventure par exemple que celle de ce bataillon de zouaves détaché pour enlever une batterie prussienne, qui réussit à sa tâche après y avoir péri presque tout entier, et dont les derniers survivans, lorsqu'ils reviennent à leur poste avec leur trophée si chèrement conquis, entendent pour toute réponse aux joyeuses clameurs par lesquelles ils annoncent leur arrivée le *Wer da* d'une sentinelle prussienne! Il n'y a pas d'œuvre vantée de Detaille ou de Neuville où l'horreur de la dernière guerre soit plus complétement renfermée que dans cette petite toile aux proportions si judicieusement étroites.

Les deux petits volumes de chants lyriques publiés par M. Déroulède ont chacun leur inspiration et leur but propres. Les *Chants du soldat* sont consacrés aux souvenirs de la défaite, les *Nouveaux Chants du soldat* à l'espérance et à la préparation de l'avenir désiré, mais un même sentiment général fait l'âme des deux volumes, et ce sentiment est excellent. C'est à juste titre que, voulant parler de la patrie, le jeune poète l'a identifiée avec le soldat. Le soldat est en effet le vrai patriote, non-seulement parce qu'il est armé pour la défense commune, mais surtout parce que les circonstances n'ont laissé qu'à lui seul aujourd'hui le désintéressement nécessaire pour représenter la grande idée de la patrie. Au milieu de notre déchirement politique et social, lui seul ne connaît rien et ne doit rien connaître de nos divisions; au milieu de nos luttes d'intérêts, lui seul ne réclame et n'a rien à réclamer pour lui; dans une société où chacun ne relève que de soi, lui seul connaît et pratique l'obéissance. Qui dit patrie dit unité, et où trouver une autre image de l'unité nationale que chez l'homme dont les préoccupations se rapportent exclusivement au salut commun, qui n'a d'autres ennemis que ceux de tous, et pour qui les triomphes successifs de nos partis les uns sur les autres ne sont ni des victoires ni des défaites? L'ambition de l'homme de parti, l'âpreté au gain du paysan, la subtilité sophistique du journaliste et de l'homme de lettres, les préoccupations mercenaires de l'ouvrier des villes, sont vices inconnus au soldat, et ne serait-ce que parce qu'il échappe à ces tares que M. Déroulède a justement reprochées en plus d'un passage de ses chants aux diverses fractions de notre société, il mériterait d'être considéré comme le représentant le plus parfait de la patrie.

Fort du légitime succès de ses *Chants du soldat,* M. Déroulède a cherché, pour la noble idée dont il a fait sans partage la préoccupation de son âme, un cadre plus vaste. Il a voulu pour elle cette contagion de l'enthousiasme qui naît et se propage si rapidement partout où les hommes assemblés forment cette chaîne électrique qui peut faire circuler instantanément la moindre étincelle échappée d'un cerveau d'orateur ou d'un cœur de poète, et il s'est adressé au théâtre. L'intention est excellente; nous permettra-t-il cependant de lui dire qu'à notre avis il s'est trompé dans son choix et que la forme qui convient par-dessus tout à la propagande patriotique qui est le but de ses efforts, c'est celle-là précisément à laquelle il a eu recours tout d'abord : la forme lyrique. Il y a des formes très différentes de patriotisme, et celui qui est ressenti par la très grande majorité des hommes en tout pays offre peu de ressemblance avec ce patriotisme réfléchi et austère, accepté comme mobile unique de conduite et règle fixe de la vie, qui est celui du grand politique et du grand chef d'état. Le premier de ces patriotismes, celui de tout le monde, est un sentiment de nature sublime, mais intermittent et de durée rapide; tout enthousiasme et tout élan, il vole et bondit plus volontiers qu'il ne marche; le dogmatisme le déconcerte ou l'alanguit, la controverse le mécontente ou le refroidit; il lui faut des paroles ailées, et c'est pourquoi de courtes chansons qui se logent aisément dans le souvenir, qui se propagent en un instant de la bouche qui les récite à l'oreille qui les écoute, en présentent une plus fidèle image et en servent mieux les intérêts qu'une œuvre dramatique forcément alourdie de toutes les passions de la chair et du sang.

Le théâtre en effet vit de passions, et c'est pourquoi le patriotisme sous sa forme pure, le patriotisme sans alliage, se prête mal et s'est toujours mal prêté aux conditions de l'art dramatique. Quand il est porté à son plus haut degré, c'est, il est vrai, une passion d'une énergie sans égale; mais comme son premier triomphe est précisément de refouler et d'éteindre tous les autres sentimens, le théâtre s'en accommode difficilement. L'histoire est pleine d'épisodes où l'on voit le patriotisme arrivé à ce plus grand des triomphes; qu'est-ce que le théâtre a jamais fait cependant de ces épisodes en apparence si dramatiques? Le sujet de Junius Brutus n'a jamais produit rien qui vaille, et celui de Caton n'a fourni qu'une tragédie assez froide à Addison. Le sujet même de Jeanne d'Arc, si attendrissant et si pathétique par le contraste qui s'établit naturellement entre la faiblesse de l'héroïne et la grandeur de l'œuvre accomplie, semblerait devoir faire exception, et cependant le seul poète qui en ait tiré un parti heureux a été obligé d'en souiller la pureté par cet alliage que le théâtre réclame impérieusement. La meilleure preuve que de tels sujets échappent au théâtre, c'est que jamais les maîtres véritables n'ont eu la fantaisie de s'en emparer, ce qu'ils auraient fait, croyez-le bien, si ce bon jugement qui est toujours insépa-

rable du génie ne les avait avertis qu'ils résistaient aux conditions de la scène.

Si le théâtre s'accommode mal du patriotisme sans mélange, en revanche il s'accommode merveilleusement de sa lutte avec les autres passions, le théâtre entier de Corneille et nombre d'œuvres éminentes chez tous les poètes de tous les pays et de tous les temps sont là pour le prouver; mais les difficultés sont grandes pour le poète qui tente une pareille entreprise. Il ne suffit pas, pour constituer un tel drame, d'établir un contraste entre la préférence de la nature et la préférence de la raison. Puisqu'il doit y avoir lutte, il faut qu'elle soit assez sérieuse pour coûter à celui qu'elle déchire toute l'énergie de son âme et tout le sang de son cœur. Si le triomphe du devoir est certain par cela seul qu'il est le parti le plus noble, le drame se trouvera supprimé, et le plus beau dénoûment laissera froid. La grandeur de ce triomphe ne peut et ne doit se mesurer que par le degré de résistance de la nature, cette résistance doit donc être poussée jusqu'à l'entier épuisement des passions ou des instincts d'où elle tire son énergie. Un père qui sacrifie sa fille à première sommation de la destinée, un amant qui sacrifie sa maîtresse à première injonction du devoir sont incontestablement dignes d'être admirés et applaudis comme des personnages d'un jugement sain et droit, qui ont eu nettement conscience de la détermination la plus vertueuse, la plus conforme au bien moral, mais il est à peine possible que le spectateur les juge dignes de ses larmes. La lutte doit être extrême pour engendrer le pathétique; mais voici une autre difficulté, c'est qu'il faut en même temps qu'elle respecte assez le caractère du héros pour que sa noblesse n'en soit atteinte à aucun degré, condition que les luttes extrêmes accomplissent d'ordinaire assez mal. Ainsi d'une part si la lutte n'est pas extrême le drame n'existera pas, et si elle l'est tellement que le caractère du héros en devienne incertain, ce héros perdra de l'intérêt qu'il doit inspirer. Volontiers je m'arrêterais, pour toute critique de *l'Hetman*, à cette description du drame fondé sur la lutte du patriotisme avec les sentimens de la nature, en demandant à M. Déroulède s'il croit être sorti vainqueur de ces difficultés.

Ce qu'on ne peut lui refuser sans injustice, c'est le mérite de les avoir aperçues et connues en très grande partie, et il est au moins un point sur lequel je veux le louer sans réserve, c'est d'avoir su choisir, ou plutôt inventer avec intelligence un sujet qui était en parfait accord avec le genre de drame qu'il avait adopté. S'inspirant de ses lectures des poètes de la Pologne et de la Russie, et particulièrement des *Cosaques d'autrefois* de Mérimée et du *Tarass Boulba* de Gogol, il a imaginé une insurrection apocryphe de Cosaques contre la Pologne, et il l'a placée dans le milieu historique du règne de Ladislas IV, qui est le cadre où s'est déroulée en partie la révolte de Bogdan Chmielnicki. Le moyen le plus ingénieux et le plus sûr pour créer un bon drame

historique, c'est en effet de ne demander à l'histoire que le cadre, et de s'adresser pour le remplir, non à des personnages illustres et authentiques, mais à des personnages, sinon inventés de toute pièce, — licence en pareil cas très permise cependant au poète, — au moins relativement obscurs, ou à demi historiques, ou même entièrement légendaires. L'emploi de ce moyen permet à la fois au poète de rester fidèle à l'histoire et de conserver son inspiration libre de tout joug astreignant. Il peut ainsi composer ses personnages sans qu'une critique trop vétilleuse ait le droit de lui rappeler que tel trait n'est pas exactement conforme au caractère que l'histoire donne au héros qu'il a choisi, sans qu'une maussade érudition ait le droit de lui opposer l'autorité de telle chronique ou le témoignage de tel auteur de mémoires. Il lui suffit d'une vérité générale puisée à toutes les sources sans être tirée particulièrement d'aucune. C'est donc avec un judicieux sentiment de ce que réclame le drame historique que M. Déroulède a tiré de son invention les personnages de son hetman Froll Gherasz, de son jeune premier cosaque Stenko, de sa patriotique prophétesse, la Marucha, où il a pu condenser ses études sur la Pologne et l'Ukraine sans s'asservir à des portraits historiques, toujours faux par quelque endroit, aussi soigneusement qu'ils soient tracés. Cela fait, une ou deux scènes, bien trouvées et bien traitées, quoique trop brièvement, telles que la scène de querelle entre le roi Ladislas qui veut la guerre à la Suède et les magnats polonais qui la réclament contre l'Ukraine, ont suffi pour mettre son action en accord avec les intérêts et les passions politiques qui s'agitaient dans le milieu social et à l'époque précise où il l'a placée. Nous sommes d'autant plus heureux de féliciter M. Déroulède d'avoir si intelligemment surpris un des secrets les plus importans du drame historique que nous croyons être le premier à lui adresser ce compliment.

Écartant le patriotisme pur et simple comme trop abstrait, M. Déroulède a très bien compris encore que c'était surtout à la lutte de ce sentiment contre les passions de la nature qu'il devait demander les élémens de son drame. A l'exemple de Corneille, il a donc placé ses héros cosaques dans cette alternative de choisir entre le devoir que les circonstances leur imposent et la nature qui se refuse à être supprimée. Un amant qui abandonne sa fiancée au premier appel de la patrie, puis qui, refusant le commandement que ses compatriotes veulent lui donner, vole vers cette même fiancée lorsqu'il apprend que ses jours sont en danger, un père obligé de laisser sa fille entre les mains du roi de Pologne comme otage de sa parole, et la sacrifiant lorsqu'il est certain que la révolte des Cosaques est assez sérieuse pour mériter un manque de foi patriotique, une jeune fille tout entière au bonheur d'aimer et qui accepte avec joie le sacrifice de son amour et de sa vie pour le salut de son Ukraine, voilà les personnages de la pièce. Certes il y a là autant de conditions cruelles qu'il en faut pour composer le drame le plus

pathétique, on pourrait même dire qu'il y en a trop. *L'Hetman* est donc une pièce bien conçue et bien construite algébriquement, si nous osons nous exprimer ainsi, la donnée en est bonne, les contrastes bien établis, les situations fortes; pourquoi faut-il cependant que nous soyons obligé de dire au poète que ses intentions ont été plus intelligentes que la réalisation n'en a été puissante, et que son plan, dressé selon toutes les règles classiques de l'architecture dramatique, vaut mieux que son édifice!

En somme, *l'Hetman* compose un spectacle noble assurément, mais d'une froideur sensible : l'exécution a trahi l'ambition de l'auteur, et plus d'une cause a contribué à ce résultat. En première ligne peut-être faut-il compter une certaine témérité du jeune poète, qui, pouvant aider son inexpérience des utiles conseils qu'il avait si près de lui, a préféré s'en passer, ne voulant devoir qu'à lui seul la conquête des voies et moyens par lesquels on triomphe au théâtre. Il est très beau de ne rien devoir qu'à ses forces, mais alors il serait bon de s'en être absolument assuré avant d'aborder le théâtre, qui exige impérieusement le succès. L'auteur dramatique qui voudrait faire l'apprentissage de son métier sur les planches mêmes risquerait fort de ne le faire qu'au prix de chutes répétées. Si M. Déroulède eût pris conseil tout près de lui, on lui aurait probablement fait remarquer qu'il ne suffit pas de trouver des situations dramatiques pour produire une bonne pièce, et que ces situations ne sont pas plus émouvantes qu'un argument de *scenario* jeté sur le papier, si elles ne sont pas pathétiquement développées. Nous touchons ici au défaut capital de *l'Hetman*. L'auteur s'est contenté d'indiquer les situations, et en a abrégé autant qu'il a pu le développement, pensant, — si nous en croyons les confidences qui nous sont faites, — qu'elles gagneraient par cette concision en puissance dramatique, et il ne s'est pas aperçu que par là il chargeait l'imagination du public de le suppléer et de composer la scène dont il lui présentait le sommaire; mais le public, qui vient au théâtre pour faire acte de spectateur et non pas d'auteur, n'a d'imagination que celle que le poète lui communique par l'émotion, et il n'a d'émotion que par ce qu'on lui fait entendre et non par ce qu'on lui tait. A aucun moment la lutte n'est pathétique, non par la faute de la situation, mais parce que l'auteur, peut-être toujours trop préoccupé de faire pencher la balance du côté du patriotisme, coupe court au combat dès que le mot d'honneur ou de devoir est prononcé. L'Ukraine fait appel au dévoûment du jeune Stenko, amoureux de la fille du vieil hetman Froll Gherasz; que voyons-nous dans la fuite du jeune patriote, sinon ce qu'on appelle en langage de coulisses la *sortie* d'un personnage? Froll Gherasz, envoyé comme pacificateur auprès des Cosaques, se résout spontanément à manquer à la parole donnée au roi de Pologne, lorsqu'il s'aperçoit que l'insurrection n'a besoin que d'un chef pour réussir; la scène où il annonce aux Cosaques qu'il se

met à leur tête a sa beauté : est-elle cependant beaucoup plus qu'une chute de rideau bien trouvée? Ce qui est singulier, c'est que malgré cette concision la pièce est d'une longueur fort honnête, et qui même excède celle des œuvres dramatiques les plus remplies de péripéties; et cependant, après avoir passé quatre heures pleines à l'écouter, le spectateur est presque amené à conclure qu'il aurait fallu au poète une heure et demie de plus pour que son drame fût développé dans toutes les proportions voulues. Cinq heures de spectacle, c'est presque le double de ce qu'ont jamais réclamé les plus grands maîtres de la scène pour faire passer leur public par toutes les émotions de la pitié et de la terreur. Voilà la véritable concision dramatique, celle qui consiste à n'employer les paroles que pour amener l'action, et, par cette économie bien entendue, n'est jamais à court de temps pour dérouler les scènes qui réclament ampleur. Il n'est que juste d'ajouter cependant que nos critiques ne portent que sur les trois premiers actes, et que les deux derniers, mieux lancés, d'une allure plus dramatique, et tout pleins d'un mouvement et d'un feu d'action qui sont d'un bon augure pour l'avenir du jeune poète, leur échappent presque entièrement.

Autre défaut : les Cosaques de M. Déroulède sont de fort nobles personnages sans doute, mais vraiment ils pourraient être de tout autre pays que de celui du rusé Bogdan Chmielnicki et du féroce Stenko Razine dont M. Déroulède connaît l'histoire. Ils pensent et parlent comme des héros de Corneille; ils n'y étaient vraiment pas obligés, quoique le modèle soit excellent. Les grands sentimens sont de tous les pays, cela est vrai, mais leurs formes varient sensiblement selon les races et les degrés de civilisation, et M. Déroulède n'a pas à notre avis tenu assez de compte de ces différences. J'imagine qu'avant de se résigner à jouer au Régulus, au Caton et au Brutus, des Cosaques du XVIIe siècle auraient d'abord commencé par chercher s'il n'y aurait pas moyen de combiner les intérêts de leur patriotisme avec le salut de leurs proches, que le vieux Froll Gherasz se serait singulièrement ingénié pour trouver un stratagème qui lui permît de manquer avec impunité à la parole donnée, qu'il aurait agi de manière à retarder l'insurrection jusqu'à ce qu'il eût retiré sa fille des griffes du roi de Pologne, et que la Marucha elle-même n'aurait vu aucun mal à ce que l'amoureux Stenko essayât de profiter des facilités que lui donnaient ses intelligences avec les gardes cosaques du roi pour fuir en compagnie de l'intéressante Mickla. Il est probable que dans leurs entrevues et leurs conciliabules, ces personnages, au lieu de perdre leur temps en longs discours sentencieux, se seraient de préférence communiqué tous les expédiens de ruse et tous les stratagèmes de guerre que des cerveaux de demi-sauvages sont capables d'inventer. Je ne puis m'empêcher de regretter qu'on ne rencontre pas quelque chose de cette sauvagerie et de cette ruse chez les Cosaques de M. Déroulède, cela eût fait diversion à l'uniformité de leurs beaux sentimens,

et, comme on dirait en langage de peintre, brisé la ligne par trop longue de leurs discours.

On a assez chicané M. Déroulède sur l'insuffisance de ses rimes et les défectuosités de sa versification pour que nous venions le chagriner encore à cet égard. Ce n'est pas nous qui lui conseillerons jamais de sacrifier la raison à la rime et la pensée aux mots, et c'est d'ailleurs un défaut dont il se corrigera facilement maintenant qu'on le lui a signalé. Nous préférons lui donner ce que nous croyons un bon conseil. Qu'il travaille avant tout à se faire un style doué de souplesse, et pour cela qu'il se défie d'une certaine tendance à accumuler les antithèses à prétention noble, mais singulièrement banales en dépit de leur prétention. Ce ne sont qu'oppositions entre ce qui est noble et ce qui est vil, ce qui est haut et ce qui est bas, ce qui tombe et ce qui se relève, son style en est comme tout roide et empesé. Ce sont là, il est vrai, défauts de l'âge heureux où l'auteur est encore pour longtemps, et ils passeront sans doute le jour où il se sera convaincu qu'il n'y a rien d'intolérable comme la pompe des mots quand elle n'arrive pas à produire la grandeur, et rien de plus accablant, et je dirais presque de plus décourageant, que les beaux sentimens quand ils n'arrivent pas à produire la chaleur. — Je veux conclure par un mot qui me fut dit par une aimable spectatrice au lendemain de la première représentation : « Nous étions tous amis à l'auteur, et nous avons été malheureux de ne pas pouvoir applaudir plus fort. » Nous ferons de ce mot notre propre excuse pour les critiques que nous avons été obligé d'adresser à M. Déroulède; nous aussi, nous sommes malheureux de n'avoir pu applaudir plus fort, mais nous attendons le poète à sa récidive, et ce jour-là, en dépit du léger désappointement créé par *l'Hetman*, il retrouvera intacte cette sympathie générale qui était venue saluer ses débuts au théâtre.

ÉMILE MONTÉGUT.

ESSAIS ET NOTICES.

Rapport sur la Mission des chotts. Études relatives au projet de mer intérieure, par le capitaine Roudaire. Paris, 1877; Imprimerie nationale.

Chargé en 1872 et en 1873, par le ministre de la guerre, d'opérations géodésiques en Algérie, M. le capitaine Roudaire avait conçu la pensée hardie qu'il serait possible d'introduire les eaux de la Méditerranée dans la vaste dépression, connue sous le nom de *région des chotts,* qui s'étend au sud de la chaîne de l'Aurès, entre Biskra et le golfe de Gabès, sur une longueur de 375 kilomètres. L'auteur de ce magnifique projet, qui ne va à rien moins qu'à faire pénétrer la fertilité et la vie jusqu'au cœur du Sahara algérien, en transformant en mer intérieure

des lagunes aujourd'hui dangereuses et insalubres, en a exposé ici même (1) les données telles qu'il était alors possible de les présenter, c'est-à-dire en suppléant parfois par d'ingénieuses inductions à l'absence de renseignemens positifs. Il a démontré dès lors, par des raisons topographiques et géologiques aussi bien que par le témoignage concordant des auteurs anciens et des traditions orales, que le bassin des chotts communiquait autrefois avec la Méditerranée et formait un golfe intérieur connu sous le nom de « grande baie de Triton, » — que ce golfe s'est desséché vers le commencement de l'ère chrétienne, à la suite de la formation d'un isthme qui l'a séparé de la mer, — enfin qu'il suffirait de percer les dunes du seuil de Gabès pour inonder de nouveau les immenses plaines, couvertes d'efflorescences salines, qui forment les chotts, et pour créer une mer intérieure qui aurait près de 300 kilomètres de longueur sur une largeur moyenne de 60 kilomètres et une profondeur moyenne de 24 mètres.

Un nivellement géométrique (nivellement fait de proche en proche), exécuté en 1874 et 1875 dans les chotts algériens, sous les auspices du ministre de la guerre et du gouverneur-général de l'Algérie, a confirmé ces prévisions. Pour être définitivement fixé sur la valeur pratique du projet, qui avait soulevé d'ardentes discussions, il restait à poursuivre es études sur le territoire tunisien et à relier entre elles toutes ces opérations isolées. Cette dernière partie du travail a fait l'objet d'une mission dont M. Roudaire a été chargé par M. le ministre de l'instruction publique, et il vient d'en exposer les résultats dans un intéressant rapport que nous avons sous les yeux. M. Roudaire y répond victorieusement à toutes les objections qui lui ont été faites de divers côtés; il ne peut rester désormais aucun doute sur l'exactitude des faits qui forment le point de départ du projet.

L'objection la plus sérieuse avait été l'existence de roches dures dans le seuil de Gabès, qui eussent rendu le percement de cet isthme singulièrement difficile et coûteux. Or M. Roudaire a constaté que, si on rencontre des bancs de grès et de calcaire sur plusieurs points du littoral, il n'y en a aucune trace dans la dépression la plus basse, qui représente l'ancienne communication du golfe avec la mer. Seulement cette dépression, qui forme le prolongement de l'axe longitudinale du bassin des chotts, c'est non pas l'Oued-Akarit, comme l'avait d'abord admis M. Roudaire sur la foi de cartes inexactes, dont les indications semblaient corroborées par les relations de certains voyageurs, mais bien l'Oued-Melah. Sous ce nom unique, les Arabes désignent deux cours d'eau qui prennent naissance, l'un à l'est et l'autre à l'ouest du point culminant de la dépression, et coulent en sens inverse, le premier vers la mer, le second vers le chott El-Djerid; pour eux, ces deux rivières

(1) Voyez la *Revue* du 15 mai 1874.

ont une origine commune : elles représentent les derniers vestiges du détroit qui reliait la Méditerranée à la mer intérieure dont les chotts occupent aujourd'hui le lit desséché.

L'existence ancienne de cette mer ne fait pas de doute pour les habitans de la région. Les traditions locales recueillies par M. Ch. Tissot en font mention dans les termes les plus précis. On parle même de navires trouvés dans les sables à Chattân-ech-Cheursa, où la légende place l'ancien port de Nefta. La description qu'un cadi faisait d'un de ces navires, déterré vers la fin du siècle dernier, ne pouvait, dit M. Tissot, s'appliquer qu'à une galère antique. Deux vieillards vivaient encore qui, dans leur jeunesse, avaient assisté à cette exhumation; ils disaient que les débris du navire avaient été mis en pièces pour faire du bois à brûler. De vieilles chroniques conservées dans la grande mosquée de Nefta rapportent également que la mer baignait jadis les remparts de la ville de Zaafran, qui n'est plus aujourd'hui qu'une oasis du désert; elles ajoutent que « la mer s'est retirée, et qu'il est resté une vaste surface couverte de sel. » Bref, depuis que l'attention est attirée sur ce sujet, les témoignages surgissent, et les preuves se multiplient chaque jour.

Le seul aspect du chott El-Djerid révèle d'ailleurs une ancienne lagune qui a été coupée du golfe de Gabès par un isthme de formation récente, dû peut-être à un soulèvement. Le chott El-Djerid, dont le rivage est séparé de celui du chott Er-Rharsa par un seuil d'une largeur de 10 kilomètres, occupe une surface d'environ 5,000 kilomètres carrés; il renferme un véritable lac souterrain dont les eaux dorment sous une croûte plus ou moins résistante, composée de matières salines et terreuses. Le fond de ce lac étrange, qui a englouti bien des voyageurs imprudens, se trouve à 20 ou 30 mètres au moins au-dessous du niveau de la mer. La croûte qui le recouvre n'est pas absolument plane, elle présente des ondulations assez accentuées. Près du seuil de Gabès, M. Roudaire a trouvé une altitude de 31 mètres; mais le niveau de la surface s'abaisse graduellement jusqu'à zéro pour se relever jusqu'à 17 mètres en face du seuil de Kriz, qui sépare le chott El-Djerid du chott Rharsa. Par intervalles, la croûte supérieure se redresse comme si elle était soutenue par des cloisons souterraines plus compactes; c'est sur ces crêtes que sont tracées les routes des caravanes, dont il est très dangereux de s'écarter. Ces gués deviennent eux-mêmes périlleux dans la saison des pluies, lorsque les eaux découvrent la croûte saline, souvent fort mince, et en diminuent encore l'épaisseur. Plus d'une fois bêtes et gens ont disparu dans ces abîmes. Des crevasses qui s'ouvrent de distance en distance laissent voir l'eau verte de la nappe souterraine.

Il est clair qu'il faudra tenir compte de cette disposition particulière du chott El-Djerid lorsqu'il s'agira d'amener la mer dans le bassin des chotts. M. Roudaire pense que, si l'on creusait une tranchée dans le seuil de Kriz, les eaux du lac s'écouleraient dans le chott Rharsa, dont

la profondeur est de 30 à 40 mètres au-dessous de la Méditerranée. Les cloisons souterraines s'affaisseraient alors elles-mêmes sous la pression des eaux qu'elles maintiennent, au fur et à mesure que se videraient les différens compartimens du lac. Le Djerid se trouverait ainsi prêt à recevoir les eaux vives de la Méditerranée dès qu'on leur aurait ouvert un passage à travers le seuil de Gabès. Toutefois, le bassin du Rharsa n'étant pas assez vaste pour recevoir à lui seul toutes les eaux du Djerid, puisqu'il n'a qu'une superficie quatre fois moindre, il faudrait le faire communiquer à son tour, par une tranchée, avec le chott Melrir, le plus grand des trois, dont la surface est de 6,700 kilomètres carrés. En supposant que l'élévation moyenne de la croûte saline du Djerid est de 15 mètres au-dessus du niveau de la Méditerranée, un calcul très simple montre que l'équilibre s'établira dans les trois bassins quand la nappe d'eau du Djerid aura baissé de 24 mètres; à ce moment, le niveau général sera de 9 mètres au-dessous de la marée basse, — ou plutôt de 12 mètres, en tenant compte de l'évaporation, qui abaissera encore le niveau de l'eau de 3 mètres pendant les trois ans que durera l'opération du transvasement du lac souterrain. La croûte saline, ne reposant plus sur les eaux, se sera désagrégée et dissoute en s'affaissant, et les matières qui la constituent se seront déposées au fond du bassin. C'est à ce moment qu'il faudra livrer accès aux eaux de la Méditerranée pour compléter le remplissage. On pourra profiter de cette irruption violente d'une énorme masse d'eau pour approfondir en quelque sorte sans frais la tranchée de l'Oued-Melah, qui formera le canal de communication. Lors du percement de l'isthme de Suez, M. Sciama avait songé à utiliser de cette manière la force motrice mise en jeu par le remplissage des Lacs-Amers pour hâter le creusement du canal à l'aide de socs de charrue entraînés par des coques de bateaux. Dans le cas dont il s'agit ici, la quantité d'eau à déplacer et la force motrice disponible sont incomparablement plus grandes ; on se trouve donc dans les meilleures conditions pour tenter l'application du procédé d'affouillement proposé par M. Sciama, et pour diminuer ainsi les frais de l'entreprise.

La largeur du seuil de Gabès qu'il faudra percer est d'environ 22 kilomètres. L'Oued-Melah s'élève lentement, à partir de son embouchure, jusqu'à une première chaîne de dunes qu'il franchit à l'altitude de 28 mètres, à 10 kilomètres du rivage. Une seconde chaîne de dunes, dirigée, comme la première, du nord au sud et dont l'altitude atteint 46 mètres, forme l'arête culminante du seuil; elle est séparée de la première par un intervalle de 7 kilomètres. Dans cette région, M. Roudaire n'a trouvé aucune trace des roches dures qui se rencontrent en d'autres points du littoral. Près de la mer, la rivière s'est creusé un lit assez profond; les berges d'érosion, en certains endroits élevées de 7 ou

8 mètres, ne laissent voir que du sable. Le percement du seuil de l'Oued-Melah n'offrira donc aucune difficulté sérieuse. Pour creuser la tranchée initiale, on aura environ 20 millions de mètres cubes à déplacer directement; les déblais du canal définitif seront, il est vrai, de 110 millions de mètres cubes, mais l'on peut compter sur les eaux de la Méditerranée pour achever l'affouillement de la tranchée. En ajoutant les terrassemens que demandera l'établissement des tranchées entre les chotts, on arrive à un total de 25 ou 30 millions de mètres cubes de sable à déplacer directement, et à une dépense probable de 25 à 30 millions de francs. Tel est le devis approximatif qu'on peut présenter dès aujourd'hui. Le remplissage complet de la mer intérieure demanderait environ neuf ans; mais dès la quatrième année les différens bassins seraient recouverts d'immenses nappes d'eau accessibles aux petits bateaux, et dont l'heureuse influence sur le climat de l'Algérie se ferait déjà sentir.

Nous n'insisterons pas sur les conséquences que doit avoir la submersion des chotts; M. Roudaire les a longuement développées ici-même, « En mettant en regard les dépenses à faire pour mener cette entreprise à bonne fin et les avantages immenses qui en découleraient, dit-il en terminant son rapport, il est permis de considérer dès aujourd'hui la création de la mer d'Algérie comme un projet dont la réalisation est certaine. Amélioration profonde du climat de l'Algérie et de la Tunisie, et par conséquent accroissement considérable de la richesse agricole de ces contrées, où la sécheresse est un obstacle à la fertilité naturelle du sol, — sécurité complète du sud au nord de notre colonie, voies de communication faciles et économiques, développement du commerce et de l'industrie, nouvelle direction imprimée au commerce du centre de l'Afrique, telles seraient en quelques mots les heureuses conséquences de l'exécution de ce projet. » On peut ajouter que les dépenses seront couvertes par les droits de passage, de navigation, de pêche, par la concession d'une partie des terres, absolument incultes aujourd'hui, qui sont situées autour de la mer future; mais ces bénéfices directs, immédiats, seront encore peu de chose à côté des résultats généraux, tels que l'amélioration du climat de ces contrées et l'accroissement de la fortune publique et du bien-être des habitans. Il est parfaitement juste de dire que la réalisation de ce projet serait le couronnement de la conquête de l'Algérie.

R. R.

Le directeur-gérant, C. BULOZ.

TABLE DES MATIÈRES

DU

VINGTIÈME VOLUME

TROISIÈME PÉRIODE. — XLVII[e] ANNÉE.

MARS — AVRIL 1877

Livraison du 1er Mars.

Livraison du 15 Mars.

Livraison du 1er Avril.

Livraison du 15 Avril.

PARIS. — Impr. J. CLAYE. — A. Quantin et Ce, rue St-Benoît.